

ALFRED RUSSEL WALLACE



MIRACLES
et
MODERNE
SPIRITUALISME



LES MIRACLES
et
LE MODERNE SPIRITUALISME

SIR ALFRED RUSSEL WALLACE

Célèbre naturaliste, Membre du bureau de la société royale de Londres

Un présomptueux scepticisme, qui rejette les faits sans examiner s'ils sont réels, est, à quelques égards, plus blâmable qu'une crédulité irraisonnée.
Humboldt

Une bonne expérience est plus précieuse que l'ingéniosité d'un cerveau, fût-ce celui de Newton. Les faits sont plus utiles, même quand on les conteste, que les théories reçues, même quand on les soutient.
Sir Humphry Davy

Le parfait observateur, dans quelque branche que ce soit de la science, aura les yeux ouverts, pour ainsi dire, de force, sur ceci : que l'on peut se trouver, à l'improviste, en face de telle occurrence qui, selon les théories reçues, ne doit pas se présenter, et que ce sont ces faits-là qui servent de clefs à de nouvelles découvertes.
Sir John Herschell.

Avant que l'expérimentation elle-même puisse être employée avec fruit, il y a un stade préliminaire à franchir, lequel dépend purement de nous-mêmes : c'est à savoir dépouiller et laver sa pensée absolument de tout préjugé, et prendre la détermination de rester debout ou de succomber devant le résultat d'un appel direct aux faits en première instance, et d'embrasser les déductions strictement logiques de leurs conséquences.
Sir John Herschell

Pour ce qui est de la question du Miracle, je puis seulement dire que le mot « impossible » n'est pas, à mon sens, applicable en matière de philosophie; que les possibilités de la nature sont infinies, c'est là un aphorisme avec lequel j'ai coutume de harceler mes amis.
Le Professeur Huxley

Préface du traducteur

Le livre dont voici une traduction est peut-être celui qui a contribué le plus efficacement à la diffusion en Angleterre du moderne spiritualisme. Indépendamment de ses qualités intrinsèques, qui certes sont considérables, il doit une bonne part de ce succès au nom de son auteur, l'un des savants dont le Royaume-Uni ait le plus de droit de s'enorgueillir, et l'un des naturalistes et des explorateurs que n'importe quel pays de l'Europe du XIXe siècle aurait le plus de raison d'envier à sa patrie.

Sir Alfred Russel Wallace, membre du bureau de la société Royale et président de la société d'anthropologie, est né à Usk, Monmouthshire, le 8 janvier 1822.

Très jeune il aborda au Brésil et remonta l'Amazone jusqu'assez avant dans l'intérieur du continent; c'est à ce voyage que l'on est redevable de la moitié sans doute de ce que l'on sait sur ce fleuve souvent large et profond comme une mer, rapide et bruyant comme une cataracte, et sur l'immense forêt qu'il trouble, flore luxuriante comme un conte de fée, inextricable comme un roman-feuilleton, et grouillante d'une faune surnoise et terrible. Puis il passa en Afrique pour y étudier sous la même latitude les populations animale et végétale des régions fluviales. Après quatre ans de pérégrinations pénibles et éminemment périlleuses, il revint à Londres pour publier une relation de ses travaux, à laquelle s'adjoignit bientôt un traité sur les *Palmiers de la Guyane et leurs Usages*.

Sir A. R. Wallace ne s'accorda qu'un repos très bref, et, soucieux d'achever son étude comparative de la nature tropicale dans les trois continents, ne tarda pas à partir pour l'Insulinde, qu'il devait parcourir huit années durant. Au cours de ce long exil volontaire, il mûrit une théorie dont ses recherches antérieures lui avaient suggéré de primes et vagues germes, et que corroboraient puissamment maints éléments relevés par l'enquête nouvelle. Il en esquaissa les linéaments capitaux en un mémoire sur la Tendance des Variétés à s'éloigner du Type originel, qu'il adressa à Sir Ch. Lyell pour que cet illustre naturaliste en donnât lecture à la séance de juillet 1858 de la Linnean Society. En même temps Sir Ch. Lyell recevait de Darwin un essai destiné à être présenté au même public dans la même séance, et traitant du même sujet selon une doctrine rigoureusement identique : *De la Tendance des Espèces à former des Variétés*. Les deux chercheurs, très loin l'un de l'autre et dans des conditions fort différentes, chacun, d'ailleurs, est-il besoin de le dire, ignorant tout à fait l'orientation des cogitations de son rival imprévu, avaient abouti à des conclusions similaires, d'où devait jaillir une des hypothèses les plus hardies de la pensée moderne, hypothèse appelée à s'étendre du domaine botanique et zoologique à l'universalité des aspects de la Vie et à consommer enfin la fusion de la science et de la philosophie en une religion invraisemblable, puisqu'à la fois intuitive, rationnelle et positive. Après une lutte aimable qui est à coup sûr l'un des plus sublimes spectacles que puisse offrir l'histoire de la découverte de l'Infini, Darwin dut céder, et ce fut son travail qu'entendit la Linnean Society. Ainsi entra dans la gloire cette théorie de l'évolution des formes qui a été si près d'être dénommée Wallacisme. La générosité du vainqueur jamais ne défailloit par la suite, car le second tirage du livre sur l'origine des espèces abonde en améliorations, additions et notes dues à Sir A. R. Wallace, et, malgré quelques dissidences légères formulées par celui-ci dans *ses contributions à la théorie de la sélection naturelle* (1870), en 1889 encore l'œuvre intitulée *le Darwinisme* rendit un hommage éclatant au vaincu triomphateur.

A son retour définitif en Angleterre, l'auteur du présent livre eut à classer les huit mille oiseaux et les cent mille insectes que, plus heureux que pour la première série de ses explorations, à l'issue de laquelle il avait perdu l'inestimable collection laborieusement amassée en Amérique et en Afrique, il rapportait des îles asiatiques. Puis il donna son livre

sur l'archipel Malais, *le Pays de l'Orang-Outan et de l'Oiseau de Paradis* (1869). Le volume sur la nature tropicale fut le dernier fruit de ses voyages et comme une récapitulation des études spéciales auxquelles ils avaient été consacrés.

En dehors de ces travaux et d'un important essai sur la *Distribution Géographique des Animaux* (1876), Sir A. R. Wallace s'est passionné pour les questions anthropologiques et sociologiques, comme en témoignent ses ouvrages sur la *Vie Insulaire* (1880) et sur la *Nationalisation du Sol* (1882).

Enfin il n'a pu résister à l'attrance de ces manifestations psychiques que l'ignorance du populaire et la présomption des pédants qualifient de miraculeuses, et là non moins qu'ailleurs il a déployé, d'abord pour les contrôler en sceptique, plus tard pour les prouver en croyant, les puissantes facultés de son Esprit hardi et tenace, large et précis, loyal et pénétrant. Le féal tenant de l'expérimentalisme a vu dans ces phénomènes la révélation de forces subtiles et formidables par l'auscultation desquelles doivent s'élucider les problèmes capitaux, le philosophe les a compris comme l'aboutissement fatal de la doctrine évolutionniste, le moraliste y a constaté la projection de lois scientifiques exactes en des principes éthiques infiniment purs et généreux, susceptibles à un degré extrême de hâter l'exhaussement individuel et collectif, l'humanitaire enfin les a envisagés comme initiateurs de l'harmonie sociale et du progrès de l'espèce. Nombreux sont les articles qu'il a écrits sur ce sujet, nombreuses les conférences qu'il a parlées dans le même but en Angleterre et aux États-Unis et dont la rédaction a été conservée, considérable la correspondance qu'il a dû entretenir dans maints périodiques des deux mondes avec les adversaires de la cause. Les plus importants fragments de cet œuvre ont été recueillis ici, et traduits, les trois premiers d'après la première édition de *On Miracles and Modern Spiritualism*, grand in-16, London, James Burns, 1875, en un style où l'on s'est inquiété seulement d'interpréter l'original aussi littéralement que possible.

Le traducteur

Préface de l'auteur

Les essais qui forment ce volume ont été écrits à des époques diverses et dans des buts divers. Le premier en ordre, lequel n'est point le plus ancien en date, a été lu devant la société dialectique, avec l'intention d'induire les sceptiques à soumettre à un nouvel examen la question fondamentale de la crédibilité ou de l'incrédibilité inhérente aux miracles. Le second a été écrit il y a plus de huit ans pour les pages d'un périodique mondain, et imprimé à un nombre d'exemplaires très limité, surtout pour la circulation privée. Le troisième est l'article qui a paru récemment dans la *Fortnightly Review*. Le tout a été soigneusement révisé, et des additions considérables ont été faites en phénomènes explicatifs, arguments et expériences personnelles, indépendamment de quelques remarques critiques sur la dernière œuvre du Docteur Carpenter.

Comme les deux derniers essais étaient destinés chacun à donner une vue générale du même sujet, il se rencontre nécessairement des redites dans les matières traitées, et les mêmes autorités sont alléguées à plusieurs reprises; mais nous croyons qu'actuellement on ne trouvera aucune répétition de détails, car nous avons pris soin d'introduire des faits inédits et des développements nouveaux, de telle sorte que l'un de ces essais servira de supplément et de confirmation à l'autre.

Il me faut maintenant dire quelques mots sur une question personnelle.

Je n'ignore point que mes confrères scientifiques ont bien de la peine à se rendre compte de ce qu'ils tiennent pour ma chimère et je suis persuadé que le peu d'autorité que je peux avoir acquis autrefois dans les débats relatifs à la philosophie de l'histoire naturelle, en a reçu une atteinte fâcheuse. Un de ces savants, M. Antoine Dohrn, a exprimé cela clairement. Je suis informé que, dans un article intitulé : *Les défenseurs et les détracteurs du Darwinisme en Angleterre* publié en 1861, il a émis l'opinion que le spiritualisme et la sélection naturelle sont incompatibles, et que ma divergence de vues avec M. Darwin provient de ma croyance en le spiritualisme. Il conjecture en outre qu'en acceptant les doctrines spiritualistes j'ai été selon une certaine mesure influencé par des préjugés cléricaux et religieux.

Comme les idées de M. Dohrn sont sans doute celles d'autres confrères scientifiques, je suis peut-être excusable d'entrer ici dans quelques détails personnels, qui seront ma réponse.

A partir de l'âge de quatorze ans j'ai vécu avec un frère aîné d'opinions libérales et philosophiques avancées, et j'ai perdu tôt pour ne la recouvrer jamais depuis, toute capacité d'être dominé dans mes jugements, tant par des influences cléricales que par des superstitions religieuses. Jusqu'à l'époque où je me trouvai pour la première fois en présence des faits du spiritualisme, j'étais un sceptique philosophique avéré, me complaisant dans les œuvres de Voltaire, de Strauss, de Karl Vogt, et ardent admirateur (comme je le suis encore), de Herbert Spencer. J'étais un matérialiste si parfait et si éprouvé, que je ne pouvais en ce temps trouver place dans ma pensée pour la conception d'une existence spirituelle, ni pour celle d'aucune autre fonction que ce soit dans l'univers que la matière et la force. Les faits, néanmoins, sont choses opiniâtres. Ma curiosité fut d'abord éveillée par des phénomènes minimes mais inexplicables, constatés dans la famille d'un ami, et mon désir de savoir et mon amour de la vérité m'excitèrent à poursuivre l'enquête. Les faits devinrent de plus en plus manifestes, de plus en plus variés, de plus en plus éloignés de tout ce qu'enseigne la science moderne ou de tout ce qu'a discuté la philosophie contemporaine. Ils me vainquirent. Ils me contraignirent à les accepter comme faits, longtemps avant que je pusse en admettre l'explication spiritualiste : il n'y avait pas alors, « dans mon système de pensée, de place dont cela pût s'accommoder ». Par lents degrés une place fut faite seulement cela ne résulta aucunement d'opinions préconçues et théoriques, mais de l'action continue des faits après les faits, sans qu'il fût

possible de se débarrasser d'eux par quelque autre moyen que ce soit. Voilà pour la théorie de M. Antoine Dohrn sur les causes qui m'auraient conduit à accepter le spiritualisme. Qu'il nous soit permis à présent d'examiner son opinion sur l'incompatibilité de cette doctrine avec celle de la sélection naturelle.

Ayant, comme il a été montré plus haut, été amené par une rigoureuse induction des faits, à la croyance, premièrement, en l'existence d'une infinité d'intelligences extra-humaines de degrés variés, et secondement en la faculté pour certaines de ces intelligences, bien que ordinairement invisibles et intangibles pour nous, de pouvoir et de produire action et matière, et d'influencer nos pensées, je me suis convaincu, suivant une marche sévèrement logique et scientifique, que les limites étaient loin, jusqu'où cette doctrine sera susceptible de nous rendre raison de plusieurs de ces phénomènes résiduels que la sélection naturelle seule ne suffit pas à expliquer. Dans le dixième chapitre de mes *Contributions à la Théorie de la Sélection Naturelle*, j'ai indiqué ce que je pense de ces phénomènes résiduels et j'ai suggère qu'ils peuvent être dus à l'action de certaines de ces intelligences variées spécifiées ci-dessus. Cette vue, néanmoins, a été avancée avec hésitation, et j'ai moi-même insinué les difficultés que l'on trouve à l'accueillir mais j'ai maintenu, et maintiens encore, que telle opinion est logiquement défensible, et qu'en aucune façon elle n'est incompatible avec une pleine adhésion à la grande doctrine de l'évolution par la sélection naturelle, adhésion impliquant d'ailleurs (et c'est ainsi que l'entendent beaucoup des principaux tenants de cette théorie), que là n'est point la cause toute-puissante, absolument suffisante, unique, du développement des formes organiques.

GRAYS, Essex, 1er Décembre 1874.

Chapitre I

Réponse aux arguments de Hume, Lecky et autres contre les miracles

Mémoire lu à la société Dialectique en 1871

Il est généralement admis aujourd'hui, que ces opinions et croyances dans lesquelles les hommes ont été élevés de génération en génération, et qui ont ainsi contribué à former une part de leur nature mentale, sont spécialement sujettes à erreur, parce qu'elles maintiennent vives et perpétuent les idées et préjugés d'un âge en-allé et moins éclairé. La vérité est par conséquent intéressée à ce que toute doctrine ou foi, si solidement établie et consacrée qu'elle puisse paraître, soit à certains intervalles sommée de s'armer d'autant de faits et de raisonnements qu'elle en possède, afin d'affronter ses opposants dans le libre champ de la controverse, et de lutter pour son droit de vie. Et aucune immunité ne saurait être sollicitée en faveur de ces croyances qui sont le produit de la civilisation moderne, et qui, au cours de plusieurs générations, ont été tenues pour incontestables par la grande masse de la société cultivée; car les préventions en leur faveur sont relativement grandes, et, comme ce fut le cas pour les doctrines d'Aristote et les dogmes des scholastiques, elles peuvent perdurer par la seule vertu de l'autorité et force de l'habitude, longtemps après qu'elles ont été convaincues de contradiction autant avec les faits qu'avec la raison. Il fut un temps où les superstitions populaires étaient défendues par les terreurs de la loi, et où le sceptique ne les attaquait point sans péril pour son existence. Actuellement nous estimons tous que la vérité sait prendre soin de soi-même, et que l'erreur seule a besoin de protection. Mais il y a un autre mode de défense, lequel implique une égale prétention à la vérité certaine et absolue, et qui par conséquent n'est pas moins méprisante et anti-philosophique: il consiste à ridiculiser et discréditer nos adversaires, et à dédaigneusement décliner de discuter la question à fond. Cette méthode a été employée au milieu de nous tout à l'heure; car il y a une croyance, ou plutôt une incroyance, dont les avocats exigent plus que l'infailibilité papale, lorsqu'ils se refusent à examiner l'évidence apportée contre eux, et qu'ils allèguent les arguments généraux qui ont été usités pendant deux siècles pour prouver qu'ils ne peuvent être dans l'erreur. L'opinion à laquelle je fais allusion, affirme que tous les miracles que l'on raconte sont faux que ce que l'on entend communément par le terme surnaturel ne saurait exister, ou que si cela existe on est incapable de fournir en sa faveur aucune somme d'attestations humaines; que tous les phénomènes dont il nous est donné d'avoir connaissance, dépendent de lois physiques déterminables, et que nul être intelligent en dehors de l'homme et des animaux inférieurs ne peut ni ne produit action sur notre monde matériel. Ces vues ont été tenues pour presque incontestables par maintes générations jusqu'à nos jours; elles sont inculquées comme une part essentielle d'une éducation libérale; elles sont populaires et passent pour être l'un des indices de notre avancement intellectuel; et elles occupent tant de place dans la constitution de notre nature mentale, que tous faits et arguments apportés contre elles sont, ou ignorés comme indignes de sérieuse considération, ou écoutés avec un mépris non déguisé. Un tel mode de pensée n'est certainement guère favorable à la découverte de la vérité, et rappelle singulièrement celui qui, au temps passé, nourrissait et conservait sous sa tutelle les systèmes d'erreur. L'heure a sonné, pourtant, où il doit être mis en demeure de se justifier soi-même. Cela est d'autant plus nécessaire, que cette doctrine, vraie ou fausse, repose actuellement sur une base fort hasardeuse et vermoulue; aussi me proposé-je de montrer que les meilleurs raisonnements invoqués jusqu'ici pour la soutenir, sont, chacun pris à part et tous rassemblés, fallacieux, et ne prouvent rien en l'espèce. Mais une théorie, un sentiment, peuvent être appuyés par des arguments détestables, et cependant être justes; de même qu'ils peuvent être

appuyés par des arguments excellents, et cependant être erronés. Mais jamais une thèse juste n'a manqué pour la défendre d'arguments satisfaisants. Si pourtant tous ceux employés jusqu'à ce jour contre les miracles en général peuvent être dénoncés détestables, il conviendra que les sceptiques en découvrent au moins un bon et s'ils n'y parviennent pas, il faudra bien prendre en considération l'évidence qui parle en faveur des miracles et l'estimer à son exacte valeur, au lieu de la renvoyer hors de cour ainsi que cela se pratique maintenant.

On observera néanmoins que ma présente intention est seulement de déblayer le terrain pour la discussion sur la grande question de ce que l'on appelle le surnaturel. Je n'essayerai pas d'apporter des arguments pour ni contre la proposition principale, mais me restreindrai de moi-même à l'examen des allégations et des raisonnements qui ont été imaginés pour fixer l'ensemble de la question sur une base générale.

Un des ouvrages les plus remarquables du grand philosophe écossais, David Hume, est ses *Recherches sur l'Entendement Humain*, et le dixième chapitre traite *Des Miracles*. C'est là que s'offrent les arguments si souvent cités pour démontrer qu'il n'existe point de témoignage suffisant pour prouver un miracle. Hume lui-même avait une très haute opinion de cette partie de son œuvre, puisqu'il dit au début du chapitre : « Je me flatte d'avoir découvert un argument qui, s'il est juste, sera, entre les mains d'hommes avisés et doctes, un éternel obstacle à toute espèce d'erreur superstitieuse, et conséquemment sera utile aussi longtemps que durera le monde ; car je présume que jusqu'à la fin du monde on trouvera le récit de miracles et de prodiges dans toute histoire, sacrée ou profane ».

1. Définition du terme miracle

Après quelques observations générales sur la nature de l'évidence et la valeur du témoignage humain dans différents cas, il entreprend de définir ce que l'on entend par un miracle. Et ici, dès le réel commencement du sujet, il se trouve que nous avons à élever une objection contre la définition que Hume donne du miracle, parce qu'on y constate des présomptions mal fondées et de fausses prémisses. Il donne deux définitions dans des parties différentes de son Essai. Voici la première : « Un miracle est une violation des lois de la nature ». Et voici la seconde : « Un miracle est une transgression de la loi naturelle due à une volition particulière de la Divinité ou à l'intervention de quelque agent invisible. » Or ces définitions sont toutes deux mauvaises ou du moins imparfaites. La première nous attribue implicitement la connaissance de toutes les lois de la nature ; elle affirme que tel effet particulier ne saurait être produit par quelque loi naturelle inconnue troublant la loi de nous connue ; elle prétend enfin que si un être intelligent invisible tenait une pomme suspendue en l'air, la loi de gravité serait par-là violée. La seconde n'est pas précise ; elle devrait spécifier : « quelque agent intelligent invisible », autrement l'action du galvanisme ou de l'électricité, alors que ces agents venaient à peine d'être découverts, et avant que l'on se fût assuré du rôle qu'ils jouent dans l'ordre de la nature, eût répondu exactement à cette définition du miracle. D'ailleurs les mots « violation » et « transgression » sont tous deux employés improprement, et ne sont en réalité qu'une pétition de principe. Comment Hume peut-il connaître que tel miracle particulier est une violation de la loi naturelle ? Il affirme cela sans l'ombre d'une preuve, et c'est sur ces mots, comme nous le verrons, qu'est fondée son argumentation entière.

Avant de poursuivre plus loin, il nous est nécessaire de rechercher quelle est la véritable définition du miracle, ou ce que l'on entend communément par ce mot. Un miracle, en tant que distinct d'un phénomène naturel nouveau et tout à fait inouï, suppose un agent supra-humain intelligent, visible ou invisible. Il n'est pas indispensable que ce qui se présente soit en dehors de ce qu'il est donné de produire au pouvoir humain. L'action la plus simple, pourvu qu'elle s'accomplisse indépendamment de toute fonction humaine ou visible, telle qu'une tasse

à thé élevée en l'air au commandement comme par une main invisible et sans cause déterminable, serait universellement regardée comme un miracle ; de même pour la suspension d'une maison dans l'atmosphère, la guérison instantanée d'une plaie, la production non moins instantanée d'un dessin très soigné. Il est vrai, les miracles ont été en général tenus pour être, directement ou indirectement, dus à l'action de la Divinité, et quelques personnes n'admettront sans doute point qu'un fait qui n'ait pas cette cause mérite le nom de miracle. Mais c'est là avancer une hypothèse improuvable, et non fixer une définition. Il n'est pas possible en effet de prouver que tel fait supposé miraculeux est un acte de Dieu, ou direct, ou indirectement produit par Lui pour confirmer la mission divine de quelque individualité ; au lieu qu'il peut être possible de prouver que ce fait résulte de l'action de quelque être extra humain invisible et intelligent. Pour définition du miracle je proposerais donc celle que voici : « Un acte ou un fait inférant nécessairement l'existence et la fonction d'intelligences supra-humaines », considérant l'âme, l'Esprit de l'homme, dès qu'il est manifesté hors du corps, comme une de ces intelligences supra-humaines. Cette définition est plus complète que celle de Hume, et précise plus exactement ce que l'on désigne communément par le terme de miracle.

2. L'évidence de la réalité des miracles

Il y a lieu maintenant d'examiner les arguments de Hume. Le premier est ainsi conçu : « Un miracle est une violation des lois de la nature et comme une ferme et inaltérable expérience a établi ces lois, la preuve contre un miracle, tirée de la véritable essence du fait, est aussi complète que peut être possiblement imaginé un argument basé sur l'expérience. Pourquoi est-il plus que probable que tous les hommes doivent mourir ; que le plomb ne saurait de soi-même rester suspendu en l'air ; que le feu consume le bois et est éteint par l'eau ; si ce n'est parce que de telles occurrences sont connues pour conformes à la loi naturelle et que l'on considère comme une violation de cette loi, ou, en d'autres termes, un miracle, le fait de les empêcher ? Rien n'est estimé miraculeux, de ce qui s'est constamment offert dans le processus commun de la nature. Il n'est point miraculeux qu'un homme, selon toutes apparences en parfaite santé, vienne à mourir subitement parce qu'on a observé qu'un tel genre de trépas, bien que plus inhabituel qu'aucun autre, se présente cependant fréquemment. Mais il est miraculeux qu'un homme mort revienne à la vie, parce que cela n'a jamais été constaté dans quelque temps ou pays que ce soit. Il doit exister une uniforme expérience contre toute occurrence miraculeuse, autrement l'occurrence ne mériterait pas ce qualificatif. Et comme une uniforme expérience équivaut à une preuve, c'est là une preuve directe et complète tirée de l'essence même du fait, contre la réalité de quelque miracle que ce soit ; et une telle preuve n'est destructible, et le miracle n'est susceptible d'être rendu croyable, qu'en vertu d'une preuve opposée, qui soit supérieure. »

Cet argument est radicalement fallacieux, car s'il était valable, nul fait absolument nouveau ne serait jamais prouvable, puisque le premier témoin, et chacun après lui, seraient supposés avoir contre soi l'expérience universelle. Un simple fait, comme, par exemple, l'existence du poisson volant, serait toujours impossible à établir si l'argument de Hume était bon ; le premier homme qui en vit et décrivit un, devait en effet avoir contre soi l'expérience universelle qu'un poisson ne saurait voler, ou du moins faire quoi que ce soit approchant du vol et son témoignage a certainement été rejeté : la même argumentation a sans doute été appliquée au second, et à chacun des attestateurs qui se sont présentés dans la suite de sorte que nul homme qui, à l'heure présente n'a point de ses yeux vu en vie un poisson volant, et volant au moment où il le regardait, ne devrait croire à l'existence d'une telle chose.

Et encore les actions faciles obtenues d'un sujet amené à un certain état par de simples passes de la main, étaient, il y a vingt-cinq ans, tenues pour contraires aux lois de la nature, contraires à toute expérience humaine, et en conséquence incroyables. D'après les principes de Hume, ce seraient là des miracles, et nulle somme de témoignages ne pourrait jamais en démontrer la réalité. Pourtant ces faits aujourd'hui sont admis comme incontestables par la plupart des physiologistes et on essaye, il est vrai avec peu de succès, de les expliquer naturellement. Mais les miracles ne se présentent pas, ainsi que le prétend l'argumentation que je combats, isolés, occurrences singulières opposées à l'expérience uniforme. Les faits qualifiés de miraculeux abondent dans toutes les périodes de l'histoire ; chacun d'eux est appuyé d'une foule d'autres et chacun est confirmé actuellement par des éventualités strictement analogues. L'expérience uniforme, à laquelle Hume attribue tant d'importance, ne leur est donc point contraire. Quel miracle plus frappant, par exemple, que la lévitation, c'est-à-dire l'enlèvement du corps humain dans l'air sans cause visible, et cependant ce fait a été certifié durant une longue suite de siècles.

Quelques exemples sont bien connus. Saint François d'Assise a été vu souvent par maintes personnes s'élever dans l'air, et cela a été attesté par son secrétaire, qui ne pouvait atteindre que ses pieds. Sainte Thérèse, religieuse dans un couvent d'Espagne, s'est souvent élevée dans l'air en présence de toute la communauté. Lord Orrery et M. Valentin Greatrak ont tous deux informé le Dr Henry More et M. Glanvil que chez Lord Conway, à Ragley, en Irlande, un sommelier de ce gentleman, en leur présence et en plein jour, s'est élevé dans l'air et a flotté dans l'atmosphère, par toute la chambre, au-dessus de leurs têtes. Cela est relaté par Glanvil dans son *Sadducismus Triumphatus*. Un fait semblable est rapporté d'Ignace de Loyola par des témoins oculaires et M. Madden, dans sa biographie de Savonarole, après avoir raconté de ce saint une pareille circonstance, remarque que de tels phénomènes ont été signalés à de nombreuses reprises, et que l'évidence sur laquelle reposent les récits que l'on en fait, est aussi digne de foi que peut l'être aucun témoignage humain. Butler, dans ses *Vies des Saints*, dit que beaucoup de telles occurrences sont narrées par des personnes d'une véracité indubitable, qui affirment en avoir été elles mêmes témoins oculaires. Enfin nul de nous n'ignore que l'on peut trouver à Londres au moins cinquante personnes d'un haut caractère qui certifieront avoir constaté la même chose au sujet de M. Home. Je n'offre pas ce dernier témoignage, à l'effet de prouver que les circonstances rapportées ont réellement eu lieu ; pour l'instant je ne le mets en avant que pour montrer comme quoi l'argument de Hume est entièrement infondé, qui se base, d'une part sur l'assentiment de l'expérience universelle, et de l'autre sur le défaut d'expérience.

3. Nature contradictoire des assertions de Hume

J'ai à montrer maintenant que Hume, dans ses efforts pour prouver sa thèse, se contredit lui-même d'une manière si grave et si complète, qu'il est peut-être impossible d'en trouver l'analogie dans les œuvres d'aucun autre auteur éminent. Le premier passage que je citerai est le suivant :

« D'abord, on ne saurait trouver, dans l'histoire entière, aucun miracle attesté par un nombre suffisant d'hommes d'un bon sens, d'une éducation et d'une culture assez incontestables pour nous garantir contre toute supercherie de leur part ; d'une intégrité assez indubitable, pour les placer en dehors de toute suspicion de quelque dessein de tromper autrui ; d'un tel crédit et d'une telle réputation aux yeux de l'humanité, qu'ils aient beaucoup à perdre à être convaincus de quelque duperie ; et en même temps témoignant de faits accomplis d'une manière si publique et dans une partie du monde si connue, que la découverte de la supercherie soit inévitable, toutes conditions requises pour nous donner une pleine confiance dans le témoignage des hommes. »

Quelques pages plus loin nous avisons le passage que voici :

« Il n'y a sûrement jamais eu un plus grand nombre de miracles attribués à une personne, que ceux que l'on a dit récemment s'être produits en France sur la tombe de l'Abbé Pâris, le fameux Janséniste, avec la sainteté de qui le peuple a été si longtemps joué. Les malades guéris, l'ouïe rendue aux sourds et la vue aux aveugles, tels étaient les effets habituels de ce saint sépulcre, s'il fallait croire les récits que l'on colportait partout. Mais, chose bien plus extraordinaire, beaucoup de ces miracles étaient prouvés immédiatement sur place, devant des juges d'une intégrité incontestée, attestés par des témoins de crédit et distinction, à une époque éclairée, et sur la scène la plus éminente qui soit au monde actuellement. Et ce n'est pas tout. Une relation en a été publiée et répandue parce tout et les Jésuites eux-mêmes, compagnie instruite cependant, soutenus par la magistrature civile, et adversaires déterminés des opinions en faveur desquelles ces miracles ont été dits s'être produits, n'ont jamais été capables de les réfuter ou de les confirmer nettement. Où trouverons-nous un tel nombre de circonstances concourant à corroborer un fait ? Et qu'avons-nous à opposer à une telle nuée de témoins, sinon l'impossibilité absolue, la nature miraculeuse des événements que l'on raconte ? Et cela seul sera certainement, aux yeux de tout peuple raisonnable, considéré comme une réfutation suffisante. »

Dans le second passage il affirme l'existence de chaque fait et qualité que dans le premier passage il a déclaré n'avoir jamais existé (comme il appert des mots soulignés), et il change entièrement le fond de son argumentation en en appelant de l'inhérente impossibilité de l'occurrence, et point du tout de l'insuffisance de la preuve. Il rend même cette contradiction encore plus remarquable, par une note qu'il à lui-même ajoutée à cet endroit, et dont voici une partie :

« Ce livre a été écrit par M. Montgeron, conseiller ou juge au Parlement de Paris, homme de figure et caractère, qui a été aussi un martyr de la cause, et qui, dit-on, est maintenant quelque part dans un cachot à cause de son ouvrage...

Beaucoup des miracles de l'Abbé Pâris ont été prouvés immédiatement par des témoins devant l'officialité ou cour épiscopale de Paris, sous les yeux du Cardinal de Noailles, dont le caractère d'intégrité et de capacité n'a jamais été contesté, même par ses ennemis.

Son successeur à l'archevêché était un adversaire des Jansénistes, et c'est en cette qualité qu'il avait été élevé par la cour à cette dignité. Pourtant, vingt deux recteurs ou curés de Paris, avec une ardeur infinie, le pressèrent en vain d'examiner ces miracles, que l'on prétendait connus du monde entier, et indiscutablement certains sagement il s'abstint...

Tous ceux qui ont été en France vers cette époque ont ouï parler de la réputation de M. Hérault, le lieutenant de police, dont la vigilance, la pénétration, l'activité et l'intelligence étendue, étaient bien connues. Ce magistrat, qui, par la nature de son office, est presque absolu, était investi de pleins pouvoirs à l'effet de supprimer ou discréditer ces miracles et il a fréquemment saisi immédiatement et examiné les témoins et sujets de ces faits mais jamais il n'a pu atteindre rien de satisfaisant contre eux.

Dans le cas de Mlle Thibaut, il envoya le célèbre De Sylva pour examiner cette personne ; son témoignage est très curieux. Ce médecin déclare qu'il est impossible que la demoiselle ait été aussi malade que l'affirment des témoins parce qu'il n'est pas possible qu'elle ait en si peu de temps recouvré l'état de parfaite santé où il la trouve. Il raisonnait comme un homme de sens sur des causes naturelles ; mais le parti opposé lui disait que le tout était miraculeux, et que son expérience en était bien la meilleure preuve...

Un homme qui n'était autre que le Duc de Châtillon, pair de France, de très haut rang et de grande famille, se porta garant d'une cure miraculeuse accomplie sur la personne d'un sien domestique, qui avait vécu plusieurs années dans sa maison avec une infirmité visible et palpable.

Je terminerai par cette observation que nul clergé n'est plus réputé pour la sévérité de sa vie et de ses mœurs que le clergé régulier de France, en particulier les recteurs ou curés de Paris qui témoignèrent en faveur de ces impostures.

L'instruction, l'intelligence et la probité de ces personnes, et l'autorité des religieuses de Port-Royal, ont été assez renommées par l'Europe entière. Pourtant tous ont fourni des preuves d'un miracle opéré sur la nièce de l'illustre Pascal, dont la sainteté de vie, non moins que l'extraordinaire capacité, sont bien connues. L'illustre Racine, dans sa célèbre histoire de Port-Royal, donne de ces miracles un récit qu'il fortifie de toutes les attestations qu'une multitude de religieuses, de prêtres, de médecins et d'hommes du monde, tous d'un crédit à ne pas être mis en doute, ont pu fournir à cet égard. Plusieurs écrivains, notamment l'Evêque de Tournay, estimaient ce miracle si certain, qu'ils l'employaient à réfuter les athées et les libres-penseurs. La reine régente de France, qui était extrêmement prévenue contre Port-Royal, envoya pour examiner le miracle un sien médecin, qui revint absolument converti. Bref, cette cure surnaturelle fut si incontestable, qu'elle sauva pour un temps le fameux monastère de la ruine dont le menaçaient les Jésuites. Si c'avait été là une duperie, elle eût été certainement découverte par des antagonistes si sagaces et si puissants, et elle aurait fort hâté la perte de ses auteurs. »

Il semble presque incroyable que cela ait pu être écrit par le grand sceptique David Hume, et écrit dans le même ouvrage où il a déjà affirmé que dans l'histoire entière on ne saurait trouver nul témoignage tel. Afin de montrer combien est remarquable l'évidence à laquelle il fait allusion, je pense qu'il est bon de donner dans tous les détails un de ces cas, tel qu'il est enregistré dans l'œuvre originale de Montgeron, et cité dans *l'Histoire du Surnaturel*, de M. William Howitt :

« Mademoiselle Coirin était affligée, entre autres maux, d'un cancer au sein gauche qui datait de douze ans. Le sein avait été détruit par lui, et s'était en allé d'un seul morceau; les émanations de ce cancer étaient horribles, et tout le sang du système était déclaré infecté par cette plaie. Chaque médecin prononçait que le cas était absolument incurable. Pourtant, par une visite à la tombe, cette personne fut parfaitement guérie et ce qui est plus étonnant, le sein et le mamelon se reconstituèrent en entier, avec la peau pure et fraîche et libre de toute trace de cicatrice. Ce cas fut connu de la société la plus élevée dans le royaume. Lorsque le miracle fut nié, Mlle Coirin se rendit à Paris, fut examinée par le médecin du roi et fit une déposition formelle de sa guérison devant un notaire public. Mlle Coirin était fille d'un officier de la maison du roi, et avait deux frères au service personnel du souverain. Les témoignages des docteurs sont de la nature la plus décisive. M. Gaulard, médecin du roi, attesta officiellement que « la reconstitution d'un mamelon absolument détruit et séparé du sein est une création effective, parce qu'un mamelon n'est point simplement un prolongement des vaisseaux du sein, mais un corps particulier, qui est d'une organisation distincte et propre ». M. Souchay, chirurgien du Prince de Conti, non seulement déclara le cancer incurable, mais, ayant examiné le sein après la guérison, alla de lui-même devant le notaire public, et fit une déposition formelle « que la guérison était parfaite ; que chaque sein avait son mamelon en sa forme et condition naturelles, avec les couleurs et qualités propres à ces parties. » Tels sont encore les témoignages de Séguier, le chirurgien de l'hôpital de Nanterre de M. Deshières, chirurgien de la Duchesse de Berry ; de M. Héquet, un des plus célèbres chirurgiens de France et de nombre d'autres, aussi bien que d'officiers publics et de personnes de la plus grande renommée, universellement connues ; lesquelles dépositions sont données toutes, officiellement et dans leur entier, par Montgeron. »

C'est là un seul entre une grande quantité de cas également merveilleux, et également bien attestés, aussi ne pouvons-nous être surpris que Hume ait été obligé d'abandonner l'argument de l'insuffisance de l'évidence en faveur des miracles et de l'expérience uniforme contre eux ;

le prodige eût été qu'il continuât à proposer un argument qu'il était lui-même capable de réfuter si complètement.

Nous avons maintenant un autre argument que Hume met en avant, mais qui est, si possible, encore plus faible que le précédent. Il dit :

« Je puis ajouter, comme quatrième raison qui amoindrisse l'autorité des prodiges, que pour aucun il n'existe nul témoignage, même de ceux qui n'ont pas été expressément contrôlés, qui ne soit contredit par un nombre infini d'attestations si bien que, non seulement le miracle détruit le crédit du témoignage, mais le témoignage se détruit soi-même. Pour faire mieux comprendre cela, qu'il nous soit permis de considérer que, en matière de religion, tout ce qui est différent est contraire et qu'il est impossible que les religions de l'ancienne Rome, de la Turquie, de Siam, de la Chine, soient, elles toutes, établies sur une base solide. Donc, chaque miracle donné pour avoir été opéré dans l'une quelconque de ces religions et toutes elles abondent en miracles, comme son but immédiat est d'affermir le système particulier auquel il est attribué, a aussi la même force, bien que plus indirectement, pour renverser tout autre système. En ruinant une doctrine rivale, il détruit pareillement le crédit des miracles sur lesquels cette doctrine était fondée ; de sorte que tous les prodiges de religions différentes doivent être regardés comme faits contraires et les preuves de ces prodiges, qu'elles soient faibles ou puissantes, comme opposées les unes aux autres. Selon cette méthode de raisonnement, quand nous croyons quelque miracle de Mahomet ou de ses successeurs, nous avons pour garantie le témoignage d'une poignée de barbares Arabes. Et, d'autre part, nous allons envisager l'autorité de Tite-Live, Plutarque, Tacite, bref, de tous les auteurs et spectateurs, Grecs, Chinois, Catholiques-Romains, qui ont relaté quelque miracle dans leur religion particulière ; nous allons, dis-je, envisager leur témoignage sous le même jour que s'ils avaient mentionné ce miracle Mahométan et qu'ils l'eussent contesté en termes exprès, avec la même assurance qu'ils ont à l'égard des miracles par eux-mêmes allégués. »

Eh bien, cet argument, si cela peut être appelé un argument, repose sur l'extraordinaire assertion qu'un miracle s'il est réel, ne saurait venir que de Dieu, et ne doit par conséquent soutenir qu'une religion vraie. Il suppose aussi que les religions ne peuvent être vraies à moins d'être données par Dieu. M. Hume affirme donc connaître que rien de ce que nous nommons un miracle ne peut possiblement être accompli par aucun des êtres intelligents en nombre probablement infini qui peuvent exister dans l'univers entre nous-mêmes et la Divinité.

Il confond la preuve du fait avec la théorie destinée à expliquer ce fait, et prétend fort illogiquement et imphilosophiquement que si les théories induisent à contradiction, les faits eux-mêmes n'existent point.

Je pense que j'ai à présent montré que :

1. Hume donne du miracle une définition fautive et qui suppose résolue la question de leur possibilité ;
2. Il formule le sophisme que les miracles sont faits isolés, auxquels le cours entier de l'expérience humaine est opposé ;
3. Délibérément et absolument il se contredit soi-même sur le sujet de la quantité et de la qualité du témoignage en faveur des miracles ;
4. Il avance une erreur palpable quant aux miracles rattachés à des religions opposées qui se détruiraient les uns les autres.

4. Objections modernes contre les miracles

Nous allons en venir maintenant à certains des arguments plus récents contre les miracles. L'une des plus populaires objections modernes consiste à faire ce que l'on imagine être une

supposition impossible, et à tirer une conclusion de ce qui a l'air d'un dilemme, mais qui réellement n'en est pas un du tout.

Cet argument a été présenté sous plusieurs formes. Voici l'une : « Si un homme me dit qu'il est venu d'York par le fil du télégraphe, je ne le crois pas. Si cinquante hommes me disent qu'ils sont venus d'York par les fils du télégraphe, je ne les crois pas. Si un nombre quelconque d'hommes me disent la même chose, je ne les crois pas. Donc, M. Hume ne flotte pas en l'air, en dépit de quelque somme que ce soit de témoignages que vous pouvez apporter pour le prouver. »

En voici un autre : « Si un homme me dit qu'il a vu le lion de Northumberland-House descendre dans Trafalgar Square et boire de l'eau des fontaines, je ne le croirai pas. Si cinquante hommes, ou un nombre quelconque d'hommes, m'informent de la même chose, je ne les croirai pas davantage. »

D'où l'on conclut qu'il est certaines choses si absurdes et si incroyables, que nulle somme de témoignages ne saurait positivement faire qu'un homme sain croie en elles.

Certes ces comparaisons ont l'air d'arguments, et à la première vue il n'est pas aisé de démêler le moyen propre pour leur répondre mais le fait est que ce sont erreurs complètes, parce que toute leur force découle d'une proposition assumée qui n'a jamais été prouvée et que j'ose affirmer ne jamais pouvoir être prouvée. Cette proposition est, qu'un ample nombre de témoins indépendants, honnêtes, sains de l'Esprit et des sens, peuvent séparément et à plusieurs reprises certifier une simple matière de fait qui ne se soit au grand jamais présentée.

Or, nulle preuve n'a été produite pour montrer que cela soit jamais arrivé ou puisse jamais arriver. Mais l'assertion est rendue plus monstrueuse encore lorsque nous considérons les circonstances relatives à des cas tels que ceux des guérisons sur la tombe de l'Abbé Pâris, et à ces cas d'hommes de science vivants qui se convertissent à une croyance en la réalité des phénomènes du moderne spiritualisme car il nous faut déclarer que, étant pleinement prévenus que les faits allégués sont tenus pour impossibles et sont par conséquent des tromperies, la source de la tromperie supposée leur étant indiquée, et tous les préjugés de l'époque et tout le ton de la pensée éduquée parlant contre la réalité de tels faits, pourtant des quantités d'hommes instruits, y compris des médecins et des savants, demeurent convaincus de l'authenticité de telles manifestations après la plus subtile investigation personnelle.

Néanmoins l'affirmation qu'un total et une qualité d'évidences indépendantes convergeant aussi exactement peuvent être entièrement faux, serait prouvée, si l'argument devait avoir la plus faible valeur; autrement ce n'est qu'une pétition de principe. Il faut se rappeler que nous avons à considérer, non pas d'absurdes croyances ou de fausses conclusions, mais de pures matières de fait, et il ne peut être prouvé, et jamais il n'a été prouvé, qu'aucune large quantité d'évidences accumulées par des hommes désintéressés et sains de sens, ait une fois été tenue pour une absolue et continue tromperie. Pour présenter le sujet sous une forme simple, le fait est, ou possible, ou non possible. S'il est possible, une évidence de la force de celle que nous avons envisagée le prouvera ; s'il n'est pas possible, une évidence telle ne saurait exister. L'argument est donc un sophisme parfait, puisque son assertion fondamentale ne peut être prouvée. Si l'on entend par-là simplement énoncer la proposition, que plus une chose est étrange, inhabituelle, plus nous requérons pour elle de preuves, et de meilleures preuves, cela nous l'admettons tous ; mais je maintiens qu'avec chaque indépendant et honnête attestateur additionnel le témoignage humain augmente en valeur dans une proportion tellement énorme, que nul fait ne doit être rejeté, dès que certifié par un corps d'évidences comme il en existe pour des éventualités qualifiées de miraculeuses ou de surnaturelles, et qui s'offrent maintenant journellement au milieu de nous.

Le poids de la preuve retombe sur ceux qui prétendent qu'une évidence de cette sorte peut positivement être fallacieuse ; qu'ils indiquent un cas où telle évidence accumulée existe, et

soit pourtant convaincue d'erreur. Qu'ils donnent non une supposition, mais une preuve. Et souvenons-nous que nulle preuve n'est complète qui n'explique pas dans tous les détails la source exacte de l'erreur. Il ne sera pas dit, par exemple, qu'il y a cette évidence accumulée pour la sorcellerie, et que la sorcellerie est absurde et impossible. Ce serait là une pétition de principe. Les théories diaboliques de la folie sabbatique peuvent être ineptes et fausses; mais les faits de la sorcellerie sont prouvés, non par les tortures infligées aux personnes que l'on en accusait, mais par des témoins indépendants, et ils sont si loin d'être établis faux, que les voici confirmés par tout un corps de phénomènes analogues constatés à l'époque présente.

5. L'incertitude des phénomènes affirmés par le moderne spiritualisme

Un autre argument moderne est plus spécialement employé contre la réalité de ce que l'on appelle les phénomènes spiritiques. « Ces phénomènes, dit-on, sont bien incertains ; nous n'avons aucun contrôle sur eux ; ils ne suivent aucune loi. Prouvez-nous qu'ils suivent des lois définies comme tous les autres groupes de phénomènes naturels et nous les croirons. » Cet argument semble, à quelques personnes, avoir du poids, et pourtant il est en réalité une absurdité. L'essence des phénomènes allégués (qu'ils soient vrais ou non, cela n'est d'aucune importance) est qu'ils paraissent résulter de l'action d'intelligences indépendantes et sont, par conséquent, estimés spiritiques ou surhumains. Si l'on avait trouvé qu'ils se rangent sous de strictes lois et non sous une volonté libre, personne ne les aurait jamais supposés spiritiques. L'argument est donc simplement renonciation d'une conclusion préconçue, savoir : « Aussi longtemps que vos faits tendront à prouver l'existence d'intelligences distinctes, nous ne les croirons point ; démontrez qu'ils obéissent à une loi fixe et non à une intelligence, et alors nous les croirons. » Cet argument me paraît enfantin, et cependant il est employé par des personnes qui se prétendent philosophes.

6. La nécessité du témoignage scientifique

Une autre objection que j'ai entendu poser en public et accueillir par des applaudissements, est qu'il convient que l'immense connaissance scientifique décide de la réalité de quelques rares et incroyables faits que ce soit, et que jusqu'à ce que des hommes de science les aient examinés et prouvés, ils ne sont point dignes de crédit. Eh bien, j'ose dire que c'est là le plus grand sophisme qui ait jamais été avancé. Le sujet est très important et l'erreur est très commune, mais le fait est l'exact opposé de ce qui est affirmé ; car, je le soutiens sans crainte de contradiction, chaque fois que les hommes de science, de quelque époque que ce soit, ont nié d'après des bases à priori les faits signalés par des investigateurs de hasard, ils ont toujours été convaincus de tort.

Il n'est pas nécessaire de faire plus que de rappeler les noms universellement connus de Galilée, de Harvey, de Jenner. Les grandes découvertes qu'ils firent étaient, comme nous savons, violemment contestées par tous leurs contemporains scientifiques, à qui elles semblaient absurdes et incroyables; mais nous avons beaucoup plus près de notre temps même des exemples non moins frappants. Lorsque Benjamin Franklin présenta devant la société royale le sujet des paratonnerres, il fut regardé comme un rêveur et son mémoire ne fut pas admis dans les *Transactions Philosophiques*. Lorsque Young apporta ses merveilleuses preuves de la théorie des ondulations lumineuses, il fut également hué comme inepte par les écrivains scientifiques vulgarisateurs de l'époque (Les spécimens suivants sont choisis dans les articles de l'*Edinburgh Review*, 1803 et 1804 :

« Une autre Bakerian-Conférence, contenant plus de fantaisies, plus de bévues, plus d'hypothèses infondées, plus de fictions gratuites, le tout sur le même terrain et émanant du fécond et pourtant stérile cerveau de cet éternel Dr Young. »

Et encore :

« Cela n'apprend aucune vérité, ne concilie aucune contradiction, n'explique nul fait anormal, ne suggère nulle expérience nouvelle et n'induit à nulle recherche nouvelle. »

On pourrait presque supposer que c'est là un écrivain scientifique moderne qui hurle sus au Spiritualisme !). La Revue d'Edimbourg somma le public de mettre Thomas Gray dans une camisole de force, parce qu'il soutenait la praticabilité des chemins de fer. Sir Humphry Davy pouffait à l'idée que Londres fût jamais éclairée au gaz. Lorsque Stephenson proposa d'employer des locomotives sur la voie ferrée de Liverpool et Manchester, des hommes instruits se mirent à prouver qu'il était impossible que ces machines pussent donner même douze milles à l'heure. Une autre grande autorité scientifique déclara non moins impossible pour les steamers de l'Océan de jamais traverser l'Atlantique. L'Académie des Sciences de France bafoua le grand astronome Arago, lorsqu'il ne voulut rien que discuter le sujet du télégraphe électrique. Des médecins ridiculisèrent le stéthoscope quand il fut découvert. Les opérations, exécutées sans douleur durant le coma mesmérique, furent déclarées impossibles et partant impostures.

Mais l'un des cas les plus frappants, parce que l'un des plus récents de cette opposition, ou plutôt de ces refus de croire en des faits en contradiction avec la foi courante du jour, parmi des hommes qui sont généralement accusables d'aller trop loin dans l'autre sens, est celui de la doctrine de l' « Antiquité de l'Homme ». Boué, géologue Français expérimenté, découvrit en 1823 un squelette humain à 80 pieds de profondeur dans le loess ou vase durcie du Rhin. Ce squelette fut envoyé au grand anatomiste Cuvier, qui discrédita le fait si complètement que le fossile inestimable fut jeté de côté comme sans valeur et fut perdu. Sir G. Lyell, d'après une investigation personnelle sur place, pense aujourd'hui que les assertions de l'observateur original étaient tout à fait exactes. D'ailleurs, dès 1715, des armes de pierre furent trouvées avec le squelette d'un éléphant dans une excavation à Gray's-inn-lane, en présence de M. Conyers, qui les plaça au British Muséum, où elles restèrent absolument non cataloguées jusqu'à tout récemment. En 1800, M. Frère trouva des armes de silex mêlées aux vestiges d'animaux éteints à Hoxne, dans le Suffolk. De 1841 à 1846, le célèbre géologue Français Boucher de Perthes découvrit de grandes quantités d'armes de pierre dans les sables mouvants du Nord de la France mais, pendant maintes années, il ne put convaincre aucun de ses confrères hommes de science, que c'étaient là des objets artificiels, ni que c'étaient choses dignes de la plus faible attention que ce soit. A la longue pourtant, en 1853, il commença à faire des convertis. En 1859-60, quelques-uns des plus éminents géologues de notre pays visitèrent l'endroit et confirmèrent pleinement la vérité de ses observations et déductions.

Une autre branche de ce sujet fut, si possible, traitée encore pis. En 1825, M. Mac-Energy, de Torquay, découvrit des armes artificielles mêlées aux restes d'animaux éteints dans la célèbre caverne le Trou de Kent mais sa relation de ces découvertes fut simplement bafouée. En 1840, un de nos premiers géologues, M. Godwin Austen, présenta ce sujet à la société Géologique et M. Vivian, de Torquay, envoya un mémoire confirmant pleinement les découvertes de M. Mac-Energy mais cela fut estimé trop improbable pour être publié. Quatorze ans plus tard, la Société d'Histoire Naturelle de Torquay fit de nouvelles observations, confirmant entièrement la précédente, et en adressa un rapport à la société Géologique de Londres mais le mémoire fut rejeté comme trop improbable pour la publication. Maintenant pourtant, après cinq ans passés, la grotte a été systématiquement explorée sous la direction d'un Comité de l'Association Britannique et tous les précédents rapports de quarante ans ont été confirmés et même démontrés moins merveilleux que la réalité. On peut dire que « c'était là une caution

scientifique convenable ». Peut-être que s'en est une mais en tous cas cela prouve ce fait important que dans cette occasion, comme en toute autre, les observateurs humbles et souvent inconnus avaient raison et les hommes de science qui rejetaient leurs observations avaient tort.

Or, les observateurs modernes de certains phénomènes habituellement qualifiés de surnaturels et d'incroyables, sont-ils moins dignes d'attention que ceux plus haut cités ? Qu'il nous soit permis d'abord de considérer la réalité de ce que l'on appelle la double-vue. Les hommes qui ont observé ce phénomène, qui l'ont soigneusement éprouvé à travers de longues années ou à travers leur vie entière, auront tout autant de titres à la connaissance scientifique et à la capacité intellectuelle que les expérimentateurs de quelque autre sorte de découverte que ce soit. Nous n'avons pas moins de sept médecins éminents, les Dr Elliotson, Gregory, Ashburner, Lee, Herbert Mayo, Esdaile et Haddock, et d'autres personnes d'un haut talent, telles que Miss Martineau, M. H. G. Atkinson, M. Charles Bray et le Baron de Reichenbach. Etant devant nos yeux l'histoire des précédents « découvreurs », est-il plus probable que ces onze personnes instruites, connaissant tout ce que l'on objecte contre ces faits et les ayant examinés sérieusement, se soient toutes trompées et que celles qui disent a priori que la chose est impossible aient toutes raison, ou est-ce le contraire ? Si nous devons apprendre quoi que ce soit de l'histoire et de l'expérience, alors nous pouvons pronostiquer à coup sûr que, dans ce cas comme dans tant d'autres, ceux qui se refusent sans examen à croire les observations d'autres hommes, seront convaincus d'avoir tort.

7. Critique des assertions de M. Lecky sur les miracles

Nous arrivons maintenant à ceux des philosophes modernes qui ont élevé des objections contre les miracles. Le plus éminent d'entre eux est M. Lecky, l'auteur de l'Histoire du Rationalisme et de l'Histoire des Mœurs. Dans le dernier de ces ouvrages, il a consacré quelque espace à cette question et ses vues claires et bien expresses peuvent être prises pour représenter les opinions et sentiments de la portion instruite de la société moderne. Il dit :

« L'attitude ordinaire des personnes instruites à l'égard des miracles n'est point celle du doute, de l'hésitation, du mécontentement de l'évidence existante, mais plutôt celle d'une incrédulité absolue, moqueuse, et même sans examen. »

Et il entreprend d'expliquer pourquoi il en est ainsi :

« En certaines phases de la société et sous l'action de certaines influences, une accréation de miracles se forme invariablement autour de toute personne ou institution éminente. Nous pouvons analyser les causes générales qui ont entraîné les hommes vers le merveilleux ; nous pouvons montrer que ces causes n'ont jamais failli à produire leur effet, et nous pouvons suivre l'altération graduelle des conditions mentales qui accompagnent invariablement le déclin de la croyance.

Alors que les hommes sont dénués d'Esprit critique, alors que la notion de loi uniforme est encore à naître et que l'imagination est encore incapable de saisir des idées abstraites, des histoires de miracles sont toujours formées et toujours crues, et elles continuent à fleurir et à multiplier jusqu'à ce que ces conditions soient altérées. Les miracles cessent quand les hommes cessent de les croire et de les attendre. »

Et encore :

« Nous ne disons pas qu'ils soient impossibles, ou même qu'ils ne soient pas confirmés par tout autant de preuves que beaucoup de faits en lesquels nous avons foi. Nous disons seulement que, dans certains états de la société, des illusions de ce genre apparaissent véritablement.

Parfois, nous pouvons découvrir le fait naturel précis que la superstition a mal entendu, mais plus fréquemment nous ne pouvons donner qu'une explication générale, nous permettant de fixer ces légendes à leur place, comme l'expression normale d'une certaine phase de la connaissance, ou de la capacité intellectuelle et cette explication est leur réfutation. »

Eh bien, dans ces assertions et arguments de M. Lecky, nous trouvons des erreurs guère moins frappantes que celles de Hume. Son affirmation que dans certaines phases de la société une accréation de miracles est invariablement formée autour de toute personne ou institution éminente, me semble absolument contredite par des faits historiques bien connus.

L'Eglise de Rome a toujours été le grand théâtre de miracles, anciens ou modernes. La plus éminente personne dans l'Eglise de Rome n'est le Pape ; la plus éminente institution est la Papauté. Nous devrions donc nous attendre, si l'assertion de M. Lecky était exacte, à ce que les Papes soient par excellence des opérateurs de miracles. Mais le fait est que, à l'exception d'un ou deux pontifes très près de l'origine de l'institution, nul miracle d'aucune sorte n'est rapporté de la grande majorité des Papes. Au contraire, c'est généralement parmi les membres les plus humbles, clercs ou laïcs, de l'Eglise Romaine, que le pouvoir d'opérer des miracles s'est manifesté, et que des hommes ont été canonisés comme saints pour cette raison.

Et encore, pour prendre un autre exemple, la plus éminente personnalité liée aux Eglises Réformées est Luther. Lui-même il croyait en les miracles. Tout le monde à son époque croyait en les miracles et des miracles, bien que généralement d'un caractère démoniaque, continuèrent à être accrédités dans toutes les Eglises Protestantes durant maintes générations après sa mort pourtant il n'y a eu nulle accréation de miracles autour de cet homme remarquable.

Plus près de notre temps, nous avons Irving, à la tête d'une Eglise de faiseurs de miracles et Joe Smith, le fondateur de la secte des Mormons faiseurs de miracles ; pourtant il n'y a pas le plus faible signe d'aucune tendance à imputer quelque miracle que ce soit à l'un ou à l'autre de ces hommes, si ce n'est les miracles que le dernier s'attribuait à soi-même avant que sa secte fût établie. Ces faits très frappants me semblent prouver qu'il doit y avoir une base de vérité dans presque chaque miracle allégué, et que la théorie d'une agrégation ou accréation autour d'individualités éminentes n'a pour la défendre absolument aucune évidence. C'est une de ces affirmations générales et commodes qui ont l'air très plausibles et très philosophiques, mais pour lesquelles nulle preuve quelconque n'est offerte.

Une autre des affirmations de M. Lecky est qu'il va une altération des conditions mentales qui accompagne invariablement le déclin de la croyance. Mais cet « invariable accompagnement » ne saurait certainement être prouvé, parce que le déclin de la croyance s'est présente seulement une fois dans l'histoire du monde et, ce qui est encore plus remarquable, tandis que les conditions mentales qui accompagnaient ce déclin unique ont conservé leur force ou ont même augmenté en énergie et se sont d'autant plus amplement répandues, voilà que depuis vingt ans la croyance s'est affirmée de nouveau. Dans les phases les plus élevées de la civilisation ancienne, parmi les Grecs et aussi parmi les Romains, la croyance existait en pleine vigueur, et elle a été professée par les hommes les plus élevés et les plus intelligents de tout âge. Le déclin qui s'est certainement produit au siècle dernier et dans le présent, ne peut donc pas être imputé à une loi générale quelconque, puisqu'il n'est qu'un exemple exceptionnel. Le déclin de la croyance peut cependant être attribué comme un ami me l'a suggéré à une réelle diminution dans l'occurrence des phénomènes qui contraignaient la croyance, diminution due à une loi naturelle bien connue. Il est certain que les sorciers et les personnes sujettes à leur influence, étaient ce qu'on appelle aujourd'hui des médiums », c'est-à-dire des individus de l'organisation spéciale requise pour la manifestation des phénomènes du Moderne spiritualisme. Pendant plusieurs siècles, toutes les personnes douées, presque à quelque degré que ce soit, de pouvoirs particuliers, furent persécutées

comme sorciers, et brûlées ou détruites par milliers dans toutes les parties du monde prétendu civilisé. Les médiums étant exterminés, la production des phénomènes devint impossible; ajoutez que la persécution forçait à cacher toutes les manifestations qui se produisaient. Juste à cette époque, voilà que les sciences physiques commencèrent à prendre ces rapides élans qui ont changé la face du monde et amené une forme de pensée qui incite les hommes à regarder avec horreur et dégoût les barbaries et absurdités des persécuteurs de sorciers. Un siècle de repos a permis à l'organisme humain de recouvrer ses pouvoirs normaux et les phénomènes qui étaient formellement imputés à l'action directe de Satan, sont maintenant considérés par les Spiritualistes comme, pour la plupart, l'œuvre d'intelligences invisibles à peine meilleures ou pires que nous mêmes.

Et encore, M. Lecky dit que la croyance en le surnaturel existe seulement « alors que les hommes sont dénués de l'Esprit critique, et que la notion de loi uniforme est encore à naître ». M. Lecky, en cette matière, se contredit soi-même presque autant que le fit Hume. Un des plus grands avocats de la foi en le surnaturel fut Glanvil et voici ce que M. Lecky dit de Glanvil :

« La caractéristique prédominante de la pensée de Glanvil était un intense scepticisme. Il a même été appelé par un critique moderne le premier écrivain anglais qui ait jeté le scepticisme dans une forme définie et si nous regardons cette expression comme impliquant simplement une profonde méfiance des facultés humaines, le jugement ne peut guère être récusé. Et certainement il serait difficile de trouver un livre déployant moins de crédulité et de superstition que le traité sur « La Vanité de Dogmatiser », « publié ensuite comme *Scepsis Scientifica*, dans lequel Glanvil a exposé ses vues philosophiques... Le *Sadducismus Triumphatus* est probablement le livre le plus habile qui ait jamais été publié en défense de la réalité de la sorcellerie. Le Dr Henry More, l'illustre Boyle et le à peine moins éminent Cudworth, soutinrent chaudement Glanvil et nul auteur comparable à ceux-là en talent ou influence n'apparut dans l'autre parti ; pourtant le scepticisme augmenta constamment. »

Ailleurs, M. Lecky parle ainsi de Glanvil :

« C'est entre les écrits de Bacon et de Locke que se forma cette école parallèle qu'illumina le génie de Taylor, de Glanvil et de Haies, et qui devint le vrai centre et la semence du la liberté religieuse. »

Sont-ce là les hommes et sont-ce là les conditions mentales qui sont favorables à la superstition et à la tromperie ? Le Révérend Joseph Glanvil, qui assista aux extraordinaires agitations de M. Monpesson et qui en a donné un récit complet, et qui a également recueilli l'évidence pour beaucoup de cas remarquables de sorcellerie supposée, n'était point le crédule insensé que s'imagineront bien des gens qui ont ouï parler de ce qu'il écrivit en faveur de la réalité des sorciers, mais un homme d'instruction, de talent et de jugement. M. Lecky, dans son « Histoire des Progrès ascensionnels du Rationalisme en Europe », dit de lui : « Un prêtre qui fut très fameux de son propre temps et que j'ose estimer avoir été surpassé en génie par peu de ses successeurs. Les ouvrages de Glanvil sont beaucoup moins connus qu'ils ne devraient l'être. » Là il donne quelques extraits de son « Introduction à la Preuve de l'Existence des Apparitions, des Esprits et des Sorciers ».

Section IV. Dans cette controverse touchant les sorciers et la sorcellerie, l'auteur concède ces choses :

Premièrement : Il convient qu'il y a des hommes spirituels et ingénieux » opposés à lui en cette matière.

Secondement : Il admet que certains qui nient les sorciers sont de bons Chrétiens.

Troisièmement : Il dit : « J'accorde que la grande masse de l'humanité est très crédule, et qu'en l'espèce, elle croit de la sorte des choses vaines et impossibles en relation avec la sorcellerie. Que l'entretien avec le Diable et la transmutation réelle d'hommes et de femmes en d'autres

créatures sont de ces choses. Que le peuple a tendance à imputer les occurrences extraordinaires de l'art ou de la nature à la sorcellerie, et que sa crédulité est souvent abusée à ce sujet par de subtils et habiles fripons. Qu'il y a dix mille histoires sottes et mensongères de sorcellerie et d'apparitions qui courent parmi le vulgaire.

Quatrièmement : Je concède que la mélancolie et l'imagination ont une très grande force et qu'elles engendrent d'étranges persuasions; et que maintes histoires de sorciers et d'apparitions n'ont été que de mélancoliques fantaisies.

Cinquièmement : Je reconnais et abandonne qu'il y a beaucoup de maladies étranges mais naturelles qui présentent des symptômes bizarres et produisent des effets merveilleux et surprenants, en dehors du cours habituel de la nature, et que tels phénomènes sont quelquefois faussement attribués à la sorcellerie.

Sixièmement : J'avoue que les Inquisiteurs Papistes et autres « trouveurs » de sorciers ont commis beaucoup d'erreurs, qu'ils ont détruit comme sorciers des personnes innocentes, et qu'en les espionnant et torturant ils ont arraché des confessions extraordinaires à certaines qui n'étaient point coupables. »

Septièmement : Il ne disconvient pas que des faits dont il affirme la réalité, beaucoup sont très étranges, inhabituels et improbables, et que nous ne pouvons les comprendre ni les concilier avec les notions communément reçues des Esprits et de la vie future.

Ayant fait ces concessions à ses adversaires, il en demande d'autres en retour.

Section V. Les postulats que l'auteur demande de ses adversaires comme son juste droit sont, à savoir :

Premièrement : Que si les sorciers sont ou ne sont pas, n'est pas une question de fait.

Secondement : Que matière de fait peut être prouvée seulement en sens immédiat ou par le témoignage d'autres hommes. Tenter de démontrer un fait par un raisonnement ou une spéculation abstraite, est comme si on devait prouver par l'algèbre ou la métaphysique que Jules César fonda l'Empire de Rome.

Troisièmement : Que l'Écriture n'est point toute allégorie, mais que généralement elle offre un sens simple, littéral, facile.

Quatrièmement : Que certains témoignages humains sont croyables et certains, savoir : Ils peuvent être assez circonstanciés pour ne laisser nulle raison de douter car nos sens quelquefois rapportent la vérité, et toute l'humanité n'est pas menteuse, fourbe et friponne, au moins ses membres ne sont pas tous menteurs lorsqu'ils n'ont aucun intérêt à l'être.

Cinquièmement : Que ce qui est suffisamment et indéniablement prouvé ne doit pas être récusé parce que nous ne connaissons point comment cela peut être, c'est-à-dire parce qu'il y a des difficultés à le concevoir; autrement, les sens et la connaissance sont déçus aussi bien que la foi. Car le modus de la plupart des choses est ignoré, et les plus simples faits dans la nature ne sont point conçus sans d'inextricables difficultés, comme je l'ai montré dans ma *Scepsis Scientifica*.

Sixièmement : Nous ne connaissons que bien peu de chose de la nature des Esprits et des conditions de la vie future. »

Et il conclut : « Voilà mes postulats ou demandes ; je suppose qu'on les jugera raisonnables, et telles qu'elles n'ont pas besoin de plus de preuves. »

L'évidence produite par un homme qui établit aussi philosophiquement sa base d'investigation, ne peut être dédaignée et une lecture des œuvres de Glanvil récompensera bien quiconque prend un intérêt à cette enquête.

L'Esprit critique et la notion de loi uniforme sont certainement assez puissants à l'époque présente, et pourtant dans toute contrée du monde civilisé il y a maintenant des centaines et des milliers d'hommes intelligents qui, sur le témoignage de leurs propres sens, croient en les phénomènes que M. Lecky et d'autres qualifient de miraculeux et par conséquent

d'incroyables, mais que ceux qui les ont constatés soutiennent être une part de l'ordre de la nature. Au lieu d'être, comme dit M. Lecky, un indice de « certains états de la société » « l'expression normale d'une certaine phase de la « connaissance ou de la capacité intellectuelle », cette croyance a existé en tous les états de la société et a accompagné chaque phase de la capacité intellectuelle. Socrate, Plutarque, et Saint Augustin pareillement, donnent un témoignage personnel de faits surnaturels ; ce témoignage n'a jamais cessé à travers le moyen âge; les premiers réformateurs, Luther et Calvin, prirent rang d'attestateurs ; tous les philosophes et tous les hommes compétents d'Angleterre, jusqu'à Sir Matthew Hale, admettaient que l'évidence en faveur de tels faits est irréfutable. Beaucoup de cas ont été sévèrement examinés par les autorités policières de différents pays et, comme nous l'avons vu plus haut, les miracles sur la tombe de l'Abbé Paris, qui se présentèrent dans la période la plus sceptique de l'Histoire de France, dans l'âge de Voltaire et des Encyclopédistes, furent prouvés par un tel déploiement d'évidences, et furent si ouverts à l'investigation, que l'un des gentilshommes de la Cour, convaincu de leur réalité après l'examen le plus sérieux, souffrit le martyre de l'emprisonnement à la Bastille pour avoir persisté à les rendre publics. Et dans notre propre temps nous avons, selon la plus faible estimation, plusieurs millions de croyants en le moderne spiritualisme dans toutes les classes de la société ; de sorte que la croyance que M. Lecky impute à une certaine phase de la culture intellectuelle, apparaît seulement, au contraire, avoir tous les attributs de l'universalité.

8. La croyance aux miracles est-elle une survivance de la pensée sauvage ?

L'argument philosophique a été présenté sous une autre forme par M. E. B. Tylor, dans une conférence à l'Institution Royale et dans plusieurs passages de ses autres travaux. Il soutient que toutes les croyances, spiritualistes et autres, en le surnaturel, sont des exemples de la survivance de la pensée sauvage au milieu d'un peuple civilisé ; mais il ignore les faits qui induisent à ces croyances. Les pensées de ces hommes instruits qui connaissent, d'après l'évidence de leurs propres sens et par des investigations répétées et fréquentes, que les choses qualifiées de surnaturelles sont des faits vrais et réels, sont aussi totalement distinctes de celles des sauvages, que le sont leurs pensées relativement au soleil, au tonnerre, à la maladie, ou à un autre phénomène naturel quelconque. Aussi bien devait-il soutenir que la croyance moderne que le soleil est une masse ignée, est une survivance de la pensée sauvage, parce que certains sauvages ont également cette croyance ou que notre croyance que certaines maladies sont contagieuses, est une similaire survivance de l'idée sauvage qu'un homme peut transmettre une maladie à son ennemi. La question est une question de faits, non point de théories ou d'idées, et je nie entièrement la valeur ou la convenance de tout argument, théorie ou analogie, alors que nous avons à décider sur des matières de fait.

Des milliers d'hommes intelligents actuellement vivants connaissent, d'après leur observation personnelle, que certains des phénomènes étranges qui ont été déclarés absurdes et impossibles par des hommes de science, n'en sont pas moins vrais. Ce n'est point leur répondre, et ce n'est point expliquer ces faits, que de leur dire que de telles croyances ne se rencontrent que lorsque les hommes sont dépourvus d'Esprit critique et que la notion de loi uniforme est encore à naître que dans certains états de la société des illusions de ce genre apparaissent inévitablement, qu'elles ne sont que l'expression normale de certaines phases de la connaissance et de la capacité intellectuelle, et qu'elles prouvent clairement la survivance au milieu de la civilisation moderne de modes de pensée propres aux sauvages.

J'estime que j'ai maintenant montré :

1. Que les arguments de Hume contre les miracles sont pleins d'assertions injustifiables, d'erreurs et de contradictions, et n'ont aucune espèce de force logique ;

2. Que l'argument moderne du transport par fil télégraphique ou du lion de pierre qui boit, n'est positivement pas du tout un argument, puisqu'il repose sur des prémisses fausses ou présumées ;
3. Que l'argument que l'on doit placer sa confiance en les opinions des hommes de science plutôt qu'en les faits observés par d'autres hommes, est opposé à l'expérience universelle et à l'histoire entière de la science ;
4. Que l'argument philosophique si bien présenté par M. Tylor, part d'affirmations erronées et non prouvées, et est par conséquent sans valeur.

Pour conclure, il faut que j'insiste encore expressément sur ce point, que la question que j'ai discutée ici n'est, en aucune manière, de savoir si les miracles sont vrais ou faux, ou si le moderne spiritualisme repose sur une base de fait ou d'illusion, mais uniquement, si les arguments que l'on a jusqu'ici supposés décisifs contre eux, ont quelque poids ou valeur. Si j'ai démontré, comme je me flatte de l'avoir fait, que les arguments avec lesquels on s'est targué de fixer la question générale assez définitivement pour rendre tout à fait inutile d'entrer dans l'étude de cas particuliers, sont tous absolument fallacieux, alors j'aurai déblayé le terrain pour la production de l'évidence; et nul honnête homme désireux d'atteindre à la vérité ne sera susceptible de se dérober à une enquête sur la nature et la somme de l'évidence, en avançant la question préalable que les miracles ne sauraient être prouvés par quelque total que ce soit de témoignages humains. Il est temps que l'incrédulité « moqueuse et sans examen » qui a existé jusqu'ici, fasse place à un Esprit moins dogmatique et plus philosophique, ou l'histoire enregistrera de nouveau le triste spectacle d'hommes, qui pourtant devraient être trop expérimentés pour agir ainsi, assignant des limites à la découverte dans l'univers de nouvelles facultés et d'agents nouveaux, et décidant, sans investigation, que les observations d'autres hommes sont vraies ou fausses.

Chapitre II

L'aspect scientifique du surnaturel

1 Introduction

J'ai rassemblé dans les pages suivantes un petit nombre d'exemples de l'évidence en faveur des faits habituellement estimés miraculeux ou surnaturels, et par conséquent incroyables et je les ai fait précéder de quelques considérations générales sur la nature du miracle, et sur la possibilité que beaucoup qui ont été discrédités comme tels ne soient point réellement miraculeux dans le sens qui implique une altération quelconque des lois de la nature. Dans ce sens je répudierais les miracles aussi complètement que les plus parfaits sceptiques.

On peut demander si j'ai moi-même vu quelqu'un des prodiges racontés dans les pages qui suivent. Je réponds que j'ai assisté à des faits d'une nature similaire à certains d'entre eux, et que je me suis assuré de leur réalité ; je pense donc que je n'ai aucun droit de rejeter l'évidence de phénomènes encore plus merveilleux constatés par d'autres. Dans son ouvrage récent sur la *Physiologie Mentale* (p. 627), le Dr Carpenter fait une allusion nominale à moi, comme à un de ceux qui « se sont compromis par l'extraordinaire proposition, que si nous admettons la réalité des plus humbles phénomènes¹. Le témoignage que nous en acceptons pour bon doit nous convaincre des plus élevés². Comme il doit entendre parler du passage ci-dessus et de celui qui se trouve huit lignes plus bas, mes lecteurs auront une occasion de juger de l'exactitude de l'affirmation injustifiée du Dr C, que je renvoie à différentes classes de faits, alors que mes mots sont « des faits d'une nature similaire ». On verra plus loin que j'ai assisté à de nombreux phénomènes tout à fait incroyables pour le Dr C. parce qu'ils se trouvent « en contradiction directe avec sa connaissance actuelle » mais que d'autres observateurs, que je cite, ont constaté beaucoup de faits plus remarquables de la même classe, que je m'estime par conséquent obligé d'accepter sur leur témoignage. Et c'est là ce que le Dr C. insinue être une « proposition extraordinaire ».

Un seul fait nouveau et étrange, la première fois qu'il est signalé, est souvent traité de miracle et n'est point cru, parce qu'il est contraire à l'ordre naturel observé jusque-là. Pourtant, une demi-douzaine de tels faits constituent par eux mêmes un petit « ordre naturel ». Ils peuvent n'être pas le moins du monde mieux compris que d'abord ; mais ils cessent d'être regardés comme des miracles. Ainsi en sera-t-il des plusieurs milliers de faits dont j'ai recueilli ici quelques exemples. Si seulement un ou deux d'entre eux sont prouvés réels, l'argumentation entière qu'on élève contre eux, de « l'impossibilité » et du « renversement des lois de la nature », tombe à terre.

Je voudrais prier tout homme désireux de connaître la vérité, de lire avec soin et d'un bout à l'autre les cinq ouvrages suivants, et de dire ensuite s'il peut croire que la totalité des faits y rapportés soient à être expliqués par l'imposture ou l'illusion personnelle. Et qu'il n'oublie pas que si seulement un ou deux de ces faits sont vrais, il cesse d'y avoir aucune présomption forte contre la vérité du reste. Ces ouvrages sont :

1. Reichenbach : Recherches sur le Magnétisme, l'Electricité, la Chaleur, la Lumière, etc., dans leurs relations avec la force vitale, Traduction du Dr Grégory.
2. Dr Grégory : Lettres sur le Magnétisme animal.

¹ Classe I, définis : ceux qui sont conformes à notre connaissance préalable, etc.

² Classes II et III, définis : ceux qui sont en contradiction directe avec notre connaissance actuelle, etc.

- 3 R. Dale Owen : Faux Pas sur les Frontières d'un Autre Monde.
4. Hare : Investigation Expérimentale des Manifestations Spiritiques.
5. Home : Incidents de ma Vie.

Lesquels livres on peut se procurer aisément, sauf le quatrième, que l'on ne peut avoir que chez son éditeur.

Je joins ici une liste des personnes dont j'ai cité les noms dans les pages suivantes, parce qu'elles ont été convaincues de la réalité parfaite de la plupart de ces phénomènes. Je présume que l'on admettra que ce sont des hommes honnêtes. Si, alors, ces faits, que maints de ces personnages déclarent avoir constatés à maintes reprises, n'ont jamais eu lieu, il me faudra laisser mes lecteurs expliquer au mieux qu'ils le pourront le fait indubitable de la foi de ces hommes en ces faits. Pour ma part, je puis seulement supposer en ce cas que ces individualités bien connues ont été toutes niaises ou folles, ce qui m'est plus difficile que d'estimer qu'elles sont saines, capables d'observer matières de fait et de formuler une appréciation judicieuse sur la question de savoir si oui ou non ils peuvent positivement avoir été trompés en cette occurrence. Un homme de sens n'affirmera pas délibérément, comme le font tant d'entre eux, non seulement qu'il a assisté à ce que d'autres prétendent absurde et incroyable, mais qu'il se trouve moralement certain de n'avoir pas été dupé en ce qu'il a vu.

Liste.

1. Le Professeur A. De Morgan. Mathématicien et Logicien.
2. Le Professeur Challis. Astronome.
3. Le Professeur William Gregory. Médecin et Chimiste.
4. Le Professeur Robert Hare. Médecin et Chimiste.
5. Le Professeur Herbert Mayo, Membre de la société Royale. Médecin et Physiologiste.
6. M. Rutter. Chimiste.
7. Le Dr Elliotson. -- Physiologiste.
8. Le Dr Haddock. Médecin.
9. Le Dr Gully. Médecin.
10. Le Juge Edmonds. Magistrat.
11. Lord Lyndhurst. Magistrat.
12. Charles Bray. Philosophe.
13. L'Archevêque Whately. - Ecclésiastique.
14. Le Révérend W. Kerr, Agrégé de Médecine. Ecclésiastique.
15. L'Honorable Colonel E. R. Wilbraham. Homme d'Epée.
16. Le Capitaine R. F. Burton. Homme d'Epée.
17. Nassau E. Senior. Economiste.
18. W. M. Thackeray. Homme de Lettres.
19. T A. Trollope. Homme de Lettres.
20. R. D. Owen. Homme de Lettres et Diplomate.
21. W. Howitt. Homme de Lettres.
22. S. C. Hall. Homme de Lettres.

2 Les miracles et la science moderne

Un miracle est généralement défini : une violation ou suspension d'une loi naturelle et comme les lois de la nature sont la plus complète expression des expériences accumulées de l'espèce humaine, Hume était d'avis que nulle somme de témoignages humains ne valait à prouver un miracle. Strauss fait reposer l'argumentation entière de son laborieux ouvrage, sur la même

base, que nul total d'attestations venu jusqu'à nous à travers l'abîme de dix-huit siècles, ne saurait établir que ces lois aient jamais été troublées, que l'unanime expérience des hommes nous montre à présent invariables. La science moderne a placé cet argument sur un terrain plus large, en avérant l'interdépendance de toutes ces lois, et en rendant inconcevable que la force et le mouvement, pas plus que la matière, puissent être absolument créés ou détruits. Le Professeur Tyndall, en son récent mémoire sur *La Constitution de l'Univers*³ dit : « Un miracle est strictement définissable : une atteinte à la loi de la conservation de l'énergie⁴. Créer ou annihiler de la « matière serait considéré partout comme un miracle ; la création ou l'annihilation de l'énergie serait également un miracle pour ceux qui comprennent le principe de conservation. » M. Lecky, dans son grand ouvrage sur le « Rationalisme », nous montre qu'au cours des deux ou trois derniers siècles il y a eu une tendance continuellement croissante à adopter des opinions plutôt mondaines que théologiques en histoire, en politique, en science. Les grandes découvertes physiques des vingt dernières années ont poussé ce mouvement en avant avec une rapidité plus grande encore, et ont induit la pensée de la plupart des hommes instruits à une ferme conviction que l'univers est gouverné par des lois amples et immuables, sous lesquelles tous les phénomènes, quels qu'ils soient, peuvent être rangés, et auxquelles nul fait dans la nature ne peut jamais être opposé. Si par conséquent nous définissons le miracle comme une contravention à quelque-une de ces lois, il faut admettre que la science moderne n'a point de place pour lui ; aussi ne pouvons-nous être surpris des nombreuses et variées tentatives d'écrivains d'opinions largement différentes, pour expliquer ou dissiper tous les faits rapportés dans l'histoire ou la religion, qu'ils estiment n'avoir pu se présenter que sur la supposition d'une action miraculeuse ou surnaturelle. Cette tâche n'a été aisée par aucune voie. La somme de témoignages directs sur les miracles a été très grande en tout âge. La foi en ces prodiges a été, jusque tout récemment, presque universelle, et l'on peut affirmer à coup sûr que, des gens qui sont en thèse générale le plus fermement convaincus de l'impossibilité d'éventualités qualifiées de miraculeuses, bien peu, s'il y en a, ont sérieusement et loyalement scruté la nature et la somme des évidences qui démontrent que ces éventualités se sont positivement présentées. Toutefois, je n'ai point l'intention d'aborder maintenant ce sujet. Il me semble que la véritable base de la question entière a été selon quelque mesure mal posée et mal entendue, et que dans tout cas bien contrôlé de miracle supposé, une solution peut être trouvée qui nous délivrera de beaucoup de difficultés. Il me paraît que c'est une erreur commune de parcourir tous les arguments contre les faits estimés miraculeux, en affirmant que ce sont là des violations ou des troubles des lois de la nature, ou encore des atteintes à ces lois. C'est là réellement prétendre décidé le vrai point en cause, car si le fait discuté a eu lieu, il ne peut s'être offert qu'en concordance avec les lois de la nature, puisque rien que la définition complète de ces « lois de la nature », est que ce sont les lois qui régissent tous les phénomènes. Le mot même de « surnaturel », appliqué à un fait, est une absurdité ; et celui de « miracle », si on le conserve absolument, exige une définition plus exacte que celles qu'on en a données jusqu'ici. Refuser d'admettre pour un fait, ce qui, dans d'autres cas, serait une évidence parfaitement concluante, parce que ce fait ne peut être expliqué par celles des lois de la nature avec lesquelles nous sommes maintenant familiarisés, est réellement protester que nous possédons une connaissance complète de toutes les lois de la nature, et que nous pouvons déterminer à l'avance ce qui est ou non possible. L'histoire entière des progrès de la connaissance humaine nous montre que le prodige disputé en un âge devient

³³ Publié par la Fortnightly Review.

⁴ Cette prétendue définition du miracle est une pure présomption. Les Miracles n'impliquent aucunement « atteinte à la loi de la conservation de l'énergie », mais simplement l'existence d'êtres intelligents invisibles pour nous, et néanmoins capables d'agir sur la matière, comme il est expliqué plus loin.

le phénomène naturel reçu du prochain, et que maints miracles apparents ont été dus à des lois naturelles découvertes subséquemment.

Beaucoup de phénomènes de l'espèce la plus simple semblent surnaturels aux hommes pourvus d'une connaissance limitée. La glace et la neige peuvent aisément prendre cette apparence pour des habitants des contrées tropicales. L'ascension d'un ballon semble certes surnaturelle aux individus qui ne savent rien de la cause de son mouvement élévatoire et nous pouvons bien concevoir, que si nul gaz plus léger que l'air atmosphérique n'avait jamais été découvert, et si dans la pensée de tous (philosophes et chimistes inclus) l'air était venu à être lié indissolublement à l'idée de la forme la plus légère de la matière terrestre, le témoignage de ceux qui auraient vu s'élever un ballon eût été discrédité, d'après ce principe qu'il faut qu'une loi naturelle soit suspendue, pour que quoi que ce soit puisse monter librement à travers l'atmosphère en contravention directe de la loi de gravitation.

Il y a un siècle, un télégramme accourant d'une distance de trois milliers de milles, ou une photographie prise en une seconde, on n'eût pas cru cela possible, et l'on n'en eût fait crédita aucun témoignage, excepté à celui, ignorant et superstitieux, qui croyait aux miracles. Il y a cinq siècles, les effets produits par le télescope et le microscope modernes, auraient été estimés miraculeux, et s'ils n'avaient été relatés que par des voyageurs comme existant en Chine ou au Japon, n'eussent certainement pas été crus.

La faculté de plonger la main sans se blesser dans des métaux fondus, est un cas remarquable d'un effet de lois naturelles semblant contrevenir à une autre loi naturelle et cela a certainement dû être, et probablement a été, regardé comme un miracle, et le fait a été cru ou pas cru, non en raison de la quantité ni la qualité des témoignages en sa faveur, mais en raison de la crédulité ou de la connaissance supposée supérieure de celui qui en entendait parler.

Il y a environ vingt ans, le fait que des opérations chirurgicales pussent être accomplies sur des sujets en la transe mesmérique sans qu'ils fussent conscients d'aucune souffrance, était vigoureusement nié par la majorité des hommes de science et des médecins de ce pays, et les sujets, et parfois les opérateurs, dénoncés comme imposteurs ; on jugeait le phénomène allégué contraire aux lois naturelles. Maintenant, probablement tous les intellectuels ont foi en ces faits, et l'on pense qu'il doit y avoir là une loi encore inconnue dont ils sont une conséquence.

Lorsque Gastellet informa Réaumur qu'il avait élevé des vers à soie parfaits issus d'œufs pondus par un papillon vierge, la réponse fut : *Ex nihilo nihil fit*, et le fait ne fut point cru. Il était contraire à une des lois naturelles les plus larges et les mieux établies pourtant il est aujourd'hui admis universellement pour vrai, et la loi supposée a cessé d'être cosmique.

Ces quelques développements nous mettront à même de comprendre comment certains prétendus miracles peuvent avoir été dus à des lois naturelles encore inconnues. Nous savons si peu de chose de ce qu'est réellement la force nerveuse ou vitale, comment elle agit ou peut agir, et à quel degré elle est capable de transmission d'un être humain à un autre, qu'il serait en vérité téméraire d'affirmer que dans aucune condition exceptionnelle des phénomènes tels que la guérison en apparence miraculeuse de maintes maladies, ou la perception par d'autres canaux que les sens ordinaires, ne peuvent jamais avoir lieu.

Pour mieux élucider comment le naturel graduellement glisse dans le miraculeux, et combien aisément nos croyances sont déterminées par des idées préconçues plutôt que par l'évidence, prenons les deux cas suivants :

Voilà quelques années de cela, le *London Medical Times* publia un compte rendu d'une expérience faite sur quatre Russes qui avaient été condamnés à mort. On les fit dormir sans qu'ils le connussent dans des lits où des gens étaient morts du choléra épidémique mais pas un ne contracta la maladie. Dans la suite on les prévint qu'il leur fallait coucher dans les lits de

cholériques, et cependant on les installa en des lits parfaitement purs et salubres. Or trois d'entre eux prirent le mal dans sa forme la plus maligne, et moururent en quatre heures.

Il y a deux cents ans à peu près, Yalentine Greatrak guérissait les gens de diverses maladies en leur faisant des passes de sa main. Le Révérend Docteur R. Demi, écrivant un récit d'une observation personnelle, dit : « Je fus trois semaines en même temps qu'elle chez Lord Conway et la vis imposer les mains sur, je pense, un millier de personnes et réellement il y a en ce qu'elle fit plus que de l'ordinaire, mais je suis convaincu que cela n'est point miraculeux. J'ai vu des surdités guéries par son attouchement, des plaies graves datant de plusieurs mois cicatrisées en quelques jours ; des obstructions et des engorgements enlevés, et des embarras cancéreux au sein dissous. » L'évidence détaillée de ce témoin oculaire de haut caractère et de talent relativement à ces cures extraordinaires, est écrasante, mais ne peut être donnée ici.

Eh bien, de ces deux cas le premier sera généralement cru ; le second point cru. Le premier est supposé être un effet naturel de « l'imagination », le second est habituellement tenu pour être de la nature d'un miracle. Pourtant, imputer un effet physique défini quelconque à l'imagination, est simplement établir les faits, et dissimuler notre ignorance complète des causes ou lois qui les gouvernent. Et soutenir qu'il ne peut y avoir aucun pouvoir curatif dans le contact répété d'un être humain spécialement constitué, alors que l'analogie des faits admis du magnétisme prouve combien puissants et curieux sont les effets produits par des êtres humains sur d'autres êtres humains, semble un très grand degré de présomption dans notre ignorance actuellement encore presque complète de la relation de la pensée au corps.

Mais on objectera que c'est seulement la moins importante classe de miracles qui peut positivement être expliquée de cette manière. En beaucoup d'occasions l'on dit que la matière inerte a été douée de force et de mouvement, ou qu'elle a été soudainement augmentée immensément en poids et en volume ; des choses tout à fait extra-terrestres sont dites avoir paru sur terre, et le progrès régulier des grands phénomènes de la nature est affirmé avoir été subitement interrompu. Et une caractéristique de la plupart des prétendus miracles de cette classe, est qu'ils semblent impliquer l'action d'un pouvoir et d'une intelligence autres que ceux de l'individualité à la faculté miraculeuse de qui ils sont vulgairement attribués. Un des plus communs et des mieux attestés de ces phénomènes est le mouvement de divers corps solides en la présence de maints témoins sans aucune cause découvrable. À la lecture des récits de ces occurrences par des témoins oculaires, un petit point de détail revient souvent : qu'un objet paraît être jeté ou tomber tout à coup et pourtant se pose doucement et sans bruit. On peut trouver ce point curieux mentionné dans d'anciennes épreuves de sorcellerie, aussi bien que dans les phénomènes de spiritualisme les plus modernes, et il suggère singulièrement le transport des objets par un agent invisible. Pour rendre telles choses intelligibles ou possibles au point de vue de la science moderne, il nous faut par conséquent avoir recours à la supposition que des êtres intelligents peuvent exister, capables d'agir sur la matière, bien qu'en eux-mêmes ils soient directement inconnaissables pour nos sens.

Que des êtres intelligents puissent exister autour de nous et parmi nous, sans que durant toute notre vie nous les percevions, et cependant capables dans certaines conditions de faire connaître leur présence en agissant sur la matière, cela sera inconcevable pour quelques-uns, et sera mis en doute par bien davantage, mais nous osons dire que nul homme familiarisé avec les dernières découvertes et les plus hautes spéculations de la science moderne, n'en niera la possibilité. La difficulté que présente cette conception, sera d'une nature tout à fait différente de celle qui nous empêche de croire en la possibilité du miracle alors qu'il est défini: une contravention à ces grandes lois naturelles que toutes les tendances de la science moderne déclarent absolues et immuables. L'existence d'êtres sensibles inconnaissables pour nos sens, ne contreviendrait pas davantage à ces lois, que ne le fit la découverte de la véritable nature des protozoaires, ces organismes gélatineux et sans structure qui présentent tant des plus hauts

phénomènes de la vie animale sans rien de cette différenciation de parties ou spécialisation d'organes que semblent requérir les fonctions nécessaires de la vie animale. L'existence de telles intelligences extra-humaines, si elle était prouvée, démontrerait seulement une fois de plus, et d'une manière plus frappante que quoi que ce soit que nous ayons enregistré jusqu'ici, combien chétive est la portion du grand cosmos dont nos sens nous donnent connaissance. Même des sceptiques aussi forcenés au sujet du surnaturel que Hume ou Strauss, ne nieraient probablement point la validité de la conception de telles intelligences, ou la possibilité abstraite de leur existence. Ils diraient peut être : « Nous n'avons aucune preuve suffisante du fait ; la difficulté de concevoir leur mode d'existence est grande, la majorité des hommes intelligents passent leur vie entière dans une totale ignorance de quelque invisible intelligence que ce soit de ce genre : c'est chez l'ignorant superstitieux seulement que prévaut la croyance en cela. En tant que philosophes nous ne pouvons nier la possibilité que vous postulez, mais il nous faut la preuve la plus claire et satisfaisante avant que nous puissions la recevoir comme fait. »

Mais l'on peut arguer, même si de tels êtres existaient, qu'ils seraient composés seulement des formes les plus subtiles et les plus diffuses de la matière. Comment alors agiraient-ils sur des corps pondérables, comment produiraient-ils des effets en tout comparables à ceux qui constituent tant de prétendus miracles ? On peut rappeler ces objections, que toutes les forces les plus puissantes et universelles de la nature sont maintenant rapportées à d'infimes vibrations d'une forme de la matière atténuée presque à l'infini, et que, par les généralisations les plus grandioses de la science moderne, on a fait remonter les phénomènes naturels les plus variés à ces forces mystérieuses. La lumière, la chaleur, l'électricité, le magnétisme, et probablement la vitalité et la gravitation sont considérés comme n'étant que des « modes de mouvement » d'un éther qui remplit l'espace et il n'est pas une seule manifestation ni une seule forme, ni un seul développement de beauté, qui ne dérive de l'un ou de l'autre de ces modes. La surface du globe a été modelée et remodelée, les montagnes ont été rasées en plaines et les plaines ont été bossuées et sillonnées en montagnes et en vallées, le tout par le pouvoir des vibrations caloriques de l'éther mises en mouvement par le soleil. Les veines métalliques et les brillants cristaux ensevelis à des milles de profondeur sous les rocs et les montagnes, ont été formés par une émission spéciale de forces développées par des vibrations du même éther. Tout brin vert et toute claire fleur qui émaillent la surface de la terre, doivent leur pouvoir de croissance et de vie à ces vibrations que nous appelons chaleur et lumière, pendant que dans les animaux et l'homme les facultés de ce merveilleux télégraphe dont la batterie est le cerveau et dont les fils sont les nerfs, sont probablement dues encore à la manifestation d'un « mode de notion » totalement spécial dans ce même éther qui pénètre tout. Dans certains cas nous sommes susceptibles de percevoir les effets de ces forces mystérieuses encore plus directement. Nous voyons un aimant, sans contact ni impulsion d'aucune matière pondérable, capable, pour notre imagination, d'exercer de la force, surmonter néanmoins gravité et inertie, soulever et mouvoir des corps solides. Nous voyons l'électricité sous la forme de foudre rompre le chêne robuste, jeter bas de hautes tours et des clochers, ou détruire l'homme et l'animal, parfois sans une blessure. Et ces manifestations de force sont produites par une forme de matière si impalpable, que c'est seulement par ses effets qu'elle vient à notre connaissance. Avec de tels phénomènes partout autour de nous, il nous faut admettre que s'il existe des intelligences de ce que nous pouvons appeler une nature éthérée, nous n'avons nulle raison de leur dénier l'usage de ces forces éthérées qui sont la source inépuisable de ce qui engendre sur la terre toute force, tout mouvement, toute vie. Nos sens et notre intelligence limités, nous mettent à même de recevoir des impressions et de remonter à l'origine de certaines des diverses manifestations du mouvement éthéré dans des phases aussi distinctes que la lumière, la chaleur, l'électricité et la gravité ; mais nul penseur n'affirmera même pour

un moment qu'il ne peut y avoir aucun autre mode possible d'action de cet élément primaire. Pour une race d'hommes aveugles, combien serait pleinement inconcevable la faculté de vision, combien absolument inconnaissable la vraie existence de la lumière et de sa myriade de manifestations de forme et de beauté. Sans le sens de la vue, notre connaissance de la nature et de l'univers ne serait pas la millièmes partie de ce qu'elle est. Par son absence notre véritable intellect aurait été diminué, nous ne pouvons dire dans quelle mesure et il nous faut presque croire que sans lui notre nature morale n'eût jamais été pleinement développée, et que nous eussions difficilement atteint à la dignité et suprématie d'homme.

Pourtant il est possible, et même probable, qu'il peut y avoir des modes de sensation autant supérieurs à tous les nôtres, que la vue l'est à ceux du toucher et de l'ouïe. Dans le prochain chapitre nous allons considérer les rapports de cet aspect du sujet avec les développements les plus récents de ce que l'on appelle le surnaturalisme.

3 Les miracles modernes envisagés comme phénomènes naturels

Un argument contre les miracles, très puissant auprès des hommes d'intelligence et spécialement de ceux qui sont familiarisés avec la pleine portée des révélations de la science moderne, est dérivé de la présomption dominante que, s'ils sont réels, ils sont les actes directs de la Divinité. La nature de ces actes est souvent telle, que nulle pensée cultivée ne peut un moment les imputer à un être infini et suprême. Peu de prétendus miracles, s'il en est quelqu'un, sont en tout dignes d'un Dieu et c'est l'homme de science qui est le mieux à même de former une conception propre de la haute et inaccessible nature des attributs qui doivent appartenir à la suprême pensée de l'univers. Pourtant, chose étrange à dire, il est dans la plupart des cas assez illogique pour considérer les difficultés dans l'adoption de l'idée que les phénomènes soient attribuables à la Divinité, comme un argument valide contre les faits en question qui se sont jamais présentés, au lieu de les tenir pour un argument contre le mode de les interpréter.

Il pousse même plus loin cette objection, par l'affirmation non moins infondée que les êtres quels qu'ils soient qui produiraient les phénomènes allégués ne pourraient être mentalement d'un ordre élevé, et, par conséquent, si les phénomènes ne s'accordent point avec ses idées de la dignité d'intelligences supérieures, il nie simplement les faits sans examen.

Pourtant maints de ces adversaires admettent que la pensée de l'homme n'est probablement pas annihilée à la mort, et que pourtant d'innombrables millions d'êtres passent constamment à un autre mode d'existence qui, à moins que n'ait lieu un miracle de transformation mentale, doit être de beaucoup inférieur au mode humain même. Aucun argument, donc, contre la réalité que des phénomènes aient été produits par des intelligences extra-humaines, tiré d'un exposé de la nature triviale ou en apparence inutile de tels phénomènes, n'a vraiment aucun rapport logique quelconque avec la question. La présomption que toutes les intelligences extra-humaines sont plus intellectuelles que la moyenne de l'humanité, est aussi entièrement gratuite, et aussi impuissante à réfuter les faits, que celle des adversaires de Galilée lorsqu'ils affirmaient que les planètes ne pouvaient excéder le nombre parfait, sept, et qu'en conséquence les satellites de Jupiter ne pouvaient exister. Qu'il nous soit permis de revenir maintenant à la considération de la nature et des facultés probables de ces intelligences extrahumaines, dont mon seul objet pour le présent est de soutenir l'existence possible.

J'ai donné dans la première partie de ce mémoire des raisons de supposer qu'il peut y avoir, et, qu'il y a probablement, d'autres et sans doute d'infiniment diverses formes de matière et modes de mouvement éthérique, que ceux que nos sens nous mettent à même de reconnaître. Il nous faut donc admettre qu'il peut y avoir et que probablement il y a des organisations aptes à agir sur ces formes et modes et à en recevoir des impressions. Dans l'univers infini il peut y

avoir d'infinies possibilités de sensation, chacune aussi distincte de toutes les autres que la vue l'est de l'odorat ou de l'ouïe, et aussi capable d'étendre la sphère de la connaissance de son possesseur et le développement de son intellect, que le serait le sens de la vue s'il venait s'ajouter pour la première fois aux autres sens que nous possédons. Des êtres d'un ordre éthéré, s'il en existait de tels, posséderaient probablement un ou des sens de la nature ci-dessus indiquée, leur donnant une compréhension grandissante de la constitution de l'univers, et une intelligence proportionnellement croissante pour guider et diriger vers des fins spéciales, ces nouveaux modes de mouvement éthérique avec lesquels ils seraient en ce cas susceptibles de se trouver en connexion. Chacune de leurs facultés peut être proportionnée à l'un des modes d'action de l'éther. Ils peuvent être doués d'une faculté de mouvement aussi rapide que celle de la lumière ou du courant électrique. Ils peuvent jouir d'une faculté de vision aussi aiguë que celle de nos télescopes et microscopes les plus puissants. Ils peuvent posséder un sens un tant soit peu analogue aux facultés du dernier triomphe de la science, le spectroscope, et par-là être en mesure de percevoir instantanément la constitution intime de la matière sous toute forme, tant dans des êtres organisés que dans des étoiles et des nébuleuses. De tels êtres en possession de telles facultés pour nous inconcevables, ne seraient point surnaturels, sauf dans un sens très limité et incorrect de ce terme. Et si ces facultés étaient exercées de manière à être perçues par nous, le résultat ne serait point un miracle dans le sens où ce terme est employé par Hume ou Tyndall. Ce ne serait pas là une « violation de la loi naturelle » ce ne serait pas là une « atteinte à la loi de conservation de l'énergie ». Ni matière ni force ne seraient créées ou annihilées, quand même il pourrait nous sembler qu'il en soit ainsi. Dans un univers infini le grand réservoir de la matière et de la force doit être infini ; et le fait qu'un être éthéré serait capable d'exercer de la force, tirée peut-être de l'éther libre, peut-être des énergies vitales d'êtres humains, et de nous en rendre les effets visibles comme une apparente « création », ne serait pas plus un réel miracle, que ne l'est le soulèvement de millions de tonnes d'eau hors de l'océan, ou le perpétuel exercice de force animale sur la terre, lesquels phénomènes nous n'avons que récemment pu rapporter l'un et l'autre à l'action immédiate du soleil, et peut-être à l'action lointaine de sources autres et diverses perdues dans l'immensité de l'univers. Tout serait encore naturel. Les grandes lois de la nature maintiendraient encore leur inviolable suprématie. Nous aurions simplement à confesser avec un moderne homme de science que nos cinq sens ne sont que de grossiers instruments pour scruter les impondérables », et verrions une signification nouvelle et plus profonde dans les paroles souvent citées mais peu écoutées du grand poète, lorsqu'il nous rappelle qu'« il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que n'en imagine notre philosophie ».

Si mon argument a quelque poids, il apparaîtrait alors qu'il n'y a rien de contradictoire, rien d'absolument inconcevable, dans l'idée d'intelligences directement inconnaissables pour nos sens, et cependant capables d'agir plus ou moins puissamment sur la matière. Il y a seulement pour certains cerveaux une haute improbabilité, provenant de l'absence supposée de toute preuve qu'il y ait de tels êtres. Qu'une preuve directe vienne à surgir, et il semble qu'il n'y aura nulle raison pour que les philosophes les plus sceptiques refusent de l'accepter.

Ce serait simplement une matière à scruter et éprouver pareillement à toute autre question de science. L'évidence serait à recueillir et examiner. Les résultats des enquêtes de différents observateurs seraient à comparer. Le caractère préalable des observateurs en tant que connaissance, exactitude et loyauté, serait à peser, et quelques-uns au moins des faits acceptés seraient à réobserver. De cette manière seulement toutes les sources d'erreurs seraient éliminées, et une doctrine serait établie, d'une portée aussi accablante que la vérité.

Or, je propose de rechercher si une telle preuve a été donnée, et si l'évidence peut être atteinte par qui que ce soit qui puisse souhaiter d'examiner le sujet de la seule manière par laquelle la vérité peut être conquise : l'observation et l'expérimentation directes. Le premier fait

susceptible d'être prouvé est celui-ci : que durant les dix-huit dernières années, tandis que la science physique allait progressant par degrés rapides, et que le grandissant Esprit de rationalisme induisait à une très générale information sur tous les faits d'un caractère supposé miraculeux ou surnaturel, un nombre continuellement croissant de personnes soutiennent leur foi en l'existence d'êtres de la nature de ceux que nous avons jusqu'ici réclamés comme une pure possibilité. Toutes ces personnes déclarent qu'elles ont reçu des preuves directes et fréquentes de l'existence de tels êtres.

La plupart d'entre elles nous apprennent qu'elles ont été convaincues à l'encontre de toutes leurs préalables notions et préventions. Beaucoup étaient antérieurement des matérialistes ne croyant en l'existence d'aucune intelligence indépendante d'une forme visible et tangible, ni en la persistance de l'existence de la pensée humaine après la mort. A l'heure présente il y a au moins trois millions d'individus dans les États-Unis d'Amérique qui ont reçu des preuves à leur avis satisfaisantes de l'existence d'intelligences invisibles et dans ce pays-ci il y a plusieurs milliers de personnes qui déclarent la même chose. Un grand nombre reçoivent sans cesse de nouvelles preuves dans le privé de leur propre logis, et l'on trouve tant d'intérêt dans ce sujet que six périodiques sont publiés à Londres, plusieurs sur le continent, et une très ample quantité en Amérique, qui sont exclusivement consacrés à répandre des informations relatives à l'existence de ces intelligences invisibles et aux moyens de communiquer avec elles.

Très peu de recherches dans la littérature de ce sujet, qui est déjà fort étendue, révèlent le fait saisissant que cette renaissance de ce qu'on appelle le surnaturalisme n'est pas confinée aux ignorants ou aux superstitieux, ni dans les plus basses classes de la société.

Au contraire, c'est plutôt parmi les classes moyenne et supérieure que l'on trouve la plus large proportion de ses adhérents, et parmi ceux qui se sont déclarés convaincus de la réalité défaits pareils à ceux qui ont toujours été tenus pour des miracles, il y a nombre d'hommes de lettres, de science et de professions libérales, qui ont constamment témoigné et continuent encore à témoigner d'un haut caractère, qui sont au-dessus de l'imputation de mensonge aussi bien que de tricherie, et n'ont jamais manifesté de symptômes d'insanité. Cette croyance n'est pas non plus limitée à quelque secte ou parti religieux. Au contraire, on peut rencontrer dans les rangs de ses convertis des hommes de toutes les religions et pareillement des hommes sans religion ; et comme il a déjà été dit, beaucoup de personnes entièrement sceptiques quant à l'existence dans l'univers de quelque intelligence que ce soit au-dessus de l'homme, ont déclaré que par la force de l'évidence directe elles ont été, bien qu'involontairement, obligées de croire que de telles intelligences existent.

Il y a ici certainement un phénomène tout à fait unique dans l'histoire de la pensée humaine. En examinant l'évidence de prodiges similaires échus dans les âges passés, nous avons à tenir grand compte de la première éducation, et de la presque universelle croyance préexistante en la possibilité et l'occurrence fréquente des miracles et des apparitions surnaturelles. A l'heure présente c'est un fait notoire que parmi les classes instruites et spécialement parmi les studieux de médecine et de science, le scepticisme sur de tels sujets est à peu près universel. Mais ce qui semble le fait le plus extraordinaire de tous, et ce qui paraît absolument inconsistant avec une théorie quelconque de fraude, d'imposture ou d'illusion personnelle, c'est que durant les dix-huit ans qui se sont écoulés depuis la résurrection du surnaturel en Amérique, pas un seul individu n'a soigneusement scruté le sujet sans accepter la réalité des phénomènes, et tandis que des milliers ont été convertis à la croyance, pas un adhérent n'a jamais été déconverti de cette croyance. Pendant que les individus spécialement constitués qui sont les média des phénomènes peuvent être comptés par milliers, l'imposture de pas un, si imposture il y a, n'a jamais éclaté. Et du petit nombre qui reçoivent paiement pour consacrer leur temps à ceux qui souhaitent assister aux manifestations, il est remarquable que pas un n'a

encore tenté d'être le premier à lancer dans le commerce une histoire complète des appareils merveilleusement ingénieux et de l'extraordinaire dextérité qui doit avoir été nécessaire pour faire des dupes de plusieurs millions d'humains et pour établir une nouvelle littérature et une nouvelle religion. Il faudrait qu'ils fussent bien aveugles pour ne point voir qu'un tel ouvrage serait une spéculation extrêmement profitable.

S'il est une chose que la philosophie moderne enseigne avec plus de constance qu'aucune autre, c'est que nous ne saurions avoir nulle connaissance à priori de phénomènes naturels ou de lois naturelles. Mais déclarer que des faits quelconques, certifiés par plusieurs témoins indépendants, sont impossibles, et partir de cette déclaration jusqu'à refuser d'examiner ces faits alors que s'offre une opportunité, c'est montrer une prétention à cette connaissance vraiment à priori de la nature, à laquelle on a universellement renoncé. L'un des plus célèbres hommes de science moderne tombe dans la même erreur quand il fait la fâcheuse assertion que, « avant d'en venir à considérer quelque question impliquant des principes physiques, nous devons partir d'idées claires sur ce qui est naturellement possible » car nul homme ne saurait être sur que, si « claires » que puissent être ces idées en cette matière, elles soient vraies au même degré. Il était « clairement impossible » pour la pensée des philosophes, à Pise, qu'un grand poids et un faible pussent tomber du haut de la grosse tour dans le même temps; et si ce principe est de quelque usage, ils avaient raison de ne point croire l'évidence de leurs sens, qui les assurait de ce qu'ils voyaient et Galilée, qui acceptait cette évidence, était, pour employer les paroles de la même éminente autorité, « non seulement ignorant de ce qui se rapporte à l'éducation du jugement, mais ignorant de son ignorance ». Des hommes qui, à maintes reprises et dans des conditions qui leur rendent le doute impossible, constatent de purs faits que leurs précepteurs scientifiques déclarent ne pouvoir être réels, mais déclinent pourtant de dissiper par le seul moyen possible, une investigation complète et impartiale, peuvent être excusés de penser que leur cas est parallèle à celui de Galilée et de ses adversaires.

Afin que mes lecteurs soient à même d'apprécier par eux-mêmes si l'illusion ou la supercherie rendront mieux compte de ces faits, ou si nous avons vraiment fait une découverte plus importante et plus extraordinaire qu'aucune de celles qui ont jusqu'ici distingué le dix-neuvième siècle, je me propose de leur présenter quelques témoins, dont il sera bon qu'ils entendent le rapport avant de formuler un jugement hâtif. Je vais invoquer surtout des personnes familières avec la science, l'art ou la littérature, et qui, dans le récit de leurs propres observations, sont au-dessus de tout soupçon quant à l'intelligence et la véracité et j'insisterai particulièrement sur ceci, que nulle objection d'un caractère général ne peut peser de façon quelconque contre l'évidence directe sur des faits spéciaux, dont beaucoup sont d'une nature telle, qu'il n'y a absolument pas de choix entre la croyance que ces faits sont positivement arrivés, ou l'imputation à tous ceux qui affirment les avoir constatés, d'une tromperie opiniâtre et inutile.

4. La force Od, le magnétisme animal et la double-vue

Avant de passer à la production du témoignage de ces personnes qui ont constaté des phénomènes, lesquels, s'ils sont réels, peuvent être attribués seulement à des intelligences extra-humaines, il sera bon de prendre note d'une série de curieuses observations sur des êtres humains ; observations prouvant que certains individus sont doués d'inhabituelles facultés de perception, conduisant à la découverte de nouvelles forces dans la nature, quelquefois par les sens ordinaires, quelquefois d'une manière dont ne rendra compte nulle faculté anormale des sens ordinaires, mais qui impliquera l'existence dans la pensée humaine de pouvoirs d'une nature analogue à ceux qui sont généralement qualifiés de surnaturels et attribués à l'action

d'intelligences non incarnées. On verra que nous nous élevons ainsi graduellement vers des phénomènes plus transcendants et que nous nous préparons en quelque sorte à franchir l'abîme profond qui sépare ce qu'on appelle le naturel de ce qu'on appelle le surnaturel.

Je désire d'abord appeler l'attention de mes lecteurs sur les recherches du Baron de Reichenbach, telles qu'elles sont détaillées dans la traduction de son excellent ouvrage que nous devons au Dr Gregory. Il observa que des personnes d'une condition nerveuse particulière éprouvaient des sensations bien marquées et définies au contact d'aimants et de cristaux, et dans une obscurité totale voyaient des émanations lumineuses jaillir de ces corps. Il trouva dans la suite que beaucoup de personnes en parfaite santé et d'intelligence supérieure pouvaient percevoir les mêmes phénomènes.

Par exemple, je puis mentionner que parmi de nombreuses individualités soumises aux expériences du Baron de Reichenbach figuraient :

Le Dr Endlicher, Professeur de Botanique et Directeur du Jardin Botanique de Vienne ;

Le Dr Nied, Médecin à Vienne, pratiquant très activement, fort diligent et vigoureux ;

M. WILHELM HOCHSTETTER, fils du Professeur Hochstetter d'Esslingen ;

M. Théodore Kotschy, Ecclésiastique, Botaniste, bien connu par ses voyages en Afrique et en Perse ; homme puissant, vigoureux et parfaitement bien portant ;

Le Dr Huss, Professeur de Médecine Clinique à Stockholm et Médecin du Roi de Suède ;

Le Dr Ragsky, Professeur de Chimie à l'Académie Joséphine de Médecine et de Chirurgie, à Vienne ;

M. Constantin Delhez, Philologue Français résidant à Vienne ;

M. Ernest Pauer, Conseiller Consistorial, à Vienne ;

M. Gustave Auschnetz, Artiste, à Vienne ;

Le Baron Von Oberlender, Surintendant des Forêts en Moravie.

Toutes ces personnes virent sur des aimants des lumières et des flammes, et décrivirent les divers détails de leurs dimensions, formes et couleurs comparatives, leur grandeur relative aux pôles positif et négatif, et leur apparence dans diverses conditions, telles que combinaisons de plusieurs aimants, images formées par des lentilles, etc. ; et leurs dépositions confirmèrent exactement les descriptions déjà données par les sujets « sensitifs » d'une classe inférieure, dont le témoignage avait été récusé lorsque les observations avaient été publiées pour la première fois.

En outre, le Dr Diesing, Curateur à l'Académie Impériale d'Histoire Naturelle de Vienne, et le Chevalier Hubert Von Rainer, Avocat de Klagenfurt, ne voyaient point les phénomènes lumineux, mais étaient fortement sensitifs quant aux diverses impressions déterminées par les aimants et les cristaux. Environ cinquante autres personnes de toutes conditions sociales, de tous âges et des deux sexes, virent et éprouvèrent les mêmes phénomènes. Dans une laborieuse critique, que la « Revue Médico-Chirurgicale de la Grande-Bretagne et de l'Étranger » a publiée sur l'ouvrage de Reichenbach, le témoignage de ces douze gentlemen, hommes de situation et de science, et trois étant médecins, est complètement ignoré, et à plusieurs reprises il est affirmé que les phénomènes sont subjectifs, soit purement imaginaires. L'unique bribe d'argument qui appuie cette opinion est, qu'à un sujet mesmérique on fait voir par suggestion « des lumières » aussi bien sans qu'avec un aimant. Il me semble qu'il serait aussi raisonnable de dire que Gordon Cumming ou le Dr Livingstone n'ont jamais vu un lion réel, parce que, par suggestion, on peut faire croire à une foule de sujets magnétisés qu'ils voient des lions dans une salle de conférences. A moins qu'il ne puisse être prouvé que Reichenbach et ces douze gentlemen n'ont, aucun, assez de sens pour pratiquer de simples épreuves qui, pourtant, les détails des expériences le montrent, furent pratiquées maintes et maintes fois, je ne saisis pas comment les objections générales proposées dans l'article ci-

dessus mentionné, que Reichenbach n'est pas un physiologiste, et qu'il n'employait pas d'épreuves suffisantes, pourraient avoir le plus faible poids contre la masse d'évidence qu'il produit. Il n'est certes pas honorable pour la science moderne, que ces investigations sérieuses soient rejetées sans une parcelle de preuve adverse et nous ne pouvons imputer cela qu'au caractère désagréable de quelques-uns des phénomènes les plus transcendants et qu'il est encore de bon ton parmi les professeurs de sciences physiques de passer sous silence sans les examiner.

J'ai vu assurer en outre ceci, que la théorie de Reichenbach a été réfutée par l'emploi d'un électro-aimant, dont un sujet ne pouvait dire si le courant y passait ou non. Mais où les détails de cette expérience ont-ils été publiés, et combien de fois ont-ils été confirmés, et dans quelles conditions ? Et si la réfutation est vraie dans un cas, en quoi détruit-elle la question, alors que des épreuves semblables furent imposées aux sujets de Reichenbach et comment s'appliquerait-elle à des faits comme ceux que Reichenbach donne littéralement par centaines ? « Le Professeur D. Endlicher vit sur les pôles d'un électro-aimant, des flammes de quarante -pouces de haut, vacillantes, montrant un riche jeu de couleurs, et finissant en une vapeur lumineuse qui s'élevait vers le plafond et l'éclairait⁵. » Le moins que les négateurs puissent faire, est de prier ces personnages bien connus qui donnèrent leur attestation à Reichenbach, de répéter encore les expériences dans des conditions exactement semblables, comme, sans nul doute, ils accepteraient de le faire dans l'intérêt de la science. Si alors, par suggestion, ils peuvent être tous induits à décrire des apparences également bien définies et variées quand on n'usera que d'aimants simulés, les flammes odiques et autres phénomènes auront été nettement montrés fort douteux. Mais aussi longtemps qu'on ne fera que des affirmations négatives, et que le corps entier des faits certifiés par des hommes au moins égaux en acquit scientifique à leurs opposants, demeurera intact, nul individu non prévenu ne manquera de reconnaître que les recherches de Reichenbach ont établi l'existence d'une série vaste et bien unie de phénomènes naturels nouveaux et importants. En Angleterre, les Docteurs Gregory et Ashburner assurent qu'ils ont répété plusieurs des expériences de Reichenbach, dans des conditions d'épreuve, et qu'ils les ont trouvées tout à fait exactes.

M. Rutter, de Brighton, a fait, d'une manière absolument indépendante, un certain nombre d'expériences curieuses qu'il a détaillées dans son opuscule sur les « Courants Magnétiques et le Magnétoscope » et auxquelles ont assisté des centaines de médecins et d'hommes de science. Il a montré que les divers métaux et autres substances, le contact d'une main d'homme ou d'une main de femme, ou même d'une lettre écrite par un l'opérateur, même quand celui-ci ignorait la substance employée. Le Dr King corrobore ces expériences et établit qu'il a vu le décillionième d'un grain de silex, et le billionième d'un grain de quinine, déterminer du mouvement par le moyen de cet appareil. Toute précaution était prise dans la conduite des expériences, qui ne réussirent pas moins lorsqu'une tierce partie était placée entre M. R. et le magnétoscope. Des aimants et des cristaux produisirent les puissants effets indiqués par Reichenbach. Pourtant les travaux de M. Rutter, comme ceux de Reichenbach, sont ignorés de nos hommes de science, bien que durant plusieurs années il leur ait offert toutes facilités pour leurs investigations. Le Dr Carpenter « Physiologie Mentale », p. 287, avance que le Dr Madden a démontré que les expériences de M. Rutter sont fausses ; le Dr Madden a trouvé que, à moins qu'il ne connût la substance employée, nulle indication précise n'était donnée. Mais cela prouve seulement que des opérateurs différents ont des degrés de puissance différents. Et le Dr Carpenter, très fâcheusement, omet de signaler trois classes fort importantes d'expériences d'épreuve faites par M. Rutter. Dans l'une, un cristal est placé sur

⁵ Traduction de Gregory, p. 342.

un support tout à fait isolé électriquement de l'instrument ou de la table sur laquelle il repose. Cependant, lorsqu'il est touché, il met le pendule en mouvement, et la direction du mouvement change à mesure qu'est déplacée la direction de l'axe du cristal⁶. Et encore, lorsque le pendule a acquis son mouvement complet, rotatoire ou oscillatoire, il met de 7 à 10 minutes pour revenir à l'état de repos. Mais si quelque pièce d'ossements ou autre fragment d'animal mort est placé dans la main de l'opérateur, le pendule arrive au calme absolu en 5 à 20 secondes ; aucune somme d' « attention expectante » ne saurait accomplir volontairement un tel tour de force⁷. Et encore, la connaissance de la substance employée n'est pas nécessaire à tous les opérateurs pour produire des résultats précis et corrects⁸. Que penserons-nous d'un écrivain qui s'avance comme un maître pour instruire le public, et qui lui rend compte de l'évidence d'une manière aussi opiniâtrement partielle ?

Le cas de Jacques Aymar, dont les facultés furent imputées par lui-même et par d'autres à la baguette divinatoire, mais qui étaient évidemment personnelles, est un des mieux attestés de l'histoire, et il prouve indiscutablement la possession par cet homme d'un nouveau sens ressemblant, à quelque degré, à celui de beaucoup d'autres clairvoyants. M. Baring-Gould, dans ses « Curieux Mythes du Moyen-âge », donne un récit complet de ce cas avec une référence aux autorités originales. Celles-ci sont, M. Chauvin, Docteur en Médecine, témoin oculaire, qui publia le détail de ce qu'il avait vu ; le Sieur Pauthot, Doyen de la Faculté de Médecine de Lyon et le Procès-verbal du Procureur du Roi. Les faits se passèrent comme suit en résumé.

Le 5 juillet 1692, à Lyon, un cabaretier et sa femme furent assassinés, et l'on trouva leurs corps dans le cellier, leur argent ayant été dérobé. Il y avait, à côté des cadavres une serpe à tailler les haies, laquelle était tachée de sang mais on ne découvrit aucune trace des meurtriers. Les officiers de justice étaient complètement en défaut, lorsqu'ils entendirent parler d'un homme nommé Jacques Aymar, qui, quatre ans auparavant, avait découvert à Grenoble un voleur dans un homme que l'on ne soupçonnait pas du tout du crime. On envoya chercher cet individu et on l'introduisit dans le cellier; sa baguette divinatoire commença à s'agiter violemment, et son pouls s'éleva comme s'il avait battu la fièvre. Puis Aymar sortit de la maison et marcha le long des rues ainsi qu'un chien qui suit une piste. Il traversa la cour du palais archiépiscopal et franchit la porte du Rhône à ce moment, comme la nuit était tombée, les recherches furent suspendues.

Le jour suivant, il suivit la trace, accompagné de trois policiers, en descendant vers la levée qui borde le fleuve, et là stationna dans le pavillon d'un jardinier. Il déclara que jusqu'alors il avait marché sur la piste de trois meurtriers, mais que deux, seulement étaient entrés dans le pavillon, où, affirma-t-il, ils s'étaient assis à certaine table et avaient bu du vin d'une bouteille particulière. Le propriétaire protesta énergiquement que personne n'avait été à cette table, mais Aymar, ayant questionné chaque habitant de la maison, trouva deux enfants qui s'étaient rencontrés avec les assassins et qui avouèrent, après bien des difficultés, qu'un dimanche matin, alors qu'ils étaient seuls, deux hommes étaient entrés soudain, s'étaient assis, et avaient réellement pris du vin de la bouteille qui avait été indiquée. Il les suivit alors jusqu'au fleuve et découvrit les places où ils avaient dormi, et précisément les chaises ou les bancs dont ils avaient usé.

Quelque temps après il atteignit le camp militaire de Sablon, et enfin Beaucaire, où les meurtriers s'étaient séparés mais il persista sur la trace de l'un d'eux jusque dans la geôle, et parmi quatorze ou quinze prisonniers signala comme le coupable un bossu qui ne se trouvait

⁶ Rutter, « Electricité Humaine », p. 151.

⁷ Op. cit., p. 147 et p. IV de l'Appendice.

⁸ L. c, p. LVI de l'App.

enfermé que depuis une heure. Celui-ci protesta de son innocence, mais ayant été ramené vers Lyon, le long de la route il fut reconnu dans chaque maison où Aymar avait préalablement relevé la trace de son passage. Cela le confondit au point qu'il avoua, et il fut enfin exécuté comme assassin.

Au cours de cette merveilleuse expérience, qui remplit plusieurs jours, Aymar fut soumis par le procureur général à d'autres épreuves. La serpe avec quoi le meurtre avait été commis, et en même temps trois autres exactement pareilles, furent enterrées en secret à différentes places d'un jardin. Le devin fut ensuite appelé, et sa baguette indiqua l'endroit où était caché l'outil souillé de sang. On les exhuma tous et on les enterra de nouveau, le contrôleur de la province banda lui-même les yeux d'Aymar et l'introduisit dans le jardin ; le résultat fut le même.

La trace des deux autres assassins fut découverte dans la suite, mais ils s'étaient esquivés hors de France.

Pierre Garnier, Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier, a aussi donné un récit des diverses épreuves auxquelles Aymar fut soumis par lui-même, par le Lieutenant-Général et deux autres personnages, pour saisir l'imposture mais ils ne parvinrent à le convaincre d'aucune espèce de supercherie, et il suivit la piste d'un homme qui s'était enfui après avoir volé le Lieutenant-Général, désignant le côté exact d'un lit où cet homme avait dormi auprès d'un autre individu.

Voilà un cas que l'on pourrait estimer démontré, l'investigation ayant été poursuivie sous les yeux de magistrats, de policiers et de médecins, et ayant abouti à la découverte d'un meurtrier après un relevé de sa fuite accompli avec plus de minutieuse exactitude que n'en montra jamais un limier traquant un esclave évadé. Pourtant M. Baring-Gould traite l'homme d' « imposteur », et parle de son « démasquement » et de sa « ruine ». Et quel est le fond en vertu de quoi sont employées ces dures expressions. Simplement ceci que, en une dernière période, lorsque Aymar fut amené à Paris pour satisfaire la curiosité des grands et des lettrés, sa faculté le quitta, et il semble, ou qu'il ait eu des impressions totalement fausses, ou qu'il ait dit des mensonges pour dissimuler la défaillance de son don.

Mais comment cela nuit-il le moins à la question ? Le fait qu'il ne trouvait pas aussi aisément à Paris, ou plutôt qu'il ne possédait là aucune faculté extraordinaire, prouverait sûrement qu'il ne pouvait y avoir aucune imposture dans les circonstances antérieures, alors qu'il subissait toute épreuve et, loin de se tromper, réussissait. On ne peut le démontrer imposteur qu'en établissant que tous les témoins étaient imposteurs aussi, ou en avérant que nul crime tel ne fut jamais commis, ou jamais découvert. Cela, pourtant ni M. Baring-Gould ni aucun autre n'a jamais essayé de le faire et il nous faut conclure en conséquence que le meurtre fut réellement découvert par Jacques Aymar de la manière décrite, et que cet homme possédait indubitablement quelque chose d'équivalent à un nouveau sens rappelant à maints égards les facultés de certains clairvoyants modernes.

Le sujet du magnétisme animal est encore tant disputé parmi les hommes de science, et beaucoup des phénomènes qu'on lui attribue confinent si étroitement (supposé qu'ils n'y atteignent pas effectivement) à ce qui est classé comme surnaturel, que je veux donner quelques développements sur le genre de faits sur quoi il s'appuie. Je citerai d'abord le témoignage du Dr William Gregory, le feu Professeur de Chimie à l'Université d'Edimbourg, qui durant plusieurs années a fait des investigations personnelles continues sur ce sujet, investigations relatées dans ses « Lettres sur le Magnétisme animal » publiées en 1851. Les phénomènes plus simples de ce que l'on appelle habituellement l' « Hypnotisme » et l' « Electro-Biologie », sont à présent universellement admis comme réels pourtant, il ne faut jamais l'oublier, eux aussi eurent à se frayer une voie à travers les mêmes dénégations, accusations et imputations dont l'on use maintenant contre la double-vue et le phréno Mesmérisme. Les mêmes hommes qui défendirent, éprouvèrent, établirent la réalité des faits

élémentaires, revendiquent qu'ils ont abouti même pour les manifestations transcendantes ; la même classe d'hommes de science et de médecins qui autrefois nièrent les premières expériences, nient maintenant les dernières. Eh bien, voyons donc si l'évidence pour celles-ci est aussi bonne qu'elle le fut pour celles-là.

Le Dr Gregory définit plusieurs degrés de double-vue, parfois constatés chez le même sujet, parfois chez différents individus. La division capitale qu'il établit ainsi donne : 1° La sympathie ou lecture de pensée et 2° La double-vue proprement dite. L'évidence de la première est si accablante et le phénomène, qui se rencontre presque partout, est si généralement admis, que je ne consacrerai aucun espace à en donner des exemples, bien qu'elle soit encore, je crois, contestée par les physiologistes ultra-matérialistes. Nous confinerons par conséquent notre attention sur les diverses phases de la Double Vue proprement dite.

Le Dr Haddock, résidant à Bolton, eut à soigner une très remarquable clairvoyante (E.). Le Dr Gregory en dit : « Après mon retour à Edimbourg, j'entretins avec le Dr H. un commerce épistolaire très suivi et tentai maintes expériences avec son étonnant sujet. J'envoyai des spécimens d'écritures, des boucles et des mèches de cheveux, dont l'origine était parfaitement inconnue du Dr H., et dans chaque cas sans exception, E. vit et décrivit avec exactitude les personnes concernées (p. 403). »

Sir Walter C. Trevelyan, Baronnet, reçut d'une dame de Londres une lettre où était mentionnée la perte d'une montre d'or. Il envoya cette lettre au Dr H. pour voir si E. pourrait retrouver l'objet. Celle-ci décrivit la dame exactement, et minutieusement sa maison et l'ameublement de celle-ci, décrivit la montre et la chaîne, décrivit la personne qui les détenait, laquelle, déclara-t-elle, n'était point un voleur de profession, et dont elle vit même qu'elle pourrait reconnaître son écriture. La dame, à qui ces détails furent adressés, confessa leur parfaite véracité, mais dit que la description du voleur s'appliquait à une de ses domestiques dont elle n'avait point de soupçon si bien qu'elle envoya plusieurs spécimens d'écritures, au nombre desquels ceux de ses deux bonnes. La clairvoyante immédiatement choisit celle des écritures qu'elle avait décrite et affirma que cette servante « avait l'intention de restituer la montre en prétendant qu'elle l'avait trouvée ». Sir W. Trevelyan écrivit cette information, mais une lettre de la dame croisa la sienne, lui annonçant que la fille désignée dès l'abord par la clairvoyante venait de restituer la montre en racontant qu'elle l'avait trouvée (p.405).

Sir W. Trevelyan communiqua au Dr Gregory une autre expérience qu'il avait faite. Il pria le Secrétaire de la Société de Géographie de lui confier des lettres de plusieurs personnes en voyage au loin, non connues de lui, et sans les noms. Trois lui furent prêtées, E. découvrit dans chaque cas où se trouvaient les personnes ; dans deux elle décrivit les auteurs avec exactitude dans tous trois elle détailla la ville et le pays où elles étaient, au point que l'on pouvait facilement reconnaître tout, et elle fixa l'heure qu'il était alors dans chacune de ces régions, ce qui permit de vérifier l'endroit par la différence de longitude (p, 407).

Bien d'autres cas, également bien attestés, sont produits en grand détail par le Dr Gregory et de nombreuses expériences sont données de ce que l'on peut appeler la simple double-vue directe. Par exemple, des personnes, en se rendant à une séance pour voir les phénomènes, achètent, dans n'importe quel magasin à leur choix, quelques douzaines de devises imprimées, enfermées dans des coquilles de noix. On met les coquilles dans un sac, la clairvoyante en tire une et lit la devise enclose. La noix est alors brisée et examinée, et des centaines de devises ont été ainsi lues correctement. L'une de ces devises comportait quatre-vingt-dix-huit mots. Nombre d'autres phénomènes non moins sévèrement éprouvés sont donnés par le Dr Gregory, phénomènes suscités et suivis par lui-même et par d'autres personnes connues.

Eh bien, voudra-t-on croire que dans l'article très soigné publié par la « Revue Médico-Chirurgicale de la Grande-Bretagne et de l'Étranger » sur les ouvrages du Dr Gregory et

d'autres d'une nature connexe, pas une seule expérience de ce genre n'est mentionnée même par allusion ? Il s'y trouve quantité d'objections générales aux opinions du Dr Gregory, parce qu'il était chimiste et non point spécialement voué à la physiologie (comme si le Dr Elliotson et le Dr Mayo, qui témoignent de faits semblables, n'étaient pas tous deux spécialement voués à la physiologie), et il n'est donné que quelques citations d'une nature générale ; si bien que le lecteur ne peut le moins du monde imaginer que l'ouvrage critiqué soit le résultat de l'observation et de l'expérience. Ce cas est un spécimen parfait d'aveuglement dans le jugement.

Les contradicteurs n'osent pas accuser de fausseté opiniâtre le Dr Gregory, le Dr Mayo, le Dr Haddock, Sir Walter Trevelyan, Sir T. Willshire, et autres gentlemen qui garantissent ces faits et pourtant ceux-ci sont d'une essence si évidente, qu'ils ne sauraient être dissipés sans une imputation de fausseté opiniâtre. Ils sont donc passés sous silence, ou plus probablement les relations n'en sont jamais lues. Mais le silence ni le mépris de nos modernes hommes de science ne peuvent cacher plus longtemps au monde ces grandioses et mystérieux phénomènes de la pensée, dont l'investigation est seule susceptible de nous mener à une connaissance de ce que nous sommes réellement.

Feu le Dr Herber Mayo, Membre de la Société Royale, Professeur d'Anatomie et de Physiologie au Collège du Roi, et d'Anatomie Comparée au Collège Royal de Chirurgie, donne, lui aussi, son témoignage personnel sur des faits d'une nature semblable. Dans ses « Lettres sur les Vérités contenues dans les Superstitions Populaires⁹ », il dit :

« De Boppard, où je résidais durant les années 1845-1846, j'envoyai à un gentleman Américain qui habitait Paris, une boucle de cheveux, que le Colonel C, invalide que je soignais alors, avait coupée sur sa propre tête et enveloppée dans du papier à lettres de son propre pupitre. Le Colonel C. était inconnu, même de nom, à ce gentleman Américain, qui n'avait quelque indice que ce soit pour identifier le propriétaire des cheveux. Et tout ce que fit celui-ci fut de placer le papier entre les mains d'une somnambule Parisienne connue. Laquelle déclara, dans l'appréciation qu'elle donna de cette maladie, que le Colonel C. avait une paralysie partielle des hanches et des jambes, et que pour une autre affection il avait l'habitude de se servir d'un instrument de chirurgie. Le patient rit de bon cœur à l'idée que cette somnambule l'ait de loin si parfaitement reconstitué. »

Le Dr Mayo annonce en outre sa conversion à une croyance en la vérité de la phrénologie et du phréno-mesmérisme et le Dr Gregory donne de copieux détails sur des expériences dans lesquelles un soin spécial a été pris pour éviter toutes les sources supposées de tromperie en phréno mesmérisme néanmoins, bien que l'ouvrage du Dr Mayo soit compris dans la critique à laquelle il a déjà été fait allusion, aucun des faits qu'il a lui-même constatés, ni les dernières opinions par lui émises, ne sont pas même une fois mentionnés.

Le Dr Joseph Haddock, médecin résidant et pratiquant à Bolton, et dont il a été parlé plus haut, a publié un livre intitulé : « Somnambulisme et Psychisme », où il s'efforce de classer les faits de mesmérisme et de double-vue, et de les expliquer d'après des principes physiologiques et psychiques. Ce travail est bien digne d'être lu, mais mon but ici est d'apporter un ou deux des phénomènes qu'il raconte dans un appendice au volume. Rien n'est plus commun que de voir ceux qui nient la réalité de la double-vue demander avec dédain, « si cette faculté existe, pourquoi l'on ne s'en sert pas pour découvrir les objets perdus ou donner des nouvelles des absents ? » A ceux-là je recommande la déclaration suivante, dont je ne puis donner qu'un extrait.

⁹ P. 178 de la deuxième édition.

« Le mercredi soir, 20 Décembre 1848, M. Wood, épicier de Cheapside (Bolton), eut sa caisse volée dans son comptoir, avec le contenu. Il s'adressa à la police mais ne put lui donner nul indice, bien qu'il soupçonnât un individu. Il vint ensuite trouver le Dr Haddock pour voir si le sujet de celui-ci, Emma, saurait découvrir le voleur ou la chose volée. Lorsqu'on l'eut mis en rapport avec Emma, la jeune fille fut questionnée sur la caisse perdue, et après peu d'instantes elle commença à parler comme à quelqu'un qui n'eût pas été présent, décrivit où était la caisse, ce qu'elle contenait, comment la personne l'avait prise et où elle l'avait cachée d'abord ; puis elle détailla la physionomie, la mise, les complices du voleur, avec une telle vivacité, que M. Wood reconnut une personne qu'il n'avait pas le moins du monde suspectée. M. Wood immédiatement rechercha cet individu, et, l'ayant trouvé, lui donna le choix de venir sur-le-champ soit chez M. Haddock, soit au bureau de police. L'individu se prononça pour le premier, et quand il entra dans la chambre, Emma se recula vivement, lui dit qu'il était un méchant homme, et qu'il n'avait pas les mêmes vêtements que lorsqu'il avait pris la caisse. Il nia d'abord toute connaissance du vol, mais peu d'instantes après il confessa qu'il l'avait accompli exactement de la manière décrite par Emma, et l'argent fut recouvré en conséquence. Et comme les noms, le lieu et la date relatifs à cette occurrence sont donnés, et que la chose est narrée par un médecin Anglais, on ne peut guère la contester sans avoir au préalable opéré une enquête à l'endroit où il est dit qu'elle se présenta. »

Voici un exemple de double vue à une distance beaucoup plus grande. Un jeune homme s'était embarqué subitement à Liverpool pour New-York. Ses parents sans tarder lui adressèrent de l'argent par le paquebot-poste, mais ils apprirent quelque temps après que l'on n'avait jamais pu le retrouver pour lui remettre ces valeurs. La mère fit un voyage de vingt milles pour se rendre à Bolton, voulant voir si par l'intermédiaire d'Emma elle pourrait connaître quoi que ce soit de son fils. Au bout de quelques minutes Emma trouva celui-ci, décrivit correctement sa physionomie, et entra dans tant de détails, qu'elle induisit la mère à prendre confiance en ses déclarations et à prier le Dr Haddock de faire des recherches à des intervalles d'environ une quinzaine. Il agit ainsi, suivit la trace du jeune homme, grâce à Emma, en plusieurs villes, et les informations ainsi acquises étaient transmises aux parents. Peu après, le Dr Haddock reçut avis du père qu'une lettre était arrivée du jeune homme, et qu' « elle était une saisissante confirmation, depuis le premier mot jusqu'au dernier, des assertions d'Emma ».

Le Dr Edwin Lee, dans son ouvrage sur le magnétisme animal, rend compte de quatorze séances à Brighton, dans des maisons particulières, avec le clairvoyant bien connu Alexis Didier. Dans chacune de ces occasions, il joua aux cartes les yeux bandés, nommant souvent les cartes de ses adversaires aussi bien que les siennes propres ; il lut nombre de cartons écrits par les visiteurs et mis sous enveloppe, déchiffra n'importe quelle ligne demandée dans n'importe quel livre, huit ou dix pages plus loin que le feuillet ouvert, et décrivit le contenu d'une quantité de boîtes, étuis et autres récipients. Le Dr Lee donne également un récit d'une entrevue du célèbre Robert Houdin avec Alexis, quand celui-ci fut, soumis à des épreuves semblables par le grand prestidigitateur, qui apporta ses propres cartes et les donna lui-même, et pourtant Alexis immédiatement lui dit chaque carte qu'il tenait dans n'importe quelle main, sans l'avoir retournée.

Houdin tira un livre de sa poche, et l'ouvrant, demanda à Alexis de lire une ligne à un niveau particulier, huit pages avant. Le clairvoyant enfonça une épingle pour marquer la ligne et lut quatre mots qui furent trouvés sur la ligne correspondante à la neuvième page antérieure. Houdin proclama cela « stupéfiant, » et le jour suivant signa cette déclaration : « Je ne puis éviter d'affirmer que les faits relatés plus haut sont scrupuleusement exacts, et plus je réfléchis sur eux, plus je trouve impossible de les classer parmi les trucs qui sont l'objet de mon art. »

Une quinzaine plus tard, il envoya à M. de Mirville, par qui il avait été introduit auprès d'Alexis, une lettre où il rendait compte d'une seconde séance au cours de laquelle les mêmes

résultats s'étaient répétés, et qu'il concluait ainsi : « Je sortis donc de cette séance aussi étonné que qui que ce soit peut l'être et pleinement convaincu qu'il serait tout à fait impossible à n'importe qui de produire par simple adresse des effets aussi surprenants. »

M. H. G. Atkinson, membre de la société de géographie, m'a appris une des épreuves de double-vue subies par Adolphe Didier, frère d'Alexis. Il la vit se produire à Londres dans une maison particulière. Un gentilhomme très connu écrivit un mot sur l'envers d'un morceau de papier, qu'il plia et replia, si bien que ce mot était caché par cinq ou six épaisseurs de papier. Cela fut donné ainsi à Adolphe, qui était entouré d'un cercle d'observateurs tandis qu'avec un crayon il écrivait en dehors ce qui était écrit en dedans. Le point curieux est qu'il fit plusieurs essais et les ratura l'un après l'autre, mais à la fin il traça le mot exact dont les autres n'étaient que des approximations. Cela est très intéressant, en ce qu'est indiquée l'existence d'un nouveau sens, un mode de perception rudimentaire qui ne peut atteindre l'exacte réalité que par degrés; cela, de plus, correspond remarquablement à la manière dont les clairvoyants décrivent d'habitude les objets. Ils ne disent jamais : « Voici une médaille », mais «Voici du métal », « c'est rond et plat », « il y a de l'écriture dessus » et ainsi de suite.

Maintenant que nous avons les dépositions du Dr Gregory, du Dr Mayo, du Dr Lee, du Dr Haddock et de centaines d'autres hommes non moins honnêtes, sinon aussi capables, qui ont constaté des faits similaires, est-ce une solution satisfaisante de la difficulté que toutes ces personnes, dans chacun des cas, aient été victimes de l'imposture ? Des médecins ne sont guère aisément susceptibles d'en être convaincus, spécialement dans une matière où ils sont à même d'observer et d'expérimenter à maintes reprises et quand nous trouvons qu'un professeur de prestidigitation, aussi célèbre que Houdin, non seulement ne découvrit nulle supercherie, mais déclara impossible que les phénomènes fussent l'effet de l'adresse ou de la duperie, nous tenons une réponse complète pour tous ceux qui, sans investigation, proclament tout cela une friponnerie ! Dans ce cas, il est clair qu'il n'y a nulle place pour l'illusion personnelle. Ou chacune des manifestations de double vue jusqu'ici racontées (et elles se chiffrent certainement par milliers) est le résultat de la fourberie, ou nous avons une ample preuve que certains individus possèdent un nouveau sens dont il est probable que nous tous avons les rudiments. Si la vision ordinaire était aussi rare que la double vue, il serait précisément aussi difficile de démontrer sa réalité qu'il l'est à présent d'établir l'existence de cette merveilleuse faculté. L'évidence en faveur de celle-ci est absolument concluante pour quiconque l'a examinée et ne s'est pas laissé abuser par le dogme on ne peut plus philosophique, qu'il connaît a priori ce qui est possible et ce qui est impossible.

Dans un mémoire du Dr T. Edwards Clark, de New-York, sur la *Physiologie de la Transe*, qu'a publié le Journal Hebdomadaire de Médecine Psychologique, il est rapporté que feu M. Despine, inspecteur des eaux minérales d'Aix, en Savoie, avait sous ses soins un sujet cataleptique dont il dit : « Non seulement notre malade pouvait entendre par la paume de ses mains, mais nous l'avons vue lire sans l'aide de ses yeux, simplement avec ses doigts qu'elle passait rapidement sur la page dont elle désirait, prendre connaissance. D'autres fois nous l'avons vue copier une lettre mot pour mot, la lisant avec son coude gauche tandis qu'elle écrivait avec sa main droite. Durant cette opération, un carton épais interceptait complètement tout rayon visuel qui eût pu frapper ses yeux. Les mêmes phénomènes se manifestèrent à la plante de ses pieds, sur l'épigastre et en d'autres parties du corps. »

Le Dr Clark ajoute : « il y a bien d'autres cas non moins étranges que ceux qui ont été signalés par différentes personnes occupant une haute situation dans la profession médicale. »

L'épreuve ci-dessus, où un carton est maintenu devant les yeux, est une de celles dont le Dr Carpenter m'a annoncé qu'il les considérait comme concluantes dans ce sens que, lui, trouvait que les prétendus clairvoyants trompaient toujours en s'arrangeant de manière à voir à travers ce carton. Mais il est évident qu'il n'avait jamais rencontré un cas de double-vue absolument

parfaite comme celui mentionné plus haut. Pas un seul des phénomènes importants signalés dans ce chapitre, d'après l'autorité de médecins, ni aucun autre d'une nature analogue que l'on peut trouver dans les ouvrages cités ici, ne sont notés par le Dr Carpenter dans son récent volume sur la *Physiologie Mentale*, où pourtant il tente audacieusement de fixer toute la question de la réalité de tels faits ! Il faut, nous le supposons, attribuer au manque d'espace que, dans un ouvrage de plus de 700 pages, aucun des phénomènes bien attestés opposés aux opinions de l'auteur n'ait pu être porté à la connaissance des lecteurs. Nous allons maintenant passer aux preuves des faits de ce que l'on appelle le moderne spiritualisme.

5. L'évidence de la réalité des apparitions

Je me propose, maintenant, de donner quelques exemples dans lesquels l'évidence de l'apparition d'êtres extra-humains, ou spirituels, est aussi bonne et nette qu'il est possible de l'être à n'importe quelle preuve de n'importe quelle occurrence. Dans ce but, j'utiliserai de certains cas remarquables recueillis et scrutés par l'Honorable Robert Dale Owen, qui fut membre du congrès américain et plénipotentiaire à Naples. M. Owen est l'auteur d'ouvrages d'un caractère varié : *Essais*, *Physiologie Morale*, *La Politique d'Emancipation* et maints autres. Il a été, je crois, pendant sa vie entière, un sceptique ferme et philosophique et ses écrits le montrent fort instruit, logique et extrêmement circonspect à accepter l'évidence.

En 1855, durant son séjour officiel à Naples, son attention semble avoir été d'abord attirée sur le sujet du « surnaturel » par la constatation des phénomènes produits en la présence de M. Home. Il nous dit que, « étant assis dans son propre appartement, en pleine lumière, en compagnie de trois ou quatre amis, tous observateurs curieux comme lui-même, une table avec une lampe, pesant ensemble 96 livres, s'élevèrent à 8 ou 10 pouces du parquet et restèrent suspendues dans l'air le temps qu'un assistant comptât jusqu'à 6 ou 7, les mains de toutes les personnes présentes étant placées sur la table ».

Et à une autre occasion, il déclare : « Dans la salle à manger d'un gentilhomme français, le Comte d'Ourches, habitant auprès de Paris, je vis, le 1er octobre 1858, en belle clarté du jour, à la fin d'un déjeuner à la fourchette, une table à laquelle avaient pris place 7 personnes s'élever, chargée de fruits et de vins, et se comporter comme il a été raconté déjà, pendant que tous les convives étaient debout autour d'elle et pas un de ceux-ci ne la louchant. Tous les assistants virent la même chose. »

Il commença alors à recueillir des preuves de phénomènes prétendus surnaturels, s'offrant sans qu'on les cherchât, et il les a rassemblés dans ses *Faux Pas sur les Frontières d'un Autre Monde*, la série de faits la mieux classée et la mieux contrôlée qui ait encore été livrée au public sur ce sujet.

L'ouvrage est certes le plus philosophique qui ait paru jusqu'ici dans son genre et peut-être que s'il avait été intitulé : *Examen Critique de l'Existence du Surnaturel*, ce qu'il est réellement, aurait-il attiré plus d'attention qu'il semble l'avoir fait.

Rien n'est plus commun que l'assertion que toutes les apparitions supposées, quand elles ne sont point des impostures, sont des hallucinations, parce que, dit-on, il n'y a nul cas bien vérifié d'une apparition vue par deux personnes à la fois. Il convient donc de donner ici un aperçu d'un cas de cette espèce, lequel est donné plus au complet à la page 278 du livre de M. Owen.

Sir John Sherbroke et le Général George Wynyard étaient, en l'an 1795, l'un capitaine et l'autre lieutenant au 33e Régiment, stationnant à Sydney, dans l'île de Cap Breton (Nouvelle Ecosse). Le 15 Octobre de cette année-là, environ vers 9 heures du matin, comme ils étaient assis tous deux à boire leur café dans le salon de Wynyard, Sherbroke, venant à lever les

yeux, vit la figure d'un jeune homme pâle debout à une porte qui conduisait dans un couloir. Il appela l'attention de son compagnon sur l'étranger, qui passa lentement à travers la pièce et entra dans la chambre à coucher, qui était contiguë. Wynyard, en apercevant la figure, devint blême comme un mort, saisit le bras de son ami et, aussitôt qu'elle eut disparu, s'écria : « Grand Dieu ! Mon frère ! » Sherbroke, pensant qu'il y avait là quelque duperie, fit une recherche immédiate, mais ne put trouver personne ni dans la chambre à coucher ni autour du logis. Un officier de leurs camarades, le lieutenant Gore, arrivant à ce moment, l'aida dans son enquête et, à son instigation, Sherbroke prit mémoire de la date. Tous attendirent avec anxiété des lettres d'Angleterre, où se trouvait le frère de Wynyard. Le message redouté arriva au Capitaine Sherbroke, lui demandant de communiquer à son ami la nouvelle de la mort de son frère John, laquelle était survenue au jour et à l'heure où ce frère avait été vu par les deux officiers. En 1823, le lieutenant-colonel Gore rendit compte de cela à Sir John Harvey, Adjudant-Général de l'armée du Canada. Il déclara, en outre, que quelques années plus tard Sir Sherbroke, qui n'avait jamais rencontré John Wynyard vivant, reconnut en Angleterre un frère du défunt, qui ressemblait remarquablement à celui-ci, par les traits communs avec la figure qu'il avait vue au Canada. M. Owen a obtenu une preuve additionnelle de l'exactitude de ces détails, du Capitaine Henry Scott, qui avait ouï dire au Général Paul Anderson que Sir John Sherbroke lui avait, peu avant sa mort, raconté l'histoire presque exactement dans les mêmes termes où M. Owen l'a donnée et où elle était communiquée en manuscrit au capitaine Scott. L'évidence, dans ce cas, du fait de la perception de la même apparition par deux personnes, dont l'une ne connaissait point l'individu apparu, est très complète et je ne puis demeurer satisfait d'aucune théorie qui me demande de rejeter une telle preuve sans m'offrir quelque explication intelligible de ce qui s'est passé.

Je vais à présent donner un extrait de certaines autres manifestations relatées par M. Owen, afin de montrer leur caractère général et le soin que l'on a mis à les contrôler et éprouver. La première est appelée par l'auteur : *Le Quatorze Novembre*, (Faux. Pas, p. 299.)

« La nuit du 14 au 15 Novembre 1857, la femme du Capitaine G. Wheatcroft, habitant Cambridge, rêva qu'elle voyait son mari, alors dans l'Inde. Elle s'éveilla immédiatement et, levant les yeux, elle aperçut la même figure debout auprès de son lit. Le capitaine apparaissait dans son uniforme, les mains pressées sur la poitrine, les cheveux en désordre, la face très pâle. Ses larges yeux noirs étaient fixés droit sur elle ; leur expression était celle d'une grande émotion et il y avait une contraction spéciale de la bouche, habituelle à cet officier lorsqu'il était troublé. Elle le vit, même dans chaque détail particulier de sa toilette, aussi distinctement qu'elle l'avait jamais vu durant sa vie. La figure sembla se pencher en avant comme si elle eût été en peine, et faire un effort pour parler, mais nul son ne se déclara. Elle resta visible, pense la dame, aussi longtemps qu'une minute, puis elle disparut. Mme Wheatcroft ne se rendormit point cette nuit. Le matin suivant, elle conta tout cela à sa mère, exprimant sa croyance que le Capitaine était tué ou blessé. Après le temps nécessaire, un télégramme fut reçu, annonçant que l'officier avait été tué devant Lucknow le 15 Novembre. La veuve informa M. Wilkinson, l'avoué de son mari, qu'elle avait été tout à fait préparée à la fatale nouvelle, mais qu'elle était sûre qu'il y avait une erreur d'un jour dans la date de la mort. M. Wilkinson obtint alors du Ministère de la Guerre un certifiât, qui était ainsi conçu :

MINISTÈRE DE LA GUERRE

30 janvier 1858.

Ceci est pour certifier qu'il paraît, d'après les rapports au Ministère, que le Capitaine G. Wheatcroft, du 6e dragons-gardes, a été tué dans l'action du 15 Novembre 1857.

Signé : B. Hawes.

Or, un remarquable incident se présenta. M. Wilkinson était en visite à Londres chez un ami dont la femme avait eu toute sa vie perception d'apparitions, pendant que son mari était médium. Il leur racontait la vision de la veuve du capitaine et décrivait la figure comme elle apparut à cette dame, lorsque Mme N. dit subitement : « Ce doit être la même personne que je vis le soir que nous parlâmes de l'Inde. » En réponse aux questions de M. Wilkinson, elle dit qu'elle avait obtenu par son mari une communication de cette personne, qui lui avait annoncé qu'elle venait d'être tuée dans l'Inde cet après-midi par une blessure à la poitrine. Il était environ 9 heures du soir ; elle ne recueillit point la date. En cherchant davantage, elle se souvint d'avoir été interrompue par un fournisseur et d'avoir soldé une facture ce soir-là et, en soumettant le reçu à l'inspection de M. Wilkinson, on constata qu'il portait la date du Quatorze Novembre.

En mars 1858, la famille du Capitaine Wheatcroft reçut du Capitaine G. C, une lettre datée de Lucknow, 19 Décembre 1857, où cet officier disait qu'il se trouvait à côté du Capitaine W. lorsque celui-ci était tombé, et que c'était le quatorze dans l'après-midi, et non pas le 15, comme le relataient les dépêches de Sir Colin Campbell. Le défunt avait été frappé dans la poitrine par un fragment de bombe. On l'avait enterré à Dilkoosha et, sur une croix de bois plantée au chevet de la tombe, avaient été gravées les initiales G. W., et la date de la mort, 14 Novembre. Le Ministère de la Guerre corrigea son erreur. M. Wilkinson obtint, en avril 1859, une autre copie du certificat et la trouva conçue dans les mêmes termes que celle déjà donnée, sauf que le 14 Novembre avait été substitué au 15.

M. Owen tint les faits complets directement des parties elles-mêmes. La veuve du Capitaine Wheatcroft examina et corrigea son manuscrit et lui montra une copie de la lettre du Capitaine G., M. Wilkinson fit de même et Mme N. lui raconta elle-même les faits qui s'étaient offerts à elle. Mme N. avait aussi détaillé ces circonstances, avant les investigations de M. Owen, à M. Howitt, comme en témoigne celui-ci dans son *Histoire du Surnaturel*, p. 225 du vol. 2. M. Owen déclare en outre qu'il a en sa possession les deux certificats du Ministère de la Guerre, le premier montrant la date erronée et le second la donnant corrigée.

Là nous avons la même apparition se présentant dans la même nuit à deux dames inconnues et éloignées l'une de l'autre ; la communication, obtenue par une troisième personne, désignant le moment et le genre de la mort et le tout coïncidant exactement avec les éventualités survenues à bien des milliers de milles de distance. Nous présumons que les faits ainsi certifiés ne seront point discutés et pour attribuer tout cela à une « coïncidence », il faudrait sûrement un trop grand effort de crédulité, même pour les plus incroyables.

Voici un cas de hantise, lequel est intitulé (p. 304) :

Le Vieux Manoir de Kent.

En octobre 1837 et pendant plusieurs mois dans la suite, Mme R., femme d'un officier supérieur d'un haut grade, habitait le Manoir de Ramhurst, près de Leigh, dans le Kent. Dès le début de son installation en ce logis, tous les occupants de la maison étaient plus ou moins dérangés la nuit par des coups et des bruits pareils à des pas, mais plus spécialement par des voix, que l'on ne pouvait expliquer. Le frère de Mme R., jeune officier, entendit une nuit ces voix, et tenta en vain par tous les moyens d'en découvrir l'origine. Les domestiques étaient fort terrifiés.

Le second Samedi d'Octobre, Miss S., jeune personne qui était accoutumée depuis son enfance à voir des apparitions, vint rendre visite à Mme R., qui alla au-devant d'elle à la station du chemin de fer. En arrivant à la maison Miss S. aperçut sur le seuil deux figures, apparemment un couple âgé, dans des vêtements d'une mode ancienne. Ne voulant pas inquiéter son amie, elle n'en dit rien à ce moment. Durant les dix jours suivants elle rencontra les mêmes figures à plusieurs reprises dans différentes parties de la maison, toujours à la

lumière du soleil. Elles apparaissaient entourées d'une atmosphère d'une nuance neutre. La troisième fois elles lui parlèrent, et dirent qu'elles avaient autrefois possédé cette habitation, et que leur nom était Children. Elles semblaient tristes et abattues, et déclaraient qu'elles avaient chéri leur propriété, et que cela les troublait de connaître qu'elle était sortie de leur famille pour passer à présent entre les mains d'étrangers.

Mme R ayant demandé à Miss S. si elle avait entendu ou vu quelque chose, celle-ci lui rapporta tout. Mme R. avait elle-même entendu les bruits et les voix continuellement, mais, n'avait rien vu, et au bout d'un mois elle avait renoncé à tout espoir d'en arriver là, lorsqu'un jour, comme elle venait d'achever de s'habiller pour un dîner, dans une chambre bien éclairée et où il y avait du feu, et comme elle allait descendre en hâte, ayant été à plusieurs reprises appelée par son frère qui s'impatientait de l'attendre, elle aperçut les deux figures debout dans la porte, vêtues précisément comme Miss S. les avait détaillées, mais au-dessus de la figure de la dame, étaient écrits en lettres d'une lueur phosphorique dans l'atmosphère sombre, les mots : « Dame Children », et quelques autres faisant entendre que cette personne était « retenue par la terre ». A ce moment le frère de Mme R. l'appela de nouveau, disant que le dîner l'attendait. Fermant les yeux. Mme R. s'élança à travers les figures.

Des recherches furent faites par les dames pour savoir qui avait vécu jadis dans la maison, et ce fut seulement au bout de quatre mois qu'elles découvrirent, par une très vieille femme, qui se souvenait avoir ouï dire à un très vieil homme que dans son enfance il avait aidé à garder les chiens pour la famille Children, qui vivait alors à Ramhurst.

Me Owen recueillit lui-même toutes ces particularités des deux dames, en décembre 1858. Miss S. avait eu beaucoup de conversations avec les apparitions, et M. Owen s'enquérant de quels détails ils lui avaient communiqués, elle lui dit que le mari lui avait appris que son nom était Richard, et qu'il était mort en 1753. M. Owen alors résolut de s'assurer, si possible, de l'exactitude de ces faits, et après de longues recherches parmi les cimetières et chez les clergymen antiquaires, on le renvoya aux « Mémoires de Hasted » au British Muséum.

Grâce à ceux-ci il constata que « Richard Children se fixa à Ramhurst », sa famille ayant antérieurement résidé dans une maison appelée « Childrens », sur la paroisse de Tunbridge. Cela l'engagea à pousser ses investigations plus loin pour déterminer la date. Celle-ci fut trouvée plusieurs mois après, dans une vieille « Histoire de Kent », du même « Hasted » publiée en 1778, où il est établi que « Ramhurst passa par vente à Richard Children, Esquire, qui y résida et y mourut, le possédant, en 1753, âgé de quatre-vingt-trois ans ». Il était en outre déclaré dans les « Mémoires de Hasted » que son fils ne vécut point à Ramhurst, et que le siège de la famille, après l'époque de Richard, fut à Ferox-Hall, près de Tunbridge. Depuis 1816 l'habitation avait été occupée en qualité de ferme, étant sortie entièrement de la famille Children.

Si cependant rien que l'un quelconque de ces incidents pouvait être rejeté comme une tromperie, que dirions-nous de leur combinaison ? Une maisonnée entière entend des bruits distincts et nets de personnes marchant et parlant. Deux dames voient les mêmes apparitions, en temps différent, et dans les circonstances les moins favorables à l'illusion. Le nom est donné à l'une par le langage, à l'autre par l'écriture ; la date de la mort est communiquée. Un chercheur indépendant découvre par une longue enquête que tous ces faits sont vrais ; que le nom de baptême du seul « Children » qui ait occupé la maison et qui y soit trépassé était Richard, et que la fin de ce Richard est survenue dans l'année désignée par l'apparition, 1753.

M. Owen produit un récit complet, et l'on doit lire ses observations à ce sujet mais ce résumé imparfait servira à montrer que nul des modes ordinaires de se soustraire aux difficultés d'une « histoire de revenant », n'est applicable ici.

A la page 195 du volume de M. Owen, nous avons un fort intéressant compte-rendu des perturbations constatées au presbytère de Cideville, en France, dans le département de la

Seine-Inférieure, au cours de l'hiver 1850-51, Les circonstances donnèrent lieu à un procès, et l'ensemble des faits fut révélé par l'interrogatoire d'un grand nombre de témoins. Le marquis de Mirville recueillit d'après les rapports légaux tous les documents relatifs au procès, y compris le procès-verbal des dépositions. C'est sur ces pièces officielles que M. Owen base son détail de ces occurrences.

Les perturbations commencèrent dès l'époque où deux jeunes garçons, âgés, l'un de douze ans, et l'autre de quatorze ans, vinrent pour être instruits par M. Tinel, le curé de la paroisse de Cideville, et le tapage continua deux mois et demi, jusqu'à ce que les enfants eussent été retirés du presbytère. Cela consistait en coups, comme frappés avec un marteau sur les boiseries, raclements, secousses de la maison au point que tout le mobilier tremblait ; un tapage comme si quelqu'un au logis eût cogné le parquet avec des maillets, les cognements formant des airs lorsqu'on le demandait, et répondant à des questions par des nombres convenus. En outre de ces bruits il y avait d'étranges et inexplicables déploiements de force. Les tables et les pupitres se déplaçaient sans cause visible ; les chenets bondissaient plusieurs fois au milieu de la chambre ; les vitres étaient brisées ; un marteau était jeté en pleine salle et pourtant tombait sans bruit, comme s'il eut été déposé par une main invisible ; des personnes se tenant absolument seules avaient leurs vêtements déchirés. Le Maire de Cideville venant pour examiner cette affaire, une table à laquelle il était assis avec une autre personne, s'éloigna en dépit de ses efforts pour la retenir, tandis que les enfants étaient debout au centre de la pièce et beaucoup d'autres faits d'une nature similaire furent observés à plusieurs reprises par nombre de personnes respectables par leur caractère et leur situation, chacune desquelles, venue dans l'intention de découvrir une supercherie, était, après ferme investigation, convaincue que les phénomènes n'étaient produits par aucun des assistants. Le Marquis de Mirville fut lui-même l'un des témoins.

L'intérêt de ce cas consiste, d'abord, dans l'évidence apportée devant un tribunal légal et, ensuite, dans la remarquable ressemblance des manifestations avec celles qui s'étaient offertes peu de temps auparavant en Amérique, mais n'étaient encore que bien peu connues en Europe. Il y a là aussi la plus étroite analogie avec ce qui arriva au presbytère d'Epworth dans la famille du père de Wesley, et qui fut presque également bien contrôlé. Dans un article intitulé : *Les Coups Spiritiques*, il y a un siècle publié dans un des premiers numéros de la *Fortnighthy Review*, un récit est donné des perturbations du presbytère d'Epworth, résidence de la famille Wesley, et on essaye d'en rendre compte par la supposition qu'elles étaient entièrement produites par Esther Wesley, une des soeurs de John Wesley ; pourtant les manifestations, même comme elles sont relatées par l'écrivain, sont telles que nul être humain ne pouvait positivement les produire, outre que les difficultés morales de ce cas sont tenues pour complètement aussi grandes que les difficultés physiques. Tout lecteur de l'article doit avoir compris combien est faible et impuissante l'explication proposée et l'on est presque forcé de conclure que le critique lui-même n'avait point confiance en elle, tant le ton de la première partie de son travail, où il détaille les faits, diffère de celui de la seconde, où il tente d'en rendre raison. Si l'on compare les occurrences en question avec d'autres analogues rapportées par M. Owen, toutes également bien vérifiées, et toutes scrutées à fond dans l'instant de leur production, il sera impossible d'accepter comme une explication que c'était dans chaque cas des trucs enfantins, puisque cela ne rendra compte tout au plus que d'une minime fraction des faits établis. Si nous devons rejeter tous les faits que cette affirmation n'expliquera point, il sera beaucoup plus simple et absolument aussi satisfaisant de nier qu'il y ait utilité à expliquer quelque fait que ce soit.

Or, si dans trois contrées différentes se présentent des phénomènes d'une nature semblable et qui soient tous susceptibles d'être scrutés aussi parfaitement que possible au moment de leur production, et si dans aucun cas nulle tricherie ni illusion n'est découverte, mais que chaque

individu de nombreuses centaines qui viennent voir ces phénomènes acquiert la conviction de leur réalité, le fait de la similitude des occurrences même dans maints détails, est d'un grand poids pour indiquer une semblable origine naturelle. Dans de tels cas nous ne pouvons loyalement accepter l'explication générale d'« imposture », donnée par ceux qui n'ont point assisté aux manifestations, alors que nul des gens qui les ont constatées de visu, n'ont jamais pu découvrir d'imposture.

Les exemples que j'ai cités donnent une idée très imparfaite de la variété et de l'intérêt de l'ouvrage de M. Owen, mais ils serviront à montrer la nature de l'évidence qu'il a produite dans chaque cas, et ils pourront engager quelques-uns de mes lecteurs à examiner le livre lui-même. S'ils agissent ainsi, ils verront que des phénomènes analogues à ceux-ci qui embarrassèrent nos aïeux au presbytère d'Epworth et chez M. Mompesson, à Tedworth, se sont passés de notre propre temps, et ont été soumis à l'investigation la plus sévère sans qu'aucune supercherie ni imposture fut découverte et ils pourront sans doute être amenés à conclure que, en dépit de ce que l'on affirme souvent, il n'est pas encore absolument prouvé que « les fantômes ont été bannis de partout par l'introduction de la lumière du gaz ».

6. Le moderne spiritualisme : témoignages d'hommes de science

Il nous faut maintenant en venir à considérer ce que l'on appelle plus spécialement le « moderne spiritualisme », c'est-à-dire ces phénomènes qui ne s'offrent qu'en la présence, ou par l'influence d'individus spécialement constitués, de la dénommés « Médioms ». Les témoignages sont ici à ce point abondants, et ils émanent de parties du monde si diverses et de personnes différant si largement d'éducation, de goûts et de religion, qu'il est difficile de donner quelque notion de leur force et de leur aspect par de courts extraits. Je produirai d'abord ceux de trois hommes de la plus haute éminence dans leurs sphères respectives :

Le Professeur De Morgan, le Professeur Hare et le Juge Edmonds.

Augustus De Morgan, qui pendant bien des années enseigna les Mathématiques au Collège de l'Université de Londres, dont il fut en dernier lieu Doyen, avait fait son instruction à Cambridge, où il avait pris son grade de Professeur avec le quatrième rang. Il étudia le droit, et écrivit plusieurs ouvrages de mathématiques, de logique et de biographie. Il fut pendant dix-huit ans secrétaire de la société astronomique et se montra un des puissants avocats de l'adoption du système monétaire décimal.

En 1863, un livre parut, intitulé : « *De la Question de l'Esprit, résultat de dix années d'expérimentation des Manifestations Spiritiques* », par G. D., avec une préface de A. B. Il est connu généralement que A. B. est le Professeur De Morgan, et C. D., Mme De Morgan. L'évidence essentielle de cette attribution quant à la préface est suffisante pour tous ceux qui connaissent le style du Professeur ; l'imputation a été fréquemment imprimée et jamais contredite, et dans l'Athénœum de 1865, en un article « Provision de Paradoxes », il parle du livre de manière à laisser comprendre qu'il accepte l'accusation qu'on lui fait d'en être l'auteur, et même il soutient les opinions y exprimées. L'ouvrage, depuis, a été annoncé comme étant du Professeur et de Madame de Morgan. De cette préface, qui est bien digne d'être lue pour son style vigoureux et sarcastique, je vais donner quelques extraits :

« Je suis persuadé par le témoignage de mes propres sens, de certains des faits racontés dans le corps de l'ouvrage et pour d'autres j'ai une évidence aussi bonne que déposition la peut donner. Je suis parfaitement convaincu que j'ai vu aussi bien qu'entendu, d'une façon qui rendrait l'incrédulité impossible, des choses dites surnaturelles, qui ne sauraient être prises par un être raisonnable comme susceptibles d'être expliquées par imposture, coïncidence ou illusion. Je sens le terrain assez ferme sous moi.

« Les Spiritualistes, cela est hors de doute, sont sur la voie qui a conduit à tout avancement dans les sciences physiques ; leurs adversaires sont les représentants de ceux qui ont lutté contre le progrès.

J'ai dit que ces hallucinés de spirites sont sur la voie droite : ils ont l'Esprit et la méthode de la grande époque où furent frayés à travers l'obscur forêt ces sentiers où il est à présent de la routine quotidienne de marcher. Quel cet Esprit ? Ce fut l'Esprit d'universel examen absolument effréné parce que l'on redoutait d'être accusé de non-sens dans l'investigation.

Mais à ceux qui reconnaissent la réalité des phénomènes, et qui ignorent ce qui est possible et ce qui est impossible, il apparaîtra à la réflexion que la plus probable direction à imprimer à l'enquête, la meilleure chance d'obtenir un résultat satisfaisant, est celle qui est suggérée par l'hypothèse de l'Esprit. J'entends l'hypothèse que quelque intelligence qui n'est point celle d'êtres humains en chair et en sang, a une part directe aux manifestations,

Prenez la supposition de sa propre probabilité a priori, et comparez-la avec celle de l'attraction. Imaginez une personne complètement nouvelle dans les deux sujets, et aussi peu instruite en théologie qu'en physique. Elle a à choisir entre deux assertions, une vraie et une fausse, et à perdre la vie si elle se prononce pour la fausse. La première assertion est qu'il y a dans l'univers des intelligences incorporelles, et que quelquefois elles communiquent avec des hommes ; la seconde est que les particules des étoiles de la voie lactée donnent sans cesse aux particules de notre terre d'infinitésimales secousses. Je présume que la plupart des hommes parmi ceux qui ont de solides préventions se sentiraient plutôt embarrassés de savoir ce qu'ils auraient choisi s'ils s'étaient trouvés dans la situation ci-dessus décrite.

Mon état de pensée, qui rapporte le tout, soit à quelque intelligence invisible, soit à quelque chose dont l'homme n'a jamais eu aucune conception, prouve que je suis hors du sein de la société Royale.

De la vie future nous sommes informés par des théologiens, mais complètement de leur propre chef, qu'à toute aspiration il sera suppléé sans effort, et que tout doute sera résolu sans pensée. Cela une vie ! Pas le moins du monde, une pure phase de non-existence ; annihilation avec conscience du néant. Les Esprits frappeurs connaissent mieux que cela ; leurs opinions, quand même elles seraient réellement des impostures humaines, sont très, très singulières. En dépit des inconsistances, des excentricités et des puérités que certains d'entre eux ont exhibées, il y a une veine uniforme de description qui court à travers leurs rapports, description qui, même en la supposant complotée par une ligue d'imposteurs, est plus que remarquable, sinon merveilleuse. La concordance est une part du prodige, car il ne faut pas oublier que les « médiums » sont éparpillés par le monde ; mais l'autre part, et la plus grande, c'est que les imposteurs, si imposteurs il y a, se sont entendus pour contredire à toutes les idées courantes d'une vie future, afin d'induire à croire en la légitimité de leurs prétentions ! « Il y a dix ans, Mme Hayden, le médium Américain bien connu, vint seule chez moi. La séance commença immédiatement après son arrivée. Huit ou neuf personnes étaient présentes, de tous âges et de tous degrés de crédulité et d'incrédulité à ce que la chose entière fût une imposture. Les coups débutèrent de la manière habituelle. C'étaient à mes oreilles des bruits clairs, nets, légers, tels qu'on les eût dits des tintements s'ils avaient duré. Je les comparai sur le moment au son que feraient les bouts d'aiguilles à tricoter si on les laissait tomber d'une minime distance sur une plaque de marbre, et qu'ils fussent aussitôt arrêtés par un registre de quelque espèce... Mme Hayden était assise à une certaine distance de la table, et ses pieds étaient surveillés.

Ayant demandé à poser une question au premier Esprit, je priai qu'il pût m'être permis de formuler l'interrogation mentalement, c'est-à-dire, ni par parole, ni par écriture, ni en pointant moi-même les lettres sur un alphabet, et que Mme Hayden ce pût tenir les deux bras étendus pendant que la réponse suivrait son cours. L'une et l'autre demande furent de suite accueillies

favorablement, comme l'indiqua une couple de frappements. Je posai la question, et désirai que la réponse pût être donnée en un seul mot, lequel je désignai, le tout mentalement. Je pris alors l'alphabet imprimé, plaçai un livre verticalement au-devant, et inclinant ma tête sur les caractères, me mis à pointer ceux-ci de la façon usuelle.

Le mot échec fut donné par un coup à chaque lettre. J'avais donc une certitude rationnelle de l'alternative suivante ou quelque lecture de pensée d'un caractère absolument inexplicable, ou une acuité assez surhumaine de la part de Mme Hayden pour que cette dame pût découvrir par mon attitude la lettre que j'épiais, bien qu'assise à six pieds du livre qui cachait mon alphabet, elle ne pût voir ni ma main ni mes yeux, ni selon quel ordre je parcourais les caractères. Je devais abandonner la seconde alternative, avant que vînt le soir.

Vers la fin de la séance, lorsqu'un autre Esprit se soumit à notre examen, je lui demandai s'il se rappelait une certaine critique qui a été publiée peu après sa mort, et s'il pouvait me donner les initiales d'une épithète laquelle atteignait jusqu'à cinq mots, y appliquée à lui-même. Consentement ayant été accordé, je commençai mon voyage à travers l'alphabet comme ci dessus; la seule différence dans les circonstances étant qu'une éclatante lampe était maintenant sur la table entre le médium et moi. Je m'attendais à être averti à la lettre F et lorsque mon crayon dépassa ce caractère sans que j'eusse ouï aucun signal, je fus surpris, et au moment où j'arrivais au K, ou à peu près, je m'arrêtai, dans l'intention d'annoncer une erreur. Mais quelqu'un cria : « Vous l'avez franchie ; j'ai entendu un coup il y a beau temps. » Je recommençai, et des heurts distincts retentirent, d'abord au C, ensuite au D. J'étais maintenant convaincu que l'Esprit s'était trompé ; mais en m'arrêtant à considérer un peu plus attentivement, il me vint à l'idée que C D étaient les propres initiales de cet Esprit, et qu'il avait préféré commencer la phrase qui renfermait l'épithète. Je ne dis rien au moment, si ce n'est : « Je vois ce que vous voulez ; je vous prie de continuer » puis fut indiqué un T. (pour The), puis un E. J'attendis, et reçus enfin les quatre initiales restantes, dont pas un mot n'avait été dit. Je fus alors persuadé que le contenu de ma pensée avait été lu puisqu'il ne pouvait avoir été découvert par ma méthode de pointer l'alphabet, même en supposant que celui-ci eût pu être vu...

Les choses que je note ici marquèrent le début d'une longue série d'expériences dont beaucoup aussi intéressantes que celle que je viens de donner¹⁰. »

Du corps du même ouvrage voici un court extrait :

« Le plus étonnant exemple de table se mouvant dans un certain but, qui soit jamais venu à ma connaissance, se présenta chez un ami, dont la famille séjournait comme la mienne propre au bord de la mer. La famille de mon ami comprenait six personnes, et un gentleman, qui a épousé depuis l'une des filles, s'y était joint. Pour moi, j'étais accompagnée d'un jeune membre de ma propre famille. Nulle personne payée n'était présente. Un gentleman qui s'était exprimé d'une manière très sceptique, non seulement quant aux manifestations spiritiques, mais sur le sujet de l'existence de l'Esprit en général, était assis sur un sofa à deux ou trois pieds de la table de la salle à manger, autour de laquelle nous nous étions placés. Après que nous fûmes demeurés immobiles quelque temps, nous voilà invités par coups à joindre nos mains, et à nous tenir debout autour de la table sans la toucher. Cela dura ainsi un quart d'heure ; nous nous demandions s'il se produirait quelque chose, ou si nous étions mystifiés par le pouvoir invisible. Précisément comme un ou deux de la compagnie parlaient de se rasseoir, la vieille table, qui était large suffisamment pour huit ou dix personnes, se déplaça entièrement d'elle-même, et sans que nous cessions de l'entourer et de la suivre les mains unies, se porta hors du

¹⁰ De la Question de l'Esprit, préface, pages XLI, XLII.

cercle vers le gentleman et le poussa littéralement contre le dossier du sofa jusqu'à ce qu'il criât : « Arrêtez ! Assez !¹¹ »

J.W Edmonds, communément appelé le Juge Edmonds, est un homme d'une éminence considérable. Il a été élu membre des deux branches de la Législature de l'Etat de New-York, et il fut pendant quelque temps président du Sénat. Il a été Inspecteur des Prisons, et a fait de grandes améliorations dans le système pénitentiaire. Après avoir passé par diverses situations moins élevées, il fut nommé Juge de la Cour Suprême de New-York. C'est le plus haut grade judiciaire de l'Etat ; il s'y maintint six années durant, puis le résigna, uniquement par le motif de la clameur élevée contre lui lorsqu'il fut connu qu'il était devenu adepte en matière de spiritualisme. Depuis lors, il a repris la pratique du barreau et il a été élu à l'important office de Conseil Judiciaire de la ville de New-York, ce qu'il a pourtant décliné.

Le Juge fut pour la première fois amené par des amis à visiter un médium, et surpris de ce qu'il vit, il résolut de scruter le sujet, et de découvrir et de publier ce qu'il estimait alors une grande imposture. Voici quelques-unes de ses expériences qu'il donne dans son livre sur les « Manifestations Spiritiques » :

« Le 23 avril 1851, j'étais d'une société de neuf personnes qui se tenaient assises autour d'une table de milieu, sur laquelle était placée une lampe allumée. Une autre lampe éclairait le dessus de la cheminée. Et alors, en pleine vue de nous tous, cette table fut soulevée à au moins un pied du parquet, et secouée en arrière et en avant aussi aisément que j'agitais un gobelet dans ma main. Quelques-uns de la compagnie essayèrent, déployant toute leur force, de l'arrêter, mais en vain, et en nous écartant tous de la table, nous vîmes, à la lumière de ces deux lampes très claires, le pesant meuble d'acajou suspendu en l'air. »

A la séance suivante une variété de phénomènes extraordinaires se présenta à lui : « Comme je me tenais dans un coin où personne ne pouvait atteindre ma poche, je sentis une main s'introduire dans celle-ci, et trouvai ensuite que six nœuds avaient été faits à mon mouchoir. Une main fut mise dans ma main, et elle reposait sur mon pied puis elle joua. Ma personne fut touchée à plusieurs reprises, et une chaise retirée de dessous moi. J'éprouvai sur un de mes bras quelque chose qui semblait l'étreinte d'une main de fer. Je sentis distinctement le pouce et les doigts, la paume de la main et le gras du pouce, et je fus tenu solidement par un pouvoir auquel je m'efforçai en vain d'échapper. Avec mon autre main je palpai tout autour de l'endroit où se manifestait la pression et me persuadai que ce n'était point une main matérielle qui me serrait aussi rudement, et en vérité cela ne pouvait être, car j'étais aussi impuissant dans cette étreinte que le serait une mouche emprisonnée en ma main. Cela continua jusqu'à ce que j'eusse compris tout à fait combien j'étais faible, et que j'eusse tenté tous les moyens de m'affranchir de cet étai. »

Ailleurs, comme exemples de l'intelligence et de la connaissance du pouvoir invisible, il dit qu'au cours de son voyage dans l'Amérique Centrale, ses amis de New-York étaient presque chaque jour informés de son état de santé. Au retour, il compara son propre journal avec leurs notes, et constata qu'ils avaient exactement su la date de son débarquement, et les jours où il se trouvait bien ou mal portant ; dans une occasion il était dit qu'il avait la migraine, et à cette heure là, en effet, il était retenu au lit par une maligne migraine, à 2000 milles de distance.

Comme nouvel exemple, il dit : « Ma fille était allée avec son jeune fils visiter des parents à 400 milles de New-York. Durant son absence, environ à 4 heures du matin, je fus avertis par ce commerce spiritique que le petit garçon était fort souffrant. Je me rendis auprès de lui, et trouvai qu'à l'heure même où je reçus cette intelligence il était vraiment malade ; sa mère et sa tante veillaient auprès de lui et étaient alarmées de l'issue.

¹¹ De la Question de l'Esprit, page 26.

Cela donnera une idée générale de ce à quoi j'assistai deux ou trois fois par semaine pendant plus d'un an. Je n'étais pas un croyant cherchant une confirmation à mes propres notions. Je luttai contre la conviction. Je ne me suis pas attardé à détailler les précautions que je pris contre l'illusion, tant personnelle que déterminée par autrui. Qu'il suffise de dire qu'à cet égard je n'omis rien de ce que put imaginer mon ingéniosité. Il n'y eut pour moi nulle subtilité trop captieuse pour qu'on y eût recours, nul examen trop sévère ni trop impertinent pour que je m'y livrasse, nulle enquête trop indiscreète pour être poursuivie. »

Dans une lettre publiée par le New-York Herald du 6 Août 1853, après avoir donné un résumé de ses investigations, il dit : « J'abordai ces recherches originellement avec l'idée que les manifestations étaient une duperie et dans l'intention de rendre public l'exposé que je comptais faire de cette duperie. Ayant été conduit par mon examen à une conclusion différente, j'estime que l'obligation de faire connaître cet aboutissement s'impose tout autant. C'est donc cela principalement qui m'incite à livrer mes résultats au monde. Je dis principalement, parce qu'il y a une autre considération qui influe sur moi, et c'est le désir de faire partager à d'autres une connaissance qui, j'en suis certain, ne peut que les rendre plus heureux et meilleurs. »

Je demanderai à présent s'il est possible que le Juge Edmonds puisse avoir été trompé quant à ces phénomènes, ou s'il n'est point insensé. Pourtant il pratiqua au barreau, et jouit de la plus haute réputation comme légiste, jusqu'à sa mort, survenue il y a un an à peu près.

Robert Hare, Docteur en Médecine, Professeur Agrégé de Chimie à l'Université de Pensylvanie, fut un des éminents hommes de science de l'Amérique. Il se distingua par nombre d'importantes découvertes parmi lesquelles peut être mentionné le chalumeau d'Oxy Hydrogène et fut l'auteur de plus de 150 mémoires sur des sujets scientifiques et d'autres encore sur des questions politiques et morales.

En 1853 son attention fut dirigée pour la première fois sur les tables tournantes et les phénomènes connexes, et estimant que l'explication de Faraday, qu'il avait d'abord acceptée comme suffisante, ne rendait point compte des faits, il se mit à l'œuvre pour imaginer des appareils qui devaient, à ce qu'il espérait, prouver péremptoirement que nulle force ne se manifestait si ce n'est celle des personnes assises autour du meuble. Le résultat ne fut pas celui qu'il attendait, car bien qu'il variât ses expériences, il ne fut dans toutes les occasions capables d'obtenir que des faits qui prouvaient qu'il y avait en œuvre un pouvoir qui n'était celui d'aucun être humain présent. Mais, en plus du pouvoir il se manifestait une intelligence, et il fut ainsi poussé à croire que des existences non humaines communiquaient avec lui.

Il est souvent affirmé par ceux qui ne croient point à ces phénomènes, que nul homme de science ne les a examinés. Cela n'est point vrai. Quiconque ne s'est pas enquis des faits n'a aucun droit même à avancer une opinion sur le sujet tant qu'il ignore ce qui a été accompli par d'autres en tant que recherches ; et pour ne plus ignorer cela, il lui sera nécessaire de lire soigneusement, entre autres ouvrages, « *l'Investigation Expérimentale des Manifestations Spiritiques*, » de Hare, qui a passé par cinq éditions. C'est un volume de 460 pages in-8°, imprimé très fin, et il contient en outre des détails sur les expériences de l'auteur, de nombreuses discussions sur des questions philosophiques, morales et théologiques, qui témoignent d'une grande finesse et d'une puissante logique.

Les expériences de Hare furent faites toutes avec des médiums non publics, et les préparatifs étaient imaginés de telle sorte que le médium ne pouvait positivement, dans les conditions d'épreuve, ni produire les mouvements, ni diriger les communications qui s'ensuivaient. Par exemple, la table par ses mouvements déterminait la révolution d'un index au-dessus d'un alphabet tracé sur un disque or, quand le médium ne pouvait voir le disque, l'index se mouvait parmi les lettres jusqu'à déchiffrer des communications intelligentes et exactes. Et lorsque les mains du médium étaient placées sur un plateau de métal parfaitement plan, supporté par des billes de métal exactement sphériques, si bien que même la plus faible impulsion ne pouvait

être communiquée par lui à la table, pourtant celle-ci se déplaçait encore aisément et intelligemment. Dans un autre cas, les mains d'un médium étaient tenues en suspens dans l'eau de manière qu'elles ne fussent aucunement en contact avec le meuble sur lequel était posé le vase d'eau, et pourtant, au commandement, une force de 18 pounds¹² était exercée sur le meuble, comme l'indiquait une balance à ressort (voir pages 40 à 50).

Un espace considérable est consacré aux communications reçues par le moyen des appareils ci-dessus désignés, communications décrivant la vie future des êtres humains et, autant que peut en juger mon propre sens, ces tableaux, pris dans leur ensemble, nous offrent un aperçu de la vie spiritique plus élevé, et en même temps plus rationnel et plus congru que ceux proposés par n'importe quelle religion ou philosophie ; du reste ils sont certainement plus susceptibles de moraliser, et inculquent très fortement l'importance qu'il y a à cultiver au plus haut degré possible toutes les facultés mentales dont nous sommes doués. Même s'il était un moyen de prouver que la source prétendue surhumaine de ces communications est une supercherie, je maintiendrais encore que, basées sur leur propre mérite, elles nous donnent les idées les meilleures, les plus nobles, les plus logiques et les plus acceptables d'une vie future et constituent les plus efficaces encouragements à l'avancement intellectuel et moral et je sommerais tout penseur d'examiner le livre à ce seul point de vue avant de se prononcer contre lui.

Je vais produire maintenant, très brièvement, le témoignage de plusieurs gentlemen Anglais intelligents et très connus, sur des faits d'une nature similaire constatés par eux-mêmes.

7. Témoignages d'écrivains et d'hommes de professions libérales sur les faits du moderne spiritualisme

T. Adolphe Trollope a fait son éducation à Oxford, et il est l'auteur bien connu de nombreux ouvrages de haute valeur dans les genres de la relation de voyage, de la fiction, de la biographie, de l'histoire. En 1855 il écrivit à M. Rymer, d'Ealing, une lettre que publia le Morning Advertiser, et qui est reproduite à la page 252 des Incidents de ma Vie (deuxième édition) ; il y dénonce l'inexactitude et la mauvaise foi du récit répandu par Sir David Brewster au sujet de phénomènes produits en la présence de tous deux, chez M. Rymer, et il conclut en ces termes : « Je ne remplirais pas, cher Monsieur, la pleine obligation exigible de moi, il me semble, en telle occurrence, si je terminais sans déclarer solennellement qu'après maintes et maintes facilités de constater et d'examiner les phénomènes déterminés, ou occasionnés, par M. Home, je suis absolument convaincu que, quelles que puissent être leur origine, et leur cause, et leur nature, ils ne sont dus à nulle fraude, machinerie, jonglerie, illusion ni tricherie de sa part. »

Derechef, dans une lettre à l'Athenoem, huit ans plus tard (datée de Florence, 21 mars 1863), il dit : « J'ai assisté à bien des « séances » de M. Home en Angleterre, à beaucoup d'autres dans ma propre maison à Florence, à quelques-unes encore chez un de mes amis dans la même ville... Or, voici ma déposition : j'ai vu et vérifié des faits matériels, complètement inexplicables, à mon sens, par aucune des lois physiques connues et généralement reçues. Et je rejette sans hésiter la théorie qui considère de tels phénomènes comme obtenus par des moyens familiers aux plus experts d'entre les professeurs de prestidigitation. »

Une opinion si positive, émise par un homme d'une telle autorité, qui durant huit ans a eu des occasions répétées de se trouver en face des manifestations, de les scruter et de méditer sur elles, doit à coup sûr être tenue pour infiniment plus valable que l'avis opposé, si

¹² Le Pound équivaut à 453 grammes 593 (N. D. T.)

fréquemment avancé par ceux qui n'ont pas du tout vu de ces manifestations se produire en leur présence, ou seulement une ou deux fois.

James M. Gully, Médecin, auteur de *Névropathie et Névrose, de Traitement Simple de la Maladie, de l'Hydrothérapie dans les Maladies Chroniques*. De cette dernière œuvre l'Athenoeum dit : « Il est évident que le livre du Dr Gully a été écrit par un homme très versé dans les études médicales. Cet ouvrage est de beaucoup le plus scientifique que l'on ait vu sur la question. » Le Dr Gully était l'une des personnes présentes à la célèbre séance décrite dans le Cornhill Magazine de 1860 sous le titre : *Plus Etrange que la Fiction*, et il écrivit au journal le Morning Star une lettre confirmant l'entière vérité de cet article. « Je puis, dit-il, certifier aussi positivement qu'il est possible, que le récit fait dans l'article : Plus Etrange que la Fiction, est correct dans chacun de ses détails ; que les phénomènes y relatés se sont présentés effectivement lors de la réunion du soir et de plus que nul truc, machinerie, tour de passe passe ni autre artifice spécial n'ont produit ce que nous avons entendu et vu. Et de cela je ne suis pas moins convaincu que de l'objectivité des faits eux-mêmes. » Puis il entreprend de montrer l'absurdité de toutes les explications proposées pour des phénomènes comme le flottement de M. Home à travers l'atmosphère de la chambre, flottement vu et palpé par lui ; et l'accordéon jouant dans les mains de plusieurs personnes, souvent à trois yards¹³ de distance de M. Home. Mais le fait le plus important, c'est que le Dr Gully est devenu l'un des plus fervents amis de M. Home. Il reçoit M. Home chez lui fréquemment, et il a eu d'amples facilités d'éprouver les phénomènes en petit comité, et de saisir sans chance d'erreur l'énorme et compliqué système de tromperie, s'il y avait eu lieu. Pour beaucoup d'Esprits ce sera là, en faveur de la réalité des manifestations, une preuve plus puissante qu'aucun fait observé en une simple séance ou que toute l'insoutenabilité de l'assertion qui déclare la chose impossible.

William Howitt, l'auteur si connu de *La Vie Rurale en Angleterre*, de plusieurs études historiques témoignant de grandes recherches, de maints excellents ouvrages de fiction, et récemment d'une *Histoire de la Découverte de l'Australie*, a eu des occasions étendues d'examiner les phénomènes, et l'on peut difficilement le supposer incapable de juger de faits aussi palpables que ceux-ci :

« Une branche de géranium a été remise à Mme Howitt par une main invisible ; nous l'avons plantée, et elle a poussé ; il n'y a donc là nulle illusion, et rien de cette monnaie de fées qui se change en immondices et feuilles sèches. J'ai vu une main spiritique aussi distinctement que de tout temps j'ai vu ma main à moi. J'en ai touché une autre pendant quelques moments, tandis qu'elle m'offrait une fleur... Un soir dans la suite, une dame ayant désiré que la romance : *La Dernière Rose de l'Été* fût jouée par un Esprit sur l'accordéon, son souhait fut comblé immédiatement mais en si méchant style, que les assistants prièrent que l'on cessât ; ce qui fut fait mais peu après, évidemment par l'intervention d'un autre Esprit, l'accordéon fut emporté en l'air et suspendu au-dessus de la tête de la dame, et là, sans aucun support visible, sans qu'aucune action visible fût exercée sur l'instrument, l'air fut continué et achevé d'une manière tout à fait admirable, en vue et pour l'ouïe de tous¹⁴. » Ici le fait de ces spectateurs qui, parce qu'ils croient cette musique émanée d'une source surhumaine, n'en demeurent pas moins susceptibles d'apprécier lorsqu'elle est mauvaise ou bonne, ne parle-t-il pas décisivement en faveur de leur sang-froid et de la santé de leur jugement et l'occurrence n'est-elle pas de celles que les sens des mortels ordinaires sont parfaitement capables de vérifier ?

¹³ Le yard équivaut à 0 m. 914. (N. D. T.)

¹⁴ Lettre de William Howitt à M. Barkas, de Newcastle, reproduite dans le livre de Home : *Incidents de ma Vie*, page 189 de la deuxième édition.

L'Honorable Colonel Wilbraham adressa à M. Home la lettre suivante, que j'extraits du *Spiritual Magazine* :

46, Brook Street, 14 avril 1863.

« Cher M. Home, C'est avec grand plaisir que j'atteste avoir suivi plusieurs séances en votre présence, chez deux de mes amis intimes et chez moi-même, et y avoir vu des phénomènes semblables à ceux décrits dans votre livre, phénomènes que j'estime n'avoir été certainement produits à l'aide d'aucun truc ni de quelque connivence que ce soit. Les chambres où ils se produisaient étaient toujours parfaitement éclairées et il m'était impossible de ne pas avoir foi en le témoignage de mes propres sens. Croyez-moi votre, très sincèrement,

« E. B. WILBRAHAM. »

S. C. Hall, membre de l'Académie Ecossaise, Avocat, Editeur de l'Art Journal, et très connu dans les cercles littéraires, artistiques et philanthropiques, a écrit au *Spiritual Magazine* (page 336 de l'année 1863) la lettre suivante :

« Monsieur, suivant l'exemple du Colonel Wilbraham, je désire affirmer ma croyance en les manifestations énoncées par M. D. D. Home (Incidents de ma Vie). J'ai moi-même vu presque tous les prodiges qu'il rapporte ; les uns en sa présence, les autres avec d'autres médiums, d'autres sans l'aide d'aucun médium (Mme Hall et moi étant seuls). Il n'y a pas longtemps, j'aurais avoué mon scepticisme à l'égard de tout miracle ; j'en ai vu tant, que maintenant ma foi de Chrétien, non seulement n'est plus en question, mais est une entière et solennelle conviction. De ce bien incalculable je suis redevable au Spiritualisme et ce m'est un strict devoir de publier quel est le pouvoir de cette doctrine pour montrer le bonheur et pour le donner. Ce devoir, pour l'instant, peut être limité à une déclaration de confiance en M. Home. Votre, etc.,

« S. C. Hall. »

Nassau William Senior, le feu Maître de Chancellerie, et à deux reprises Professeur d'Economie Politique à l'Université d'Oxford, était, ceci surprendra beaucoup de personnes, de ceux qui se convertirent à la réalité objective de ce que tant de gens, du haut de leur science transcendante, affirment n'être qu'une grossière illusion. Dans ses *Essais Historiques et Philosophiques* (pages 256-266 du tome II), il donne un soigneux précis de la somme et du genre des évidences qui parlent en faveur de la Phrénologie, de l'Homoeopathie et du Mesmérisme, et il conclut ainsi : « Personne ne peut douter que des phénomènes tels que ceux-là soient dignes d'être observés, relatés et classés, et que nous appelions du nom de Mesmérisme ou d'un autre terme la science qui se propose cette tâche, c'est là une simple question de nomenclature. Parmi ceux qui pratiquent cette science il peut se trouver des observateurs négligents, des énonciateurs compromettants, des systématisateurs téméraires; leurs erreurs et omissions peuvent attarder le progrès de la connaissance, mais ils ne l'arrêteront point. Et nous en avons la certitude, avant la fin de ce siècle, les prodiges qui aujourd'hui n'embarrassent pas moins ceux qui admettent que ceux qui repoussent le moderne Mesmérisme, seront rangés dans une classe définie, et on les estimera déterminés par des lois fixes en d'autres mots, ils seront devenus matières à une science. »

Ces vues nous préparent à l'assertion suivante, donnée dans le *Spiritual Magazine*, à la page 336 de l'année 1864, et qui sans doute peut être démentie par qui de droit, au cas où elle serait inexacte : « Nous n'avons plus qu'à ajouter, comme dernier hommage aux talents et qualités

de M. Senior, que par une longue enquête et maintes expériences, il avait acquis la foi en le pouvoir et les manifestations spiritiques. M. Home fut fréquemment son hôte, et M. Senior devant ses amis ne faisait nullement secret de ses croyances. Ce fut lui qui recommanda à MM. Longmans la publication du récent ouvrage de M. Home, et il autorisa l'insertion dans ce livre, sous initiales, d'un des faits frappants qui y sont rapportés, fait advenu à un de ses plus proches et plus chers parents. »

Dans son récent ouvrage sur *le Châtiment Futur, l'Immortalité et le Moderne spiritualisme*, le Révérend William Kerr, agrégé de Médecine, Bénéficiaire de Tipton, donne ainsi son témoignage sur les faits : « Celui qui écrit ces pages a, durant un temps considérable, appliqué à ces matières une grande attention, et il est en mesure d'affirmer en toute assurance, d'après son expérience personnelle et des épreuves répétées, que les phénomènes allégués par le Spiritualisme ne sont, quant à l'immense majorité, les produits de l'imposture ni de l'illusion. Ils sont réels, et cela dans l'acception la plus étendue. Les prodiges auxquels lui-même a assisté, dans l'isolement parfait de son propre foyer, avec seulement un petit nombre d'amis choisis et sans même avoir, au grand jamais, vu un médium public, sont à beaucoup d'égards pleinement identiques à n'importe lequel de ceux dont on a imprimé le récit troublant. »

Thackeray, si froid homme du monde et caustique analyste de la nature humaine qu'il fût, ne pouvait résister à l'évidence de ses sens en cette matière. M. Weld, à la page 180 de son *Dernier Hiver à Rome*, rapporte que, au cours d'un dîner, peu après la publication dans le *Cornhill Magazine* de l'article intitulé : *Plus Etrange que la Fiction*, on reprochait à M. Thackeray d'avoir permis l'insertion d'un travail tel. Lorsqu'il eût tranquillement écouté tout ce qui pouvait être dit sur ce sujet, Thackeray répliqua : « Pour vous qui n'avez probablement jamais vu aucune manifestation spiritique, il est certes très bien de parler comme vous faites ; mais si vous aviez vu ce dont j'ai été témoin, vous tiendriez une opinion différente. » Alors il se mit à informer M. Weld et la compagnie, qu'à New-York, sur la fin d'un repas de réception, il vit la large et pesante table à manger, couverte de carafons, de verres et d'un dessert complet, s'élever d'un bond à deux pieds du parquet, et il estima que le *modus operandi* était une force spiritique, car nulle jonglerie imaginable, il le déclarait, n'avait été, ni ne pouvait être employée en cette occasion et il se sentit si convaincu que la puissance motrice était surnaturelle, que sur-le champ il donna son adhésion à la vérité du Spiritualisme et c'était en conséquence qu'il avait accepté l'article sur la séance de M. Home.

Le feu Chancelier, Lord Lyndhurst, était un autre éminent converti du Spiritualisme. On lit dans le *Spiritual Magazine*, à la page 519 de l'année 1863 :

« Il fut un soigneux et scrupuleux observateur de tous les faits qui venaient à sa connaissance, et contre quelque fait que ce soit il n'avait de partialité ni de prévention, et durant les entrevues répétées qu'il a eues avec M. Home, il se persuada entièrement de la proximité du monde spirituel et du pouvoir qu'ont les Esprits de communiquer avec leurs frères encore incarnés. Quant à l'objectivité des seuls phénomènes physiques, il ne faisait point difficulté de la confesser dans la plus pleine acception et, à l'inverse de beaucoup, il ne tenait point davantage secrète sa conviction, comme ses amis peuvent l'attester. »

L'Archevêque Whately fut un Spiritualiste. M. Fitz-Patrick nous apprend dans ses *Mémoires de Whately* que l'archevêque a eu foi en le Mesmérisme presque depuis sa jeunesse, et en la double vue et le Spiritualisme sur la fin de sa vie. « Il allait d'un extrême à l'autre, jusqu'à avouer une croyance implicite à la double vue et à décider une dame qui avait ce don à devenir pensionnaire chez lui et les derniers actes de sa vie furent de fervents essais à faire tourner des tables et d'exaltantes productions de coups frappés spiritiquement. » Ce qui, traduit en langage clair, signifie que l'Archevêque scruta les faits avant de trancher contre leur

possibilité et que s'étant par une expérimentation personnelle convaincu de leur réalité, il vit leur immense importance et poursuivit l'investigation avec ardeur.

Le Dr Elliotson, qui pendant bien des années fut un des plus déterminés adversaires du Spiritualisme, fut, avec le temps, converti par l'irrésistible logique des faits. M. Coleman écrit dans le *Spiritual Magazine*, à la page 216 de l'année 1864 : « Je suis, me disait le Dr Elliotson, et c'est avec son assentiment que je fais cette déclaration, aujourd'hui absolument persuadé de l'objectivité des phénomènes. Pourtant je ne suis point prêt à admettre qu'ils soient dus à l'action d'Esprits. Je ne nie point qu'on puisse les attribuer à une cause telle, puisque je suis incapable de rendre par aucune autre hypothèse raison satisfaisante de ce que j'ai vu. Les suppositions que l'on a faites pour expliquer ces phénomènes ne me contentent point, mais je désire pour l'instant réserver mon opinion sur ce point. Je suis libre, toutefois, de dire que je regrette que la latitude d'étudier ces questions ne se soit pas offerte à moi à une période moins avancée de ma vie.

Ce que j'ai vu en ces derniers temps a produit une profonde impression sur ma pensée, et la constatation de l'objectivité de ces manifestations, quelle que soit leur cause, tend à révolutionner mes idées et sentiments sur la plupart des sujets. »

Le Capitaine Burton, l'explorateur de La Mekke et de la Cité du Lac-Salé, n'est pas homme à se laisser duper par une « grossière supercherie » ; pourtant notons ce qu'il dit à propos des Frères Davenport que l'on prétend avoir été si souvent démasqués. Dans une lettre au Dr Ferguson publiée par celui-ci, le Capitaine Burton déclare qu'il a vu ces manifestations dans les circonstances les plus favorables, en séances privées, les spectateurs étant tous sceptiques, les portes verrouillées, et les cordes, rubans et instruments de musique fournis par ces personnes elles-mêmes. Et il continue : « La redingote de M. W. Fay lui fut enlevée alors qu'on lui avait par prudence lié pieds et mains, et une allumette frottée au même instant nous montra les deux médiums solidement attachés, et la redingote flottant en l'air vers l'autre côté de la chambre. Dans des circonstances strictement identiques, la redingote d'un autre gentleman fut endossée à M. Fay. » Et il conclut ainsi : « J'ai passé une grande partie de ma vie dans les pays d'Orient, et j'y ai vu maints magiciens. Dernièrement il m'a été donné d'assister aux représentations de MM. Anderson et Tolmaque. Ces derniers exécutent, comme le veut leur profession, d'adroits escamotages, mais ils ne tentent pas ce que MM. Davenport et Fay réussissent à faire. Finalement j'ai lu et écouté toutes les explications que l'on a proposées au public anglais sur les « trucs » Davenport, eh bien, croyez-moi, si quelque chose me faisait entreprendre ce bond terrible « de la matière à l'Esprit », ce serait l'extrême et complète déraison des raisons par lesquelles on explique les manifestations. »

Le Professeur Challis, le Plumierian-Professeur d'Astronomie à Cambridge, est à peu près la seule personne, qui, à ma connaissance, ait affirmé sa croyance en plusieurs de ces phénomènes, uniquement d'après le poids des attestations en leur faveur. Dans une lettre au *Clérical Journal* de Juin 1862, il dit :

« Bien que je n'aie aucun fondement d'observation personnelle pour prêter crédit à ces mouvements de tables que l'on affirme spontanés, j'ai été incapable de résister à la somme considérable de témoignages qui sur de tels faits sont venus de tant de sources indépendantes les unes des autres, et d'un si énorme nombre de témoins. L'Angleterre, la France, l'Allemagne, les Etats-Unis d'Amérique et la plupart des autres nations de la Chrétienté ont apporté simultanément leur contingent d'évidences... Bref, les attestations ont été si abondantes et si parfaites, qu'il faut, ou admettre les manifestations telles qu'on les représente, ou renoncer à la possibilité de certifier quelque fait que ce soit par une déposition humaine. »

8. La théorie du spiritualisme

Beaucoup de mes lecteurs se trouveront, sans nul doute, accablés par les occurrences étranges, et en apparence surnaturelles, qui sont portées ici à leur connaissance. Ils demanderont que, si vraiment elles doivent être acceptées comme faits, on montre qu'elles forment une part du système de l'univers, ou du moins qu'elles se rangent sous une hypothèse plausible.

Il est une hypothèse, vieille en son principe fondamental, neuve dans maints de ses détails, qui rassemble tous ces phénomènes en un département de la nature jusqu'ici ignoré de la science et vaguement médité par la philosophie et cela sans entrer d'aucune manière en lutte avec la science la plus avancée ou la philosophie la plus élevée. Selon cette hypothèse, ce que, faute d'un terme meilleur, il nous faut appeler l'« Esprit », est la partie essentielle de tous les êtres sensitifs, dont le corps constitue seulement la mécanique et les instruments par le moyen de quoi ils perçoivent et ils agissent sur les autres êtres et sur la matière. C'est l'« Esprit » seul qui sent, qui perçoit, qui comprend, qui acquiert la connaissance, qui raisonne, qui désire, bien qu'il ne puisse faire tout cela que par l'entremise de l'organisme auquel il est lié et dans une exacte proportion avec la nature de celui-ci. C'est l'« Esprit » de l'homme qui est l'homme. L'Esprit est la pensée ; le cerveau et les nerfs sont simplement la batterie et le télégraphe magnétiques, par l'office de quoi l'Esprit communique avec le monde extérieur.

Bien que l'Esprit soit en général inséparable du corps organisé auquel il donne la vie animale et intellectuelle (car les fonctions végétatives de l'organisme ne se maintiennent pas sans l'Esprit), il n'est pas très rare de rencontrer des individus constitués de telle sorte que leur Esprit puisse percevoir indépendamment des organes corporels de la sensation, ou soit susceptible de quitter, partiellement ou peut-être même complètement, le corps pour un temps et de retourner à lui ensuite. A la mort il abandonne le corps à jamais. L'Esprit tout comme le corps a ses lois, et ses facultés ont des limites définies. Il communique avec l'Esprit plus aisément qu'avec la matière, et dans la plupart des cas il ne saurait percevoir ni agir sur la matière, sans le médium ou intermédiaire d'un Esprit incorporé. L'Esprit qui a vécu et évolué ses potentialités sous l'enveloppe d'un corps humain, conserve, lorsqu'il s'est séparé de ce corps, ses antérieurs modes de pensée, ses antérieurs penchants, sentiments et affections. La nouvelle condition d'existence est une continuation naturelle de l'ancienne. Il n'y a nulle acquisition soudaine de neuves propensions mentales, nulle révolution de la nature morale. Précisément ce que l'Esprit a fait de soi-même, ou ce qu'il est devenu, au cours de son incarnation, il est cela lorsque par sa désincarnation il aborde de nouvelles conditions de vie. Il est le même que précédemment quant au caractère, mais il a acquis de nouvelles facultés physiques et mentales, de nouveaux modes de manifester ses sentiments moraux, une plus ample capacité d'accroître ses connaissances matérielles et spirituelles. La grande loi de « continuité », dont M. Grove, dans sa récente adresse à l'Association Britannique lors de la session de Nottingham, a si habilement montré qu'elle se fait sentir dans le domaine entier de la nature, est donc, selon la théorie Spiritualiste, pleinement applicable à notre passage à un état d'existence plus avancé et au progrès que nous y poursuivons, opinion qui devrait se recommander de soi-même aux hommes de science, comme essentiellement prouvable, et qui contraste d'une manière frappante avec les doctrines des théologiens, lesquelles placent un gouffre immense entre les natures mentale et morale de l'homme dans la condition présente et dans la condition future de l'existence.

Cette hypothèse, considérée comme une simple spéculation, est aussi cohérente et intelligible que peut l'être quelque spéculation que ce soit sur un tel sujet. Mais elle prétend être plus qu'une spéculation, puisqu'elle est employée à expliquer et interpréter cette énorme accumulation de faits dont quelques exemples seulement ont été donnés ici, et à fournir une théorie de l'état futur de l'homme, plus intelligible, plus solide, plus harmonieuse, que celles jusqu'à présent offertes tant par la religion que par la philosophie.

Et d'abord, quant à l'interprétation des faits, dans les plus élémentaires phénomènes du magnétisme animal, alors que les muscles, les sens, les idées du sujet sont asservis à la volonté de l'opérateur, l'Esprit agit sur l'Esprit par l'intermédiaire d'une relation spéciale entre les facultés magnétiques ou vitales des deux organismes et c'est ainsi que le magnétiseur est à même d'affecter par sa volonté à la fois la pensée et le corps du sujet et de produire en celui-ci, pour un temps, un monde idéal. Dans le phénomène plus élevé de la « double vue pure », l'Esprit semble en quelque sorte délié des entraves du corps, et se trouve en mesure de percevoir par d'autres procédés que ceux des sens ordinaires. Dans l'état de clairvoyance encore plus transcendant appelé le « voyage mental », l'Esprit paraîtrait quitter le corps (tout en lui demeurant uni par un lien fluide) et traverser des étendues terrestres jusqu'à n'importe quelle distance, communiquant avec des personnes en des contrées éloignées s'il a quelque indice par lequel il puisse distinguer ces personnes, et sans doute par la médiation de leur organisme, percevant et décrivant les éventualités qui s'offrent autour d'elles.

Dans certaines conditions l'Esprit désincarné est capable de se former à soi-même, de l'émanation de corps vivants mis en une relation magnétique spéciale avec lui, un corps visible et, dans certaines conditions encore plus favorables, ce corps peut être rendu tangible. Voilà comme se produisent tous les phénomènes de la « médiumnité ». La gravité est surmontée par une forme de magnétisme vital déterminée entre l'Esprit et le médium ; des mains visibles ou des corps visibles sont créés, qui parfois écrivent, dessinent, ou même parlent. C'est de cette façon que des individus décédés viennent à communiquer avec les amis qui leur ont survécu, ou bien qu'au moment de la mort l'Esprit apparaît très visible, et quelquefois tangible, à un être cher en pays lointain. Lesquels phénomènes se présenteraient tous beaucoup plus fréquemment, si les conditions qui seules rendent la communication possible étaient plus générales, ou plus recherchées.

Il semble donc que tous les faits étranges, niés par tant de gens parce qu'on les suppose « surnaturels », peuvent être attribués à l'action d'êtres d'une nature mentale identique à la nôtre, d'une nature qui, en fait, est la nôtre, mais plus avancée d'un degré dans le long voyage à travers l'éternité. La trivialité et le fantasque des actes de certains de ces Esprits désincarnés, n'a pas lieu de nous étonner, si nous considérons les myriades d'êtres humains triviaux et fantasques qui chaque jour deviennent Esprits, et qui conservent, au moins pour un temps, leur caractère humain dans leur nouvel état. Mais l'on peut nier absolument que les actes et communications d'Esprits (admettant que ces manifestations émanent d'une source telle) soient généralement triviaux. Si nous voyons deux ou trois personnes faisant des gestes bizarres en gardant un silence parfait, nous penserons probablement que ce sont des idiots; mais s'il se trouve que deux d'entre elles soient sourdes et muettes, et que toutes les trois conversent par un langage de signes, nous comprendrons de suite que leurs gesticulations ne sont pas intrinsèquement plus absurdes que les mouvements de nos lèvres et de nos traits lorsque nous parlons. De même, si nous parvenons à concevoir que les Esprits dans la plupart des cas ne peuvent communiquer avec nous que selon certains modes très limités, nous verrons que la véritable trivialité consiste à objecter contre un mode quelconque de commerce mental qu'il est trivial ou grossier. Et encore, quant à la matière des communications dont il est dit qu'elles sont généralement indignes d'un Esprit, la question réelle est de savoir si elles sont généralement telles qu'elles n'eussent pas été dignes du même Esprit alors qu'il était incarné. Nous n'oublions pas, en outre, que la plupart du temps l'Esprit a d'abord à convaincre de son existence l'expérimentateur, et dans beaucoup de cas à lutter par-là avec un puissant préjugé contre la réelle possibilité d'une communication spiritique, ou même d'une réelle existence de l'Esprit. Et le fait incontestable que des centaines et des milliers de personnes ont été converties de la sorte par les phénomènes auxquels ils ont assisté en la présence de médiums, montre que, si triviaux qu'ils puissent être, ces phénomènes sont bien

propres à convaincre beaucoup de cerveaux, et à les amener à recevoir et à approfondir les phénomènes plus élevés, qu'autrement ils n'auraient jamais pu être induits à examiner.

Cette hypothèse de l'existence de l'Esprit, tant dans l'homme que hors de l'homme, et de la possible et effective intercommunication de ses deux états, doit être jugée exactement de la même façon que nous jugeons toute autre hypothèse : d'après la nature et la variété des faits qu'elle rassemble et qu'elle interprète, et d'après l'absence de tout autre mode d'explication pour une si vaste classe de phénomènes. Toutefois, la réalité des faits est une chose, l'excellence de l'hypothèse en est une autre, et trouver un vice dans l'hypothèse n'est pas établir l'inexistence des faits. Je maintiens qu'à présent les faits ont été prouvés de la seule manière par laquelle des faits sont susceptibles d'être prouvés, c'est-à-dire, par les témoignages concurrents d'observateurs probes, impartiaux et soigneux. La plupart des manifestations peuvent être attestées par un enquêteur sérieux. Elles ont résisté depuis vingt six ans à l'épreuve du ridicule et d'un examen sévère ; leurs adhérents ont augmenté d'année en année sans discontinuer et, ces adhérents appartiennent à tous les rangs de la société et à toutes les professions, à toutes les sortes d'intellectualité et à tous les degrés de talent enfin, il n'est pas encore une seule individualité qui, s'étant vouée à une observation minutieuse de ces phénomènes, ait nié leur objectivité. Ce sont là les caractères d'une vérité nouvelle, et non d'une illusion ou d'une imposture. Les manifestations sont donc prouvées.

Avant d'entreprendre de considérer la nature de la doctrine que développe le Spiritualisme, je désirerais dire quelques mots d'un récent ouvrage d'un philosophe bien connu, ouvrage où les faits du Spiritualisme sont pour la majeure part admis, bien qu'ils soient interprétés par une hypothèse différente de celle que j'ai brièvement exposée ici. M. Charles Bray, auteur de la *Philosophie de la Nécessité, de l'Education des Sens*, etc., vient de publier un petit volume intitulé : *De la Force et de ses Corrélatifs moraux et mentaux*, et de ce qui est supposé régir toute la phénoménalité, avec des spéculations sur le spiritualisme et autres conditions anormales de la pensée. La dernière moitié du livre est entièrement consacrée à l'examen des faits du Moderne spiritualisme et à une tentative de les expliquer d'après des principes philosophiques. M. Bray nous apprend qu'il n'a lui-même assisté qu'à un petit nombre de manifestations, mais que pourtant ce petit nombre a suffi à le persuader qu'elles pouvaient être réelles. Il semble se reposer davantage sur l'écrasant témoignage, touchant les faits, d'hommes d'une intelligence reconnue et sur les faits eux-mêmes qui sont de nature à ne pas pouvoir être récusés. Il avait sans doute été amené à ce système de pensée, moins sceptique que ne l'est habituellement celui des écrivains philosophiques, par sa connaissance de cas de double vue, de l'un desquels il donne comme suit son expérience : « J'ai entendu une jeune fille, dans l'état mesmérisme, décrire minutieusement tout ce qui était vu par une personne avec qui elle était en rapport et, dans certains cas, plus que ce qui était vu ou pouvait être vu, comme les initiales dans une montre qui n'avait pas été ouverte, et aussi décrire des personnes et des scènes distantes, que j'ai ensuite découvertes avoir été correctement détaillées en dehors d'une possibilité de doute. »

A en juger par les ouvrages mentionnés dans son livre, M. Bray semble n'avoir qu'une connaissance limitée de la littérature du Spiritualisme, ce qui est d'autant plus à regretter qu'il a une si minime expérience des phénomènes. Il n'est donc guère dans une position à formuler une hypothèse satisfaisante. Il considère pourtant qu'il en a offert une qui « expliquera comment de tels faits sont naturels », bien qu'il admette qu'il n'a point opéré cet examen pénétrant qui, seul, l'eût autorisé à décider que les faits sont naturels et qu'ils sont dus à la fraude ou à l'illusion personnelle. La théorie qu'il propose n'est pas du tout aisée à présenter en peu de mots. Il dit que la force qui a produit les phénomènes du Spiritualisme est une émanation de tous les cerveaux des assistants, le médium en accroissant assez l'intensité pour permettre à tous les autres individus présents d'entrer en communion avec elle, et l'intelligence

nouvelle à chaque personne de la compagnie est celle de quelque cerveau dans le lointain, agissant par cette source sur la pensée du médium ou d'autres membres de la réunion (p. 107). Il parle encore d' « une atmosphère mentale ou cogitative, résultat de la cérébration, mais privée de conscience jusqu'à ce qu'elle vienne à se réfléchir dans notre propre organisme » (p. 98). Il me semble que cette théorie a le malheur de tomber sous l'objection d'être inintelligible. Comment comprendrons nous une « émanation de tous les cerveaux des assistants », une « atmosphère cogitative », produisant force et mouvement, formes visibles et tangibles, communications intelligentes par sons ou déplacements, et tous les autres phénomènes variés imparfaitement esquissés dans ces pages ? Comment cette « inconsciente atmosphère cogitative » forme-t-elle une main visible, tangible, productrice de force, qui peut apporter des fleurs, écrire ou exécuter des mélodies complètes sur un instrument ? Cela rend-il même compte des phénomènes plus simples, et pourtant merveilleux encore, de la double vue ? Qu'il nous soit permis de prendre un des cas les mieux vérifiés de ceux observés par le Dr Gregory. Des devises enfermées dans des coquilles de noix sont achetées à un magasin et le « clairvoyant » les lit exactement. Or, nous pouvons affirmer avec certitude que, dans ce cas, nulle pensée humaine ne connaît la coquille de noix particulière dans laquelle est enclose chaque devise. Alors comment la théorie d'une « émanation de tous les cerveaux des assistants » ou de l'influence exercée sur le sujet, grâce à l'intermédiaire de cette émanation, par « quelque cerveau dans le lointain », explique-t-elle la lecture de ces devises ? Si cette « émanation » a le pouvoir de les lire elle-même et de les communiquer, comment pouvons nous lui refuser la personnalité et en quoi diffère-t-elle de ce que nous appelons Esprit ?

Si la théorie de « l'Esprit » est, comme le dit le professeur De Morgan, « pesamment difficile », la théorie de l' « émanation cérébrale » ne l'est-elle pas davantage encore ? Je prétends donc que l'hypothèse de M. Bray n'est point soutenable et que nulle supposition, si ce n'est celle de pensées personnelles, existant tout autant sans qu'avec le corps humain, et capables, dans certaines conditions seulement, d'agir sur nous et sur la matière, n'est susceptible d'expliquer la classe entière de ces phénomènes. Et une telle supposition, je le maintiens, a l'avantage d'être à la fois intelligible et philosophiquement prouvable.

Il est néanmoins très satisfaisant de voir un philosophe de l'importance de M. Bray, reconnaître absolument que le sujet présente en soi assez de réalité pour exiger, à l'effet de rendre compte des phénomènes, une théorie soignée. Cela seul est une preuve de la nature convaincante de l'évidence en faveur de ces faits que nos hommes de science négligent d'examiner comme a priori absurdes et impossibles. L'apparition du livre de M. Bray indiquerait peut-être qu'un changement s'est opéré dans l'opinion publique à l'égard de la double vue et du Spiritualisme, et cela rendra certainement un bon service en attirant l'attention du public sur une classe de phénomènes qui semble, plus que toute autre, préparée pour conduire à la solution partielle des plus difficiles de tous les problèmes, l'origine de la conscience et l'essence de la pensée.

9. Les enseignements moraux du spiritualisme

Nous avons maintenant à examiner si ce vaste ordre de phénomènes qui prétend nous mettre en communication avec des êtres ayant traversé une autre phase d'existence, nous enseigne quelque chose qui puisse nous rendre des hommes plus sages et meilleurs. Pour moi je crois qu'il en est ainsi, et je vais m'efforcer d'exposer, aussi brièvement que possible, ce que sont réellement les doctrines du moderne spiritualisme.

L'hypothèse du Spiritualisme, non seulement rend raison de tous les faits et est la seule qui y réussisse, mais elle est de plus remarquable en tant qu'associée à une théorie d'un futur état d'existence, laquelle théorie est la seule jusqu'ici proposée au monde, qui soit susceptible de se

recommander tout à fait à la pensée philosophique moderne. Il y a dans la masse des manifestations et communications qualifiées de « spiritiques », un accord général et un caractère d'harmonie qui ont déterminé l'épanouissement d'une nouvelle littérature et l'institution d'une nouvelle religion. Les principes capitaux de cette religion sont : que après la mort l'Esprit de l'homme survit en un corps fluide, doué de facultés nouvelles, mais mentalement et moralement identique dans son individualité à ce qu'il était alors que la chair le revêtait. Qu'il commence dès ce moment un cours de progressions en apparence sans fin, dont la rapidité est juste proportionnelle au degré où les facultés mentales et morales ont été exercées et cultivées durant la vie terrestre. Que son bonheur ou son malheur relatifs dépendront entièrement de lui-même ; juste dans la proportion où ses facultés humaines élevées ont pris part à tous ses plaisirs ici-bas, il se trouvera satisfait et heureux dans une condition d'existence où elles auront leur exercice le plus plein. Alors celui qui a dépendu de son corps plus que de sa pensée dans ses jouissances, éprouvera, quand ce corps aura disparu, un manque douloureux, et il lui faudra lentement et péniblement développer sa nature intellectuelle et morale jusqu'à ce que l'exercice en devienne facile et agréable. Ni châtiments ni récompenses ne sont mesurés par un pouvoir extérieur, mais la condition de chacun est la conséquence naturelle et inévitable de sa condition ici-bas. Il repart du niveau de développement moral et intellectuel auquel il s'est élevé durant son séjour sur terre.

Et ici encore nous avons un complément frappant aux doctrines de la science moderne. Le monde organique a été poussé à un haut degré d'évolution, et a toujours été maintenu en harmonie avec les forces de la nature extérieure, par la grande loi de la « survivance du plus apte », agissant sur des organisations qui varient constamment. Dans le monde spiritique, la loi de la « progression du plus apte » entre en jeu, et pousse en ininterrompue continuité cette évolution de la pensée humaine qui a été commencée ici.

La communion de l'Esprit avec l'Esprit est dite avoir lieu par lecture de pensée et sympathie, et s'offrir parfaite entre ceux dont les êtres sont en harmonie l'un avec l'autre. Ceux qui diffèrent amplement ont une faculté de mutuelle communication faible ou nulle, et ainsi sont constituées des « sphères » qui sont des divisions, non seulement de l'espace, mais de l'organisation sympathique sociale et morale. Les Esprits des « sphères » supérieures peuvent se manifester, et se manifestent parfois, à volonté, à ceux des sphères inférieures mais ces derniers ne peuvent se manifester à leur gré à leurs frères plus élevés. Comme néanmoins il est pour tous une progression éternelle, laquelle dépend uniquement de la puissance de volonté employée à développer la nature spiritique, il n'existe pas d'Esprits mauvais, mais les Esprits de méchants hommes, et mêmes les pires progressent sûrement bien que lentement. La vie dans les sphères supérieures offre des beautés et des jouissances dont nous n'avons aucune conception. Les idées de beauté et de puissance arrivent à être réalisées par la volonté, et le cosmos infini devient un champ, où les plus hauts développements de l'intellect peuvent s'ouvrir à l'acquisition de connaissances illimitées.

On pensera peut-être que je donne ici simplement mon propre idéal d'une vie future, mais il n'en est point ainsi. Chaque assertion que j'ai faite est dérivée de ces sources méprisées, la table tournante, l'écriture ou le langage dans l'état de transe. Et pour montrer que je n'ai rendu justice ni aux idées elles-mêmes, ni à la manière dont elles nous sont souvent transmises, je joins quelques extraits des messages oraux d'un des « médiums à transe » les mieux doués, Mme Emma Hardinge.

Dans sa communication sur l' « Enfer », elle résume comme suit son récit de notre progression à travers les sphères : « Nous avons parlé de la nature de cette sphère et de ses habitants, d'après les connaissances des Esprits qui résident encore dans l'Enfer. Voulez-vous recevoir une définition immédiate de votre condition personnelle, et apprendre où vous-même devez demeurer, et ce que seront votre vêtue, et votre logis, votre ambiance, votre

physionomie, vos occupations ? Tournez vos yeux vers ceci, et demandez ce dont vous avez été instruit et ce que vous avez fait dans ceci, l'école pour les sphères de la région spiritique. Là, là est une aristocratie, et même un rang royal et des grades variés, mais l'aristocratie est celle du mérite, et la royauté celle de l'âme. C'est seulement le sage véritable qui gouverne, et comme l'âme la plus sage est celle qui est la meilleure, et comme la sagesse la plus véritable est l'amour le plus élevé, ainsi la royauté de l'âme est de vérité et d'amour. Et dans le monde spiritique toutes les connaissances de cette terre, toutes les formes de la science, toutes les révélations de l'art, tous les mystères de l'espace, doivent être compris. L'âme exhaussée qui est alors tout à fait prête à s'élancer vers un état supérieur à l'Enfer, doit connaître tout ce que cette terre peut enseigner, et avoir pratiqué tout ce que les Cieux requièrent. L'Esprit jamais ne quitte la sphère terrestre avant qu'il ne soit complètement imbu de toute la vie et de toutes les notions de cette planète, sa sphère. Et bien que le progrès puisse être commencé ici-bas, et que pas une bribe de ce que nous apprenons, pensons ou cherchons ici, ne soit perdue, pourtant toute œuvre doit être terminée sur la planète, et nulle âme ne saurait prendre son essor, en vue de sa perfection, pour ce que nous appelons le Ciel, avant d'avoir passé par la Terre et l'Enfer, car c'est seulement après avoir pleinement achevé ce pèlerinage, que vous vous tiendrez préparé à entrer dans les nouvelles et ineffables gloires du céleste royaume, là- bas. »

Le philosophe ou l'homme de science pourrait-il peindre de soi-même un idéal d'une vie future plus parfait que celui-là ? Cela ne se recommande-t-il pas à lui comme ce qu'il souhaiterait, s'il pouvait par ses vœux former son propre avenir ?

Pourtant c'est l'enseignement de ce qu'il raille, de ce qu'il qualifie d'imposture ou d'illusion, de trucs de fripons ou de délire d'aliénés, le moderne spiritualisme.

Je cite un autre passage de la même communication, et je demande à mes lecteurs de comparer la modestie du premier paragraphe avec les prétentions d'infaillibilité habituellement étalées par les prêcheurs de nouvelles fois ou de nouvelles philosophies :

« Il est vrai que l'homme est fini et imparfait de là vient que ses paroles sont trop fréquemment dictées par ses propres perceptions, si étroites, et que ses vues sont limitées par sa propre capacité, si bornée. Mais comme vous le jugez, ainsi également devez-vous « juger les anges ». Les Esprits ne vous offrent que le témoignage de ceux qui ont progressé d'un degré au-delà de l'humanité, et ne demandent de l'homme nulle créance qui ne doive être sanctionnée par la raison et le jugement humains. Puis, les Esprits disent que leur monde est comme l'âme ou l'essence spirituelle et sublimée de ce monde humain, le vôtre, que, quant à le localiser, le monde spirituel s'étend tout autour de cette planète, comme toutes sphères spirituelles enveloppent de leurs zones ou ceintures toutes les autres planètes, terres, et corps de l'espace, jusqu'au point où la sphère de l'une rencontre celle de l'autre, et en se rejoignant ainsi elles forment un vaste et harmonieux système de mondes naturels et spirituels, par l'univers entier. »

Voici comme sont dépeints les effets du vice et des passions déchaînées :

« Ces Esprits se sont incrustés d'une fatale passion pour le vice, mais, hélas ! Ils habitent un monde où ce ils ne trouvent nul moyen de la satisfaire. Là est le joueur, dont l'âme est embrasée de l'ardent amour du gain; il plane autour des joueurs de la terre, et, tel un invisible tentateur, aspire à reproduire les joies maintenant perdues de la funeste partie. Le sensuel, l'homme violent, l'Esprit cruel et colère ; tous ceux qui se sont abreuvés de crimes, ou qui ont sali leur âme avec ces noires souillures de déshonneur qu'ils s'imaginaient en vain n'atteindre que leur corps seulement, tous ceux-là, incapables désormais de mener leur vie de vices terrestres, mais conservant à leur âme la tache implacable, et tourmentés du désir inéluctable bien qu'inassouvi, du désir des péchés coutumiers et ainsi ces Esprits étreints, enchaînés par la férocité de leurs propres passions dans l'esclavage de désirs criminels sans espoir, errent autour de ceux qui les attirent, comme l'aimant appelle l'aiguille, par des inclinations vicieuses

similaires aux leurs mêmes. Mais, direz-vous, l'âme, en tentant autrui, doit ainsi s'enliser plus profondément dans le crime. Sans doute, mais souvenez-vous qu'un autre point de la doctrine spiritualiste est l'enseignement universel du progrès éternel. »

Et alors elle se met à dépeindre en un langage animé comment ces Esprits aussi, avec le temps, perdent leurs passions furieuses, et apprennent à faire le premier pas sur le sentier ascendant de la connaissance et de la vertu. Mais il me faut quitter ce sujet, car je veux donner un extrait de la communication, due à la même dame si bien douée, sur la question : « Qu'est-ce que l'Esprit ? » et ce sera un exemple de l'éloquence élevée et de la beauté morale dont sont inspirés tous ses discours :

« Si faible et même, pour quelques-uns de nous, si insignifiant que semble le témoignage du monde spirituel, ses lueurs phénoménales sont des clartés qui nous révèlent dans leur ensemble ces grandes vérités. Là nous voyons les éclairs premiers des facultés de l'âme, qui outrepassent si amplement les lois de la matière; cette continuité de l'existence de l'âme et son triomphe sur la mort ; le pouvoir qu'a notre propre Esprit incarné de communiquer avec le monde invisible qui nous entoure et ses diverses forces occultes.

La double vue, la clairaudience, la prophétie, la transe, la vision, la psychométrie et la guérison magnétique ; combien grandiose et merveilleuse apparaît l'âme, investie même dans sa prison terrestre de toutes ces lumineuses puissances si pleines de glorieuses promesses pour ce que nous serons, lorsque les portes de la geôle de matière s'ouvriront larges et donneront à l'Esprit la liberté ! Oh ! belles jeunes filles, dont les formes d'un charme suprême sont les gemmes du diadème de la nature, n'oubliez pas que lorsque la main généreuse du grand Créateur adorna votre printemps gemmé de la radiance des fleurs de l'été, il enchâssa dans cet écrin de splendeur nuancée, une âme dont la gloire doit survivre au dépérissement de toutes choses terrestres, et persister dans le bonheur ou la peine, suivant que votre famille l'aura imprégnée de beauté ou souillée de la hideur du crime, à l'âge où les printemps ne reviennent plus, et où les étés s'évanouissent dans l'immense et immuable jamais plus. Levez vos yeux de la poussière ravissante aujourd'hui, qui demain va être répugnante dans la corruption du trépas, et contemplez l'âme toujours vivante que vous, et non le destin, devez parer de grâces impérissables. Souvenez-vous que vous êtes des Esprits, et que les heures de votre vie terrestre ne vous sont accordées que pour modeler et façonner ces Esprits à l'éternité. Jeunes hommes, qui aimez à développer les muscles de votre pensée et à lutter, gladiateurs des batailles mentales, pour les couronnes du triomphe scientifique, que sont-elles toutes ces palmes auprès des conquêtes éternelles qui vous appellent dans les champs de science illimitée qu'offrent les royaumes de l'immortalité ? Avancez par toute la terre, et que cela vous soit un but, mais seulement pour atteindre aux collèges plus nobles, plus élevés, de la vie jamais éteinte, et usez des aspirations mortelles comme d'instruments pour orner vos âmes de la splendeur qui jamais ne s'efface, mais que vous-mêmes devez conquérir à présent ou dans l'avenir, avant d'être prêts à passer en qualité de Gradés dans les Gymnases de la science éternelle. Comprendre que nous sommes des Esprits et que nous vivons pour l'immortalité, connaître et s'assurer les accès de celle-ci, n'est-ce pas, pour le Spiritualiste, la page la plus noble, bien que la dernière épanouie, que Dieu nous ait révélée ? La véritable mission du Moderne spiritualisme n'est elle pas de lire et de comprendre cette page ? Mais tout autre est la base phénoménale de la science qui nous donne la certitude que l'Esprit vit. C'est une grande aspiration et un but du Moderne spiritualisme, de connaître ce qu'est l'Esprit, et ce qu'il doit faire, comment il vive mieux afin qu'il puisse plus sûrement se revêtir des purs voiles blancs d'une immortalité lavée de tout péché humain et de toute grossièreté terrestre. »

Les enseignements de Mme Hardinge concordent en substance avec ceux de tous les médiums plus développés, et je demande s'il est probable que ces instructions aient émané des dogmes contradictoires d'une bande d'imposteurs ? Et ceci ne semble pas une solution plus admissible,

de dire qu'elles ont été produites « inconsciemment » par les cerveaux d'hommes hallucinés et de femmes débiles, puisqu'il est palpable pour tout lecteur que ces doctrines diffèrent essentiellement dans chacun de leurs détails de celles prêchées et crues par n'importe quelle secte de chrétiens modernes.

Cela est bien évident par leurs affirmations touchant la condition de l'humanité après la mort. Dans les rapports sur une vie future, donnés par les meilleurs médiums ou grâce à leurs entremises, et dans les visions reçues de personnes décédées par les clairvoyants, les Esprits sont uniformément représentés sous l'aspect d'êtres humains, et leurs préoccupations comme analogues à celles des habitants de la terre. Or, dans la plupart des descriptions ou peintures du ciel offertes par la religion, ils sont figurés comme des êtres ailés, reposant sur des nuages ou entourés par eux, et usant leur temps à jouer de harpes d'or, ou à chanter, prier et adorer perpétuellement devant le trône de Dieu. Comment se fait-il, si les visions et communications en question ne sont que la refonte en une forme nouvelle, par une imagination malade, d'idées préexistantes ou préconçues, comment se fait-il que ces notions populaires ne soient jamais reproduites ? Comment se fait-il que, le médium fût-il un homme, une femme ou un enfant, fut-il ignorant ou instruit, fût-il Allemand, Anglais ou Américain, il puisse s'offrir une seule et même représentation consistante de ces êtres extra-humains, contradictoire avec les notions que la foule se forme de ces êtres, mais telle qu'elle s'accorde étonnamment avec la moderne doctrine scientifique de la « continuité » ? J'estime que ce petit fait constitue de soi-même un argument puissamment corroborant de ceci, qu'il y a quelque réalité objective dans ces communications. Tous les cultes populaires, toutes les notions reçues d'un futur état d'existence, ignorent pareillement un côté important de la nature humaine, un côté qui a une large part dans le bonheur de notre existence présente. Le rire et les idées qui le produisent, ne sont jamais considérés comme continuant à se présenter dans le monde spirituel. Toutes les formes de joviale gaîté, d'Esprit étincelant, et cet humour qui est souvent parent du pathétique, et maints des sentiments supérieurs de notre nature, sont également bannis du Ciel Chrétien.

Pourtant, si ces émotions et toutes celles connexes s'effacent de notre essence lorsque nous « dépouillons ce bandeau mortel », comment nous reconnaitrons nous, comment conserverons nous notre identité ? Un poète, écrivant dans le Spectateur sur la mort d'Artemus Ward, demande avec raison :

« Est-il allé au pays où l'on ne rit point,

Cet homme qui nous divertit tous ?

La mort ne se montre-t-elle que comme un silence futur,

Sans les sons qui charment et sans les sons qui épouvantent ?

Une fois closes, les lèvres n'ont-elles plus d'usage,

N'ont-elles plus de jouissance, les oreilles délicates,

Le cœur s'est-il tari pour la beauté

Comme les yeux l'ont fait pour les larmes ? »

Eh bien, il est digne de remarque que les communications que le spiritualiste tient pour les paroles véritables de nos amis décédés, nous donnent pleine assurance que les caractères individuels de ceux-ci demeurent intacts que la joie, l'Esprit, le rire et toutes autres émotions humaines et sources de plaisir humain, sont encore conservés par eux, et que même ces menus incidents de la vie domestique qui devenaient une source d'innocente gaieté lorsqu'ils s'offraient à nous dans le temps de notre incarnation, sont toujours susceptibles d'exciter des sentiments agréables. Et cela a été considéré par certains comme une objection à la réalité de ces communications, au lieu d'en être estimé comme une frappante confirmation, ainsi que cela est positivement. La continuité a été la loi prééminente de notre développement mental, et cette loi retombe sur ceux qui voudraient interrompre brusquement cette continuité pour

prouver leur thèse. Ils n'ont jamais même essayé de montrer qu'elle s'accorde avec les faits ou avec les analogies de la nature.

Les croyances populaires et les doctrines spiritualistes ne diffèrent pas moins les unes des autres en ce qui concerne la Divinité. Nos modernes instituteurs religieux soutiennent qu'ils savent énormément de choses touchant Dieu, ils définissent minutieusement et critiquent ses divers attributs ; ils pénètrent ses mobiles, ses sentiments, ses opinions; ils expliquent exactement ce qu'il a fait et pourquoi il a agi ainsi, et ils déclarent qu'après la mort nous devons nous réunir à lui, le voir et le connaître. Dans l'enseignement des « Esprits », on ne trouve pas un mot de tout cela. Ils nous apprennent qu'ils communiquent avec des intelligences plus élevées qu'eux-mêmes, mais de Dieu ils ne connaissent réellement rien de plus que nous. Ils disent qu'au-dessus de ces intelligences supérieures, il en est d'autres supérieures de plus en plus, suivant une gradation en apparence infinie, mais que, autant qu'ils le peuvent savoir, nulle compréhension absolue de la Divinité elle-même n'est réclamée par qui que ce soit d'entre elles. Est-il possible, si ces communications « spiritiques » ne sont que l'œuvre des cerveaux d'êtres humains faibles, superstitieux ou illusionnés, qu'elles contredisent aussi complètement à l'une des croyances les plus fermes et les plus chères des âmes superstitieuses et des âmes religieuses, et qu'elles s'accordent avec cette philosophie la plus transcendante (dont la plupart des médiums n'ont jamais ouï parler), laquelle affirme que nous ne saurions connaître rien de l'Être tout puissant, éternel, infini, absolu, qui, pour des intelligences finies, doit nécessairement demeurer, non seulement inconnu et inconnaissable, mais même impensable.

Il est souvent demandé : « Qu'a fait le Spiritualisme, quels nouveaux faits, quelle information utile les prétendus Esprits ont-ils jamais donnés à l'homme ? »

La véritable réponse à cette interrogation est probablement qu'il n'est aucunement de leur mission de donner à l'homme connaissance de ce que les facultés de celui-ci le mettent en mesure d'acquérir par lui-même et de ce que ses efforts sincères le rendent susceptible d'obtenir entre les choses qui ont part à son éducation et à sa préparation à la vie spirituelle. De directs enseignements en matière de faits sont, néanmoins, donnés occasionnellement, comme le montrent abondamment les récits du Spiritualisme par exemple, la récente découverte d'une inépuisable provision d'eau pure dans la grande cité de Chicago (par faute de quoi cette ville était notoirement insalubre), obtenue par un puits artésien, foré sur les conseils d'un médium, après avoir été déclaré impraticable par des hommes de science. Ces faits et tous leurs similaires sont, d'ailleurs, invariablement niés sans enquête. Je préfère donc appuyer les revendications du Spiritualisme sur son utilité morale. Je voudrais montrer les milliers d'individus qu'il a convaincus de la réalité d'un autre monde, les nombreuses personnes qu'il a induites à vouer leur vie aux œuvres de philanthropie, l'éloquence et la poésie qu'il nous a données et la grande doctrine qu'il nous enseigne d'une vie future toujours progressive. Ceux qui examineront sa littérature reconnaîtront ces faits. Ceux qui ne scruteront par eux-mêmes ni les livres ni les phénomènes du Spiritualisme, devraient au moins s'abstenir de passer jugement sur une matière dont ils sont, de leur propre aveu, et volontairement, ignorants.

Le sujet dont je me suis efforcé de tracer ici une esquisse en peu de pages qui seront peut-être lues, alors que des volumes plus considérables resteraient non ouverts, est de beaucoup trop large et trop important pour qu'une telle manière de le traiter lui ait rendu justice.

J'ai été obligé de laisser entièrement de côté toute mention des preuves historiques de phénomènes similaires constatés en succession ininterrompue depuis les âges les plus éloignés jusqu'au présent jour. Je ne pouvais faire allusion à l'expansion du Spiritualisme sur le continent avec ses nombreux convertis éminents. Je ne pouvais non plus en référer à tant d'hommes de science et de médecins, qui ont été convaincus de sa vérité, mais n'ont point rendu publique leur foi. Mais je prétends avoir montré qu'il y a lieu à une investigation, avoir

établi que ce n'est point un sujet qui puisse être plus longtemps dédaigneusement moqué comme indigne d'un moment d'attention. Je me sens moi-même si confiant en l'authenticité et réalité objective de maints des faits rapportés ici, que je risque la question entière pour l'opinion de quelque homme de science désireux d'arriver à la vérité, s'il voulait seulement consacrer deux ou trois heures par semaine pendant quelques mois à un examen des manifestations, avant de formuler une opinion; car, je le répète à nouveau, pas un seul individu ne s'y est attaché, qui ne l'ait fait sans devenir persuadé de la réalité de ces phénomènes. Je maintiens donc finalement, que si nous considérons le nombre immense et le caractère élevé de ses adeptes, l'énorme accumulation et l'authenticité de ses faits, ou la noble doctrine d'une vie future qu'il a élaborée, ce que l'on appelle le surnaturel, développé dans les manifestations du magnétisme animal, de la double vue et du Moderne spiritualisme, est une science expérimentale, dont l'étude doit ajouter grandement à notre connaissance de la véritable nature de l'homme et de ses intérêts les plus élevés.

10. Notes sur des expériences personnelles

Dans la première édition de cet essai je n'ai inséré aucune de mes propres observations, parce que je n'avais alors assisté en ma demeure privée et sans l'intervention de médiums payés, à nul fait de nature à persuader mes lecteurs. Ayant eu depuis l'opportunité d'examiner le sujet dans des conditions plus favorables, je vais rendre compte de mes premières expériences personnelles, compte dont beaucoup de mes amis sont assez aimables et illogiques pour dire qu'à leurs yeux il aura plus de poids que tous les autres témoignages auxquels j'ai fait allusion. Je commencerai par ce qui m'a d'abord conduit à des recherches en dehors de l'enceinte de ce qui est généralement reconnu comme science.

Mes premières expériences en quelqu'une des matières traitées en ce petit ouvrage, datent de 1844, époque où j'enseignais dans un collège de l'un des Comtés du Centre. M. Spencer Hall faisait alors des conférences sur le Mesmérisme, et il visita notre ville ; plusieurs de mes élèves et moi allâmes l'entendre. Nous fûmes tous grandement intéressés. Quelques-uns des garçons les plus âgés tentèrent de magnétiser un de leurs plus jeunes camarades et réussirent; moi-même je trouvai que certains d'entre eux, sous mon influence, présentaient maints des fort curieux phénomènes auxquels nous avions assisté à la conférence. Je fus intensément captivé par le sujet, et le poursuivis avec ardeur, appliquant de nombreuses expériences à prévenir toute déception et à éprouver la nature de l'influence. Beaucoup des détails de ces expériences sont encore gravés dans ma mémoire aussi vivement que si c'était éventualités d'hier; je vais brièvement donner la substance de quelques-uns des plus remarquables.

I. Phénomènes durant la transe mesmérique

Je produisis l'état de transe sur deux ou trois garçons de douze à seize ans, avec une grande facilité, et je pus toujours m'assurer de sa réalité, d'abord par le retournement de la prunelle de l'œil dans l'orbite, de telle sorte que la pupille n'était pas visible lorsqu'on soulevait la paupière ; puis par le caractéristique changement de contenance enfin par la promptitude avec laquelle je pouvais déterminer catalepsie et perte de sensation dans quelque partie du corps que ce soit. Les plus remarquables observations durant cet état portèrent sur le phrénomesmérisme et la sympathie sensitive.

Plaçais-je mon doigt sur l'endroit de la tête correspondant à quelque organe phrénologique donné, la faculté correspondante se manifestait avec une perfection surprenante et même amusante. Pendant longtemps j'estimai que les effets produits sur le sujet avaient pour cause mon désir de voir se présenter telle manifestation particulière ; mais je trouvais par accident que lorsque, par ignorance de la situation des organes, je plaçais mon doigt sur un endroit

impropre, la manifestation qui s'ensuivait n'était point celle que j'attendais, mais celle qui convenait à la position touchée. Je m'attachai spécialement aux phénomènes de ce genre, et par des expériences faites dans l'isolement et le silence je me persuadai complètement que les effets n'étaient point dus à la suggestion, c'est-à-dire à l'influence de ma propre pensée. J'achetai pour mon usage personnel un petit buste phrénologique. Aucun des garçons n'avait la moindre connaissance de la phrénologie, ni le moindre goût pour cette science; pourtant, dès la prime tentative, presque chaque fois que je touchais un organe, et cela suivant n'importe quel ordre et en parfait silence, la manifestation correspondante se déclarait, trop saisissante pour être feinte, et la représentation des diverses phases du sentiment humain s'offrit ainsi à moi, plus admirable que celle dont les plus grands acteurs sont capables de nous donner spectacle.

La sympathie de sensation entre mon sujet et moi-même fut alors pour moi le phénomène le plus mystérieux que j'eusse jamais constaté, Je trouvai que lorsque je tenais la main de mon sujet il éprouvait exactement les mêmes sensations du toucher, du goût et de l'odorat, que j'éprouvais moi-même. J'avais déjà produit tous les phénomènes de la suggestion; je pouvais rendre mon sujet ivre avec un verre d'eau que je qualifiais de brandy, et le déterminer à se dépouiller de toute sa vêtue en lui affirmant qu'il brûlait. Mais ce fut bien autre chose. Je formais une chaîne de plusieurs personnes; à l'une des extrémités je plaçais le sujet, à l'autre, moi-même. Lorsque, dans un silence parfait, j'étais pincé ou piqué, le sujet immédiatement portait sa main à la partie correspondante de son propre corps, et se plaignait d'être pincé ou piqué aussi. Si je mettais dans ma bouche un morceau de sucre ou de sel, le sujet s'acquittait immédiatement de l'action de sucer, et bientôt montrait par gestes et paroles de la nature la plus expressive qu'il éprouvait la même sensation de goût que moi. Je n'ai jamais, jusqu'à présent, été contenté par aucune des explications données de ce fait par nos physiologistes. Ceux-ci s'arrêtent à la supposition que le garçon n'éprouvait aucune sensation du toucher ni du goût, mais acquérait par une extra naturelle acuité d'ouïe connaissance de ce que je ressentais à la peau ou au palais. Or il est contraire au résultat de toutes mes recherches que mon sujet ait joui de quelque extra naturelle acuité de cette espèce, et l'expérience était précisément conduite de manière à empêcher le garçon de recevoir par le moyen des sens ordinaires nulle notion de ce que je ressentais ou touchais.

II Phénomènes durant l'état de veille

Lorsqu'au bout de quelque temps ils eurent été entraînés à entrer dans l'état de coma, certains des garçons devinrent très sensibles durant leur ordinaire condition de veille. Je pus déterminer la catalepsie de l'un quelconque des membres avec grande facilité et de curieux petits faits montrèrent que la rigidité ainsi produite était réelle, et non imaginaire. Une fois, un garçon était dans ma chambre en un état de rigidité complète lorsque la cloche du dîner sonna. Je fis des passes précipitées pour relâcher le tronc et les membres, et nous descendîmes ensemble. Lorsqu'on l'eut servi, cependant, il trouva qu'il ne pouvait fléchir un de ses bras ; sans vouloir rien dire, il demeura immobile quelque temps, cherchant à attirer mes regards. Alors j'allai à lui, et par deux ou trois passes le rendis capable de manger son dîner. C'est là un fait curieux et important, parce que le garçon était descendu pensant qu'il était tout à fait normal. La rigidité n'était par conséquent en aucune manière causée par son « attente », puisqu'elle existait en opposition avec cette attente.

Sur ce garçon et sur un autre je pouvais produire promptement la perte temporaire de l'un quelconque des sens, comme l'ouïe ou l'odorat. Je pouvais même si complètement suspendre la mémoire, que le sujet ne parvenait pas, à ses grands dépit et confusion, à dire son propre nom. Et cela par rien de plus qu'une simple passe sur la face, en prononçant d'un ton de voix ordinaire : « Maintenant, vous ne pouvez plus me dire votre « nom ». Et lorsqu'il était resté

absolument embarrassé pendant quelques minutes, si je faisais une passe inverse et disais : « Maintenant, vous savez de nouveau votre « nom », toute sa contenance changeait, un regard de soulagement émanait de lui avec le soudain retour en sa mémoire des mots familiers.

Des faits tels que ceux-ci étaient à cette époque généralement imputés à une action et à une tricherie de la part des sujets, Aujourd'hui, ils sont admis par la plupart de nos physiologistes comme des phénomènes mentaux véritables, et on essaye de les expliquer par l' « abstraction » et la « suggestion » en niant toute action spécifique de l'opérateur sur le sujet. Cela me semble n'être vraiment pas du tout une explication; et je suis confirmé dans cette opinion quand je constate que ceux qui proposent cette interprétation nient la réalité de tous les faits qui ne s'accordent pas avec elle. A tous les phénomènes tels que le phrénomesmérisme, la sympathie sensitive, la double vue avérée, qui ont été laborieusement examinés et éprouvés par une vingtaine d'excellents observateurs, ceux qui font profession d'étudier tous les phénomènes de l'organisme et de la pensée de l'homme, refusent pourtant une place dans le répertoire des faits scientifiquement établis. Ces expériences personnelles m'ayant mis à même de découvrir les plus subtils indices du coma mesmérisme, j'ai saisi toute occasion d'assister aux phénomènes en public et en mon privé, et me suis tout à fait convaincu que, dans les plus remarquables manifestations, quelque tromperie que ce soit n'est, et ne peut être, employée que très rarement.

Comme le Dr Carpenter et d'autres hommes de science soutiennent encore l'opinion que tous les phénomènes transcendants du Spiritualisme qui ne sont pas de l'imposture sont dus à des impressions subjectives, analogues à celles produites sur les sujets par le magnétiseur, je relèverai ici, entre les deux classes de faits, certaines différences caractéristiques, telles que je les ai alléguées en réponse à M. E. B. Tylor, lettre publiée par Nature, page 364 de l'année 1872.

I. Le sujet magnétisé n'a jamais de doutes sur la réalité de ce qu'il voit ou entend. Il est comme un rêveur, à qui les circonstances les plus incongrues n'inspirent aucune idée d'incongruité, et il ne recherche jamais si ce qu'il pense et perçoit s'harmonise avec son ambiance positive. Il a, de plus, perdu le souvenir de ce qu'il était et de l'endroit où il se trouvait quelques moments auparavant ; il ne saurait nullement se rendre compte, par exemple, de la manière dont il s'est arrangé pour passer d'une salle de conférences à Londres, où il est venu en spectateur voilà une demi-heure, sur un steamer Atlantique au milieu d'un ouragan, ou dans une jungle tropicale en face d'un tigre. Les auxiliaires des séances de M. Home ou de Mme Guppy ne sont point dans cet état, nos adversaires eux-mêmes l'admettront, et cela du reste est démontré clairement par la presque invariable suspicion de fraude avec laquelle les phénomènes sont accueillis d'abord. Ils ne sont pas privés de toute mémoire quant aux éventualités immédiatement antérieures ; ils critiquent, ils examinent, ils prennent note, ils suggèrent des épreuves, toutes choses dont n'est jamais capable le sujet magnétisé.

II. Le magnétiseur a pouvoir d'exercer une action sur certains individus sensitifs (non pas sur des assemblées de monde, comme l'a prétendu M. Tylor), et toutes les expériences montrent que ceux qui sont ainsi sensitifs à l'égard d'un opérateur quelconque, ne sont qu'une faible proportion dans une réunion d'hommes, et même que presque toujours ils requièrent un entraînement préalable, avec une soumission à peu près passive à l'opérateur. Le nombre de ceux qui peuvent être influencés sans un tel entraînement préalable est très petit, probablement moindre que un pour cent. Mais il n'est point de limitation analogue pour la quantité de personnes qui constatent simultanément la majorité des phénomènes médianimiques. Les visiteurs de M. Home ou de Mme Guppy voient tous, quelque occurrence que ce soit d'une nature physique, cela est établi par les rapports de centaines d'assistants et même par le témoignage de maints sceptiques.

Les deux classes de phénomènes diffèrent donc fondamentalement ; pourtant il y a entre elles une connexion, mais dans un sens opposé à celui que l'on propose. Ce sont les médiums, non pas les spectateurs, qui sont des « sensitifs ». Ils sont presque toujours sujets à l'influence magnétique, et ils présentent souvent tous les phénomènes caractéristiques du coma, de la transe, de la rigidité et de la perception anormale. Inversement, la plupart des sujets sensibles au magnétisme sont presque toujours médiums.

Les dissemblances indiquées ici sont si radicales et si importantes, qu'il n'est pas nécessaire d'en dire davantage pour l'éclaircissement logique de ceux qui persistent à classer les deux phénomènes comme identiques. Mais la manière dont des hommes de haute éminence en viennent à voir un rapport entre tels et tels faits quand ce rapport existe en contradiction avec leurs théories favorites, sera illustrée plus loin par quelques exemples; consulter l'appendice de ce volume.

III. Expériences et épreuves touchant les phénomènes du moderne spiritualisme

Au cours de douze ans de voyages sous les tropiques, voyages consacrés à l'étude de l'histoire naturelle, j'entendis occasionnellement parler de phénomènes étranges que l'on disait se produire en Amérique et en Europe et auxquels on donnait le nom général de « tables tournantes » et de « lévitation spiritique ». Instruit par ma propre connaissance du Mesmérisme, qu'il y a des mystères relatifs à la pensée humaine, que la science moderne ignore parce qu'elle ne saurait les expliquer, je me déterminai à saisir la première opportunité, dès mon retour au foyer, d'examiner ces matières. Il est vrai, je devrais peut-être établir que durant vingt-cinq ans j'avais été un sceptique accompli quant à l'existence de quelque espèce d'intelligences que ce soit en dehors ou au dessus de l'humanité, et que je ne m'étais jamais arrêté un moment à la possibilité que les prodiges relatés par les Spiritualistes fussent littéralement vrais. Si j'ai à présent changé d'opinion, c'est simplement par la force de l'évidence. Nulle terreur d'une annihilation finale ne m'a jeté dans ce sujet ; nul désordonné désir d'une existence éternelle ne m'a amené à croire en des faits qui la rendent singulièrement probable, si même ils ne la prouvent effectivement. Au moins trois fois au cours des vingt-cinq dernières années je me suis trouvé face à face durant quelques heures avec l'imminence ou la probabilité de la mort, et ce que j'éprouvais en ces occasions était au plus une douce mélancolie à la pensée de quitter cette admirable et sublime terre pour m'enfoncer dans un sommeil qui ne pouvait pas connaître de réveil. Dans un état de santé ordinaire, je ne ressentais même pas cela. Je me mis donc à enquérir, étant complètement libre d'espairs autant que de craintes, parce que j'estimais que ma croyance ne pouvait point affecter la réalité, et avec une prévention forte même contre un mot tel que « l'Esprit », prévention que depuis j'ai hardiment vaincue.

Ce fut à l'été de 1865 que je fus témoin pour la première fois de quelqu'un des phénomènes de ce que l'on appelle le Spiritualisme, chez un ami sceptique, homme de science et avocat. Les seules personnes présentes étaient des membres de la famille même de mon hôte. Nous étions assis autour d'une table ronde de bonnes dimensions et avions les mains placées au dessus d'elle. Après une brève attente, de légers remuements commencèrent, non point les « tournoisements » ni les « trépidations » que l'on constate fréquemment, mais un mouvement doux et intermittent, pareil à des pas, qui au bout d'un moment emporta la table tout à fait à travers la chambre. Des coups frappés faiblement mais distinctement furent aussi entendus. Les notes suivantes, prises à cette époque, tendent à décrire exactement ce qui se passa :
« 22 juillet 1865. Assis avec mon ami, sa femme et ses deux filles, à une large table de jeu, en plein jour. Après une demi-heure environ, de légers mouvements furent perçus, et entendus de légers coups. Graduellement ils augmentèrent ; les coups devinrent très distincts et la table se

déplaça considérablement, nous obligeant tous à déranger nos chaises. Puis commença un curieux mouvement vibratoire de la table, presque comme le tremblement d'un animal vivant. J'en pouvais ressentir l'effet jusqu'à mes coudes. Ces phénomènes furent répétés avec des variantes durant deux heures. En nous y essayant ensuite, nous trouvâmes que nous ne pouvions volontairement remuer la table de la même manière sans une grande dépense de force, et nous ne pûmes découvrir aucun moyen possible de produire les coups tant que nos mains demeuraient sur la table. »

En d'autres occasions nous tentâmes l'expérience que chaque personne à son tour quittât la table, et nous constatâmes que les phénomènes continuaient identiques à ce qu'ils étaient auparavant, et les coups non moins que le déplacement du meuble. Une fois, je priai mes compagnons de s'écarter de la table l'un après l'autre ; les phénomènes se poursuivirent, mais leur violence décroissait à mesure que diminuait le nombre des assistants, et juste aussitôt que la dernière personne se fût retirée me laissant seul à la table, il y eut deux coups lourds frappés comme avec un poing sur le soutien ou pied du meuble, et je pus aussi bien sentir qu'entendre vibrer celle-ci. Nul de ceux qui étaient là, hormis moi-même, ne pouvait avoir fait cela, et certainement moi non plus je ne l'avais point fait. De telles expériences indiquaient clairement que tous étaient impliqués dans la production des frappements et remuements, et que s'il y avait quelque tromperie préméditée, la compagnie entière était engagée dans une conspiration contre moi. Un autre jour, nous restâmes assis une demi-heure à la grande table sans que se déclarât quelque manifestation que ce soit. Nous nous éloignâmes alors et prîmes la petite table ; immédiatement des coups commencèrent et ce meuble se déplaça. Après quelques instants nous retournâmes à la grande table, et au bout de peu de minutes les coups et les déplacements eurent lieu comme à la petite.

La table se mouvait presque toujours selon des courbes, comme tournant sur l'un des pieds, pour accomplir un déplacement progressif. Celui-ci était fréquemment inversé, et parfois rigoureusement alternatif, de telle sorte que la table voyageait à travers la chambre en décrivant des zigzags. Cela donne une idée de ce qui eut lieu avec plus ou moins de régularité au cours d'une quinzaine de séances.

Maintenant, il ne peut y avoir aucun doute là-dessus, l'ensemble des mouvements de la table pouvait avoir été produit par quelqu'une des personnes présentes sans que les autres l'eussent contrarié, mais nos expériences montrèrent que tel ne pouvait être toujours le cas; aussi n'avons-nous nul droit de conclure que ce fut toujours le cas. Les coups, d'autre part, il nous était tout à fait impossible de les produire. Il semblait presque qu'on pût les attribuer à l'action d'un grand ongle de doigt frappant le dessous du battant de la table. Comme toutes les mains étaient sur la table et mes yeux au moins constamment ouverts, je connaissais que les coups n'étaient dus aux mains de nul des assistants. Ils pouvaient positivement avoir été produits par les pieds à condition que ceux-ci fussent spécialement munis de quelque petite pointe dure pour taper avec ; mais s'il en avait été ainsi, les expériences déjà relatées montrent que tous eussent dû pratiquer la tricherie. Et le fait que souvent nous restâmes assis une demi-heure dans la même position sans que se manifestât le moindre son, et que les phénomènes jamais ne progressaient au-delà de ce que j'ai rapporté, m'induit à me prononcer très fortement contre la supposition qu'une famille de quatre personnes éminemment intelligentes et bien élevées, se soit occupée durant tant d'heures fastidieuses à exécuter ce qui serait une si piètre et si insensée tromperie.

La remarque suivante se rencontre à la fin des notes que j'ai prises à cette époque : « Ces expériences m'ont persuadé qu'il y a un pouvoir inconnu qui émane des corps d'un certain nombre de personnes placées en connexion par leur station assise autour d'une table ronde avec toutes leurs mains sur celle-ci ».

Quelque temps avant ces observations, j'avais rencontré un gentleman qui m'avait parlé de phénomènes extrêmement merveilleux constatés dans sa propre famille entre autres, le mouvement palpable de corps solides alors que personne ne les touchait ni ne se trouvait à leur proximité et il m'avait recommandé d'aller à Londres chez un médium public (Mme Marshall), où je pouvais voir des choses non moins surprenantes. Je cédai, et en septembre 1865 je commençai une série de visites à Mme Marshall. J'étais généralement accompagné d'un ami, excellent chimiste et mécanicien, et d'opinions profondément sceptiques. Ce que nous avérâmes peut être divisé en deux classes de phénomènes, phénomènes physiques, et phénomènes mentaux.

Les uns et les autres furent très nombreux et variés, mais je choisirai seulement de chaque espèce une petite quantité, qui sont d'une nature claire et définie.

1. Une petite table, sur laquelle étaient placées les mains de quatre personnes (y compris moi-même et Mme Marshall) s'éleva verticalement à environ un pied du parquet, et demeura suspendue pendant peut-être vingt secondes, temps durant lequel mon ami, qui était assis à nous regarder, put voir la partie inférieure de la table avec ses pieds librement suspendus au-dessus du plancher,

2. Nous étions assis à une large table, Miss T. se trouvant à ma gauche et M. R. à ma droite; une guitare dont il avait été joué dans la main de Miss T. glissa sur le parquet, passa par dessus mes pieds, et vint à M. R., le long des jambes de qui elle s'éleva d'elle-même jusqu'à ce qu'elle apparût sur la table. Moi et M. R. la surveillions soigneusement durant tout ce temps, et elle se comportait comme si elle eût été vivante elle-même, ou plutôt comme si un invisible petit enfant l'eût à grands efforts déplacée et soulevée. Ces deux phénomènes furent constatés en éclatante lumière du gaz.

3. Une chaise sur laquelle était assis un parent de M. R. fut soulevée avec la personne qui l'occupait. Dans la suite, comme ce parent revenait du piano, juste au moment où il allait s'asseoir dessus, et comme il la poursuivait, elle s'éloigna de nouveau. Lorsque cela fut arrivé trois fois, le meuble devint en apparence fixé au parquet au point que le parent de M. R. ne put la soulever. M. R. le saisit alors, et trouva que c'était seulement par un grand effort qu'il pouvait l'arracher du parquet. Cette séance eut lieu en pleine lumière du jour, par un après midi très clair, et dans une chambre au premier étage, avec deux, fenêtres.

Si étranges et irréels que ces quelques phénomènes puissent sembler aux lecteurs qui n'ont rien vu de ce genre, j'affirme positivement que ce sont des faits qui se sont présentés exactement tels que je les ai narrés, et qu'il n'y avait lieu à aucune tricherie ni illusion possibles. Dans chaque cas, avant, de commencer, nous retournions sans dessus dessous les tables et les chaises, et constatons que c'étaient d'ordinaires pièces d'ameublement, et qu'il n'y avait nulle connexion entre elles et le parquet ; et nous placions nos sièges où il nous plaisait avant de nous asseoir dessus. Plusieurs des phénomènes se présentèrent entièrement sous nos propres mains, et tout à fait hors de la portée du « médium ». C'étaient des réalités tout autant que le mouvement de clous se portant vers un aimant, et, l'on peut ajouter, réalités en elles-mêmes pas plus improuvables ni plus incompréhensibles.

Les phénomènes mentaux qui se présentèrent le plus fréquemment sont le déchiffrement des noms de parents ou d'amis de personnes présentes, de leur âge, et de n'importe quelles autres particularités les concernant. Ils sont spécialement incertains dans leur manifestation, bien que, lorsqu'ils réussissent, ils soient très concluants pour les personnes qui les constatent. L'opinion générale des sceptiques touchant ces phénomènes, est qu'ils dépendent simplement de la finesse et de l'habileté du médium à deviner les lettres qui forment le nom, par la manière dont les consultants appuient ou passent sur ces caractères, le mode ordinaire pour recevoir ces communications consistant pour la personne intéressée à parcourir un alphabet imprimé, lettre par lettre, des coups violents indiquant les lettres qui composent le nom

demandé. Je vais choisir quelques unes de nos expériences, qui montreront combien cette explication est loin d'être convenable.

Lorsque je reçus moi-même pour la première fois une communication, je pris un soin particulier d'éviter de donner aucune indication: je parcourus les lettres avec une constante régularité pourtant il y fut épelé correctement, d'abord, le lieu où mon frère est mort. Para ; puis son nom de baptême, Herbert et enfin, sur ma demande, le nom de l'ami commun qui fut le dernier à le voir, Henry Walter Bâtes. En cette occasion notre compagnie de six personnes visitait Mme Marshall pour la première fois, et mon nom, aussi bien que ceux du reste des assistants, étaient inconnus de cette dame, sauf un, celui de ma sœur, mariée, et dont le nom n'était donc point un guide pour arriver au mien.

En la même occasion, une jeune fille, parente de M. R., fut avertie qu'une communication allait lui être faite. Elle prit l'alphabet, et au lieu de pointer les lettres une à une, elle mut le crayon doucement le long des lignes avec la plus parfaite continuité. Je la suivais, et écrivais à mesure les lettres qu'indiquaient les frappements. Le nom obtenu était extraordinaire, les lettres disant : Thomas Doe Thacker. Je pensais qu'il devait y avoir une erreur dans la dernière partie ; mais le nom était Thomas Doe Thacker, le père de la jeune fille, chaque lettre étant exacte. Nombre d'autres noms, lieux et dates furent déchiffrés en cette occasion avec une égale justesse ; mais je donne ces deux seuls cas, parce que je suis sûr que là nulle clef n'était donnée par laquelle les noms eussent pu être devinés même par l'intelligence la plus extra naturellement aiguë.

En une autre occasion, j'accompagnais chez Mme Marshall ma sœur et une dame qui n'y était jamais allée, et nous eûmes une très curieuse illustration de l'absurdité qu'il y a à imputer le déchiffrement des noms à l'hésitation du consultant et à la finesse du médium. Cette dame souhaita que lui fût donné le nom d'un ami particulier décédé, et pointa les lettres de l'alphabet selon le procédé usuel, pendant que j'écrivais à mesure celles indiquées. Les trois premiers caractères furent y, r, n. « Oh ! dit la dame, cela n'a pas de sens; nous avons obtenu mieux tout à l'heure. » Juste en ce moment vint un e, et m'avisant je jugeai ce que c'était. « S'il vous plaît, dis-je, continuez, je comprends « cela. » La communication entière fut ensuite donnée ainsi : yrnehkcocffej. La dame ne s'y reconnaissait pas davantage, jusqu'à ce que je séparai de la sorte : yrneh kcocffej, ou Henry Jeffcock, le nom de l'ami qu'elle voulait, exactement épelé à l'envers.

Un autre phénomène, nécessitant l'emploi de force autant que d'intelligence, est le suivant : La table ayant été examinée au préalable, une feuille de papier à lettre fut marquée en secret par moi et placée avec un crayon de plomb sous le pied central du meuble, tous les assistants ayant leurs mains sur la table. Au bout de quelques minutes des coups furent entendus, et en prenant le papier j'y trouvai tracé d'une écriture légère : William. Une autre fois, un ami de province, totalement étranger pour le médium et dont le nom n'avait jamais été mentionné, m'accompagnait ; lorsqu'il eut reçu ce qui était donné pour être une communication de son fils, un papier fut mis sous la table, et après très peu de minutes nous y trouvâmes écrit : Charley T. Dodd, le nom exact. Dans de tels cas il est certain qu'il n'y avait aucune machinerie sous le meuble, et il reste simplement à demander s'il était possible pour Mme Marshall de quitter ses bottines, saisir le crayon et le papier avec ses orteils, écrire sur celui-ci avec celui-là un nom qu'elle avait à deviner, et remettre ses chaussures, le tout sans ôter ses mains de dessus la table ni donner aucune indication de quoi que ce soit de ses efforts.

Or, je cessai pendant quelques mois d'aller chez Mme Marshall, et m'attachai à produire les phénomènes en mon privé. Mon ami M. R. ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait le pouvoir de produire de faibles mouvements de la table, mais que ceux-ci n'étaient jamais de nature à persuader un observateur qu'ils n'étaient points produits, consciemment, ou inconsciemment, par nos propres muscles. Le style et le caractère des communications obtenues par ces

mouvements étaient cependant tels, qu'ils me convinquirent que nos propres pensées n'avaient nulle part dans leur composition.

Nous essayâmes parmi tous nos amis d'en trouver un qui eût pouvoir d'obtenir des coups distincts, classe de phénomènes qui nous apparaissait de beaucoup la plus satisfaisante, parce que nous ne pouvions les produire nous-mêmes, ni consciemment ni inconsciemment, dans les mêmes conditions. C'est en novembre 1866 que ma sœur découvrit qu'une dame vivant avec elle avait le don de déterminer des frappelements fermes et nets et autres curieuses manifestations et je commençai alors dans ma propre maison une série d'observations, dont je vais raconter brièvement les plus importantes. Quand nous nous asseyions à une large table de jeu sans tapis, avec les mains de nous tous sur elle, les coups débutaient généralement au bout de peu de minutes. Il semblait qu'ils fussent frappés à la partie inférieure du battant de la table, en différentes places de ce battant. Ils changeaient de ton et de force, depuis un son analogue à celui que l'on produit en tapant avec une aiguille ou un ongle long, jusqu'à d'autres pareils à des heurts de poing ou des claques données avec les doigts d'une main. Des bruits étaient entendus aussi, qui rappelaient des grattements d'ongle, ou le frottement d'un doigt mouillé appuyé très fort sur le bois. La rapidité avec laquelle ces sons étaient produits et variaient est très remarquable. Ils imitaient plus ou moins exactement des bruits que nous faisons avec nos doigts sur le dessus de la table ; ils marquaient la mesure à une mélodie sifflée par quelqu'un de la compagnie ; quelquefois, à notre demande, ils exécutaient eux mêmes un air très joli, ou suivaient correctement une main battant un air sur la table.

Quand des bruits tels sont entendus à maintes reprises dans une chambre à soi et bien éclairée, sur une table à soi, et toutes les mains dans la pièce restant visibles, les explications que l'on donne ordinairement de cela semblent complètement insoutenables. Naturellement la première impression, entendant quelques coups seulement, est que quelqu'un les tapes avec ses pieds. Pour mettre à néant ce soupçon, nous nous sommes en plusieurs occasions agenouillés autour de la table, et pourtant les coups ont continué, et non seulement nous les avons entendus comme s'ils étaient frappés sous le. Battant de la table, mais nous les avons sentis vibrer dans celle-ci. Une autre opinion est, que les bruits sont dus à des glissements de tendons ou à des craquements de jointures en certaines parties du corps du médium ; et cette explication, je crois, est la plus communément acceptée par les hommes de science. Mais sûrement, s'il en est ainsi, un cas peut être avancé où les os ou les tendons d'une personne puissent produire des sons pareils, des martèlements, des tambourinements, des crépitements, des grattements, des raclements, des frottements, et puissent répéter certains de ces sons assez rapidement pour suivre un à un les battements de doigts d'un observateur, ou marquer une mesure de musique; et de plus, où tous ces bruits doivent apparaître à chacun des assistants ne point provenir du corps d'un individu, mais de la table à laquelle il est assis, et qui vient souvent à vibrer lorsque les bruits sont entendus. Jusqu'à ce que se présente un tel cas il faut que l'on me pardonne de m'émerveiller de la crédulité de ceux qui acceptent une explication si absurde et si inadéquate.

Un phénomène encore plus remarquable, et que j'ai observé avec le plus grand soin et le plus profond intérêt, est le déploiement de force considérable dans des conditions qui excluent l'action musculaire de qui que ce soit de la compagnie. Nous nous tenions autour d'une petite table à ouvrage, dont le dessus a environ vingt pouces de large, et nos mains étaient placées, toutes closes et serrées, les unes contre les autres, auprès du centre. Au bout d'un temps très court le meuble oscilla de côté et d'autre, puis il sembla s'affermir sur soi-même, s'éleva verticalement de six pouces à un pied et demeura suspendu quinze ou vingt secondes à peu près, Durant ce temps, un ou deux d'entre nous purent frapper le meuble et appuyer dessus, car il opposait une résistance considérable. Nécessairement, la première impression est que le pied de quelqu'un soulevait la table. Pour répondre à cette objection, je préparai le meuble

avant notre seconde tentative sans en parler à personne, en glissant un fin papier de soie entre les supports à un pouce ou deux de la base du pilier de telle manière que quelque effort que ce soit pour insinuer le pied dût froisser ou déchirer le papier. La table s'éleva comme auparavant, résista à la pression exercée sur elle comme si elle eût reposé sur le dos d'un animal, s'abaissa vers le plancher, s'éleva de nouveau un instant après, et enfin retomba subitement, Alors je la retournai avec quelque anxiété et, à la surprise de tous les assistants, leur montrai la délicate feuille passée au travers, absolument inendommagée ! Trouvant que cette épreuve était ennuyeuse en ce que le papier ou le tissu devait être renouvelé chaque fois et était sujet à être brisé accidentellement avant l'expérience commencée, je construisis un cylindre de cercles et de lattes et le tendis de toile, La table fut placée à l'intérieur ainsi que dans un puits, et comme ce cylindre était haut d'environ dix-huit pouces, il tenait les pieds de tous et la toilette des dames à distance du meuble. Cet appareil ne gênait, en aucune manière le mouvement ascensionnel de celui-ci, et les mains du médium étant constamment fermées sous les yeux de l'assistance entière et demeurant simplement sur la surface de la table, il apparaissait qu'il y avait là en œuvre un pouvoir nouveau et inconnu. Ces expériences ont été maintes fois répétées par moi, et je suis sûr de la correction de mon récit de ces faits.

En deux ou trois occasions seulement, lorsque les conditions semblaient être exceptionnellement favorables, j'ai constaté un phénomène encore plus merveilleux. Pendant une séance à la grande table selon notre procédé habituel, je plaçais la petite table à environ quatre pieds d'elle, du côté le plus voisin du médium et de ma sœur. Après quelques instants, tandis que nous étions en conversation, nous entendions un bruit léger vers le petit meuble, et regardant de son côté nous trouvions qu'il se mouvait doucement à brefs intervalles, et qu'au bout d'un temps court il sautait subitement sur la grande table par le côté du médium, comme s'il était graduellement entré dans la sphère d'une puissante force attractive. Bientôt, à notre demande, il retombait sur le parquet sans qu'aucune personne l'eût touché, puis il s'agitait d'une manière étrange, presque ainsi que chose vivante, et comme s'il eût cherché des moyens d'aller de nouveau sur la table, il tournait ses pieds d'abord d'un côté et ensuite de l'autre. En une autre occasion un très large fauteuil de cuir qui se trouvait à au moins quatre ou cinq pieds du médium, roula soudain vers celui-ci après quelques faibles mouvements préliminaires. Il est sans doute aisé de dire que ce que je rapporte est impossible. Je maintiens que cela est rigoureusement vrai, et que nul homme, quel que soit son talent, n'a une connaissance assez épuisée des pouvoirs de la nature, pour s'en autoriser à user du mot impossible à l'égard de faits que moi et bien d'autres ont constatés à maintes reprises.

Un mercredi soir, 27 Février 1867, des phénomènes très remarquables se présentèrent. Les assistants étaient ma sœur et Miss Nichol (maintenant Mme Guppy), le père de celle-ci, M. H. T. Humphreys, et deux jeunes amis à moi, M. et Miss M. Ma femme et sa sœur, en outre, étaient assises dans la chambre, à nous regarder, à une certaine distance de la table. Il n'y avait pas de feu, et nous baissâmes le gaz juste assez pour donner une pénombre qui permît encore de voir toutes choses. Dès que nous fûmes tous à nos places, des coups furent entendus, qui indiquaient que les conditions étaient favorables. Nous fîmes apporter alors un simple verre à boire, qui fut placé sur le parquet entre Miss Nichol et son père, et nous demandâmes qu'il pût être frappé. Après une courte attente il fut doucement choqué avec un clair tintement. Cela bientôt se changea en un son semblable à celui qu'eussent produit deux verres heurtés faiblement l'un contre l'autre ; puis nous fûmes tous étonnés d'entendre successivement presque tous les bruits possibles qui peuvent être donnés par deux verres l'un dans l'autre, même le cliquetis de l'un tombant dans l'autre. Cela était à tous égards identiques aux sons que nous pouvions tirer de deux verres et de deux seulement, maniés de façons variées, et pourtant, j'étais tout à fait sûr qu'il n'y avait dans la chambre qu'un verre à boire, et les mains de chaque personne étaient distinctement visibles sur la table.

Nous reprîmes le verre pour le mettre sur la table, où il fut tenu à la fois par Miss N. et M. Humphreys, afin de prévenir toute vibration qu'il eût pu produire. Après un bref intervalle de silence nous entendîmes un son exquisément délicat pareil au frapement d'un verre son qui s'accrut jusqu'à des notes clairement argentines ainsi que le tintement d'une cloche de verre. Cela continua à des degrés variés durant quelques minutes, puis devint plus faible et graduellement mourut. Nous plaçâmes ensuite une grossière harpe de bambou de l'Archipel Malais sous la table, et, après plusieurs changements de position, les cordes résonnèrent aussi clairement et nettement qu'aucun de nous eût pu le faire avec ses doigts. Ayant obtenu un tel succès avec le verre nous demandâmes si la harpe pouvait aussi être imitée, et ayant reçu permission d'essayer, nous plaçâmes l'instrument également sur la table. Après peu de temps nous entendîmes vibrer de faibles sons, qui bientôt se changèrent en de très légers nasillements lesquels formaient une copie distincte des pincements de la harpe, quoique d'aucune manière avec autant de bonheur que dans le cas du verre à boire.

Nous fûmes informés par des coups selon la voie ordinaire que c'était par l'influence particulière de M. Nichol qu'était effectuée cette extraordinaire production de sons musicaux imitatifs sans aucun objet matériel. Je puis ajouter que l'imitation du bruit produit par deux verres était si parfaite, que quelqu'un de l'assistance retourna la table immédiatement après que nous l'eûmes quittée, sous l'impression que le pouvoir invisible avait apporté un second verre, mais aucun ne put être trouvé.

Il a été objecté que nous usions trop souvent de l'expression que les phénomènes par nous constatés « ne pouvaient avoir été possiblement produits par aucune des personnes présentes ». Je maintiens que dans ces circonstances ils ne le pouvaient point, et je persévérerai dans cette conviction jusqu'à ce qu'on les produise dans des conditions similaires et que l'on en explique le modus operandi.

J'ai depuis assisté à une grande variété de phénomènes, à quelques-uns desquels il est fait allusion dans d'autres parties de ce volume ; mais j'attache plus d'importance à ceux-là que j'ai soigneusement et fréquemment éprouvés, et qui me fournissent une base solide et positive d'après laquelle je puis juger de ce que d'autres rapportent ou de ce que j'ai moi-même vu dans des conditions moins favorables.

Chapitre III

Défense du moderne spiritualisme

Reproduit avec Notes et Additions de la « FORTNIGHTLY REVIEW »

Les ouvrages suivants sont les plus importants qui aient été utilisés pour la préparation de cet article : Le Juge Edmonds, Traités Spiritualistes, New-York, 1858-1860. Robert Dale Owen, Faux Pas sur les Frontières d'un Autre Monde, Trubner et Cie, 1861. Emma Hardinge, le Moderne spiritualisme Américain, New-York, 1870. Robert Dale Owen, la Région Discutée entre ce Monde-ci et l'Autre, Trubner et Cie, 1871. Rapport sur le Spiritualisme par le Comité de la société Dialectique de Londres, Longmans et Cie, 1871. Annuaire du Spiritualisme, Boston et Londres, 1871. Hudson Tuttle, Arcanes du Spiritualisme, Boston, 1871. The Spiritual Magazine, 1861-1874. The Spiritualist Newspaper, 1872-1874. The Médium and Daybraek, 1869-1874.

C'est avec une grande défiance de soi-même, mais sous un impérieux sentiment de devoir, que l'auteur accepte l'opportunité à lui offerte de soumettre aux lecteurs de la Fortnighthy Review un aperçu général d'un mouvement largement étendu que, bien que la plupart le traitent par le ridicule ou le mépris, il croit incorporer des vérités de la plus vitale importance pour le progrès humain. Le sujet à envisager est d'une telle amplitude, l'évidence qui le concerne est si variée et si extraordinaire, les préjugés qui l'entourent sont si invétérés, qu'il n'est point possible de lui rendre justice sans entrer dans un détail considérable. Le lecteur qui s'aventure à parcourir les pages suivantes aura donc sa patience mise à l'épreuve mais s'il est capable de repousser à l'écart ses idées préconçues de ce qui est possible et de ce qui est impossible, et dans l'acceptation ou le rejet de ce qui est proposé à son attention s'il veut peser sérieusement et se laisser guider uniquement par la nature du témoignage occurrent, l'auteur ose croire qu'il ne trouvera pas avoir mal employé son temps et sa patience.

Peu d'hommes, en cet âge affairé, ont loisir de lire de massifs volumes consacrés à des sujets spéciaux. En dehors des limites de leur profession ou de quelque étude particulière, ils acquièrent beaucoup de leurs connaissances générales par le moyen de la littérature périodique et, ceci est de règle, ils sont approvisionnés d'informations copieuses et exactes, bien que larges. Certains de nos meilleurs penseurs et travailleurs font connaître les résultats de leurs recherches aux lecteurs des magazines et des revues ; et il est rare qu'un écrivain dont les renseignements sont maigres ou obtenus de seconde main, soit autorisé à se présenter au public dans leurs pages comme instructeur autorisé.

Mais à l'égard du sujet que nous sommes sur le point de considérer ici, cette règle n'a point été suivie jusqu'à présent. On a refusé, dans la plupart des cas, d'entendre ceux qui ont consacré maintes années à un examen de ses phénomènes au lieu que des hommes qui n'ont pas attaché à cela une attention suffisante, et sont presque complètement ignorants des investigations des autres, ont seuls présenté les informations auxquelles une large proportion du public a eu accès. A l'appui de cette assertion il est nécessaire d'en référer, avec de brefs commentaires, à quelques-uns des articles les plus remarquables où les phénomènes et les tendances du Spiritualisme ont été discutés récemment.

Au commencement de la présente année il a été traité pour les lecteurs de la Fortnighthy Review, d' « Expériences de Spiritualisme » par un noble lord de talent non médiocre, et de vues tout à fait avancées. Il assure ses lecteurs qu'il « s'est efforcé consciencieusement de se qualifier pour parler sur ce sujet », suivant cinq séances, de plusieurs desquelles il raconte les

détails et il en vient à la conclusion que les médiums ne sont en aucune manière d'ingénieux dupeurs, mais des « jongleurs de l'ordre le plus vulgaire »; que « l'intellect des Spiritualistes est victime des fraudes les plus patentes », et avidement « accepte de la prestidigitation pour des manifestations d'Esprits » et enfin, que les médiums sont aussi crédules que leurs dupes, et tombent d'abord dans tout piège qu'ils tendent à celles-là.

Eh bien, étant données les preuves produites devant lui, et la supposition qu'il ne s'en serait présenté ni davantage ni de meilleures s'il avait consacré à cette enquête cinquante soirées au lieu de cinq, les conclusions de Lord Amberley sont parfaitement logiques mais, loin de se contenter de ce qu'il certifie être un « spécimen du genre de manifestations sur quoi les Spiritualistes basent leur foi », s'il avait si peu que ce soit pris connaissance de la littérature de ce sujet, il aurait constaté que nul Spiritualiste de n'importe quelle importance n'a jamais été convaincu par aucune quantité de preuves telles. Dans un article publié depuis celui de Lord Amberley par la London Society de Février, un avocat et homme de lettres très connu dit :

« Il m'était difficile de donner dans l'idée que des objets solides pussent être transportés, invisiblement, au travers de portes closes, ou que de lourds meubles vinsent à se mouvoir sans l'entremise de mains. Les philosophes diront que ces choses sont absolument impossibles; pourtant, il est rigoureusement certain qu'elles arrivent. J'ai rencontré chez des amis privés des témoins de ces phénomènes qui sont des personnes dont la déposition pèserait grandement dans une cour de justice. Y étaient inclus des pairs, des membres du Parlement, des diplomates du plus haut rang, des magistrats, des avocats, des médecins, des ecclésiastiques, des membres de sociétés savantes, des pharmaciens, des ingénieurs, des journalistes, et des penseurs de toute sorte et de tout degré. Elles ont suggéré et mené à réalisation des épreuves du caractère le plus sévère et satisfaisant. Les médiums (tous non professionnels), ont été fouillés avant et après les séances. La précaution a même été prise de changer plusieurs fois de suite et à l'improviste les objets dont ils usaient pour les expériences. Ils ont été liés ; ils ont été cachetés ; ils ont été empêchés pour toutes les manières habiles et prestes que pouvait imaginer l'ingéniosité, mais nulle tromperie n'a été découverte, et nulle imposture portée à la lumière. Et il n'y avait aucune raison d'en imposer. Nul salaire, nulle récompense d'aucun genre, n'était attaché à la réussite ni à la non-réussite des manifestations.»

Nous avons là une délicate question de probabilités. Il nous faut croire, ou que Lord Amberley est presque infiniment plus fin que M. Dunphy et la foule de ses éminents amis, c'est-à-dire qu'après cinq séances (dont la plupart furent des échecs), il est allé au fond d'un mystère où eux, en dépit de leurs efforts extrêmes, ont constamment pataugé sans espoir, ou que la pénétration du noble lord ne l'emporte point sur l'acuité combinée de toutes ces personnes ; dans lequel cas leur expérience beaucoup plus large, et leur attestation de maintes choses que Lord Amberley n'a pas constatées, doivent être tenues pour peser bien davantage, et pour montrer en tout état de cause, que tous les médiums ne sont pas des « jongleurs de l'ordre le plus vulgaire ».

Le New Quarterly Magazine, dans son numéro de début (Octobre 1873), contient un article intitulé : « Une Séance Spiritualiste, » qui s'offre comme un détail de certaines machinations ingénieuses par le moyen desquelles plusieurs des phénomènes habituels aux séances sont imités, pour la duperie et la confusion des sceptiques aussi bien que des Spiritualistes. Cette étude au premier abord paraît une dénonciation du Spiritualisme, mais elle est en réalité très favorable à ses tendances car elle avance l'assertion que les merveilleux phénomènes attestés se présentent positivement, mais sont produits par diverses ingénieuses machineries. A cette occasion les chambres au-dessus, au-dessous et à côté de celle où était tenue la séance avaient été préparées avec des mécaniques spécialement construites, et des aides pour les manœuvrer.

Ces appareils, tels qu'ils sont décrits, coûtaient au moins 100 livres sterling¹⁵ et ne servaient d'ailleurs à fournir qu'un petit nombre de phénomènes fixés, tels qu'ils ont lieu fréquemment dans des maisons privées ou au logis de médiums qui n'ont point l'exclusive possession de quelque-une des pièces adjacentes, ni les moyens d'acquérir des machines considérables et des aides soudoyés. L'article porte l'essentielle évidence d'être d'un bout à l'autre un récit fictif; mais il est excellent pour démontrer, si quelque démonstration en peut être exigée, que les phénomènes qui s'offrent sous des formes si changeantes et dans des conditions si diverses, et dans des maisons privées aussi souvent qu'en les appartements des médiums, ne sont en aucune manière produits par des machineries.

L'attaque la plus remarquée qui ait été dirigée récemment contre le Spiritualisme, est peut-être celle qu'a publiée la Quarterly Review d'octobre 1871.

On sait qu'elle a été écrite par un éminent physiologiste, et elle a beaucoup aveuglé le public sur la nature réelle du mouvement. Cet article, après avoir donné une légère esquisse des phénomènes rapportés, entrait dans quelques détails sur la planchette qui écrit et la table qui se soulève, faits au sujet desquels aucun Spiritualiste ne s'en réfère à une tierce partie, puis en venait à définir comme suit son point de vue :

« Nous posons donc que ce que l'on appelle les communications spiritiques émanent de l'être même des individus qui s'imaginent en être les récepteurs, et non de leur ambiance ; qu'ils appartiennent à la classe qualifiée par les physiologistes et psychologues de « subjective » et que les mouvements par lesquels ils sont produits, soit les penchements de table ou l'écriture des planchettes, sont en réalité dus à la propre action musculaire de ces individus, exercée indépendamment de leur volonté même et tout à fait inconsciemment. »

Plusieurs pages sont alors consacrées au récit de séances qui, comme celles de Lord Amberley, étaient pour la plupart des échecs, et aux expériences d'un ecclésiastique qui croyait que les communications émanaient des démons et, en général, il n'est présenté que des phénomènes assez faibles et assez peu concluants pour pouvoir être expliqués aisément par les formules bien portées de la « cérébration inconsciente », de l'« attention expectante », et de l'« action musculaire inconsciente ». Quelques-uns des plus saisissants d'entre les phénomènes physiques sont mentionnés uniquement pour être discrédités et pour contester le jugement de leurs témoins, mais aucune tentative n'est faite pour placer devant le lecteur une information quelconque quant à la somme ou au poids des dépositions relatives à des phénomènes tels ou à la longue série des manifestations diverses qui conduisent à ces dépositions et qui les confirment. Certaines des expériences du Professeur Hare et de M. Crookes sont citées, et critiquées dans le sens d'avancer que ces physiciens émérites étaient ignorants des plus simples principes de la mécanique et négligeaient d'user des plus ordinaires précautions. Des nombreux et variés cas où l'on rapporte de corps lourds qu'ils sont mus sans contact direct ni indirect d'aucun être humain, il n'est point pris note, sauf pour rappeler que M. C. F. Varley affirme avoir vu, en pleine lumière, une petite table déplacée de dix pieds, personne autre que lui-même ne se trouvant auprès, et lui-même ne la touchant pas ; et cela est donné comme « un exemple de la manière dont les cerveaux de cet ordre restreint sont aptes à devenir les dupes de leurs propres imaginations ».

Cet article, de même que les autres dont je parle ici, montre en l'écrivain un oubli absolu de la maxime qu'un argument n'est point réfuté tant qu'il n'est pas réfuté aussi bien qu'il est possible. Parmi l'énorme quantité de faits dont les Spiritualistes ont à présent accumulé les récits, il s'en trouve naturellement beaucoup de faibles et point concluants, beaucoup qui n'ont aucune valeur comme preuves, excepté pour ceux qui ont des raisons indépendantes pour y

¹⁵ La livre sterling équivaut à 25 francs. (N. D. T.)

avoir foi. De cette masse indigeste c'est la chose la plus aisée du monde de tirer des arguments susceptibles d'être anéantis, et des faits qu'il soit possible d'éliminer ; mais à quoi cela mène-t-il ? Ce ne sont pas ces arguments ni ces faits qui ont convaincu qui que ce soit, mais ces manifestations plus importantes, souvent répétées et souvent attestées, que les écrivains en question ignorent invariablement.

Le Professeur Tyndall a aussi doté le monde dans ses « Fragments de Science », publiés en 1871, d'un compte-rendu de ses tentatives pour étudier ces phénomènes. De nouveau nous avons une menue relation d'une séance qui fut un échec, et dans laquelle le Professeur, comme Lord Amberley, en imposa aisément à quelques trop crédules Spiritualistes en improvisant un petit nombre de manifestations de son cru. L'article en question est daté de l'époque relativement éloignée de 1864. Nous pouvons donc conclure que le Professeur n'a pas pris grande connaissance du sujet, et il ne saurait s'être éclairé sur ce que d'autres ont vu et soigneusement contrôlé, car il n'aurait en ce cas estimé sa communication guère digne de la place qu'il lui fait occuper parmi les recherches originales et les additions positives au savoir humain. A ses expériences et à ses raisonnements il a été excellemment répliqué par M. Patrick Fraser Alexander, dans l'opuscule intitulé : « Le Spiritualisme, Récit et Discussion » nous recommandons ce petit livre à ceux qui ont à cœur de voir comment un cerveau très fin, bien que sans préjugés, envisage les phénomènes et combien peu concluantes, même au point de vue scientifique, sont les expériences alléguées par le Professeur Tyndall.

La discussion et une correspondance privée considérable, publiées en 1868 par la Pall Mail Gazette, indiquent que les hommes de science presque invariablement prétendent qu'en cette enquête ils doivent être autorisés dès le début à imposer des conditions ; et si, dans des conditions telles, rien ne se présente, ils considèrent cela comme une preuve d'imposture ou d'illusion. Pourtant ils savent bien que dans tout ordre de recherches, c'est la nature, et non pas eux, qui détermine les conditions essentielles, sans une complaisance pour empêcher telle expérience de réussir. Ces conditions doivent être apprises par l'individu qui interroge la nature, et elles sont différentes pour chaque branche de la science. Combien davantage a-t-il lieu de s'attendre à les voir varier en une enquête qui s'adresse à de subtiles forces de la nature dont le physicien est pleinement et absolument ignorant ! Demander qu'il lui soit donné d'agir avec ces phénomènes inconnus de la même façon qu'il s'est jusqu'à présent comporté avec des phénomènes connus, c'est là pratiquement préjuger la question, puisque cela suppose que les uns et les autres sont gouvernés par les mêmes lois.

D'après l'esquisse qui a maintenant été donnée de la façon dont le sujet a été traité récemment par des écrivains scientifiques populaires, nous pouvons résumer à peu près exactement l'attitude mentale de ces hommes à son égard. Ils ont vu par eux-mêmes fort peu de phénomènes, et ne peuvent croire que d'autres en aient constaté beaucoup plus. Ils ont rencontré des gens qui sont aisément dupés par une petite supercherie imprévue, et ils en ont conclu que les convictions des Spiritualistes en général sont fondées sur des phénomènes produits, soit consciemment, soit inconsciemment, d'une manière similaire. Ils sont si fermement persuadés, d'après des bases à priori, que les phénomènes plus remarquables que l'on dit avoir eu lieu ne se sont point en réalité présentés, qu'ils soutiendront leur conviction malgré le témoignage direct de n'importe quel nombre d'hommes, préférant croire que ceux-là sont tous les victimes de quelque mystérieuse illusion chaque fois que l'imposture est hors de cause.

Pour influencer sur des personnes cantonnées dans un tel système de pensée, il est évident qu'une déposition plus personnelle touchant des faits isolés est complètement inutile. Elles n'ont, pour employer la stupéfiante expression du Dr Carpenter, « nulle place, dans la fabrique actuelle de leurs pensées, dont de tels faits puissent s'accommoder ». Il est donc nécessaire de modifier la « fabrique de pensées » elle-même et il semble à celui qui écrit ces lignes que cela

peut être mieux fait par une esquisse historique générale du sujet et par une démonstration, selon des lignes d'enquête séparées, de l'ampleur et de la variété des preuves, et de la manière remarquable dont ces lignes convergent toutes vers une conclusion uniforme. On s'efforcera d'indiquer, par des exemples typiques de chaque classe de preuves, et sans détails oiseux, la force accumulée de l'argument.

1. Esquisse historique

Le moderne spiritualisme date de Mars 1848 ; ce fut alors que, pour la première fois, des communications intelligentes furent entretenues avec la cause inconnue des mystérieux frappings et autres bruits analogues à ceux qui avaient perturbé aux XVIIe et XVIIIe siècles les familles Monpesson et Wesley. Cette découverte fut faite par Miss Kate Fox, jeune tille âgée de 9 ans (Miss K. Fox à présent Mme Jencken) déclare qu'à cette époque elle avait 5 ans seulement. Cependant ses parents semblent avoir donné l'âge de 9 ans à plusieurs enquêteurs d'alors et le premier spécimen reconnu d'une classe nombreuse d'individus dénommés maintenant « médiums ». Il est digne de remarque que cette toute première « manifestation de Moderne spiritualisme » fut soumise au contrôle d'un examen illimité par tous les habitants du village de Hydesville (Etat de New-York). Bien que tous fussent de parfaits sceptiques, aucun ne put découvrir une cause quelconque au tapage, qui continua, quoique avec moins de violence, lorsque tous les enfants eurent quitté la maison.

Rien n'est plus répandu que l'observation, qu'il est absurde et illogique d'imputer des bruits dont nous ne pouvons découvrir la cause à l'action d'Esprits. Il en est indubitablement ainsi quand les bruits sont de purs bruits mais cela est-il si déraisonnable, dès que ces bruits se transforment en signaux, et en signaux qui épèlent un fait, lequel fait, bien qu'absolument inconnu à tous les assistants, est ensuite constaté véridique ? Or, dès cette prime occasion, il y a vingt-six ans, les signaux déclarèrent qu'un homme assassiné était enterré dans le cellier de la maison; ils indiquèrent dans le cellier la place exacte sous laquelle gisait le corps et, en creusant là, à une profondeur de six ou sept pieds, on trouva des portions considérables d'un squelette humain. Bien plus, le nom de l'homme assassiné fut donné, et il fut vérifié que la personne désignée avait visité cette maison même et avait disparu cinq ans auparavant, sans que jamais l'on en entendît parler depuis. Les signaux affirmèrent en outre que c'était l'homme assassiné qui produisait les coups et comme tous les témoins s'étaient convaincus que les signaux n'étaient dus ni à aucune personne vivante, ni à aucune cause présumable, la conclusion logique des faits fut, que c'était l'Esprit. Il peut aussi bien être expliqué ici que le mot « Esprit », qui est si souvent considéré comme trop en bute aux objections des hommes de science, est employé d'un bout à l'autre de cet article ou, en tous cas dans ses premières portions, simplement pour éviter une circonlocution, dans le sens de « cause intelligente des phénomènes », et non de « Esprit d'un mort », à moins que cela ne soit expressément établi de l'homme assassiné ; bien qu'une telle conclusion pût être pour quelques-uns improbable au plus haut degré, et pour d'autres, absurde dans l'extrême mesure.

Les demoiselles Fox devinrent donc médiums involontairement. La famille qui était allée habiter la ville de Rochester, soupçonnée d'imposture, offrit de soumettre les enfants à l'examen d'un comité de notables élus en meeting public. Trois comités successivement furent choisis, et le dernier était composé de sceptiques véhéments qui avaient accusé les précédents comités de stupidité ou de connivence. Mais tous les trois, après des investigations infinies, furent contraints de déclarer que la cause des phénomènes était indécouvrable. Les sons avaient lieu sur les murailles et le parquet pendant que les médiums, après avoir été complètement fouillés par des dames, « étaient sur leurs lits, pieds nus, et avec leurs draps liés autour de leurs chevilles ». Le dernier comité, le plus sceptique, rapporta qu'il « avait entendu

des sons sans parvenir aucunement à en découvrir l'origine, il avait avéré que nulle machinerie ni imposture n'avait été employée et il avait été répondu correctement à ses questions, dont beaucoup avaient été posées mentalement. » Si nous considérons que les médiums étaient deux enfants âgés de moins de douze ans, et les enquêteurs des citoyens d'Amérique complètement sceptiques, parfaitement résolus à saisir l'imposture, et pressés par de tumultueux meetings publics, il sera peut-être admis que même dès cette première phase la question d'imposture ou d'illusion fut suffisamment tranchée dans le sens négatif.

Au bout de peu de temps, des personnes qui tenaient séance avec les demoiselles Fox s'aperçurent qu'elles-mêmes possédaient des facultés semblables à un degré plus élevé ou moindre ; et en deux ou trois ans le mouvement s'était propagé dans une large partie des États Unis, se développant sous une variété de formes étranges, luttant contre le plus violent scepticisme et la plus haineuse hostilité, néanmoins progressant toujours et gagnant des adeptes même au milieu des classes les plus éclairées et les mieux élevées. En 1851, quelques-uns des hommes les plus intelligents de New-York, magistrats, sénateurs, médecins, avocats, négociants, ecclésiastiques et écrivains, se groupèrent en une société d'investigations. Le Juge Edmonds fut un de ceux-là, et il sera donné plus loin une esquisse du genre et de la somme des preuves qu'il fallut pour le convaincre. En 1854 une seconde société spiritualiste fut formée à New-York. On trouve au nombre de ses vice-présidents les noms de quatre magistrats et de deux médecins, ce qui montre qu'en ce laps de temps le mouvement était devenu respectable et que des hommes de hautes positions sociales n'avaient point peur de s'identifier avec lui. Peu après le Professeur Mapes, éminent chimiste agricole, fut amené à entreprendre l'investigation du Spiritualisme, il forma un cercle de douze amis, la plupart desquels hommes de talent et sceptiques, qui s'engagèrent à se réunir hebdomadairement, avec un médium, vingt fois de suite. Pendant les dix-huit premières soirées les phénomènes furent si triviaux et insuffisants, que beaucoup de la société se trouvaient dépités de la perte de leur temps mais les deux dernières séances produisirent des phénomènes d'un caractère si saisissant, que l'étude fut continuée par le même cercle durant quatre années, et que tous les membres devinrent Spiritualistes.

Pendant ce temps, le mouvement s'était répandu par toutes les régions de l'Union, et, bien que ses adhérents fussent injuriés comme imposteurs ou dupes, qu'ils fussent en plusieurs cas expulsés de leurs chaires de professeurs ou de leurs cures, qu'ils fussent enfermés comme maniaques et que la chose entière fut « expliquée » et réexpliquée toujours, il a persévéré à se répandre jusqu'à l'heure présente. Le secret de cette diffusion semble avoir été que les explications données ne convenaient jamais aux phénomènes produits sans discontinuité et dont déposaient de nombreux témoins. Un médium fut enlevé en l'air, en pleine lumière du jour, au milieu d'une salle comble de foule¹⁶. Un sceptique scientifique imagina un petit appareil portatif, par quoi il pouvait produire une illumination instantanée et, le prenant à une séance obscure où il était joué de nombreux instruments de musique, éclaira soudain la salle alors qu'une grosse caisse était battue avec violence, dans l'attente certaine de révéler l'imposteur à l'assistance entière. Mais ce que tous virent, fut la baguette elle-même frappant la caisse, sans que nul humain se trouvât auprès de celle-ci. Cette baguette battit encore quelques coups, puis s'éleva en l'air et descendit doucement sur l'épaule d'une dame¹⁷. A Toronto, Canada, dans une pièce bien éclairée, un accompagnement à une romance fut exécuté sur un piano clos et fermé à clef¹⁸. Des communications furent données en caractères soulevés en relief sur le bras d'une ignorante fille de service, qui souvent ne pouvait les lire.

¹⁶ Moderne spiritualisme Américain, p. 279.

¹⁷ Même ouvrage, 337.

¹⁸ Même ouvrage, p. 463.

Ils apparaissaient quelquefois tandis qu'elle était à ses travaux de ménage et, après avoir été lus par ses maître et maîtresse, ils s'effaçaient¹⁹. Des lettres encloses dans n'importe quel nombre d'enveloppes, cachetées ou même collées ensemble sur la totalité de la surface écrite, étaient lues par certains médiums dans lesquels cette faculté spéciale était développée et recevaient d'eux une réponse. La langue dans laquelle étaient tracés les caractères n'importait point ; il est notoire qu'à des messages en Allemand, en Grec, en Hébreu, en Arabe, en Chinois, en Français, en Gallois et en Mexicain, il a été répondu correctement dans les idiomes correspondants par un médium qui ne connaissait aucun d'entre eux²⁰. D'autres médiums dessinaient des portraits de personnes décédées qu'ils n'avaient jamais vues et dont ils n'avaient jamais ouï parler. D'autres guérissaient des maladies. Mais ceux qui contribuèrent le plus à propager la croyance, furent peut-être les orateurs intransés, lesquels, dans un langage éloquent et puissant, développaient les principes et les pratiques du Spiritualisme, réfutaient les objections, portaient au loin une connaissance des phénomènes et induisaient ainsi des sceptiques à examiner les faits et l'examen était presque invariablement suivi de conversion. Ayant à plusieurs reprises entendu trois de ces conférenciers qui ont parcouru ce pays-ci, je puis porter témoignage qu'ils égalent absolument, et que non infrequently ils surpassent, nos meilleurs orateurs et prédicateurs, soit par la perfection du style, la rigueur et la logique de l'argumentation, soit par la vivacité avec laquelle des répliques appropriées et convaincantes sont faites à tous objecteurs. Ils sont aussi remarquables pour l'exquise courtoisie et douceur de leurs manières et pour l'extrême patience et aménité qu'ils opposent aux plus violentes animosités et aux plus injustes accusations.

Des hommes du plus haut rang et du plus grand talent furent convaincus par ces divers phénomènes. Nulle somme d'éducation ni d'instruction juridique, médicale ou scientifique, n'étaient à l'épreuve contre l'écrasante force des faits, chaque fois que ces faits étaient systématiquement et persévérément scrutés.

Le nombre des Spiritualistes de l'Union, selon ceux qui sont le mieux à même d'en juger, est de 8 à 11 millions. M. William Tebb a appelé mon attention sur ses objections à l'estimation de 8 à 11 millions de Spiritualistes aux États-Unis, objections publiées dans la Nature Humaine de Novembre 1871. Après une soigneuse et considérable enquête en Amérique, il pense qu'environ un dixième de ce total serait plus près de la vérité. Une lettre du Juge Edmonds sur la question²¹ nous met, en une certaine mesure, à même de comprendre comment peuvent être conçues des appréciations aussi divergentes et bien que M. Tebb puisse être au-dessus de l'exactitude, il semble probable qu'il est de beaucoup au-dessous. « Spiritualistes » est un terme si vague que l'on ne peut s'attendre à approcher de la réalité. Les Spiritualistes confirmés et reconnus ne sont peut-être qu'un million environ, tandis que le Juge Edmonds peut englober dans son estimation tous ceux qui admettent l'objectivité des phénomènes. Pris dans ce sens, l'avis du Juge Edmonds, à ce que pensent plusieurs autorités par moi consultées, y compris M. Epes Sargent, n'est point fort exagéré. C'est l'estimation du Juge Edmonds, qui a eu des correspondances étendues sur le sujet avec toutes les parties des États-Unis. L'Honorable R. D. Owen, qui a eu aussi de grandes facilités de connaître les faits, considère ce chiffre comme approximativement correct et cela est confirmé par les éditeurs de l'Annuaire du Spiritualisme pour 1871. Ces quantités ont été tenues pour absurdement exagérées par des personnes moins bien informées, spécialement par des étrangers qui ont fait en Amérique des investigations superficielles mais il ne faut pas oublier que les Spiritualistes ne constituent un corps organisé que dans une mesure très restreinte et que la masse de ces

¹⁹ Même ouvrage, p. 196.

²⁰ Le Juge Edmonds, Lettres sur le Spiritualisme, p. 59-103, Appendice.

²¹ Spiritual Magazine, 1867, p. 327.

adeptes ne font point profession publique de leur croyance, mais demeurent toujours membres de quelque église dénominationale, circonstance qui tromperait grandement un profane. Néanmoins leur organisation est considérablement étendue. Il y avait en Amérique, en 1870, 20 associations d'Etat et 105 sociétés de Spiritualistes, 207 conférenciers et à peu près le même nombre de médiums publics.

Dans d'autres parties du monde, le mouvement a progressé plus ou moins rapidement. Plusieurs des plus célèbres médiums américains ont visité ce pays-ci et non seulement ont fait des convertis dans toutes les classes de la société, mais ont induit à la formation de cercles privés et à la découverte de la faculté médianimique dans des centaines de famille. Il est à peine une cité ou une ville considérable dans l'Europe continentale, au moment présent, où les Spiritualistes ne se comptent par centaines, sinon par milliers. On dit, d'après une bonne autorité, qu'il y a à Paris 50.000 Spiritualistes avoués et 10.000 à Lyon. Et, dans notre pays, leur nombre peut être soupçonné par ce fait brut qu'il s'imprime quatre périodiques exclusivement Spiritualistes, dont l'un a une circulation hebdomadaire de 5.000 numéros.

2. Déductions de la précédente esquisse

Avant d'aborder la production de l'évidence qui a convaincu les plus instruits et les plus sceptiques convertis, qu'il nous soit permis de considérer brièvement l'aspect de ce fait indubitable, que plusieurs milliers (pour nous maintenir dans des limites inattaquables) d'hommes bien informés, appartenant à toutes les classes de la société et à toutes les professions, ont, dans chacune des grandes nations civilisées du monde, reconnu la réalité objective de ces phénomènes, bien que, presque sans exception, ils les aient d'abord vus avec antipathie ou mépris, comme impostures ou illusions. On ne trouve rien de pareil à cela dans l'histoire de la pensée humaine, parce que jamais auparavant il n'a existé une conviction si puissante, et en apparence si bien fondée, que des phénomènes de ce genre ne se sont jamais présentés et ne peuvent jamais se présenter. Il est souvent dit, que le nombre des adhérents à une croyance ne prouve en rien la vérité de celle-ci. Cette remarque convient justement à la plupart des religions, qui parlent au sentiment et à l'intellect, mais non à l'évidence des sens. Elle est également exacte si on l'applique à une grande part de la science moderne. La foi presque universelle en la gravitation et en la théorie des ondulations lumineuses, ne rend celles-ci à aucun degré plus probable, parce qu'en vérité fort peu des croyants ont expérimenté les faits qui démontrent de la façon la plus persuasive ces théories, ou sont capables de suivre le raisonnement par lequel elles sont appuyées. C'est, pour la plupart, une foi acceptée aveuglément d'après autorité.

Mais avec les phénomènes spiritiques le cas est très différent. Tout cela pour beaucoup d'hommes est si nouveau, si étrange, si incroyable, si opposé à toutes leurs habitudes de pensée, si opposé en apparence à l'Esprit scientifique régnant de l'époque, qu'ils ne l'acceptent ni ne sauraient l'accepter sur des preuves de seconde main, comme ils font pour presque tous les autres genres de connaissances.

Les milliers ou millions de Spiritualistes représentent par conséquent une large quantité d'hommes qui ont constaté, examiné et éprouvé l'évidence par eux-mêmes, à maintes reprises, jusqu'à ce qu'ils aient été à la fin obligés de reconnaître vrai ce que d'abord ils avaient été incapables de supposer vraisemblable. Ainsi l'on se rend compte que toutes les tentatives de « dévoilement » et d'« explication » aient échoué complètement à convaincre de son erreur un seul adepte. Les révélateurs et explicateurs ne sont jamais allés au-delà de ces primes difficultés qui constituent le pont aux ânes du Spiritualisme, que tout croyant a franchi, mais auquel degré de début dans l'investigation nul converti n'a jamais été fait. En expliquant les mouvements de la table ses inclinations ou ses vibrations, vous n'influez point sur un homme

qui n'a aucunement été persuadé par ces choses, mais qui, en pleine lumière du jour, voit des objets se déplacer sans contact et se comporter comme s'ils étaient guidés par des êtres intelligents, et qui voit cela sous une variété de formes, en une variété et une rigueur de conditions telles, que le fait devient pour lui exactement aussi réel que la motion du fer vers l'aimant. En expliquant l'écriture automatique qui elle-même ne convainc que l'écrivain, et même pas toujours celui-ci, vous n'entamez pas la croyance de l'homme qui a obtenu de l'écriture alors que ni crayon ni papier n'étaient touchés par qui que ce soit, comme dans le cas de M. Andrew Leighton, de Liverpool, en présence de qui la sentence suivante, bien appropriée, fut écrite dans de strictes conditions d'épreuve : « Et ce monde de lutte doit-il finir en ultime poussière ? » ou qui a vu une main non rattachée à un corps humain saisir une plume et écrire, comme maintes personnes à Londres l'ont constaté en la présence de M. Home. Aussi y a-t-il bien peu de rétractations ou de renégats du Spiritualisme si peu, que l'on peut dire en vérité qu'il n'en est point du tout. Après beaucoup de recherches et de lectures je ne puis trouver un exemple d'un homme qui, ayant acquis une bonne connaissance personnelle de toutes les phases capitales des manifestations, en soit venu subséquemment à douter de leur réalité. Si les « explications » et « dévoilements » valaient quoi que ce soit, il n'en serait pas ainsi, car il est nombre d'hommes qui se sont convertis aux faits, mais qui n'ont point accepté la théorie spiritualiste. Ceux-ci sont pour la plupart en une situation d'Esprit inquiète et irrésolue, et accueilleraient volontiers une explication qui expliquât positivement quelque chose, mais ils ne la trouvent point, Comme un éminent exemple de cette classe, je puis mentionner le Dr J. Lockhart Robertson, autrefois l'un des éditeurs du Journal de Science Mentale, médecin qui, ayant fait des maladies mentales une étude spéciale, ne devait se laisser prendre aisément à aucune sorte de tromperie psychologique. Les phénomènes auxquels il assista il y a quatorze ans furent d'un caractère violent : une table très solide fut, à sa propre requête et dans sa propre maison, brisée en pièces, tandis qu'il tenait les mains du médium. Lui-même essaya ensuite de rompre un pied qui restait du meuble, mais n'y parvint pas, même en employant toute sa force. Une autre table fut violemment ballottée alors que toute la compagnie était assise dessus. Il eut plus tard une séance avec M. Home, et constata les phénomènes qui ont lieu d'ordinaire avec ce médium extraordinaire tels que l'accordéon jouant « de la très belle musique sans aucune action humaine », « une main fantomale, non pas celle d'aucun des assistants, qui soulève un crayon et écrit avec, etc., etc., et il dit qu'il ne peut pas plus douter des manifestations physiques de ce que l'on appelle le Spiritualisme, que de n'importe quel autre fait, comme par exemple, la chute d'une pomme sur le sol, dont l'informent ses sens». Sa relation de ces manifestations, avec la confirmation par un ami qui était présent, est publiée à la page 244 au *Rapport de la Société Dialectique* sur le Spiritualisme et, à un meeting de Spiritualistes en 1870, il raconta de nouveau les faits, mais nia leur origine spiritique. D'un tel homme les explications du critique de la Quarterly Review sont indignes ; pourtant il peut être à coup sur avancé, que tout Spiritualiste avancé a vu des phénomènes plus remarquables, plus variés, et même plus inexplicables, que ceux rapportés par le Dr Roberston, et est par conséquent encore davantage hors d'atteinte des arguments cités ici, lesquels sont, en vérité, calculés seulement pour convaincre ceux qui connaissent peu ou point la matière.

3. Évidence des faits

Le sujet des preuves de l'objectivité des phénomènes spiritiques est si vaste, qu'il ne sera possible ici que d'en donner un petit nombre d'exemples typiques, choisis pour montrer combien ample est leur classe, et combien ils sont concluants pour réfuter toutes les objections que les plus sceptiques ont élevées contre eux. Pour cela il vaudra peut-être mieux

produire en premier lieu une esquisse de la carrière de deux ou trois médiums célèbres, et en second, un précis des expériences et investigations de quelques-uns des plus éminents convertis du Spiritualisme.

Carrière de Médiums remarquables.

Miss Kate Fox, la fillette de neuf ans qui, ainsi qu'il a déjà été dit, fut le premier « médium » dans le sens moderne du mot, a continué à posséder la même faculté durant vingt-six ans. Dès les tous premiers débuts du mouvement, sceptique sur sceptique, comité sur comité, s'efforcèrent de découvrir « le truc », mais, s'il y avait un truc, cette fillette les bafoua tous, et la proverbiale finesse du Yankee n'y servit à rien. En 1860, lorsque le Dr Robert Chambers visita l'Amérique, il suggéra à son ami, Robert Dale Owen, l'usage d'une balance pour éprouver le pouvoir lévitant. En conséquence, sans en prévenir le médium, ils prirent avec eux une puissante romaine, et y suspendirent une table à manger pesant 121 pounds. Puis, dans une ample lumière de gaz, les pieds des deux médiums (Miss Fox et sa sœur) furent mis en contact avec les pieds des gentlemen, et les mains de tous les assistants étant tenues au-dessus de la table mais ne la touchant pas, celle-ci devint plus légère ou plus lourde, au commandement, si bien qu'elle pesa une fois 60 pounds seulement, et une autre,¹³⁴. Cette expérience, il faut s'en souvenir, était identique à l'une de celles que proposait Faraday lui-même, l'estimant concluante. M. Owen eut maintes séances avec Miss Fox dans un but d'épreuve, et les précautions qu'il prenait étaient extraordinaires. Il s'asseyait à la table avec elle seule, il changeait fréquemment de chambre sans l'en avertir, il examinait tous les objets d'ameublement, il inspectait les portes et les scellait de bandes de papier cachetées par lui-même, il tenait les deux mains du médium. Dans ces conditions des phénomènes variés se présentèrent, dont le plus remarquable fut l'illumination d'un morceau de papier qu'il avait apporté lui-même, coupé selon des dimensions particulières et marqué en secret, montrant une main obscure écrivant sur le parquet. Le papier ensuite s'éleva sur la table, et il était couvert d'une écriture lisible, contenant une promesse qui fut vérifiée par la suite²².

Mais où les facultés de Miss Fox se manifestèrent d'une manière plus remarquable, ce fut dans les séances avec M. Livermore, banquier très connu à New-York, entier sceptique avant de commencer ces expériences. Ces séances furent au nombre de plus de trois cents, répandues sur cinq années. Elles eurent lieu dans quatre maisons différentes ; M. Livermore et le médium ayant tous deux changé d'habitation durant cette période, avec des épreuves de l'espèce la plus rigoureuse. Le phénomène capital fut l'apparition d'une figure tangible, visible et audible, de la femme décédée de M. Livermore, quelquefois accompagnée d'une figure mâle qui semblait être le Dr Franklin. La première était souvent fort distincte et absolument telle qu'une vivante. Elle déplaçait divers objets dans la chambre. Elle écrivait des messages sur des cartes. Parfois elle émanait d'une nuée lumineuse, et puis elle s'évanouissait devant les yeux des assistants. Elle permit que l'on coupât un morceau de son vêtement, lequel, bien que d'abord il parût d'un tissu de gaze matériel et solide, pourtant se fondit au bout de peu de temps et devint invisible. Des fleurs furent aussi données qui se dissipaient. Ces phénomènes avaient lieu préférablement lorsque M. L. et le médium étaient seuls mais deux témoins furent occasionnellement admis, qui assistèrent à tout et confirmèrent les dépositions de M. L. Un de ceux-ci fut le médecin de M. Livermore, l'autre son beau-frère, ce dernier dès l'abord sceptique. Les détails de ces merveilleuses séances furent publiés dans le *Spiritual Magazine* en 1862 et 1863 et les plus remarquables sont donnés par Owen dans « la Région Discutée »,

²² La Région Discutée, p. 293.

ouvrage par la lecture duquel on peut se former une idée juste de la grande variété de phénomènes qui s'offrirent et du caractère sévère des épreuves employées.

Miss Fox est venue récemment en Angleterre, et un homme de science compétent y a expérimenté ses facultés, qu'il a trouvées identiques à tout ce qui en a été rapporté. Elle est maintenant mariée à un avocat anglais, et quelques uns des phénomènes étranges qui l'ont si longtemps accompagnée s'attachent à son petit enfant, même quand la mère est absente, et au grand effroi de la nourrice.

Nous avons donc là une carrière de vingt-six ans d'une médiumnité du caractère le plus varié et remarquable, médiumnité qui a été scrutée et éprouvée depuis la première heure de sa manifestation jusqu'à ce jour, et avec cet invariable résultat, que nulle imposture ni tentative d'imposture n'a jamais été découverte, et jamais nulle cause suggérée qui rendît compte des phénomènes, excepte celle avancée par les Spiritualistes.

M. Daniel D. Home est peut-être le médium le plus connu du monde et ses facultés se sont offertes à l'observation pendant vingt ans au moins. Il y a dix-neuf ans, Sir David Brewster et Lord Brougham, investigateurs suffisamment pénétrants et éminents, et tous deux, naturellement, parfaits sceptiques, eurent une séance avec lui. Dans la « Vie Privée de Sir David Brewster », nous en avons, par bonheur, sa propre relation écrite à l'époque même. Il dit : « La table se souleva positivement du parquet alors que nulle main n'était sur elle et une petite sonnette fut déposée à terre, la bouche sur le tapis, et elle tinta réellement, bien que rien n'eût pu la toucher. La sonnette fut ensuite placée sur son flanc, toujours sur le tapis, et elle s'éleva vers moi et se mit dans ma main. Et cela fut réitéré pour Lord Brougham ». Et il ajoute, parlant pour tous deux : « Nous ne pûmes donner de ces choses aucune explication ni conjecturer comment elles eussent pu être produites par quelque genre de mécanisme que ce soit ». Emanant de l'auteur des « Lettres sur la Magie Naturelle », ce témoignage est assez valable, en dépit de la déclaration qu'il fit six mois après dans une lettre au Morning Advertiser : « J'en vis assez pour me convaincre que tout cela pouvait être attribué à des mains et à des pieds humains. »

Ces phénomènes et d'autres beaucoup plus merveilleux se sont répétés depuis ce temps jusqu'au jour présent, bien des milliers de fois, et presque toujours dans les maisons privées que visite M. Home. Tout le monde certifie le fait qu'il offre les plus amples facilités d'investigation; et j'en puis moi-même porter témoignage, ayant été invité par lui à examiner, aussi minutieusement qu'il me plut, un accordéon tenu, par une de ses mains, le clavier renversé, et jouant fort mélodieusement dans cette position.

Mais le mieux attesté et le plus extraordinaire des phénomènes liés à la médiumnité de M. Home est peut-être celui que l'on appelle l'épreuve du feu. Dans l'état de transe il saisit un charbon ardent de la partie la plus vive d'un feu clair, et le promène autour de la chambre de telle sorte que chacun peut voir et sentir ce que c'est réellement. Ce qui est affirmé par M. H. D. Jencken, Lord Lindsay, Lord Adare, Miss Douglas, M. S. C. Hall, et beaucoup d'autres. Mais ce qui est plus étrange encore, quand il est dans cet état il peut découvrir la même faculté dans d'autres personnes, ou la leur transmettre. Un fragment de charbon allumé au rouge fut une fois posé sur la tête de M. S. G. Hall en présence de Lord Lindsay et de quatre autres personnes. Mme Hall, dans une communication au Comte de Dunraven publiée par le Spiritual Magazine, 1870, p. 178, dit :

« M. Hall était assis presque en face de la place où je me tenais; et je vis M. Home, après être resté debout environ une demi-minute derrière la chaise de M. Hall, poser le morceau de charbon ardent sur la tête de celui-ci ! Je me suis souvent étonnée de n'avoir pas été épouvantée, mais je ne le fus point ; j'avais une foi parfaite que mon mari ne serait pas blessé. Quelqu'un dit : « Cela ne brûle-t-il pas ? » M. Hall répondit : « Cela est chaud, mais ne brûle point. M. Home s'était écarté un peu, puis il revint, toujours en transe ; il sourit, et sembla tout

à fait satisfait, puis il se mit à passer des cheveux blancs de M. Hall pardessus le charbon ardent. Ces cheveux blancs prirent l'apparence de fils d'or, sur ce tison rouge. M. Home souleva les cheveux en une sorte de pyramide, le charbon, toujours embrasé, se montrant sous cette touffe. »

Lorsque cela eut été retiré de dessus cette tête, on constata que M. Hall n'était point blessé même dans la plus faible mesure, et que ses cheveux n'avaient point roussi. D'autres personnes essayèrent de toucher le tison et se brûlèrent. Lord Lindsay et Miss Douglas ont eu aussi des charbons ardents placés dans leurs mains, et affirment les avoir sentis plutôt froids que chauds ; pourtant, au même moment, n'importe quel autre assistant s'y brûlait, et même cela roussissait le visage de celui qui le tenait si c'était approché trop près. Ces témoins attestent aussi que M. Home a placé des charbons allumés au rouge dans son gilet sans endommager ses vêtements, et a mis sa face au milieu du feu, ses cheveux retombant dans les flammes, sans être brûlé le moins du monde.

Cette faculté de résister au feu peut être donnée temporairement à des objets inanimés. M. H. Nisbet, de Glasgow, déclare, dans la *Nature Humaine* de février 1870, que dans sa propre maison, en janvier de la même année, M. Home mit un charbon allumé au rouge dans les mains d'une dame puis dans celles d'un gentleman, lesquels le trouvèrent seulement chaud, puis plaça le même tison sur un journal plié, ce qui brûla le papier en perçant d'un trou ses huit épaisseurs. Ensuite il saisit un nouveau tison enflammé et le posa sur le même journal, promenant celui-ci par toute la chambre durant trois minutes, et on constata que le papier, cette fois, n'avait pas été brûlé du tout.

Lord Lindsay déclare en outre, et comme c'est un des rares membres de l'aristocratie qui s'occupent réellement de science, sa déposition n'est pas sans offrir quelque valeur, qu'en huit occasions M. Home lui a placé sur la main des tisons sans qu'il s'en suivît aucun mal.

M. W. H. Harrison (*Spiritualisme*, 15 mars 1870), vit M. Home prendre un gros tison, qui couvrait la paume de sa main et mesurait six ou sept pouces de long. Comme le médium erra par la chambre, cela projeta une lueur vermeille sur les murs, et quand il s'approcha de la table, tous les assistants sentirent la chaleur sur leur visage. Ce tison fut tenu ainsi cinq minutes durant.

Ces phénomènes se sont à présent produits des centaines de fois en présence de centaines de témoins, Ce sont des faits sur la réalité desquels il ne saurait y avoir aucun doute et ils sont absolument inexplicables par les lois connues de la physiologie et de la chaleur.

Les facultés de M. Home ont été récemment mises à l'épreuve, indépendamment, par Serjeant Cox et M. Crookes, et ces gentlemen ont l'un et l'autre proclamé formellement que le célèbre médium se prêle au contrôle et invite à l'examen. Serjeant Cox, chez lui-même, a vu un accordéon qu'il avait acheté le jour même, jouer de soi-même, dans sa propre main, tandis que M. Home était à toucher du piano. M. Home prit ensuite le petit instrument dans sa main gauche, le tenant le clavier renversé pendant qu'il laissait courir sa main droite sur le piano, « et l'accordéon exécuta pour celui-ci un fort bel accompagnement, l'espace d'un quart d'heure au moins²³. »

Quant à la possibilité que ces choses aient été produites par truc, s'il est requis une preuve plus décisive que leur simple récit, nous avons de M. T.-Adolphus Trollope les paroles qui suivent: « Je puis en outre mentionner que l'un des plus grands professeurs de prestidigitation qui aient jamais été connus, Bosco, dans une conversation avec moi sur ce sujet, railla complètement l'idée que des phénomènes tels que ceux que j'ai vu produire par M. Home, pussent être dus à n'importe laquelle des ressources de son art. »

²³ Que Suis-je ? volume 2, p. 388.

La vie de M. Home a été publique dans une large mesure. Il a passé une grande partie de son temps comme hôte de personnes de rang et de talent. Il compte parmi ses amis maintes éminentes individualités de la science, de l'art et de la littérature, hommes certainement point inférieurs en puissance de perception et de raisonnement à ceux qui, n'ayant point assisté aux manifestations, ne croient pas qu'elles aient lieu. Durant vingt ans, il a été exposé à l'âpre examen et à la suspicion jamais calmée d'enquêteurs innombrables ; cependant nulle preuve de tricherie n'a jamais été donnée, et nul fragment de machinerie ou d'appareil jamais découvert. D'ailleurs les manifestations sont si stupéfiantes, que, si c'étaient des impostures, elles ne pourraient être accomplies que par des engins de la nature la plus compliquée, la plus variée, et la plus encombrante, et exigeant l'assistance de plusieurs aides et complices. La théorie que ce sont des illusions n'est pas davantage soutenable, à moins qu'il ne soit admis qu'il n'est aucun moyen possible de distinguer l'illusion de la réalité.

Le dernier médium sur la carrière duquel j'appellerai l'attention est Mme Guppy (autrefois Miss Nichol), et dans ce cas je puis donner un témoignage personnel. Je connaissais Miss Nichol avant qu'elle eût jamais ouï parler de Spiritualisme, de tables parlant par coups, ni de quoi que ce soit de ce genre, et nous découvrîmes pour la première fois ses facultés en lui demandant de tenir séance d'expérimentation chez moi. Ce fut en novembre 1866, et pendant plusieurs mois nous eûmes des séances régulières, qui me mirent à même d'observer et d'éprouver le progrès de son développement. Je me convainquis d'abord du soulèvement complet au-dessus du parquet d'une petite table sur laquelle trois ou quatre personnes (y compris Miss N.) avaient placé leurs mains. Je contrôlai cela en attachant en secret des fils ou de minces bandes de papier sous les griffes du meuble, de telle sorte qu'ils devaient être rompus si quelqu'un tentait de soulever la table avec les pieds, le seul moyen possible de le faire. La table s'éleva encore d'un bon pied au-dessus du parquet, en pleine lumière du jour. Afin de montrer la chose à des amis en laissant moins de place au doute, je construisis un cylindre de cercles et de papier brun, dans lequel je plaçai la table de manière que les pieds et les robes fassent maintenus loin d'elle lorsqu'elle s'élevait, ce qu'elle fit aussi librement qu'auparavant. Plus étonnant peut-être Miss N. se plaça sur la table car, bien que la lévitation du meuble se présentât toujours dans l'obscurité, la supercherie, dans les conditions dites, n'en était pas moins impossible.

Je vais rapporter une séance dont j'ai conservé note. Nous étions assis chez un ami, autour d'un guéridon, sous un lustre. Un autre de mes amis, qui était parfaitement étranger pour le reste de la compagnie, se tenait auprès de Miss Nichol et lui avait saisi les deux mains. Une autre personne avec des allumettes était prête à faire de la lumière au commandement. Or, voici ce qui advint : d'abord, la chaise de Miss Nichol fut retirée de dessous elle et la jeune fille fut obligée de se tenir debout, mon ami gardant toujours ses deux mains. Une minute ou deux après, j'entendis un son léger, tel qu'aurait pu en produire une personne posant sur la table un verre à boire, et en même temps un très faible bruissement d'étoffes et le tintement des pendants de verre du lustre. Immédiatement mon ami dit : « Elle m'a échappé. » Une allumette fut alors frottée, et nous trouvâmes Miss N. tranquillement assise sur sa chaise au milieu de la table, sa tête touchant juste le lustre. Mon ami déclara que Miss N. avait semblé glisser sans bruit hors de ses mains. Elle était très forte et lourde ; qu'elle eût posé sa chaise sur la table, et qu'elle y fut montée, dans l'obscurité, sans bruit, presque instantanément, et cinq ou six personnes étant réunies autour d'elle, me parut, et me paraît encore, à moi qui la connais intimement, physiquement impossible.

Un autre phénomène curieux et fort joli fut la production de délicats sons musicaux, sans qu'il se trouvât dans la chambre aucun objet préparé pour les émettre. En une occasion, une dame allemande, qui était parfaitement étrangère pour Miss Nichol, et qui jamais auparavant n'avait assisté à une séance, était présente. Elle chanta plusieurs romances allemandes, et une

musique très douce, comme d'un instrument féerique, l'accompagna constamment. Elle chanta quatre ou cinq mélodies différentes, à son choix, et toutes furent ainsi accompagnées. Cela eut lieu dans l'obscurité, mais toutes les mains furent jointes sans cesse.

Le trait le plus remarquable de la médiumnité de cette dame est la production de fleurs et de fruits dans des chambres closes. La première fois que cela eut lieu, ce fut chez moi-même, à l'époque où les facultés de Miss N. n'étaient encore que peu développées. Tous les assistants étaient de mes intimes. Le médium était venu d'abord pour le thé, l'on était au milieu de l'hiver, et avant que les fleurs apparussent elle était restée avec nous quatre heures durant dans une chambre très chaude et éclairée au gaz. Le fait essentiel est que, sur une table nue, dans une petite pièce close et obscure, (la salle voisine et le passage étant bien éclairés), une quantité de fleurs apparurent, qui ne s'y trouvaient pas lorsque nous avions baissé le gaz quelques minutes auparavant. C'étaient des anémones, des tulipes, des chrysanthèmes, des primevères de Chine, et plusieurs espèces de fougères. Toutes étaient absolument fraîches comme si elles venaient d'être cueillies dans une serre. Un fin givre les recouvrait. Pas un pétale n'était brisé ni froissé, pas une des plus délicates pointes ou pinnules des fougères n'était hors de place. Je séchai et conservai tout et y attachai l'attestation que j'avais obtenue de tous les assistants, comme quoi ils n'avaient nullement contribué, autant qu'ils pouvaient le savoir, à apporter les fleurs dans la chambre. Je crus à l'époque, et crois encore, qu'il était absolument impossible à Miss N. de les avoir cachées si longtemps, de les avoir gardées si parfaites, et, par-dessus tout, de les avoir recouvertes tout à fait d'une très jolie couche de rosée, exactement semblable à celle qui s'amasse à l'extérieur d'un verre à boire lorsque, par une journée brûlante, il est rempli d'eau glacée.

Des phénomènes similaires ont eu lieu des centaines de fois depuis, en maintes maisons et dans des conditions variées, Parfois les fleurs ont été amoncelées sur la table en amples quantités. Souvent des fleurs ou des fruits demandés sont apportés. Un mien ami demanda un soleil, et une de ces fleurs, haute de six pieds, tomba sur la table, avec une solide masse de terre autour de ses racines. Une des épreuves les plus frappantes eut lieu à Florence, en présence de M. T. Adolphus Trollope, Mme Trollope, Miss Blagden et le Colonel Harvey. La chambre fut fouillée par les gentlemen ; Mme Guppy fut déshabillée et rhabillée par Mme Trollope, chaque pièce de sa vêtue étant examinée. M. et Mme Guppy furent tous deux fermement étreints pendant qu'on se tint à la table. Après dix minutes environ, toute la compagnie s'écria qu'on sentait des fleurs, et lorsqu'on alluma une bougie on trouva que les bras de Mme Guppy et de M. Trollope étaient couverts de jonquilles qui emplissaient la chambre de leur parfum. M. Guppy et M. Trollope rapportent tous deux ce fait dans des termes qui sont en substance identiques²⁴.

A coup sur ce sont là des phénomènes sur lesquels il ne saurait y avoir erreur. Quelles théories ont jamais été proposées par nos instituteurs scientifiques qui même essayent d'en rendre compte ? Cela ne peut être une illusion, car les fleurs sont réelles et peuvent être conservées, et l'imposture dans les conditions décrites n'est guère croyable. Si les gentlemen qui s'avancent pour éclairer le public sur le sujet de « ce qu'on appelle les manifestations spiritiques », ne connaissent rien des diverses classes de phénomènes qui viennent d'être indiquées ici, ni des écrasantes dépositions qui les appuient, ils sont palpablement inqualifiés pour la tâche qu'ils ont entreprise. Qu'ils les connaissent, mais qu'ils cachent leur connaissance jusqu'à avancer des trivialités faciles à démasquer, c'est une supposition que je ne puis entretenir un moment.

²⁴ Rapport de la Société Dialectique sur le Spiritualisme. V. pp. 277 et 372.

Avant de quitter cette partie du sujet, il est bon de noter le fait de l'individualité marquée de chaque médium. Ils ne sont point des copies les uns des autres, mais chacun développe une classe caractéristique de phénomènes, fait qui suggère fortement l'existence dans l'être de certaine faculté occulte inconsciente et qui contredit pleinement l'idée d'imposture ou d'illusion, lesquelles, presque invariablement, copient l'une et l'autre des modèles préexistants.

4. Investigations faites par des sceptiques de marque

En donnant un compte rendu relatant combien peu des plus importants convertis au spiritualisme ont été convaincus, nous nous sommes naturellement limités à ceux qui ont fait profiter le public de leur expérience. Je m'occuperai d'abord du cas de l'honorable J. W. Edmonds, l'éminent légiste américain, communément appelé le juge Edmonds ; il n'est pas mauvais de faire savoir aux sceptiques anglais ce que pensent de lui ses compatriotes. Quand il devint spiritualiste, il fut grandement abusé ; on déclare même que souvent il consultait les Esprits relativement à ses décisions judiciaires. Pour se défendre, il a publié un « appel au public » dans lequel il a donné un récit des recherches qui avaient amené sa conversion.

En notant le fait, l'Evening Mirror, de New-York, s'exprime comme il suit : « John W. Edmonds, le « chief justice » de la cour suprême de ce district, est un légiste capable, un juge avisé et un bon citoyen. Il a occupé pendant ces huit dernières années, sans interruption, les plus hautes fonctions judiciaires et, quelles que puissent être ses recherches, nul ne peut l'accuser à juste titre d'un manque d'aptitude, d'habileté, d'honnêteté ou de fermeté.

« Nul ne peut révoquer en doute sa rectitude d'Esprit ; en général on ne peut croire un seul instant que les opérations ordinaires de son Esprit n'aient pas été aussi rapides, aussi réfléchies et aussi dignes de confiance qu'elles l'avaient jamais été. Il est reconnu, tant par les praticiens que par les jurisconsultes de son ressort, comme étant en fait, et en vertu de son mérite, le chef de la cour suprême de son district. »

J. W. Edmonds a publié, quelques années plus tard, une série de lettres sur le spiritualisme dans la « New-York Tribune ». Dans la première de ces lettres, il donne un résumé bien nourri de son mode d'investigations ; nous en avons extrait les passages ci-après. Il faut se souvenir qu'à l'époque où il a inauguré son enquête, il était âgé de cinquante-deux ans, et dans toute la plénitude de son intelligence.

« C'est en janvier 1851 que j'ai tout d'abord commencé mes recherches, et ce n'est qu'en avril 1853 que je suis devenu un ferme croyant de la réalité des phénomènes spirites. Pendant vingt-trois mois, sur ces vingt-sept, j'ai assisté à plusieurs centaines de manifestations spirites sous diverses formes. J'ai conservé des comptes rendus très minutieux et très exacts de nombre de ces séances. Mon procédé était, quand j'assistais à une réunion, de prendre au crayon un mémorandum de tout ce qui avait lieu, autant que je pouvais le faire, et dès que j'étais revenu à la maison de rédiger un récit détaillé de tout ce que j'avais vu et constaté. Je l'écrivais avec autant de minutie et avec autant de détails que je l'ai jamais fait pour un procès-verbal d'audience tenue devant moi à la cour. De cette manière, pendant cette période de temps, j'ai conservé les procès-verbaux de près de deux cents séances, formant quelque chose comme seize cents pages transcrites. J'eus ces séances, ces entrevues avec nombre de médiums différents, et dans des circonstances extrêmement diverses.

Il n'y a pas eu deux de ces séances qui aient été semblables. Il y eut toujours quelque chose de nouveau ou quelque chose de différent de ce qui s'était passé précédemment ; il est arrivé très rarement qu'il n'y eut que les mêmes personnes présentes. Les manifestations apportèrent toutes les formes connues, physiques ou psychiques, parfois seulement l'une des deux, parfois toutes les deux réunies.

J'ai recouru à tous les expédients que je pouvais imaginer pour découvrir une imposture et me mettre en garde contre toute supercherie. J'éprouvais par moi-même et je constatais chez les autres combien l'idée que nous étions réellement en communication avec les morts était excitante, mais je m'efforçais de m'empêcher de porter un jugement quelconque non motivé. J'étais à la fois critique et exigeant à un point extrême, déraisonnable, et quand mon opinion était controversée, comme elle l'était sans cesse, je refusais de céder, sauf à la preuve qu'il n'y avait pas de place possible pour l'ergotage.

J'étais absolument rigoureux dans mes demandes et celles-ci se renouvelaient fréquemment. J'allais à une réunion en gardant dans mon Esprit certains doutes quant aux phénomènes qui s'étaient produits dans la séance précédente ; souvent il se produisait un fait dirigé certainement contre ce doute, et qui l'excluait absolument, de telle sorte que je n'avais plus aucune raison de douter. Toutefois je revenais à la maison, je rédigeais soigneusement mon procès-verbal de la soirée, je méditais sur les moindres détails pendant plusieurs jours, comparant les faits avec ceux des procès-verbaux précédents, et, finalement, je trouvais des prétextes, quelque impossibilité qu'il puisse exister une influence spirituelle, et j'allais à la réunion suivante avec un nouveau doute et une nouvelle série d'interrogations.

Je souris en pensant parfois, maintenant, à l'ingénuité avec laquelle je cherchais les voies et moyens pour éviter la possibilité de la tromperie.

C'était un trait remarquable de mes investigations que toute objection imaginable, que je soulevais, recevait tôt ou tard sa réponse et était détruite ».

Les extraits suivants sont tirés de « l'Appeal » : « J'ai vu une table en acajou, ayant un pied central et portant une lampe allumée, s'élever au moins à un pied au-dessus du parquet, malgré les efforts des personnes présentes, et remuer d'arrière en avant et d'avant en arrière, comme ferait une personne agitant un gobelet dans sa main ; la lampe restait en place, bien que son verre et l'abat-jour se choquassent l'un contre l'autre.

J'ai remarqué une chaise d'acajou qui se jetait sur le côté et se mouvait vivement en arrière et en avant sur le sol, sans que personne la touchât, à travers une chambre où il y avait au moins une douzaine de personnes assises, et cela sans que personne fût frôlé ; or, elle fut arrêtée fréquemment à quelques pouces de moi, au moment où elle arrivait avec une violence telle, que si elle n'avait pas été arrêtée j'aurais eu les jambes broyées ».

S'étant prouvé d'une manière satisfaisante, à lui-même, la réalité des phénomènes physiques, M. John W. Edmonds en arriva à se demander d'où venait l'intelligence qui présidait à ces phénomènes et qui était en si intime relation avec eux. Il s'exprime ainsi à ce sujet :

« En me préparant à assister à une réunion, je m'asseyais seul dans ma chambre et inscrivais soigneusement la série de questions que je devais poser ; j'ai été surpris de recevoir des réponses à mes questions, dans l'ordre précis dans lequel je les avais écrites, sans que je retirasse mon mémorandum de ma poche ; pas une des personnes présentes ne savait même que j'avais des questions toutes prêtes, à plus forte raison quelles étaient ces questions. Mes pensées les plus intimes, celles que je n'avais murmurées à l'oreille d'un mortel, ont été librement discutées, comme si je les avais exprimées ; j'ai été averti que mes moindres pensées étaient ainsi connues et pouvaient être découvertes par l'intelligence qui se manifestait.

Une question se posait encore : tout ceci ne pouvait-il être, par suite de quelque mystérieuse opération, un simple effet réflexe de l'intelligence de quelqu'une des personnes présentes ? La réponse a été que nous avons eu un bon nombre de faits alors inconnus, qui plus tard ont été reconnus vrais, tels que celui-ci, par exemple quand je partis l'hiver dernier pour me rendre dans l'Amérique Centrale, mes amis de la ville reçurent des informations, à plusieurs reprises, concernant les endroits où je séjournais et l'état de ma santé ; à mon retour, en comparant ces informations avec les observations consignées dans mes notes de voyage, les premières furent

reconnues invariablement exactes. De même il a été exprimé des pensées sur des sujets que je n'avais pas alors dans l'Esprit et absolument différentes de mes idées. Ceci a souvent eu lieu pour moi et pour d'autres, comme pour établir pleinement ce fait que notre intelligence n'influaient pas sur les communications et qu'elles ne provenaient point d'elle.»

Ces quelques extraits montrent suffisamment que l'auteur se rendait compte des sources possibles d'erreur dans une semblable enquête ; les détails qu'il donne dans ses lettres prouvent qu'il était constamment en garde contre ces causes d'erreur. Lui-même et sa fille devinrent des médiums, de telle sorte qu'il obtint personnellement, et par lui-même la confirmation de nombre de phénomènes. Mais tous les phénomènes mentionnés dans les lettres et dans l' « Appeal » se sont montrés à lui en présence d'autres personnes qui les certifient de même, comme témoins, et qui écartent ainsi la possibilité qu'ils fussent subjectifs. Nous avons à ajouter encore un compte rendu de ce qui sera peut-être, pour nombre de personnes, la preuve la plus éclatante et la plus convaincante de toutes les expériences de notre magistrat. Sa propre fille devint un médium et se mit à parler des langues étrangères qui lui étaient totalement inconnues. Il s'exprime ainsi à ce sujet : « Elle ne connaît pas d'autre idiome que le sien, sauf une légère teinture du français appris à l'école. Pourtant elle a conversé fréquemment en neuf ou dix langues différentes, souvent pendant une heure durant, avec l'aisance et la facilité d'une personne parlant sa propre langue. Il n'est pas rare que des étrangers s'entretiennent avec leurs amis spirites par son entremise et dans leur propre idiome». Il nous faut dire ce qui s'est passé dans une de ces circonstances :

« Un soir où 12 à 14 personnes se trouvaient dans mon petit salon, M. E. D. Green, un artiste de cette ville, fut introduit en compagnie d'un Monsieur qu'il présenta comme étant Evan Gelides, natif de Grèce. Peu après, un Esprit lui parla par l'entremise de Laura, en langue anglaise, et lui dit tant de choses qu'il fut mis en rapport par lui avec un ami qui était mort dans sa maison, quelques années auparavant, mais dont personne n'avait entendu parler.

A l'occasion, par l'entremise de Laure, l'Esprit dit quelques mots ou prononça quelques sentences en grec, jusqu'à ce qu'enfin, M. E. demanda s'il pourrait être compris en parlant en grec ? Le reste de la conversation fut pendant plus d'une heure, de la part de M. E., entièrement en langue hellène ; du côté de Laura, en grec et parfois en anglais. A certains moments Laura ne comprenait pas l'idée sur laquelle, elle, ou M. Gelides parlait ; à d'autres moments elle la comprenait, bien qu'il parlât en grec, et qu'elle-même se servît de termes grecs. »

Plusieurs autres cas sont mentionnés et il est avéré que cette dame a parlé espagnol, français, grec, italien, portugais, latin, hongrois, hindoustan (?) ainsi que d'autres langues qui étaient inconnues de toutes les personnes présentes.

Ce n'est là, en aucune façon, un cas isolé ; celui-ci s'appuie cependant sur une autorité ou un témoignage absolument irrécusable. Un père doit savoir ou non si sa propre fille a appris, de manière à les parler couramment, huit idiomes en outre de sa langue maternelle.

Ceux qui prennent part à la conversation doivent savoir si la langue dont il s'agit est parlée ou non ; dans bien des cas, par exemple, quand il s'agissait de l'avis d'Espagnols et d'Indiens, le juge en question connaissait lui-même la langue qui était parlée. Le phénomène produit se relie au spiritisme en ce sens qu'il était parlé au nom et pour le compte de quelque personne décédée, et que le sujet traité était dans le caractère de cette personne. Un semblable cas, auquel la publicité a été donnée il y a quelque seize ans, devrait faire l'objet d'une discussion ou d'une explication, de la part de ceux qui font profession d'éclairer le public au sujet du spiritisme.

Un autre de nos exemples a trait à l'une des plus récentes conversions, mais en même temps à l'homme utile converti aux vérités du spiritualisme, celui du Dr Georges Sexton qui fut le coadjuteur de M. Bradlaugh, et l'un des professeurs séculiers les plus sérieux et les plus

ardents. Ce fut le célèbre Robert Dale Owen qui appela pour la première fois son attention sur la question du spiritisme, il y a environ vingt ans. Le Dr Sexton lut des livres, assista à bon nombre d'expériences relatives aux phénomènes physiques ordinaires, mais, toujours, il « soupçonnait que les médiums faisaient métier de duper, et que toute l'affaire n'était que pur escamotage réalisé au moyen d'un mécanisme caché ».

Le Dr Sexton a fait plusieurs conférences contre le spiritisme, sur le mode ordinaire des non croyants, en insistant sur l'absurdité et le peu d'importance des phénomènes, en ridiculisant l'idée qu'ils fussent l'œuvre des Esprits. Alors survint M. Turley ami et compagnon mondain du docteur, lequel, après avoir creusé le sujet pour en montrer l'inanité, devint un ferme croyant. Le Dr Sexton rit tout d'abord de cette conversion, mais elle fit cependant une impression profonde sur son Esprit. Dix ans s'écoulèrent et le travail de recherches qui suivit porta sur les frères Davenport.

Il sera bon, pour ceux qui médisent de ces jeunes gens si grandement conspués, de noter le compte rendu suivant de la manière de procéder du Dr Sexton, en ce qui les concerne, et de remarquer particulièrement ce fait que ceux-ci se soumièrent sans difficultés à toutes les épreuves que le docteur leur suggéra. Le docteur nous raconte dans son sujet de conférence : « Comment je devins spiritualiste », qu'il rendit visite toujours et toujours aux frères Davenport, en essayant en vain de découvrir leur procédé. Voici comment il s'exprime :

Mon associé, M. le Dr Barker, et moi, nous avons invité les frères à venir chez nous ; afin de nous garder contre tout ce qui ressemblerait à de la supercherie, nous les invitâmes à n'apporter ni cordages, ni instruments, ni autre matériel ; nous avons décidé de tout fournir nous-mêmes. En outre, comme ils étaient quatre associés, savoir : les deux frères Davenport, M. Fay, le Dr Ferguson, nous avons supposé que les deux associés qui n'étaient pas attachés, pouvaient réellement s'acquitter de tout ce qu'il y avait à faire. Nous avons donc engagé deux d'entre eux seulement de venir à nos séances. Ils accédèrent à toutes ces demandes, sans hésitation; nous formâmes alors un cercle entièrement constitué par les membres de nos propres familles, et quelques amis intimes, en petit nombre ; il y eut une seule exception pour Mme Fay. Dans le cercle, nous unîmes toutes nos mains par la chaîne usuelle, et comme Mme Fay était assise à une extrémité de cette chaîne, l'une de ses mains était libre tandis que je lui tenais l'autre. Supposant qu'elle pourrait aider les manifestations avec cette main restée libre, je lui demandais comme une faveur qu'il me fût permis de lui tenir les deux mains, proposition à laquelle elle consentit aussitôt. Sans relater tout ce qui eut lieu, qu'il nous suffise de dire que nous avons attaché les médiums avec nos propres cordes, que nous avons placé leurs pieds sur des feuilles de papier blanc, que nous avons tracé des lignes tout autour de leurs chaussures, de telle sorte que s'ils eussent remué leurs pieds, il leur était impossible de les replacer dans la même position ; nous mîmes un pence (pièce de deux sous) sur leurs doigts et nous scellâmes les cordes ; nous prîmes enfin, de toutes façons, des précautions contre les mouvements que les opérateurs pourraient faire. Dans la circonstance dont je parle actuellement, M. Bradlaugh et M. Charles Watts étaient présents. Quand le vêtement de M. Fay eût été enlevé, les cordes restant encore sur ses mains, M. Bradlaugh demanda qu'on mît à M. Fay son vêtement, ce qui fut fait immédiatement, les cordes restant toujours attachées. En cette occasion, nous avons constaté tous les phénomènes qui se produisaient usuellement en présence de ces hommes extraordinaires, et j'indiquerai probablement, une autre fois, tous ces faits particuliers. Le Dr Barker est devenu un croyant en fait de spiritualisme, à partir de l'époque où les frères sont venus dans sa maison. Je n'ai pas vu qu'il ait été donnée aucune preuve que de purs Esprits ou des Esprits immatériels eussent pris part à la production des phénomènes mais je me suis convaincu qu'il n'y avait pas eu de supercherie dans leur production et, par suite, que ces phénomènes physiques extraordinaires étaient le résultat de

quelque force occulte de la nature, que je n'avais aucun moyen de découvrir dans l'état actuel de mes connaissances.

Tous les phénomènes physiques que j'avais vus m'apparaissaient maintenant sous un jour très net ; ils n'étaient pas le résultat d'un artifice, comme je l'avais tout d'abord supposé, mais bien celui de quelque loi non encore découverte de la nature, que le devoir de l'homme de science est de découvrir à l'aide de recherches suivies. Tandis que le docteur soutenait cette thèse, les spirites lui demandaient très souvent comment il expliquait l'intelligence qui présidait à ces manifestations. Le docteur répondait, invariablement, qu'il n'avait pas encore entrevu dans ces phénomènes les preuves d'intelligence autres que celles qui pouvaient émaner du médium ou de quelque autre personne présente dans l'assistance ; il ajoutait que dès qu'il trouverait des preuves de l'intelligence dont on parlait, il deviendrait spiritualiste. Le docteur persista dans cette attitude durant nombre d'années, au point de croire naturellement qu'il n'aurait jamais de motif de changer d'avis. Il continua néanmoins son enquête et, en 1865, il commença à donner des « séances » chez lui. Des années cependant s'écoulèrent avant qu'il se présentât des phénomènes spirituels, intellectuels et moraux, absolument concluants, bien qu'ils fussent souvent d'une nature si saisissante qu'ils eussent satisfait toute autre personne moins sceptique.

A la fin, après quinze ans de scepticisme éclairé, non un scepticisme fondé sur l'ignorance, mais qui refusait de faire un pas de plus au-delà de ce que les faits si soigneusement examinés démontraient absolument, la preuve dont il avait besoin se produisit.

Les preuves que j'ai finalement enregistrées sont, dit-il, pour la plupart, d'une nature que je ne puis décrire minutieusement au cours d'une conférence publique ; non, en vérité, je n'ai pas le temps de les donner. Qu'il vous suffise de savoir que j'ai obtenu dans ma propre maison, en l'absence de tous médiums autres que des membres de ma famille, et des amis particuliers et intimes, chez lesquels le pouvoir médianimique avait été développé, la preuve irréfutable et de nature à frapper la froide raison, que les communications reçues venaient d'amis et de parents décédés.

Sans cesse, et toujours, des connaissances et des renseignements étaient transmis qui ne pouvaient avoir d'autre origine possible que celle qu'ils prétendaient avoir. Il était parlé de faits inconnus aux personnes de l'assistance, et dont nous avons pu ensuite vérifier l'exactitude. L'identité des Esprits qui se communiquaient fut prouvée de cent manières différentes ; nos chers défunts se manifestaient matériellement, tant au toucher qu'à la vue. La doctrine de la communion des Esprits était prouvée sans qu'il subsistât l'ombre d'un doute. Je me trouvai bientôt dans la situation du Dr Fenwick dans l'« Étrange Histoire » (Strange Story) de lord Lytton : « Croyez-vous, demandait la domestique du margrave, à ce qui fait l'objet de vos recherches ? » « Je ne crois pas », fut la réponse.

La vraie science n'a aucune croyance ; la vraie science met tout en question, et n'accepte rien avec crédulité. Elle ne connaît que trois états d'Esprit : la négation, l'affirmation et la conviction : il y a un champ immense entre les trois états ; ce n'est point de la croyance mais bien la suspension du jugement. Voilà qui décrit exactement les phases par lesquelles mon Esprit a passé. »

Depuis que le Dr Sexton est devenu spiritualiste, il s'est montré aussi énergique, comme avocat de « ses vérités » qu'il l'était auparavant pour soutenir les négations du matérialisme positiviste. Son expérience et son habileté comme conférencier, sa science scolaire depuis longtemps reconnue de vulgarisateur sous toutes les formes, font de lui un des propagateurs les plus précieux de ces enseignements. Il a aussi rendu de grands services en faisant connaître la comédie de ces imposteurs qui ont la prétention d'exposer les véritables doctrines du spiritualisme. Il le fait de la manière la plus pratique, en expliquant, non seulement comment les prétendues manifestations spirituelles sont exécutées, mais en les exécutant

réellement avant sa conférence ; en même temps il fait ressortir les différences importantes qui existent entre ce que ces gens-là exécutent et ce qui se passe dans les « bonnes séances ». Quiconque désire comprendre comment le Dr Lyun, MM. Maskelyne, Cook et Dobler, exécutent certains de leurs bons tours les plus curieux, n'a qu'à lire la conférence imprimée, intitulée « Médiûms, spirites et sorciers », avant d'assister aux bouffonneries de ces docteurs. Nous ne pouvons pas croire que l'homme qui a fait de telles études pendant quinze années d'observations et d'expériences, qui fut tout d'abord un adversaire déterminé puis un défenseur des théories spiritualistes, soit un de ceux dont Lord Amberley nous dit : « qu'ils ont été victimes des supercheries les plus évidentes, et s'en sont laissé imposer par des jongleries de l'ordre le plus vulgaire » ou bien, en se plaçant au point de vue scientifique élevé du professeur Tyndall, « qu'ils étaient dans un état d'Esprit devant lequel la science est absolument impuissante, des dupes que les preuves n'atteignent pas, qui aiment à croire et n'aiment pas à être détrompés ».

Ce sont là de grands mots et nous laissons à nos lecteurs le soin de décider si ces jugements ont une base sérieuse, venant d'hommes qui ne possèdent que les notions les plus restreintes et les plus insuffisantes sur le sujet dont ils font la critique, qui ne connaissent pas du tout les recherches longtemps continuées, et consciencieuses, de nombre d'hommes qu'ils englobent dans une même condamnation.

Nous allons présenter à nos lecteurs un autre témoin des phénomènes merveilleux qui nous occupent, un physicien instruit et exercé, qui a expérimenté dans son propre laboratoire, qui s'est servi pour le contrôle de ces phénomènes, d'épreuves et de mesures de la nature les plus rigoureuses et les plus concluantes. Lorsque M. W. Crookes, qui est membre de la société Royale, et qui a découvert un nouveau métal, le thallium, a tout d'abord annoncé qu'il allait examiner les phénomènes dits spirituels, nombre de publicistes l'approuvèrent ; on se plaignait, depuis longtemps, que les médiums n'eussent point permis aux hommes de science d'examiner scrupuleusement les faits. L'un d'eux exprima sa profonde satisfaction de ce que cette question allait enfin être examinée par un homme « ayant si bien la qualité voulue pour le bien faire ». Un autre était « heureux d'apprendre que cette matière allait être l'objet de l'attention d'un homme froid, ayant un Esprit net et occupant une situation acquise dans la science ». Un autre déclarait que « nul ne pouvait douter de l'habileté de M. W. Crookes à conduire les recherches avec une impartialité rigoureusement scientifique ». Pourtant, ces opinions n'étaient évidemment pas sincères, car elles ne devaient être énoncées que dans le cas où les résultats eussent été d'accord avec les idées de l'écrivain sur ce qui, selon lui, devait être naturellement une « investigation scientifique qui ferait tomber tout cet échafaudage ».

Le grand Faraday n'avait-il pas condamné les tables tournantes ? On saluait à l'avance M. W. Crookes, comme on le lit en envoyant Daniel dans la fosse aux lions, espérant bien qu'à l'instar du prophète, cet investigateur rigoureux mettrait le spiritisme, l'ennemi, à la raison, en découvrant l'imposture et l'illusion.

Mais quand le juge expert, après une patiente instruction qui avait duré plusieurs années, eut décidé contre ceux qui l'avaient acclamé, lorsque ce nouveau prophète eut agréé et consacré comme vérité incontestable la chose tant haïe, le ton changea ! Dès lors les admirateurs se prirent à suspecter l'aptitude du grand juge, à saper par la base les preuves sur lesquelles ils avaient fondé leurs jugements !

Dans le dernier article de M. W. Crookes, publié dans le « Quarterly Journal of Science » de janvier dernier, nous voyons qu'il a poursuivi ses recherches pendant quatre années de plus, en assistant partout à des « séances », il a eu l'occasion de faire de nombreuses expériences, et surtout dans sa propre maison, avec les deux remarquables médiums déjà mentionnés, savoir : M. D. D. Home et Miss Kate Fox. Ces expériences furent presque exclusivement faites en pleine lumière, dans les conditions d'arrangement voulues par lui, avec ses propres amis

comme témoins. Les phénomènes tels que des bruits de percussion ; des changements de poids des corps ; l'élévation dans l'air de corps lourds n'étant en contact avec personne ; l'allègement de poids des corps humains ; des manifestations lumineuses de diverses sortes : l'apparition de mains soulevant de menus objets, mains qui n'étaient point celles d'aucune personne présente ; l'écriture directe par une main lumineuse détachée ou par le crayon seul ; des formes et des visages de spectres ; divers phénomènes moraux intellectuels ; ces phénomènes, disons-nous, furent tous renouvelés et contrôlés si diversement, et si souvent, que M. W. Crookes s'est convaincu de leur réalité objective.

Ces phénomènes sont indiqués, en aperçu, dans l'article ci-dessus mentionné, et ils seront exposés en détail dans un volume actuellement en préparation. Je ne fatiguerai donc pas mes lecteurs en les décrivant ici, mais je ferai observer que ces expériences ont comme preuve un poids beaucoup plus grand que celui qu'elles auraient en s'appuyant sur le témoignage d'un homme de science, quelque distingué qu'il soit, parce qu'elles sont, presque dans chaque cas, la confirmation de ce que des témoins antérieurs, en nombre immense, avaient attesté en divers endroits et dans diverses conditions durant ces vingt dernières années.

Dans toute autre enquête expérimentale future, il est avéré, sans exception, selon les errements consacrés, que la confirmation des faits constatés par un observateur précédent s'ajoute grandement à la valeur, à la certitude des faits connus ; cela est tellement vrai que nul ne manifeste à leur égard la même incrédulité qui les avait accueillis la première fois. Quand cette confirmation est répétée par trois au quatre observateurs indépendants, dans des conditions favorables, et qu'il n'y a rien autre que des preuves théoriques ou négatives contre les phénomènes en question, les faits sont admis du moins provisoirement jusqu'à ce qu'ils aient été réfutés par une somme plus considérable de preuves, ou par la découverte de la cause exacte de l'erreur des précédents observateurs.

Or, ici, une voie absolument différente, très déraisonnable et très peu scientifique est suivie. Chaque observation nouvelle, confirmant la précédente, est traitée comme si elle était publiée pour la première fois ; on exige pour elle une nouvelle confirmation. Quand une nouvelle confirmation indépendante se produit, on demande encore une autre confirmation, ainsi de suite, indéfiniment et certes, c'est un beau moyen d'ignorer et d'étouffer une vérité nouvelle ; heureusement les phénomènes de spiritisme se produisent partout et sont d'une nature si indiscutable qu'ils s'imposent à la conviction de tout chercheur sérieux.

Il est arrivé ce qui suit : Tout nouveau converti exigeant une plus grande proportion de faits démonstratifs, reproduits devant lui avant de les admettre, le nombre de ces convertis s'est constamment accru depuis un quart de siècle. Des prêtres de toutes les religions, des littérateurs et des légistes, des médecins en grand nombre, des hommes de science en quantité respectable, des laïques (sécularists), des philosophes sceptiques, des matérialistes purs, sont tous devenus des convertis en face de la logique écrasante des phénomènes que le spiritualisme leur a présentés. Et que voyons-nous d'autre part ? Ni la science ni la philosophie, ni le scepticisme, ni la religion n'ont fait encore, dans ce dernier quart de siècle, une conversion dans les rangs du spiritisme.

Les choses étant dans cet état, et lorsque des savants véritables apprécient la bonne foi, la loyauté, la connaissance du sujet qu'ont montrée leurs adversaires, il est étonnant que la grande majorité des spirites reste profondément indifférente à l'opinion des savants, en général, et ne veuille plus faire un pas hors de la route qu'elle s'est tracée. Les spirites prétendent que le mouvement se propage de lui-même, suffisamment vite par la force intrinsèque de la vérité ; qu'il envahit lentement toutes les classes de la société et qu'il s'est poursuivi, ce mouvement, en dépit des injures et de la persécution, du ridicule de la discussion et qu'il se continuera de lui-même ; que de grands noms se joignent à ce mouvement, ou le conspuent, les savants, comme tous les autres hommes sont les bienvenus dans les rangs du

spiritualisme moderne ; il faut que chacun se satisfasse par ses persévérantes et propres recherches, et n'attende pas que les preuves en soient apportées sans les avoir demandées à l'investigation suivie.

Le fait qu'ils rejettent les vérités spirites, disent-ils, est leur propre perte ; cela ne peut le moins du monde affecter les progrès de ce même spiritisme.

Les attaques et les critiques de la presse sont supportées avec bonne humeur, elles excitent rarement d'autres sentiments que la pitié pour l'ignorance volontaire, et le mépris pour la présomption outreucidante de ces écrivains.

Tels sont les sentiments continuellement exprimés par les spirites ; il vaut autant, peut-être, que le monde anti-spirite, auquel la littérature de ce mouvement est aussi inconnue que les vérités contenues dans les Védas, soit informé de cette situation d'Esprit.

5. Recherches faites par le comité de dialectique

Il existe bon nombre d'autres chercheurs, lesquels devraient être mentionnés dans toute esquisse complète du sujet que nous traitons ici ; mais nous n'avons que peu de pages à consacrer au « Rapport de la commission de la Société de dialectique » ; dans cette commission composée de 33 membres actifs, 8 seulement, à l'origine, croyaient à la réalité des phénomènes; 4 seulement acceptaient la théorie spirite. Au cours de l'enquête 42 au moins des membres complètement sceptiques furent convaincus de la réalité de bon nombre de phénomènes physiques, en assistant aux séances des sous-commissions d'expériences et, cela, presque entièrement par l'entremise des membres médiums du comité. Trois membres qui étaient d'abord sceptiques poursuivirent leurs investigations en dehors des réunions du comité, et devinrent par suite absolument spirites. Mes propres observations, comme membre du comité et de la sous-commission la plus nombreuse et la plus active, me permettent de déclarer que le degré de conviction produit dans les Esprits de divers membres, en tenant compte des différences marquées de chaque caractère, est approximativement proportionné à la source de temps et de soins consacrée aux recherches.

Ce fait, toujours le même lors de toutes les investigations relatives à ces phénomènes, est un résultat caractéristique de l'examen de tout phénomène naturel.

L'examen relatif à une imposture, ou à une tromperie, invariablement a des résultats exactement opposés ; ceux qui ont peu d'expériences sont trompés, tandis que ceux qui continuent l'enquête avec persévérance découvrent inévitablement la cause de la supercherie ou de la tromperie ; s'il n'en était pas ainsi, la découverte de la vérité et, la constatation de l'erreur seraient également impossibles. En conséquence, les résultats de cette enquête sur les membres du comité eux-mêmes sont d'une importance plus grande que les phénomènes réels dont ils étaient témoins, attendu que ces faits étaient bien moins frappants que nombre des faits déjà mentionnés.

Mais ceux-ci ont aussi leur importance, attendu que les résultats obtenus par les précédents expérimentateurs isolés se trouvent confirmés par une corporation d'hommes intelligents et sans parti pris.

Avant d'abandonner le rapport dont il s'agit, je dois appeler l'attention sur les indications qu'il nous fournit touchant l'état d'opinion chez les hommes instruits de France. M. Camille Flammarion, l'astronome bien connu, a envoyé au comité dont nous parlons une communication bien digne de considération ; après avoir fait connaître qu'il admet pour sa part la réalité objective des phénomènes, après dix années d'investigations, il fait la déclaration suivante :

« Mon savant maître et ami, M. Babinet, de l'Institut, qui a essayé avec M. Liais (présentement directeur de l'Observatoire du Brésil) et plusieurs autres de mes collègues de

l'Observatoire de Paris, de déterminer la nature et la cause de ces phénomènes, n'est pas pleinement convaincu de l'intervention des Esprits dans leur production, bien que cette hypothèse, par laquelle, seules, certaines catégories de ces phénomènes sembleraient explicables, ait été adoptée par nombre de nos savants les plus estimés, entre autres par le Dr Hoeffle, le savant auteur de l'« Histoire de la Chimie » et de l'« Encyclopédie générale », et par le diligent travailleur dans le champ des découvertes astronomiques dont nous avons eu récemment à déplorer la mort, M. Hermann Goldschmidt, le découvreur de 14 planètes ».

Il paraît donc qu'en France, tout aussi bien qu'en Amérique et dans ce pays, des hommes de science qui ne sont pas des derniers, ont expérimenté ces phénomènes et ont constaté qu'ils étaient réels et, que certains des plus éminents, regardent la théorie spirite comme la seule qui explique ces mêmes phénomènes. Tous les spirites savent que les noms cités, d'hommes qui ont publiquement reconnu la conviction où ils sont de la réalité des phénomènes du spiritualisme moderne, constituent une faible partie du nombre de ceux qui sont réellement convaincus, mais qui pour des raisons sociales, religieuses ou autres, ne publient pas leurs croyances. Nous pouvons mentionner, à titre de preuve, le Dr Robert Chambers homme aussi remarquable par sa puissance d'observation, ses connaissances scientifiques et ses talents littéraires que par la prudence avec laquelle il se forme une opinion et l'exprime. Je suis heureux de pouvoir, présentement, donner l'extrait suivant d'une lettre reçue de lui en février 1867 : « J'ai constaté, depuis nombre d'années, que ces phénomènes sont réels, même quand on en sépare les impostures, et ce n'est pas d'hier que j'en ai conclu qu'ils étaient de nature à expliquer nombre de choses qui avaient été douteuses dans le passé et qui, si elles étaient pleinement admises, révolutionneraient tout l'échafaudage des opinions humaines sur un grand nombre de questions importantes. »

Voici, ce semble, le moment de noter les étourdissantes assertions de certains écrivains : qu'il n'y a pas « un atome d'évidence » pour appuyer la théorie spirite ; que ceux qui l'admettent font preuve d'« une incapacité incurable à distinguer les preuves adéquates et inadéquates des faits » ; que la théorie est « imaginée en dehors des faits » ; que ceux qui l'acceptent sont incapables de raisonner ; qu'ils « en arrivent à cette conclusion, qu'il doit y avoir des Esprits qui mettent des tables en mouvement, simplement parce qu'ils ne savent pas comment elles pourraient être mises en mouvement d'une autre manière. »

Le récit précédent, concernant la manière dont les conversions au spiritualisme ont eu lieu, est une réponse suffisante à toutes ces assertions ignorantes. La théorie spirite, que ceci serve de leçon, n'a été adoptée qu'en dernière ressource, lorsque toutes les autres théories se sont montrées irrémédiablement impuissantes, et lorsque fait sur fait, phénomène sur phénomène ont donné la preuve directe que les prétendus morts sont encore vivants.

La théorie spirite est la conséquence de l'ensemble des faits. Ceux qui le nient, si je m'en rapporte chaque fois à la preuve, laissent de côté, soit par ignorance, soit par mauvaise foi, la moitié des faits.

Prenons le cas parmi d'autres tout aussi concluants de M. Livermore qui, pendant cinq ans, en mille occasions, a vu, a senti par le toucher, a entendu les mouvements de sa femme défunte, vu l'image ou la forme de celle-ci à l'état concret absolu ; incontestablement elle était vivante. Cette forme qui pouvait remuer des objets, lui écrivit à plusieurs reprises, de sa propre écriture et dans sa propre langue, sur des cartes qui restaient lorsque l'image avait disparu ; cette forme fut également visible et tangible pour deux amis (elle apparut dans la propre demeure du mari, dans une chambre absolument fermée et en présence d'une seule jeune fille, le médium) ; ces trois hommes n'ont-ils pas eu « un atome de preuve » de la théorie spirite ? Est-il, en fait, possible de concevoir ou de suggérer une preuve plus complète ? Il faut se débarrasser des faits, avant de supprimer la théorie ; une simple négation, ou l'incrédulité, ne supprime pas des faits attestés pendant trois ans, par trois témoins, tous hommes occupant une situation

sérieuse, ayant conduit leurs affaires pendant tout ce temps de manière à gagner le respect et la confiance de leurs concitoyens. On fera ici, inévitablement, cette objection : « ces choses merveilleuses se sont passées en Amérique. Quand elles se produiront en Angleterre, il sera temps de s'en inquiéter ». Heureusement pour ces faiseurs d'objections, après que cet article eut passé dans la presse, le critérium définitif fut obtenu par la production d'un phénomène semblable à Londres. Un court exposé des faits intéressera, je l'espère, ceux qui ne peuvent digérer les preuves américaines. Il y a quelques années, une jeune dame, Miss Florence Cook, avait montré une puissance, un pouvoir de médiumnité remarquable, qui aboutit à ce fait culminant de la production d'une forme féminine entière, soi-disant d'origine spirituelle, qui apparut nu-pieds, dans une large robe flottante ; le médium lié, scellé, plongé dans un sommeil léthargique, enveloppé de vêtements de couleur sombre était confiné à l'écart, dans un cabinet ou chambre attenante.

Bien que des critères sévères, d'une nature apparemment concluante eussent été obtenus, nombre de visiteurs, spirites aussi bien que sceptiques, eurent l'impression que le phénomène d'apparition n'était pas ce qu'il eût dû être, ce qui provenait en partie de la ressemblance du prétendu Esprit avec Miss Cook, et aussi de ce fait que le médium et l'Esprit ne pouvaient être vus en même temps. Les uns supposaient que Miss Cook était un imposteur qui s'arrangeait de façon à cacher une robe blanche sur elle bien qu'on l'eût souvent cherchée et qui, tout en étant sûrement attachée avec des rubans scellés, était capable de sortir de ses liens, avec ses vêtements et sous-vêtements, et d'y rentrer elle-même, le tout, dans l'obscurité, et cela d'une manière assez parfaite et assez habile pour défier toute constatation.

Les autres pensèrent que l'Esprit la dégageait, lui donnait un vêtement blanc et l'envoyait personnifier l'apparition. La croyance qu'il y'avait quelque chose de fâcheux incita un monsieur un ardent spiritualiste, qu'on ne l'oublie pas, à saisir le spectre, dans l'espoir que quelque autre personne ouvrirait la porte du cabinet et constaterait si Miss Cook y était réellement : malheureusement cela ne fut pas fait ainsi ; toutefois la grande ressemblance de l'être que notre homme saisit avec Miss Cook, sa parfaite solidité, les vigoureux efforts que cet être fit pour s'échapper convainquirent le monsieur en question qu'il s'agissait bien là de Miss Cook elle-même, bien que le reste de la compagnie eût trouvé celle-ci, quelques minutes après, liée sous les scellés, exactement telle qu'on l'avait laissée une heure auparavant. Pour trancher définitivement la question, des expériences furent faites par des hommes de science. M. C. A. Varley, Ch. R. F., l'éminent electricien, fit usage d'une pile galvanique, et d'un appareil d'épreuve à câble, et fit passer un courant autour du corps de Miss Cook en attachant à ses bras des souverains soudés à des fils. L'appareil était si délicat qu'un mouvement quelconque était instantanément indiqué, tandis qu'il était impossible à la jeune dame d'habiller et de faire agir le spectre sans interrompre le circuit ; même dans ces conditions, la « forme-Esprit » apparut, exhiba ses bras, parla, écrivit et toucha diverses personnes. Ceci se passa, non dans la maison même du médium mais dans celle d'un personnage demeurant dans le West-End, à Londres. Pendant près d'une heure, le circuit ne fut jamais interrompu et à la fin de l'expérience, Miss Cook fut trouvée dans un état profond de catalepsie.

Ultérieurement. M. W. Crookes, avait obtenu des preuves plus satisfaisantes; il imagina une lampe phosphorique et il lui fut permis, étant muni de cette lampe, de pénétrer dans la chambre obscure, accompagné par l'Esprit ; il y vit et toucha Miss Cook, habillée de velours noir, gisant à l'état cataleptique sur le parquet, tandis que la « forme-Esprit » enrobe blanche, se tenait tout contre et derrière elle. Pendant la soirée « l'Esprit » avait marché et parlé pendant une heure aux assistants. M. W. Crookes en ayant reçu la permission, fit ce que le monsieur sceptique avait fait sans autorisation ; il saisit l'Esprit dans ses bras, et constata qu'il était évidemment celui d'une femme vivante.

Pourtant, cette « forme-Esprit » n'était pas celle de Miss Cook, ni celle d'aucun être humain, attendu qu'elle apparut et disparut dans les chambres fermées et soigneusement gardées, dans la propre maison de M. W. Crookes, aussi aisément et complètement qu'en la demeure du médium même. Les déclarations explicites de MM. W. Crookes et Varley, contenant quantité de détails intéressants sur le sujet dont il s'agit, ont paru, en mars et avril, dans le journal le « Spiritualiste » ; elles tendent à montrer, ces déclarations, que toutes les choses, si merveilleuses qu'elles soient, qui ont eu lieu en Amérique, peuvent se reproduire ici, et que les hommes de science ne sont pas (comme on l'affirme continuellement) empêchés de faire des investigations dans cet ordre de phénomènes, en se servant d'instruments et de méthodes scientifiques.

Les remarques qui précèdent ont fait l'objet d'une note à l'article qui a paru dans la « Fortnightly Review » (Revue de quinzaine), du mois de mars ; depuis que cet article a paru, la démonstration a été poussée plus loin. Miss Cook vint seule, dans la maison de M. W. Crookes, avec une très petite valise, son seul bagage, et y séjourna environ une semaine. Elle y coucha avec l'une des dames de la maison et fut constamment sous la surveillance de l'un ou de l'autre des membres de la famille, néanmoins la « forme Esprit » apparut constamment; M. AV. Crookes la vit et la toucha en même temps qu'il voyait et touchait Miss Cook ; il obtint une série de photographies de cet « Esprit », en même temps qu'une série comparative de photographies de Miss Cook, prouvant que le spectre était celui d'une femme ayant au moins en hauteur la moitié de la tête en plus que la taille de Miss Cook, comme cela avait exactement semblé à tous les observateurs. Les photographies (que j'ai eu l'occasion d'examiner) sont, suivant toutes les apparences, celles d'un être humain dont les traits ressemblent à ceux de Miss Cook, comme pourraient le faire ceux d'une soeur, mais ils ne sont en aucune façon identique aux siens. Le spectre est vêtu d'une robe blanche flottante, tandis que Miss Cook porte toujours ses vêtements noirs ordinaires ; soit par mensuration, soit par comparaison avec l'image de M. W. Crookes qui est photographié à côté des deux (la forme Esprit, ou Miss Cook) le spectre est beaucoup plus grand. Le spectre, après qu'on l'eut vu et touché, qu'on eut conversé avec lui, qu'on l'eut photographié, disparut absolument d'une petite chambre hors de laquelle il n'y avait pas moyen de sortir, et cela, au travers de la chambre adjacente attenante et pleine de spectateurs.

Nous devons aussi rappeler que les photographies sont si nettes et si distinctes, que les formes et les traits de « l'Esprit » sont si bien connus d'un nombre considérable de gens, que, s'il existait un être humain accompagnant toujours Miss Cook dans diverses maisons sises dans différentes parties de Londres, pour jouer le rôle d'un Esprit, cette personne n'y eût pu maintenir perpétuellement son incognito et éviter pendant des années d'être découverte.

Mais toute supposition de ce genre est encore plus incroyable que le fait d'une « apparition d'Esprit », si nous considérons que cette personne inconnue aurait dû obtenir ses entrées, vivre pendant une semaine dans une demeure particulière sans être jamais vue et cela, dans une chambre où il est impossible de se cacher et qui est soigneusement gardée avant chaque séance. Pendant une semaine il lui eût fallu, soit vivre sans nourriture, soit entrer dans la maison et en sortir continuellement, sans être jamais aperçue, et cela, dans une maison entièrement occupée par une nombreuse famille.

Depuis que ces « manifestations » ont cessé, en ce qui concerne Miss Cook, elles se sont produites avec d'autres médiums à Manchester, à Newcastle, à Melbourne et en particulier en Amérique, dans des conditions, s'il est possible, encore plus rigoureuses. M. Robert Dale Owen affirme avoir vu la « forme Esprit » sortir d'un cabinet vide, tandis que les médiums étaient visibles et étaient assis parmi les spectateurs. En diverses occasions, lui et d'autres ont vu cet « Esprit » en apparence vivant, solide, se mouvant et parlant, s'évanouir ensuite, positivement, sous leurs yeux, et réapparaître au bout d'un certain temps. Le spectre

s'évanouissait en commençant par la tête, et en allant vers le bas. Dans une autre circonstance, sur un parquet nu, en planches polies, le spectre apparut sortant du parquet ; d'abord la tête, les épaules, ensuite le corps tout entier qui, après cela, se mit à marcher parmi les spectateurs. Une autre fois, trois « formes » distinctes apparurent sortant d'un cabinet, parlèrent aux témoins et furent touchées par eux. Ceux qui ne savent rien du sujet qui nous occupe, ne peuvent naturellement croire cela ; mais pour tous ceux qui savent que bon nombre de phénomènes spirites sont des faits, la preuve en question doit être concluante.

6. Photographies spirites d'Esprits

Nous allons maintenant toucher à un sujet qui ne peut être négligé dans un résumé impartial des preuves du spiritisme, puisque c'est celui qui contient la démonstration la plus inattaquable qu'il soit possible d'obtenir de la réalité objective des formes spirituelles et aussi de la véritable nature des preuves fournies par les voyants quand ils décrivent des figures visibles par eux seuls. Il a déjà été indiqué et c'est là un fait dont les archives du spiritualisme fournissent d'amples preuves, que différents individus possèdent la faculté de voir ces « formes » et ces « figures » à des degrés très variables. Ainsi, il arrive souvent au cours d'une séance, que les uns verront des lumières distinctes dont ils décriront la forme, l'apparence, la position, tandis que d'autres ne verront rien du tout. Si une ou deux personnes seulement, voient les lumières, les autres les attribuent à l'imagination des premières ; mais s'il est des cas dans lesquels une ou deux personnes présentes ne peuvent voir ces lumières. Il y a aussi des cas dans lesquels toutes les voient, mais à des degrés très différents de netteté ; cependant, elles voient les mêmes objets, ce qui est prouvé par le fait que toutes ces personnes s'accordent quant à la position et au mouvement des lumières.

D'autre part, ce que les uns verront comme étant de simples nuages lumineux, d'autres le verront comme étant des formes humaines distinctes, partielles ou entières. Dans d'autres cas, tous les assistants verront la « forme », que ce soit une main, un visage ou une personne en son entier, avec une égale netteté. Il arrive encore que la réalité objective de ces apparitions est parfois prouvée, parce que diverses personnes à la fois les touchent et les voient remuer des objets ; en certains cas, ils les entendent parler ; dans d'autres ils les voient écrire.

Parfois la « forme » aperçue, ou l'écriture produite est incontestablement celle de quelque ami défunt.

Il serait facile de remplir un volume de tous les comptes rendus d'apparitions rendues authentiques par le lieu, la date, les noms des témoins; un choix considérable peut en être trouvé dans les œuvres de M. Robert Dale Owen.

Maintenant, arrivé à ce point, un chercheur qui n'a pas préjugé la question et qui ne croit pas sa propre connaissance de l'univers assez complète pour qu'il soit en droit de rejeter toute preuve de faits qu'il avait jusqu'alors considérés comme improbables au plus haut degré, pourrait dire à juste titre : « Vos preuves de l'apparition de formes visibles, tangibles, spirituelles, sont très fortes, mais j'aimerais à les voir soumises à une contre-épreuve qui trancherait absolument la question de la possibilité que ces apparitions sont dues à une hallucination coïncidente de plusieurs gens chez plusieurs personnes à la fois; cette contre-épreuve, si elle était satisfaisante, prouverait la réalité objective de ces apparitions par un procédé qui ne serait égalé par aucun autre. Si ces spectres réfléchissent réellement, ou émettent de la lumière qui les rend visibles à des yeux humains, ils peuvent être photographiés.

« Photographiez-les, et vous aurez une preuve irréfutable que vos témoins humains sont dignes de confiance ». Il y a deux ans, nous aurions pu seulement répondre à cette juste proposition, que nous pensions que la chose avait été faite et pouvait être faite à nouveau,

mais que nous n'avions pas de preuves satisfaisantes à donner à cet égard. Maintenant, au contraire, nous sommes en situation de déclarer, non seulement que la chose a été faite fréquemment, mais que la preuve ainsi obtenue est de nature à satisfaire quiconque voudra bien prendre la peine de la considérer.

Ces preuves, nous allons les présenter à nos lecteurs et nous osons penser qu'ils les reconnaîtront comme étant très remarquables.

Avant de le faire toutefois, il est bon de faire disparaître une erreur populaire : M. G. H. Lewes a conseillé au « Dialectical Committee » de distinguer soigneusement entre « les faits et les déductions des faits ». C'est là une chose particulièrement nécessaire dans le cas des photographies dites spirites. Les images qui apparaissent sur ces photographies, si elles ne sont pas l'œuvre des hommes, peuvent avoir une origine « spirituelle », sans être des reproductions « d'Esprit ». Il est très utile de démontrer que ces photographies sont, dans bien des cas, celles des formes produites par des « intelligences invisibles » mais distinctes de ces formes. Dans d'autres cas « l'intelligence » semble se vêtir avec une matière susceptible d'être aperçue par nous ; mais, même alors, il ne suit pas de là, que la « forme » produite soit la reproduction réelle de la « forme spirituelle ». Elle peut n'être qu'une reproduction de la forme mortelle antérieure, avec ses accessoires terrestres, dans un but de constatation d'identité.

Bien des personnes ont entendu parler de ces « portraits d'Esprits » et savent combien ils peuvent être aisément faits sur commande par un photographe quelconque; elles sont, en conséquence, disposées à croire que ces portraits n'ont aucune valeur comme preuve; or, un faible examen montrera que les procédés par lesquels de prétendus Esprits peuvent être fabriqués à la main étant bien connus des photographes, il est facile d'employer à leur égard un critérium ou d'arranger les conditions de manière à empêcher la fraude. Les conditions suivantes sont des plus probantes :

1° Si une personne connaissant la photographie, prend ses propres plaques de verre, examine la chambre employée et tous les accessoires, surveille l'ensemble du procédé pour prendre l'épreuve, et si une forme définie apparaît sur l'épreuve négative en outre de la personne qui a posé, c'est une preuve qu'il y avait là un objet existant, susceptible de réfléchir ou d'émettre des rayons actiniques, bien qu'invisibles pour les personnes présentes,

2° S'il apparaît une ressemblance incontestable avec une personne décédée, totalement inconnue du photographe.

3° S'il se produit sur l'épreuve négative des images en relations définies avec la figure de celui qui pose et qui choisit sa propre position, son attitude, ses accessoires, c'est là une preuve que des formes invisibles se trouvaient réellement dans le champ de l'objectif.

4° S'il apparaît une forme drapée en blanc, et en partie derrière le corps opaque du poseur, sans s'étendre sur lui le moins du monde, c'est la preuve que la figure blanche y était en même temps, parce que les parties sombres de l'épreuve négative sont transparentes, et que toute image blanche superposée, de quelque manière que ce soit, apparaîtrait au travers.

5° Lors même qu'on ne pourrait employer aucune de ces épreuves, si un médium tout à fait distinct et indépendant du photographe, voit et décrit une forme pendant la pose, et qu'une image exactement correspondante apparaisse sur la plaque, c'est une preuve que cette forme se trouvait bien là et dans le champ de l'objectif.

Chacun de ces critères ou épreuves, a successivement été employé dans notre propre pays, comme le prouvera le résumé suivant des faits.

Les comptes rendus de photographies spirites, faites dans diverses parties des Etats-Unis, ont incité nombre de spiritualistes à faire des expériences dans ce pays, mais ces expériences sont restées longtemps sans succès. M. et Mme Guppy, qui sont tous deux des photographes amateurs, ont essayé, en leur propre demeure, et ont échoué. En mars 1872, ils s'adressèrent à

M. Hudson, photographe habitant près de leur demeure et qui n'était pas un spiritualiste, pour lui commander des cartes de visite de Mme Guppy. Après la pose, l'idée vint soudain, à M. Guppy, d'essayer d'obtenir une photographie spirite. Il s'assit pour poser, dit à Mme G... de se rendre derrière le fond de l'objectif et fit prendre une épreuve. Il se montra, derrière lui, une grande tache blanche, mal définie, ovale, ressemblant en quelque sorte, par les contours, à une personne drapée. Mme Guppy, derrière le fond, était habillée en noir. Ce fut là la première photographie spirite prise en Angleterre ; elle fut peut-être plus satisfaisante en raison de la soudaineté de l'impulsion qui la fit prendre, de la grande forme blanche que nul imposteur n'avait essayé de produire et qui, par elle-même, gâta absolument le portrait.

Quelques jours après, M. et Mme Guppy et leur petit garçon arrivèrent sans s'être fait annoncer. Mme G... s'assit par terre en tenant l'enfant sur un tabouret. M. Guppy se tenait derrière la regardant. Le groupe ainsi développé est très remarquable. Une grande forme de femme élégamment drapée dans une robe de gaze blanche, se tient debout, exactement derrière et au-dessus de ceux qui posent; elle abaisse ses regards vers ceux-ci et tient ses mains ouvertes sur leurs têtes comme si elle leur donnait sa bénédiction. Le visage, de profil, quelque peu tourné vers l'Orient, est d'un beau dessin ; les mains y comprises.

La robe blanche de la forme passe derrière les images noires du modèle, sans déborder dessus le moins du monde.

Une seconde épreuve fut prise après le temps nécessaire pour préparer une plaque, et il fut heureux qu'il en eût été ainsi, car on obtint une contre-épreuve très remarquable. Mme G... s'agenouilla de nouveau avec le petit garçon mais, cette fois, elle ne se baissa pas autant et sa tête resta plus haute. La même figure blanche ressortit également, bien définie, mais elle avait changé de position d'une manière exactement correspondante au léger changement de la position de Mme G... Les mains étaient précédemment en avant, au même niveau ; maintenant l'une d'elles était considérablement plus élevée que l'autre, de manière à rester à peu près à la même distance qu'auparavant de la tête de Mme G... Les plis de la draperie différaient tous d'une manière correspondante et la tête était légèrement tournée.

Or, de deux choses l'une ; ou bien il y avait un être vivant, intelligent mais invisible qui était présent, ou bien M. et Mme Guppy, le photographe et une quatrième personne ont concerté une méchante imposture et l'ont toujours soutenue depuis lors. Connaissant comme je les connais M. et Mme Guppy, j'ai la conviction absolue qu'ils sont aussi incapables d'une imposture de cette nature, que peut l'être le chercheur le plus sérieux de la vérité dans le département des sciences naturelles. C'est une circonstance importante que la figure de la « forme-Esprit » soit bien définie et aussi reconnaissable que le portrait d'une personne vivante quelconque. Si une imposture avait été tentée, on aurait soigneusement évité de faire qu'il en fût ainsi, attendu que cela aurait certainement conduit à la découverte de la personne qui était habillée pour la circonstance. Or on n'a pas découvert cette personne, bien que, au cours des discussions qui se sont élevées, nombre d'individus se montrassent ardents pour découvrir des preuves de supercherie.

La nouvelle de l'existence des photographies en question se répandit bientôt. Des spiritualistes en grand nombre essayèrent d'obtenir des résultats semblables, avec des succès divers, jusqu'à ce que, au bout d'un certain temps, le bruit courut qu'il y avait tromperie.

Nombre de gens croient maintenant, fermement et par suite d'apparences suspectes sur les photographies, et d'autres circonstances, qu'un grand nombre de tromperies se sont produites. Il n'y a certainement pas lieu de s'étonner qu'il en ait été ainsi. Le photographe, souvenez vous-en, n'était pas un spiritualiste et restait absolument démonté en face des épreuves en question. Quantité de personnes vinrent chez le photographe ; il s'aperçut qu'elles étaient satisfaites si elles constataient l'existence d'une seconde figure sur leurs photographies, qu'elles étaient mécontentes si cette seconde figure ne s'y trouvait pas. Ce photographe peut

avoir pris des arrangements pour que tout le monde fût satisfait. Une chose est claire : c'est que, s'il y a eu imposture, elle a été découverte tout d'abord par les spiritualistes eux-mêmes; s'il n'y en a pas eu, les spiritualistes ont été prompts à publier ce qui paraissait indiquer qu'il y avait supercherie. Pourtant, ceux mêmes qui affirment le plus énergiquement l'existence d'une tromperie reconnaissent qu'un grand nombre de photographies sincères ont été prises. Cependant, fondée ou non, l'accusation d'imposture a produit un bon résultat en montrant la nécessité d'un contre examen et d'une libre confirmation des faits.

Le critérium des ressemblances franchement reconnaissables des amis décédés à souvent été obtenu. Sir William Howitt, qui est venu sans avertissement préalable, a obtenu des portraits ressemblants de deux fils, décédés depuis nombre d'années, et l'ami qui accompagnait M. Howitt ignorait même l'existence de l'un d'eux. Les ressemblances furent instantanément constatées par Mme Howitt et M. H. les déclare « parfaites et incontestables²⁵ »

Le Dr Thomson, de Clifton, a obtenu une photographie de sa propre personne dans laquelle il s'est trouvé joint à une dame qu'il ne connaissait pas. Il envoya cette photographie en Ecosse à son oncle, en lui demandant simplement s'il constatait la ressemblance de cette dame avec quelque personne décédée de la famille. La réponse fut que c'était le portrait de la propre mère du Dr Thomson, laquelle était semblable à sa forme lorsqu'elle l'avait mis au monde; comme il n'existait pas de portrait d'elle, le docteur n'avait pas eu idée de qui ce pouvait être. L'oncle remarqua très naturellement, qu'il « ne pouvait comprendre comment cela s'était fait²⁶ ». Nombre d'autres exemples de reconnaissance se sont produits depuis, mais je ne veux ajouter que mon témoignage personnel. Il y a quelques semaines, j'allai personnellement chez le même photographe pour la première fois et j'obtins une ressemblance tout à fait incontestable d'un parent décédé. Les particularités de cette affaire sont les suivantes : Le 14 mars 1874, je suis allé chez M. Hudson, ayant été invité à le faire, pour la première et la seule fois, accompagné par Mme Guppy comme médium. Je m'attendais à ce que, si j'obtenais quelque portrait spirite, ce serait celui de mon frère aîné, au nom duquel des messages avaient été fréquemment reçus par l'entremise de Mme Guppy ; avant d'aller chez Hudson, j'eus une séance avec Mme H. et j'eus une communication par coups frappés me faisant connaître que ma mère apparaîtrait sur la plaque, si elle le pouvait. Je posai trois fois, choisissant toujours ma propre position. Chaque fois sur l'épreuve négative une seconde figure apparut conjointement avec la mienne. La première représentait une personne mâle tenant une courte épée ; la seconde une personne en pied, se tenant apparemment à quelques pieds de côté et un peu derrière moi regardant en bas, vers moi et tenant un bouquet de fleurs. A la 3e séance, après m'être placé et après que la plaque préparée fut mise dans la chambre noire, je demandai que l'apparition vint près de moi, et la 3e plaque montre une figure de femme, se tenant tout contre moi et devant moi de telle sorte que la draperie dont elle est vêtue couvre la partie inférieure de mon corps. J'ai vu toutes les plaques développées et, dans chacun des cas, la figure supplémentaire se montra au moment où le liquide de développement fut étendu, tandis que mon portrait ne devint visible que peut-être vingt secondes plus tard. Je ne reconnus aucune de ces figures sur les négatifs, mais au moment où j'obtins les épreuves, le premier coup d'œil me montra que la troisième plaque contenait un portrait incontestable de ma mère, et ressemblant quant aux traits et à l'expression ; ce n'était pas une ressemblance comme celle existant dans un portrait pris durant la vie, mais une ressemblance quelque peu idéalisée ; pourtant, toujours pour moi, une ressemblance à laquelle je ne pouvais me méprendre.

La seconde photographie est beaucoup moins distincte ; les yeux regardent vers le bas ; le visage a une expression différente de celui de la 3e, de telle façon que je conclus, tout d'abord,

²⁵ Spiritual Magazine, oct. 1872.

²⁶ Spiritual Magazine, oct. 1873.

que c'était là une personne différente. Je n'ai pas vu de figure mâle. Ayant envoyé les deux portraits de femme à ma soeur, elle fut d'avis que le second ressemblait beaucoup plus à ma mère que le troisième, et qu'il présentait, en fait, une bonne ressemblance bien qu'indistincte, tandis que le troisième avait quelque ressemblance avec elle, comme expression, mais avec quelque chose d'inexact à la bouche et au menton. Il fut constaté que cela était dû, en partie, à ce que le photographe avait complété les blancs ; en effet, lorsque la photographie eut été lavée, elle se trouva toute recouverte de taches blanchâtres, mais meilleure comme ressemblance avec ma mère. Je n'avais pas encore constaté la ressemblance du second portrait quand, l'ayant examiné, quelques semaines plus tard, avec un verre grossissant, j'aperçus tout de suite un trait spécial remarquable, du visage naturel de ma mère, savoir : la lèvre et la mâchoire inférieures extraordinairement saillantes. Le fait était plus visible, il y a quelques années, car, dernièrement, la bouche était quelque peu contractée ; une photographie prise, il y a vingt-deux ans, montre très nettement cette particularité et correspond bien au second portrait dans lequel la bouche est en partie ouverte, et la lèvre inférieure fortement saillante. Ce portrait m'a toujours donné l'impression d'une personne plus jeune que celle qui se trouve sur la 3e épreuve ; il est remarquable que tous deux présentent respectivement les caractères du visage tels qu'ils apparaissent sur des photographies prises à des intervalles de temps, vingt ans environ, et cependant sans la moindre ressemblance avec ces dernières photographies, tant comme attitude que comme expression.

Les deux spectres portent un bouquet de fleurs, exactement de la même manière ; il est digne de remarque que, tandis que je posais pour le second groupe, le médium ait dit : « je vois quelqu'un et il a des fleurs », voulant dire qu'elle (le médium) voyait les fleurs distinctement et la figure très vaguement. Il y a donc, ici, deux visages différents représentant l'aspect de la personne défunte, à deux périodes de sa vie ; pourtant les deux personnes sont absolument différentes de toute photographie prise durant la vie de la défunte. Comment ces deux images, présentant des particularités spéciales à une personne totalement inconnue à M. Hudson, ont-elles pu apparaître sur ces plaques ? C'est ce que je serais heureux de voir expliquer. Lors même que M. Hudson aurait obtenu, d'une manière quelconque, la possession de toutes les photographies qu'on a jamais prises de ma mère, elles ne lui auraient pas été de la moindre utilité pour la confection des portraits en question. Je ne vois pas le moyen d'échapper à la conclusion que quelque être spirituel, en causant des divers aspects de ma mère durant sa vie, ait produit ces impressions reconnaissables sur la plaque. Qu'elle-même, vivant encore, ait produit ces figures, cela ne peut être prouvé. Il est plus simple et plus naturel de penser que son Esprit l'a fait ainsi, que de supposer que nous sommes entourés d'êtres qui exécutent toute une série étudiée de supercheries, sans avoir d'autre but apparent que de nous duper en nous faisant croire à une continuation de l'existence après la mort.

Pendant que ces feuilles étaient sous presse, j'ai reçu une lettre de mon frère qui habite la Californie et auquel j'avais envoyé une épreuve du troisième portrait.

Mon frère a répondu ceci : « En ouvrant la lettre, j'ai regardé la photographie attentivement, et j'ai reconnu votre visage en remarquant que l'autre personne avait quelque ressemblance avec Fanny (ma soeur). Je la passai de l'autre côté de la table, à M. W. qui s'écria soudain : Comment, mais c'est votre mère : Nous comparâmes cette personne avec une photographie de notre mère que nous avons ici ; nous avons constaté qu'il y a, en général, sans nul doute, de la ressemblance, mais que la personne a, sur votre portrait, une apparence de maladie et de lassitude. »

Ni mon frère, ni sa femme, n'ont aucune idée du spiritualisme, et tous deux, au contraire, sont prévenus contre lui. Nous devons donc accepter leur témoignage comme concluant quant à la ressemblance avec manière, puisqu'il confirme mon propre témoignage et celui de ma soeur.

Nous allons passer maintenant à un ordre de preuves meilleures. M. Thomas Slater, vieil opticien établi dans Enston Road, photographe amateur, emporta avec lui, chez M. Hudson, une nouvelle chambre noire de sa propre fabrication, et ses propres verres ; il assista à toutes les manipulations et obtint un portrait avec une seconde figure. Il se mit alors à faire des expériences dans sa propre maison et, au cours de l'automne dernier, il obtint des résultats remarquables.

Le premier de ses succès lui donna deux têtes aux deux côtés d'un portrait de sa soeur. L'une de ces têtes est incontestablement celle de feu Lord Brogham ; l'autre, bien moins distincte, a été reconnue par M. Slater comme étant celle de Robert Owen dont il avait été l'ami intime jusqu'à sa mort. Il a obtenu depuis plusieurs épreuves excellentes du même genre. L'une d'elles en particulier, présente une femme en robe blanche et noire, flottante, se tenant à côté de M. Slater. Dans une autre photographie la tête et le buste paraissent penchés sur ce dernier. Les visages de ces deux Esprits sont très semblables et d'autres membres de la famille y reconnaissent une ressemblance avec la mère de M. Slater qui est morte quand ce dernier n'était encore qu'un enfant. Dans une troisième, un joli enfant, également drapé, se tient derrière le petit garçon de M. Slater. Ces personnages sont-ils correctement identifiés ? Oui ou non, ce n'est pas là le point essentiel. Le fait que des figures aussi franchement et incontestablement humaines que toutes celles-ci se montrent sur des plaques prises dans l'atelier privé de M. Slater, lequel est un opticien expérimenté, en même temps que photographe amateur, et qui fait tout son travail lui-même, sans que personne autre soit présent que les membres de sa famille, voilà où se trouve la véritable merveille. Dans un cas, une seconde figure est apparue concurremment avec M. Slater sur une plaque prise par celui-ci à un moment où il était absolument seul, en usant simplement du procédé d'occuper la chaise de celui qui pose après avoir enlevé l'obturateur de l'appareil; M. Slater, et sa famille, étant eux-mêmes médiums, n'ont besoin d'aucun aide étranger, ce qui peut bien être la raison pour laquelle il a si bien réussi.

Une épreuve, la plus extraordinaire, obtenue par M. Slater, c'est un portrait en pied de sa soeur, dans lequel il n'y a pas de second personnage, mais sur lequel le modèle paraît entouré et recouvert d'une sorte de draperie en dentelle transparente qui, lorsqu'on l'examine, paraît être entièrement faite de cercles ombrés de différentes dimensions, qui ne ressemblent à rien de ce dont j'ai entendu parler dans ce genre, en fait de dentelle fabriquée.

M. Slater m'a lui-même montré toutes ces épreuves et expliqué les conditions dans lesquelles elles avaient été obtenues. Qu'elles ne soient pas le résultat d'une imposture, c'est ce qui est certain ; comme première confirmation libre de ce qui avait été précédemment obtenu par des photographes de profession, leur valeur est inestimable,

Une confirmation moins heureuse, mais peut-être à ce titre non moins satisfaisante, a été obtenue par un autre amateur ; celui-ci, après dix-huit mois d'expériences, est arrivé à un succès partiel. M. R. Williams, M. A., M.Ph.D., d'Hayward's Heath, ont réussi, l'été dernier, à obtenir trois photographies; sur chacune d'elles, derrière le modèle, se trouve une forme humaine partielle, dont l'une a des traits distinctement marqués. Ultérieurement il en fut tiré une autre portant une figure bien formée d'homme se tenant debout à côté du modèle, mais quand on la développa cette figure s'évanouit entièrement. M. Williams m'assure (dans une lettre) que, dans ces expériences, il n'y a pas eu place pour une ruse ou pour la production de ces images par des moyens connus.

L'éditeur du *British Journal of Photography* (Journal britannique de photographie) a fait des expériences dans l'atelier de M. Hudson, en se servant de son propre collodion et de ses propres plaques ; il faisait tout par lui-même, et néanmoins il s'est produit des « apparitions anormales » sur les photographies, mais non des images distinctes.

Nous arrivons maintenant aux expériences importantes et concluantes de M. John Beattie, de Clifton, photographe retiré après vingt ans d'expériences, et dont l'éditeur mentionné ci-dessus dit : « Quiconque connaît M. Beattie le considère comme un photographe attentif et habile, l'un des derniers hommes du monde pouvant être trompés, du moins dans tout ce qui concerne et se rapporte à la photographie ; il est absolument incapable de tromper les autres. »

M. Beattie a été aidé dans ses recherches par le Dr Thomson, docteur-médecin à Edimbourg, qui a fait de la photographie en amateur pendant vingt-cinq années. Ces observateurs ont expérimenté dans l'atelier d'un ami non spiritualiste mais qui devint un médium au cours des expériences ; ils usèrent des services, comme médium, d'un négociant avec lequel ils étaient très liés. L'ensemble du travail photographique a été fait par MM. Beattie et Thomson, les deux autres personnes restant assises à une petite table. Les épreuves furent prises par séries de trois, à quelques secondes l'une de l'autre, et plusieurs de ces séries furent prises dans chaque séance.

Les figures obtenues ne sont pas, pour la plupart, humaines; ce sont des taches blanches ombrées, de formes variées, que l'on voit, dans les épreuves successives, changer et se développer comme si elles devenaient un type plus parfait ou plus complet.

Ainsi, une série de cinq épreuves commence par deux taches blanches, quelque peu angulaires sur le modèle médian, et se termine par une figure de forme grossière, mais ne pouvant être révoquée en doute, couvrant la plus grande partie de la plaque. Les trois autres montrent des états intermédiaires, indiquant un changement continu dans la forme, depuis la première figure jusqu'à la dernière. Une autre série de quatre épreuves commence par un cylindre blanc vertical sur le corps du médium, et un autre, plus court, sur sa tête.

Ces cylindres changent de forme dans les seconde et troisième épreuves, et dans les dernières épreuves ils s'épandent latéralement en masses lumineuses ressemblant à des nébuleuses. Une autre série de trois est très curieuse. La première présente une tache oblique lumineuse, flottante, allant de la table au sol; dans la seconde, la tache s'est changée en une colonne serpentine blanche, se terminant en un point au-dessus de la tête du médium ; dans la troisième, la colonne est devenue plus large et en quelque sorte double ; elle a sa courbure dans une direction opposée, avec une terminaison en forme de tête. Le changement de courbure peut avoir quelque rapport avec un changement dans la position du modèle, changement qui semble avoir eu lieu entre la deuxième et la troisième épreuve de cette série.

Il y a deux autres épreuves prises, comme toutes les précédentes, en 1872, et dont le médium décrit toutes les phases pendant l'exposition (de la plaque). La première apparition, dit-il, était un épais brouillard blanc ; l'épreuve sortit tout ombrée de blanc, sans trace d'aucun des modèles. L'autre photographie fut décrite à l'avance, comme devant être un brouillard nuageux, avec une personne au milieu : on ne voit, dans l'épreuve, qu'une figure humaine blanche au milieu d'une surface presque uniformément nuageuse. Durant les expériences faites en 1873, le médium, dans chaque cas, décrit minutieusement et correctement les apparences qui devaient se montrer ensuite sur la plaque. Dans l'une de celles-ci il y a une étoile lumineuse qui rayonne, de grande dimension, portant au centre un visage humain assez visible. Elle est la dernière des trois, sur laquelle une étoile s'est manifestée, et le tout avait été soigneusement annoncé par le médium.

Dans une autre série de trois, le médium décrit tout d'abord ce qui suit : « une lumière derrière lui, venant du parquet » ; ensuite : « une lumière montant sur les bras d'une autre personne et provenant ou semblant sortir du bas de la jambe » ; pour la troisième : « la même lumière existait, mais avec une colonne montant à travers la table, elle était chaude, jusqu'à ses mains ». Alors il s'écria soudain : « quelle brillante lumière, en haut, là ! Ne pouvez-vous la voir ? » Il fit un geste indicateur avec sa main. Toutes ces paroles décrivaient très

fidèlement ce que furent les trois épreuves et dans la dernière on apercevait la main du médium montrant une tache blanche qui apparaissait au-dessus de sa tête. Il y eut d'autres curieux développements, dont la nature est déjà suffisamment indiquée ; toutefois il y a lieu de mentionner encore une photographie isolée et très saisissante. Pendant la pose, l'un des médiums dit qu'il voyait sur l'arrière-plan une figure blanche; l'autre médium apercevait une figure brillante à côté de la noire. Dans la photographie, ces deux figures apparaissent, la brillante très faiblement, la noire beaucoup plus distinctement ; cette dernière est de dimension géante, avec une figure massive, aux traits grossiers, et une longue chevelure. M. Beattie a été assez aimable pour m'envoyer une série complète de ces photographies très extraordinaires, au nombre de 33, pour que je les examine, et il m'a fourni en outre les détails particuliers que je désirais. Je les ai décrites aussi correctement que j'ai pu. Le Dr Thomson m'a autorisé à me servir de son nom pour confirmer le compte rendu de M. Beattie sur les conditions dans lesquelles ces photographies ont été obtenues. Ces expériences n'ont pu être faites sans peine et sans persévérance. Parfois vingt épreuves consécutives ne présentaient absolument rien, d'anormal. Il en a été pris plus décent, et plus de la moitié ont constitué un échec complet. Mais les succès obtenus valent bien la peine qu'on s'est donnée. Ils démontrent ce fait qu'un médium, ou des êtres très sensibles voient (même quand personne autre ne voit rien) des êtres qui peuvent souvent avoir une existence objective. Ces faits nous enseignent que, peut-être, le libraire Nicolai de Berlin, dont le cas a été cité ad nauseam comme constituant le type de l'« illusion spectrale »; a vu après tout des êtres réels ; que si la photographie avait été alors découverte et convenablement mise en usage, nous pourrions avoir maintenant les portraits des hommes et des femmes invisibles qui hantaient en foule la chambre du libraire. Les efforts que les hommes de science ont à faire pour éviter de reconnaître la possibilité que ces formes sont des êtres réels, et prouver qu'ils ne sont visibles que durant l'état particulier résultant d'une maladie ou de la folie, nous sont clairement montrés par le curieux passage suivant extrait du livre récent de M. G. H. Lewes : « Problems of life and mind » (Problèmes vitaux et intellectuels), vol. I, p. 255 : « Au cours de mes observations dans les asiles anglais et allemands, j'ai été fortement impressionné par le fait, très fréquent dans les annales de l'aliénation mentale, que des patients appartenant à des classes très différentes de la société et à différentes nations, précisément ont des hallucinations semblables, qu'ils expriment en termes si exactement semblables que les uns pourraient être une traduction libre des autres. Les aliénés pauvres, en Angleterre, auront souvent les mêmes hallucinations que les négociants allemands privés de raison; un soldat dément, en Bohême, semblera répéter les absurdités dites par un fermier du Sussex atteint de folie. Non seulement le fait de la congestion cérébrale détermine l'hallucination chez l'Anglais tout aussi bien que chez l'Allemand, mais il détermine la forme précise que cette hallucination prendra. On constatera que vingt malades différents, des deux sexes, de différents âges, pays et Etats, auront des sensations morbides similaires ; qu'ils formuleront tous des hypothèses semblables pour expliquer ce qu'ils ont ressenti. Non seulement ils seront d'accord pour attribuer leurs sensations pénibles à l'action malveillante d'ennemis invisibles, mais encore ils décriront de la même manière comment ces ennemis les tourmentent, et cela, même quand ces explications imaginaires prennent des formes particulières : savoir quand l'aliéné déclare par exemple que l'ennemi souffle des vapeurs empoisonnées par le trou de la serrure; qu'il fait fendre le mur ; qu'il leur donne, à eux-mêmes, des commotions avec des piles cachées sous la table ; qu'il les gronde, et les menace de caveaux souterrains, etc. Entendre en Allemagne un récit qu'on a déjà entendu en Angleterre, dans lequel se trouvent gravement spécifiés les mêmes détails contraires au bon sens, comme si les pensées de l'un étaient l'écho des pensées de l'autre, est d'un effet saisissant.

« Je ne fais pas simplement allusion aux types bien connus d'hallucination, dans lesquels les malades croient être empereur, Christ, grand acteur, grand homme d'Etat, s'imaginent être condamnés à la perdition, qu'ils sont faits de verre et exposés à se briser en morceaux s'ils bougent ; non, je veux parler de la singulière analogie que l'on constate dans l'expression de ces formes et qui fait qu'un patient a les mêmes conceptions irraisonnées qu'un autre.

L'identité de la conception est basée sur l'identité de la congestion. Supprimez la congestion et l'hallucination disparaît. »

Cette explication est insoutenable et tellement contraire aux lois de la psychologie physiologique, que, nous osons le dire, M. Herbert Spencer, l'ami de M. Levés, ne l'acceptera pas. M. Levés affirme, en effet, que le produit de deux facteurs peut être constamment identique avec le produit de deux autres facteurs, dont l'un est fort différent du facteur qui lui correspond. Il affirme que la race, la nation, l'éducation, les habitudes de toute une vie, les associations d'idées étant toutes différentes chez deux individus, une affection cérébrale similaire ou identique produira un résultat intellectuel identique, et que des différences radicales dans le plus important des deux facteurs ne comptent absolument pour rien ! Il ne pourrait guère exister une preuve plus frappante que les soi-disantes illusions spectrales sont souvent des formes réelles, plus objectives que celle tirée des faits invoqués par M. Levés ; si son explication lui paraît à lui-même satisfaisante, nous pourrions difficilement trouver un cas plus probant de l'action aveuglante des idées préconçues, même chez les intelligences les plus puissantes.

Ces photographies nous fournissent des indications sur un procédé à l'aide duquel les figures vues aux séances pourraient bien devoir être graduellement formées et développées ; elles nous mettent à même, aussi, de mieux comprendre les déclarations faites d'une manière répétée par les intelligences communicantes, savoir, qu'il est très difficile de faire naître des formes définies, visibles et tangibles et que cela ne peut être fait qu'en vertu d'une rare combinaison de conditions favorables.

Nous constatons que trois photographes amateurs, travaillant d'une manière indépendante dans différentes parties de l'Angleterre, confirment séparément le fait des photographies spirites déjà démontré à la satisfaction de nombre de ceux qui ont confirmé le fait par l'entremise des photographes de profession.

Les expériences de M. Beattie et du Dr Thomson, sont seules absolument concluantes ; si on les rattache à celles de M. Slater et du Dr Williams, aux photographies de contre-épreuve, telles que celles de M. Guppy, elles établissent comme fait scientifique l'existence objective des formes humaines et des images actiniques définies invisibles. Avant d'abandonner les phénomènes photographiques, nous avons à noter deux points curieux en relation avec eux.

L'action actinique des formes spirites est particulière et bien plus rapide que celle de la lumière réfléchie provenant des formes matérielles ordinaires ; en effet les figures émergent, au moment où le fluide de développement les touche, tandis que la figure du modèle apparaît beaucoup plus tard. M. Beattie a noté le fait durant tout le cours de ses expériences, et j'en ai été moi-même très frappé en surveillant le développement de trois épreuves récemment tirées par M. Hudson.

La seconde figure, bien qu'elle ne fût nullement brillante, sortait toujours longtemps avant une autre partie quelconque de la photographie. L'autre fait singulier est l'abondance des draperies dans lesquelles ces « formes » sont presque toujours enveloppées, de manière à ne montrer que juste ce qui est nécessaire pour qu'on reconnaisse le visage et la personne. L'explication donnée de ceci, est que la forme humaine est plus difficile à matérialiser que la draperie.

Le « spectre au blanc linceul » traditionnel, n'est pas tout imagination, car il a une base dans un fait d'une signification profonde dépendant des lois d'une chimie encore inconnue.

7. Résumé des phénomènes physiques et intellectuels les plus importants

Comme nous n'avons pu donner un compte rendu de nombre de faits curieux qui se produisent avec diverses classes de médiums, le catalogue suivant des phénomènes les plus importants et les mieux caractérisés peut être utile.

Ils peuvent être groupés provisoirement en phénomènes physiques ; ce sont ceux dans lesquels l'action porte sur des phénomènes matériels, ou bien dans lesquels des corps apparemment matériels sont produits; puis en phénomènes intellectuels, ceux qui consistent dans l'exhibition, par le médium, de pouvoirs ou de facultés non possédés dans l'état normal.

Les phénomènes physiques principaux sont les suivants :

1° Phénomènes physiques simples. Production de bruits de toute nature, allant d'un léger battement à des coups semblables à ceux d'un lourd marteau à deux mains. Modification du poids des corps. Corps se mouvant en dehors de la force humaine. Corps s'élevant dans l'air. Transport de corps à distance en dehors de chambres fermées et jusque dans ces chambres fermées. Délivrance de médiums qui sont dégagés de liens de toute sorte, même d'anneaux de fer soudés, comme cela est arrivé en Amérique.

2° Phénomènes chimiques. Préservation des effets du feu, comme cela a déjà été exposé en détail.

3° Ecritures et dessins directs. Production d'écrits sur des papiers marqués, placés dans des positions telles que nulle main (ou nul pied) humaine ne pouvait les atteindre. Parfois, à la vue des spectateurs, un crayon s'élevait et écrivait ou dessinait apparemment de lui-même. Quelques-uns des dessins, en plusieurs couleurs, ont été faits sur du papier marqué en dix à vingt secondes et les couleurs ont été trouvées humides (voir les documents à l'appui, de M. Coleman, dans le *Dialectical Report* (Rapport de la société de dialectique, page 143, confirmé par Lord Bothwick, p. 150).

M. Thomas Slater, demeurant 136, Easton Road, obtient maintenant des communications de la manière suivante : un morceau de crayon à ardoise d'un huitième de pouce de longueur est placé sur une table ; une ardoise propre est disposée au-dessus dans une chambre bien éclairée ; on entend alors le bruit que l'on fait en écrivant et au bout de quelques minutes on trouve une communication d'une longueur considérable distinctement écrite. A d'autres moments l'ardoise est placée contre M. Slater et une autre personne, leurs mains libres sont jointes. Quelques-unes de ces communications sont des discussions philosophiques sur la nature de l'Esprit et sur la question à l'appui de la théorie spirite sur ce sujet.

4° Phénomènes musicaux. Des instruments de musique de divers genres sont joués en dehors du concours de l'homme, depuis une cloche à main jusqu'à un piano fermé. Avec certains médiums et quand les conditions sont favorables, des compositions de musique d'un caractère très élevé sont produites. C'est ce qui a lieu avec M. Home.

5° Formes spirites. Elles consistent en apparitions lumineuses, étincelles, étoiles, globes de feu, images lumineuses, etc., ou encore en mains, visages, corps humains entiers, généralement recouverts de draperies flottantes, à l'exception d'une grande partie du visage et des mains.

Ces formes humaines sont souvent capables de mouvoir des objets solides et sont à la fois visibles et tangibles pour toutes les personnes présentes. Dans d'autres cas elles ne sont visibles que pour les voyants. Mais quand tel est le cas, il arrive parfois que le voyant décrira l'Esprit comme levant une fleur, ou une plume, et les autres personnes présentes voient la fleur ou la plume se mouvoir apparemment d'elle-même. Dans quelques cas, on entend parler distinctement; dans d'autres la voix est entendue par tous, la forme de l'Esprit n'est vue que par le médium. Les robes flottantes de ces formes ont, dans certaines circonstances, été examinées; on en a coupé des morceaux qui ont disparu au bout de peu de temps. Des fleurs

sont aussi apportées, dont quelques-unes se fanent et s'évanouissent; d'autres sont réelles et peuvent être conservées indéfiniment. De là on ne peut conclure que ces formes, quelles qu'elles soient, soient des Esprits réels ; elles ne sont probablement que des formes temporaires produites par des Esprits dans un but d'épreuve ou de reconnaissance pas leurs amis.

Telle est la désignation qu'ils donnent invariablement d'eux-mêmes dans les communications obtenues de diverses manières ; de telle sorte que l'objection tout d'abord considérée comme si écrasante, savoir, qu'il ne peut pas y avoir de spectres de vêtements, d'armures, ou de cannes servant à la marche, cette objection, disons-nous, cesse d'avoir une valeur quelconque.

6° *Photographies spirites*. Celles-ci, comme nous venons de l'exposer en détail, ont montré par une expérience purement physique qu'elles sont dignes de confiance comme les genres précédents d'observations.

Nous arrivons maintenant aux phénomènes psychiques dont les suivants sont les principaux :

1° *Écritures automatiques*. Le médium écrit involontairement, parfois étant dans un état d'extase ou de catalepsie, et souvent sur un sujet auquel il ne songe pas, auquel il ne s'attend pas et qu'il n'aime pas. A l'occasion, des informations définies et exactes sont données des faits dont le médium n'a pas ou n'a jamais eu connaissance. Parfois des événements futurs sont soigneusement prédits. L'écriture a lieu, soit par la main, soit à travers une planchette. Souvent l'écriture change. Parfois elle a lieu en sens inverse, parfois dans des langues que le médium ne comprend pas.

2° *Vision ou clairvoyance et « clairaudience »*, lien est de diverses sortes. Certains médiums voient les formes de personnes décédées qui leur sont inconnues et décrivent les particularités qui s'y rapportent si minutieusement que les amis du défunt les reconnaissent tout de suite. Ils entendent souvent des voix et ces voix leur indiquent des noms, des dates et des endroits se rapportant aux individus ainsi décrits. D'autres lisent dans une langue quelconque des lettres cachetées et écrivent des réponses appropriées.

3° *Langage tenu dans la catalepsie et l'extase*. Le médium entre dans un état plus ou moins inconscient et, alors, il parle souvent sur des sujets et dans un style fort au-dessus de ses capacités. Ainsi Serjeant Cox, qui n'est pas un juge de mince importance en matière de style littéraire dit : « J'ai entendu un barman (garçon de cabaret ou de bar) soutenir, lorsqu'il était en état d'extase, un dialogue avec un groupe de philosophes, sur la « raison et la prescience », la « volonté et la destinée », et maintenir sa propre opinion contre eux. Je lui ai posé les questions les plus difficiles de la psychologie, et j'ai reçu des réponses toujours réfléchies, souvent pleines de sagesse, invariablement exprimées en un langage choisi et élégant. Néanmoins, un quart d'heure après, quand il était sorti de son état d'extase, il était incapable de me répondre aux questions les plus simples sur un sujet philosophique et ne trouvait même pas de termes pour exprimer une idée terre à terre²⁷ ».

Je puis certifier par moi-même que ce qui vient d'être dit n'est pas exagéré, en me basant sur une mise en observation fréquente du même médium. J'ai entendu d'autres parleurs en état d'extase (trance-speakers), tels que Mme Hardinge, Mme Tappan et Mme Peebles des discours qui, en fait d'éloquence élevée et soutenue, de nobles pensées, de hautes conceptions morales, surpassaient les plus beaux mouvements que j'ai pu constater par ma propre expérience chez un prédicateur ou un conférencier.

4° *Impersonnalité*. Elle se produit pendant l'extase. Le médium semble possédé par un autre être ; il parle, il regarde et il agit dans ce caractère d'une manière tout à fait merveilleuse dans

²⁷ « What am ? » Que suis-je ?, Ile vol., p. 242.

certain cas il parle des langues étrangères qu'il n'a même jamais entendues dans l'état normal, ce qui est le cas déjà indiqué de Miss Edmonds. Quand l'influence subie est violente ou pénible, les efforts sont tels que, à toutes les époques, on les a imputés à la possession par les malins Esprits.

5° *Pouvoir guérisseur.* Il en est de diverses sortes. Il se manifeste parfois par une simple imposition des mains mode bien supérieur à la simple guérison mesmérisme. Parfois dans l'état d'extase, le médium découvre du premier coup une maladie cachée, prescrit pour elle des remèdes ; souvent il décrit très exactement l'aspect morbide des organes internes.

Les phénomènes purement psychologiques (mental), comme preuve ne sont généralement d'aucun usage aux non-spiritualistes, sauf dans les cas, en petit nombre, où des critères rigoureux peuvent être employés. Toutefois ils sont liés si intimement avec les phénomènes physiques, souvent si mêlés à eux, qu'aucun de ceux qui par des expériences suffisantes se sont rendu compte de la réalité des premiers, ne manqueront de constater que les derniers font partie du même système général et dépendent des mêmes agents.

En ce qui concerne les phénomènes physiques, le cas est très différent. Ils constituent un ensemble de preuves liées entre elles, depuis la plus simple jusqu'à la plus complexe et la plus étonnante ; chaque fait composant peut être prouvé par lui-même et il l'est d'une manière répétée, tandis que chacun d'eux vient donner du poids à tous les autres et les confirmer. Ils ont tous ou presque tous été, de notoriété publique, mis sous les yeux de tout le monde, au cours de ces vingt dernières années ; les théories et les explications des rédacteurs de revue et des critiques ne les affectent pas, ou ne satisfont en aucune manière tous les hommes de bon sens qui les ont fréquemment constatés de visu ; ils ont été contrôlés et vérifiés par des sceptiques représentant tous les degrés de l'incrédulité, par des hommes ayant de toutes manières qualité pour découvrir l'imposture ou les causes naturelles physiciens éprouvés, médecins, légistes, hommes d'affaires, mais, en toutes circonstances, les investigateurs se sont retirés confondus ou convertis.

Il y a eu, il est vrai, des imposteurs qui ont tenté d'imiter les phénomènes, mais ces cas sont en petit nombre et ont été découverts par des épreuves bien moins rigoureuses que celles auxquelles les phénomènes réels ont été soumis toujours et toujours. Un grand nombre de ces phénomènes n'ont jamais été imités parce qu'ils sont au dessus de toute imitation réussie.

Maintenant que disent ceux qui dirigent (leaders) l'opinion publique, quand un savant d'une aptitude reconnue observe une grande partie des phénomènes les plus extraordinaires, dans sa propre maison et sous des conditions de contrôle ; s'il affirme leur réalité objective et cela, non après un examen hâtif, mais après quatre années de recherches, ces leaders qui « possèdent un bagage scientifique considérable » refusent de constater l'exactitude de ces phénomènes quand notre savant les invite à le faire ! L'éminente société dont ce dernier est un membre refuse de les enregistrer ! La presse proclame qu'il faut de meilleurs témoins que M. Crookes, que de semblables faits méritent « une confirmation » avant de pouvoir être crus ! Mais pourquoi une plus ample confirmation qui confirmera la « confirmation », quand l'exactitude du fait en question aura été de nouveau confirmée ?

Après que l'ensemble des phénomènes en question fut connu du monde entier pendant dix ans ; que des sceptiques, par dizaines de mille, furent convaincus de leur réalité, ces sceptiques étant, il ne faut pas l'oublier, des hommes ayant le sens commun et une lucidité d'Esprit plus qu'ordinaire ; des Américains de toutes les classes. Ces phénomènes furent confirmés en outre par le premier chimiste d'Amérique, le professeur Robert Hare ; deux ans plus tard ils l'ont été à nouveau par les recherches laborieuses et persévérantes de l'un des premiers légistes américains, M. le Juge Edmonds et plus tard encore, par un autre bon chimiste, M. le professeur Mapes.

En France, la réalité des phénomènes physiques les plus simples a été confirmée par le comte A. de Gasparin, en 1854 ; depuis lors des astronomes français, des mathématiciens, des chimistes éminents les ont encore confirmés, ainsi que le professeur Thury, de Genève, en 1855.

Dans notre pays même, des hommes tels que le professeur de Morgan, le Dr Lockhart Robertson, sir Adolphus Trollope, le Dr Robert Chambers, Serjeant Cox, sir C. F. Varley, ainsi que le sceptique ce Dialectical Committee », ont librement confirmé une grande partie de ces phénomènes.

En dernier lieu, est venu M. Williams Crookes, F. R. S., avec un passé de quatre années de recherches et d'expériences sans entraves (avec les deux plus anciens et plus remarquables médiums du monde), lequel a confirmé à nouveau la réalité de l'ensemble des phénomènes !

Mais ce n'est pas tout encore ; grâce à un groupe indépendant d'observateurs très compétents, nous avons la contre-confirmation de la photographie par un témoin qui ne peut être trompé, qui n'a pas d'opinions préconçues, qui ne peut enregistrer des impressions « subjectives », un témoin scientifique enfin qui est admis devant nos tribunaux et dont le témoignage est valable aussi bien contre un nombre de souvenirs de ce qui est arrivé, que d'opinions relatives à ce qui a dû ou doit être arrivé. Or, qu'est-ce que la partie adverse a invoqué contre cet écrasant ensemble de preuves logiques et irréfutables ? Elle a, en toute liberté, fait des suppositions simplement absurdes et non adéquates, et n'a réfuté ni expliqué un fait important quel qu'il soit de manière à s'en débarrasser !

Mon avis est, en conséquence, que les phénomènes du spiritualisme en leur entier n'ont pas besoin d'une plus ample confirmation. Ils sont prouvés, tout aussi bien que d'autres faits le sont à l'aide des sciences exactes; il n'y a pas de dénégation ou d'argutie qui puisse réfuter un seul d'entre eux, il faudrait pour cela des faits nouveaux, des déductions soigneusement tirées de ces faits. Tant que les contradicteurs du spiritualisme ne pourront donner un compte rendu de leurs recherches, et prouver que celles-ci luttent, au point de vue du temps qu'elles ont duré et de leur caractère complet, avec celles des partisans du spiritisme ; tant que ces opposants ne pourront découvrir et montrer en détail, soit comment les phénomènes en question se sont produits, soit comment les nombreuses personnes saines d'Esprit et aptes à juger que nous avons mentionnées ici ont été trompées de manière à croire conjointement qu'elles ont assisté à des phénomènes; tant que ces adversaires ne pourront pas prouver non plus l'exactitude de leur théorie, en faisant naître une croyance semblable à la leur dans une collectivité d'incrédules également sains d'Esprit et capables de juger, il sera inutile, pour les spiritualistes, de donner de nouvelles preuves de faits qui ont toujours été assez positifs et indiscutables pour satisfaire tous les chercheurs honnêtes et persévérants. Les choses étant en cet état, en ce qui regarde l'évidence et les preuves, nous avons pleinement le droit de considérer les faits du spiritualisme moderne (et d'admettre en même temps la théorie spiritualiste comme la seule soutenable) comme étant absolument établis. Il ne nous reste plus qu'à donner un court exposé de l'utilité de la doctrine et des enseignements du spiritualisme.

8. Historique de la doctrine du spiritualisme

Les leçons que le spiritualisme moderne nous donne peuvent être divisées en deux catégories. En premier lieu, nous constatons que le spiritualisme donne une explication rationnelle des divers phénomènes de l'histoire de l'homme, l'histoire naturelle de la médecine ayant été impuissante à l'expliquer puisqu'elle l'a repoussée ou ignorée; en second lieu nous tirons du spiritualisme des informations précises sur la nature et la destinée de l'homme et un système de morale basé sur ces informations ; ce système possède une efficacité réellement pratique.

Citons quelques-uns des phénomènes les plus importants de l'histoire et de la nature humaine, dont la science ne peut s'occuper mais que le spiritualisme explique :

1° Ce n'est pas un mince résultat que les spiritualistes soient en mesure de réhabiliter Socrate, comme ayant été un homme sain d'Esprit, et d'établir que son démon était un être spirituel intelligent qui accompagnait Socrate dans la vie, en d'autres termes qu'il était : son Esprit gardien.

Les non-spiritualistes sont obligés de considérer l'un des plus grands hommes dont l'histoire fasse mention, non seulement comme ayant subi durant toute sa vie une illusion d'Esprit, mais comme un être assez faible, un fou superstitieux qui n'a jamais pu reconnaître son erreur. Ils sont obligés de réfuter le fait affirmé par les contemporains de Socrate, et par Socrate lui-même, que cet Esprit le prémunissait véritablement contre l'approche des dangers; or il est consolant de croire que ce noble Esprit, ce logicien subtil, ce sceptique religieux pour lequel les grands hommes qui étaient ses élèves avaient de la vénération et de l'amour, n'a pas été la dupe de sa propre imagination au cours d'une longue vie, et que les avis que lui donnait son daïmos furent aussi sages que vrais. Nous éprouvons tous un soulagement réel de l'Esprit à ne pas avoir de Socrate l'opinion erronée des non-spiritistes ;

2° Le spiritualisme nous permet de croire que les oracles de l'antiquité n'étaient pas des impostures, et qu'un peuple, tout entier, peut-être le mieux doué qu'il y ait jamais eu au point de vue intellectuel, n'a pas exclusivement été composé de dupes. En discutant la question de savoir « pourquoi la prophétesse, la pythie, ne donne-t-elle plus maintenant les réponses de l'oracle en vers », Plutarque nous affirme que lorsque les rois, et des chefs d'États consultaient l'oracle sur des affaires importantes qu'il pouvait y avoir danger à divulguer, les réponses étaient faites dans un langage énigmatique; mais que, lorsque des particuliers venaient consulter l'oracle sur leurs propres affaires, ils obtenaient des réponses directes conçues dans les termes les plus explicites, de telle sorte que certaines personnes se plaignaient même de la simplicité et de la clarté de ces oracles, en disant qu'ils étaient indignes de leur origine divine ! Il ajoute cette assurance positive : « Les réponses de la pythie, bien que soumises au contrôle le plus sévère, n'ont jamais été reconnues fausses ou inexactes ; au contraire, la vérification de leur exactitude a rempli le temple de dons venant de toutes les parties de la Grèce et des pays étrangers. » Et plus loin il dit : « Les réponses de la pythonisse vont droit à la vérité, sans ambages, circonlocutions, fraude ou ambiguïté. Elle n'a jamais été une seule fois convaincue d'inexactitude. »

De telles déclarations auraient-elles été faites par un tel écrivain si ces oracles n'avaient été que de simples conjectures d'imposteurs ?

Le fait que les oracles sont tombés en désuétude et ont finalement cessé est tout entier en leur faveur ; en effet pourquoi l'imposture aurait-elle cessé à mesure que le monde devenait moins éclairé et plus superstitieux ? Le fait que les prêtres pouvaient parfois être subornés, de manière à donner de faux oracles, ne prouve rien contre des déclarations telles que celles de Plutarque et la croyance qui s'est continuée pendant plusieurs générations, qui fut appuyée par des preuves sans cesse renouvelées des plus grands hommes de l'antiquité. Cette croyance ne s'est établie que sur des faits probants et le spiritualisme moderne, seul, nous met à même de comprendre la nature de ces faits.

3° L'Ancien et le Nouveau Testament sont tous deux pleins de spiritualisme ; les spiritualistes seuls peuvent lire le récit des faits qui y sont consignés (en y ajoutant une foi éclairée), tels que la main qui a écrit sur le mur, à la fête de Balthazar et celui des trois hommes restés sains et saufs dans la fournaise de Nabuchodonosor ; ce sont là, pour eux, des faits actuels qui n'ont pas besoin d'être expliqués.

Les expressions de saint Paul touchant les « dons spirituels » et « le jugement des Esprits », sont pour eux des termes intelligibles, et le « don des langues » un simple fait. Quand le

Christ chassait les « démons » ou les « mauvais Esprits », il le faisait réellement, et non pas seulement pour frapper de surprise un aliéné qui se trouvait dans un moment de tranquillité. L'eau changée en vin, le pain et les poissons continuellement renouvelés jusqu'à ce que 5.000 hommes en aient été nourris, sont croyables comme manifestations extrêmes d'une puissance qui s'exerce encore journellement chez nous.

4° Les miracles des saints quand ils sont bien attestés rentrent dans la même catégorie. Ceux de saint Bernard, par exemple, ont souvent été accomplis en plein jour devant des milliers de spectateurs ; ils ont été racontés par des témoins oculaires. Saint Bernard lui-même était grandement troublé par eux ; il s'étonnait que ces pouvoirs lui fussent conférés et il craignait qu'ils le rendissent moins humble.

Ce n'était point là une conception née dans l'Esprit d'un enthousiaste exagéré, le caractère d'un semblable individu n'étant point celui de saint Bernard. Les spiritualistes n'ont pas besoin de ne pas croire que tout ce qui précède n'est jamais arrivé, ni nier, par exemple, que saint François d'Assises et sainte Thérèse ne furent jamais enlevés dans les airs, comme des témoins oculaires déclarent qu'ils l'ont été, ce fait étant survenu bien des fois au cours de leurs investigations.

5° La sorcellerie et les jugements de sorcellerie offrent un intérêt nouveau aux spiritualistes; ils sont en mesure de découvrir des centaines de coïncidences curieuses, comme détails, avec des phénomènes auxquels ils ont eux-mêmes assisté comme témoins ils sont capables de séparer les faits des déductions que le peuple, imbu de superstitions effroyables touchant le diabolisme, tirait de ces mêmes faits, car c'est de ces fausses déductions que sont nées toutes les horreurs auxquelles a donné lieu la manie de la sorcellerie. Le spiritualisme seul donne l'explication rationnelle de la sorcellerie et détermine combien il y entrait de faits objectifs ou d'illusions subjectives.

Dans un procès de sorcellerie, à Cork, en 1661, une jeune fille fut crue ensorcelée. Elle avait de violentes crises de nerfs, et, durant ces crises, plusieurs témoins déclarèrent qu'en leur présence elle était « enlevée étrangement, en un clin d'œil, hors de son lit, parfois portée jusque dans un coffre rempli de linge, sous tout le linge qui s'y trouvait, lequel n'était le moins du monde mis en désordre et parfois, entre les deux lits sur lesquels elle était couchée, sous un paquet de laine ; un jour, elle avait été transportée sur une petite planche en sapin, qui se trouvait au sommet de la maison, entre deux rayons, à un endroit où il fut nécessaire de mettre des échelles pour la faire descendre ». Dans le même procès il fut déclaré que de petites pierres lui étaient jetées partout où elle se rendait ; les témoins virent une grande quantité de ces pierres venir la frapper, tomber par terre, et ensuite disparaître de telle façon qu'aucune d'elles ne pouvait être retrouvée. Mais, une fois, la jeune fille en prit une et les témoins une autre ; ils attachèrent ces pierres dans leur bourse, mais elles disparurent en peu de temps, bien que le nœud restât sans être défait.

Ces faits ont une très grande analogie avec quelques-unes des manifestations les plus remarquables du spiritisme moderne. On peut trouver les mentions, par milliers, de semblables événements dans les comptes rendus des procès de sorcellerie ; ils y sont affirmés, en général, par nombre de témoins ayant reçu de l'éducation et par d'autres sans éducation. Si quelqu'un veut prendre la peine de lire les comptes rendus de ces procès, il verra que les témoignages des témoins isolés n'étaient pas acceptés en ce qui regardait les phénomènes extraordinaires, à moins qu'ils ne fussent corroborés par des faits semblables affirmés par plusieurs témoins. Il était généralement usité de passer par-dessus ces témoignages comme n'étant pas dignes qu'on s'y arrêtât un seul instant, ce qui est loin d'être rationnel ; lorsque nous constatons que des phénomènes d'une nature exactement semblable sont affirmés de nos jours par le témoignage d'hommes de talent et instruits, dont les idées antérieures étaient opposées à l'admission de ces mêmes phénomènes, cette concordance des témoignages

anciens et modernes doit être considérée comme prouvant que quelques-uns, tout au moins, des faits affirmés par témoins ont été réels.

6° Les miracles de l'Eglise catholique romaine moderne deviennent des faits intelligibles. Les Esprits dont les affections et les passions sont fortement excités en faveur du catholicisme, produisent ces apparitions de la Vierge et des saints qu'ils savent de nature à augmenter la ferveur religieuse. L'apparition elle-même peut être une réalité objective, attendu que ce n'est qu'une supposition de dire que cette apparition est celle de la Vierge Marie ; tout spiritualiste intelligent repoussera cette déduction comme étant improbable au plus haut degré.

7° La seconde vue et nombre des prétendues superstitions des sauvages peuvent être des réalités. Il est bien connu que le pouvoir médianimique se rencontre plus fréquemment et plus puissant dans les contrées montagneuses or, comme celles-ci sont généralement habitées par les races les moins civilisées, les croyances qui y dominent peuvent être dues à des faits qui y prévalent et imputés à tort à une ignorance corrélative. Les spiritualistes savent que l'air pur et sec de la Californie a conduit à des « manifestations » plus puissantes et plus extraordinaires que celles obtenues dans aucune autre partie des Etats-Unis.

8° La question récemment discutée de l'efficacité de la prière est parfaitement résolue par le spiritualisme.

La prière peut être souvent exaucée (bien que ce ne soit pas directement) par la divinité. La réussite ne dépend pas entièrement de la moralité ou de la religion de celui qui prie ; mais comme les hommes qui sont à la fois moraux et religieux, croient fermement que Dieu exauce les prières, ils prient plus fréquemment, plus sérieusement, d'une manière plus désintéressée; ils attirent autour d'eux nombre d'êtres spirituels qui sympathisent avec eux et qui, lorsque le pouvoir indispensable des médiums s'exerce, sont capables, et souvent ils le veulent, d'exaucer celui qui prie. Un cas frappant est celui de Georges Muller, de Bristol, qui, depuis quatorze années, n'a eu à compter pour son propre entretien et pour ses meilleures charités que sur l'exaucement de ses prières, *His narrative of some of the Lord's dealings with George Müller*. Récit sur la manière dont Dieu s'est comporté vis-à-vis de Georges Muller, 6^e édition, 1860) ; on eût dû le mentionner, ce cas, dans la dernière discussion à ce sujet, attendu qu'il fournit l'une des meilleures démonstrations de ce que la prière est parfois réellement exaucée, mieux que ne peut le faire l'expérience d'hôpital proposée par Sir Henry Thompson.

Dans cet ouvrage nous trouvons un état annuel précis de ses recettes et dépenses durant nombre d'années ; Sir H. Thompson n'a jamais demandé à personne, n'a jamais permis de demander à personne un seul penny. Il n'a jamais été fait par lui de souscriptions ou de quêtes cependant, dès 1830 (époque à laquelle il s'est marié sans avoir le moindre revenu), il a vécu, élevé une nombreuse famille, fondé des institutions qui ont grandi sans cesse, à tel point que, présentement, quatre mille enfants orphelins y sont élevés et en partie entretenus. Il est arrivé des centaines de fois qu'il n'y avait rien à manger à la maison, et pas d'argent pour acheter des aliments, pas de pain, de lait ni de sucre pour les enfants.

Malgré cela, Muller n'a jamais pris ni miche de pain, ni autre article à crédit, même pour un jour, durant les trente années qui font l'objet de son récit, ni lui ni les centaines d'enfants auxquels il donne leur nourriture quotidienne n'ont manqué même de faire un seul repas ; ils ont vécu littéralement au jour le jour. Or la seule et unique ressource de Müller a été de prier en secret. Voilà donc un fait qui s'est passé parmi nous, qui a duré quarante années et qui se continue encore ; cela est de notoriété publique, depuis nombre d'années.

Pourtant une chaude discussion se poursuit entre des hommes éminents sur la question de savoir si la prière est ou non exaucée, et nul d'entre eux ne montre qu'il ait le moins du monde connaissance du fait phénoménal très probant et instructif dont nous parlons !

Le spiritualiste, lui, explique tout cela comme étant le fait d'une action personnelle. La parfaite simplicité, la bonne foi, la charité sans bornes, la bonté de Georges Müller ont gagné

à sa cause des êtres du même caractère et leur pouvoir de médium leur a permis de travailler pour lui en persuadant à d'autres de lui envoyer de l'argent, des aliments, des vêtements qui arrivaient juste à temps, comme nous l'avons dit. Les nombreuses lettres qu'il a reçues avec ces dons décrivent l'impulsion soudaine et irrésistible qui a poussé les donateurs à lui envoyer une telle somme précise, à une époque fixe, juste la somme dont il avait besoin et qu'il avait demandée par la prière; ces faits prouvent, d'une manière frappante, la nature du pouvoir qu'il a exercé.

Tout ce qui précède pourrait être réfuté si cela s'était produit d'une manière partielle et interrompue mais quand, de cette manière, Müller, constamment, obtint ce qui était nécessaire aux besoins quotidiens d'une vie de charité sans exemple et quand il n'avait jamais eu d'argent d'avance, Müller considérait que c'eût été manquer de confiance en Dieu, une semblable explication est impuissante à donner raison des faits ci-dessus énoncés.

9° Le spiritualisme nous met en mesure de comprendre et de classer la longue série d'anomalies et de phénomènes occultes de diverses natures qui ont eu lieu antérieurement à ce qu'on a dénommé les manifestations spirites modernes.

Les ouvrages de Robert Dale Owen contiennent un compte rendu très détaillé de ce genre de phénomènes et ils s'y trouvent très soigneusement rapportés et philosophiquement discutés ; ce n'est pas ici le lieu de les rapporter en détail. L'un d'entre eux, cependant, mérite d'être mentionné comme affirmant combien est grande la quantité de mystères restés inexplicables, même dans notre propre pays, avant que le monde eût entendu parler du spiritualisme moderne.

En 1841, le Major Edward Moor, C. F. R., a publié un petit livre intitulé *Bealing Bells* (les cloches de Bealing), il contenait un compte rendu d'une mystérieuse sonnerie de cloches dans sa maison, sise à Great Bealings, Suffolk, sonnerie qui continua durant 53 ans. Toutes les tentatives faites par lui ses amis, les poseurs de sonnettes, pour en découvrir la cause furent inutiles; on ne put produire la même sonnerie rapide et retentissante, par un effort quelque persévérant qu'il fût. Le Major Moor écrivit un compte rendu de ce fait aux journaux en demandant des avis à ce sujet. En outre de certaines insinuations sages qui lui furent faites, lesquelles accusaient les rats, ou un singe, d'être la cause efficiente de ces sonneries, il reçut 14 communications relatant toutes des cas de sonnerie mystérieuse de cloches dans différentes parties de l'Angleterre ; nombre de ces sonneries duraient depuis bien plus longtemps que celles du Major et toutes étaient restées également inexplicables. L'une d'entre elles avait duré dix-huit mois sans interruption ; une autre avait eu lieu à l'hôpital de Greenwich, où ni l'employé chargé des travaux, ni le poseur de sonnettes, ni les hommes de sciences n'avaient pu découvrir la cause de cette anomalie. Un Clergyman écrivait pour raconter l'existence de phénomènes anormaux, d'une nature très sérieuse, se continuant dans sa paroisse depuis neuf ans ; il ajoutait qu'il était en mesure de prouver que ces phénomènes avaient lieu dans la même maison, depuis soixante ans; un autre cas a duré vingt ans, on pouvait le faire remonter à un siècle.

Quelques-uns des détails de ces cas sont très instructifs ; la fourberie est ici absolument la plus incroyable des explications qui puisse en être donnée.

Le spiritualisme en donne l'explication au moyen de faits analogues qui se passent journellement et font partie du grand ordre de phénomènes qui démontrent la vérité de la théorie spirite.

Le livre du Major Moor est très rare, mais un bon extrait en a été donné dans l'ouvrage intitulé : *Owens Debateable Land*, pp. 239-258.

10°. Le spiritisme, ce paragraphe n'a pas paru dans l'article qui a été publié dans la *Fortnightly Review*, et son omission a été une grave faute, car il est essentiel dans un résumé complet de la doctrine ou des renseignements du spiritualisme. Si sa doctrine est vraie, fournit de telles

preuves de l'existence des êtres éthérés et de leur puissance d'action sur la matière qu'il doit révolutionner les sciences physiques et la philosophie. Il démontre la réalité de formes de la matière et de manière d'être auparavant incompréhensibles ; il prouve la réalité de l'âme en dehors du cerveau ; il fait voir que l'intelligence est distincte de ce qu'on dénomme l'être matériel ; il coupe court à toute présomption ou idée préconçue contre la continuation de notre existence après que le corps s'est décomposé et dissous. Bien plus il démontre, aussi complètement qu'un phénomène peut le faire, que les prétendus morts sont encore vivants ; que nos amis sont encore près de nous bien qu'ils soient invisibles ; qu'ils nous guident et nous soutiennent quand, par suite de l'absence de certaines conditions nécessaires, ils ne peuvent faire connaître leur présence ; il fournit ainsi cette preuve d'une vie future après laquelle tant d'hommes aspirent, et dont l'absence fait que tant de gens vivent et meurent dans un doute plein d'anxiété, tandis que tant d'autres sont plongés dans un véritable scepticisme.

A quel point la certitude obtenue au moyen de communications avec les Esprits est importante, c'est ce qui peut être fixé par les paroles adressées à l'un de mes amis par un pasteur qui avait constaté, de visu, la réalité des phénomènes modernes : « La mort est pour moi, maintenant, une chose toute différente de ce qu'elle fut jadis, disait-il ; après avoir subi un grand accablement, à la suite de la mort de mes fils, je suis actuellement plein de confiance et de gaieté ; je suis un autre homme. » Tels sont les effets du spiritualisme moderne, produits sur un homme qui avait auparavant tout ce que la croyance au Christianisme pouvait lui donner ; et certes c'est une réponse à ceux qui demandent à quoi tout cela peut-il servir ? Le spiritisme substitue une conviction précise, positive et pratique à une foi indécise, théorique et peu satisfaisante ; il donne la solution positive d'une question d'une importance vitale pour tous les hommes, et sur laquelle les hommes les plus sages et les penseurs les plus distingués ont dit qu'on ne pouvait rien savoir.

9. Doctrine morale du spiritisme

Nous avons maintenant à exposer la théorie de la nature de l'homme, théorie qui est la conséquence des phénomènes pris dans leur ensemble, et qui est aussi plus ou moins dévoilée par les communications qui nous viennent des Esprits.

Elle peut être brièvement résumée en quatre points :

1° L'homme est un dualisme, réunion de deux éléments (quality) qui consistent en une forme spirituelle organisée, laquelle se développe conjointement avec le corps physique et le pénètre en ayant des organes et un développement correspondants ;

2° La mort est la séparation de ce dualisme, de ces deux éléments et ses effets ne changent l'Esprit ni moralement ni intellectuellement ;

3° L'évolution progressive de la nature morale et intellectuelle est la destinée des individus ; les connaissances, les talents, l'expérience acquise durant la vie terrestre forment la base de la vie de l'Esprit ;

4° Les Esprits peuvent communiquer par l'entremise de médiums convenablement doués ; attirés vers ceux qu'ils aiment et avec lesquels ils sympathisent, ils s'efforcent de les avertir, de les protéger, de les pousser vers le bien quand ils ne peuvent réaliser une communication plus directe ; mais, comme cela résulte de la proposition 2°, leurs communications sont faillibles et doivent être jugées et contrôlées comme nous le faisons pour celles des hommes nos frères en chair et en os.

Ces quatre propositions ainsi résumées soulèveront nombre de questions et de difficultés. Pour les réponses à faire quant à ce sujet, nous renvoyons les lecteurs aux ouvrages du R. D. Owen, de M. Hudson Tuttle, du professeur Hare, et passim aux archives du spiritualisme.

Je vais maintenant m'occuper d'exposer, avec grande abondance de détails, comment la théorie conduit à un système de morale bien défini, avec sanctions bien plus puissantes et efficaces que celles que tout autre système religieux ou philosophique peut mettre en avant.

Cette partie de notre sujet ne pourrait être mieux inaugurée qu'en rapportant les remarques faites par le professeur Huxley dans une lettre qu'il a adressée à la « *Dialectical Society* », dans laquelle il s'exprime ainsi : « Mais, en supposant que les phénomènes soient véritables, ce qui ne m'intéresse pas, si quelqu'un voulait me donner la faculté d'entendre les bavardages des vieilles femmes et des curés dans la plus proche cathédrale, je déclinerais cette faculté, ayant mieux à faire ; si le peuple du monde des Esprits ne parle pas plus sagement, et sensément que les amis nous le rapportent, je les placerais dans la même catégorie. »

Ce passage, écrit avec l'Esprit caustique dans lequel excelle l'excellent professeur, ne dit point autre chose que ceci : s'il était prouvé que les hommes vivent après la mort de leur corps, le fait ne l'intéresserait pas, uniquement parce que la plupart d'entre eux ne diraient que des futilités. Nombre de savants ne contestent l'origine spirituelle des « manifestations » qu'en se basant sur ce fait que les Esprits positifs et véridiques ne pourraient être considérés raisonnablement comme tels, parce que dans leurs communications ils répètent simplement les banalités qui forment incontestablement le fond des entretiens avec les Esprits.

Certainement, le professeur Huxley en sa qualité de naturaliste et de philosophe, ne peut admettre que son assertion constitue une attitude expectante raisonnable. En effet, ne soutient-il pas la doctrine qu'il ne peut y avoir d'effet moral ou physique sans cause adéquate ? Que les états et les facultés intellectuels, les idiosyncrasies qui sont le résultat du développement graduel d'habitudes de toute une existence ou même d'habitudes ataviques, ne peuvent être soudainement changés par une cause quelconque connue, ou qu'on puisse imaginer ? Et si (ce que le professeur admettrait probablement), la très grande majorité de ceux qui quittent journellement cette vie sont des personnes adonnées aux bavardages, des personnes dont les plaisirs sont plutôt matériels qu'intellectuels, d'où viendrait le pouvoir de transformation qui devrait soudain, sur la simple sortie de l'Esprit du corps matériel, changer ces entités en d'autres êtres capables d'apprécier et de goûter les études intelligentes ? La chose serait un miracle, le plus grand des miracles, et, certainement, le professeur Huxley est le dernier homme capable de considérer d'innombrables miracles comme faisant partie de l'ordre naturel ; et tout cela pourquoi ? Simplement pour épargner à ces êtres les conséquences nécessaires de leurs vies mal employées !

La doctrine du spiritualisme est que chacun de nous, dans chacun de ses actes et de ses pensées, se fait lui-même son propre être moral, et que cet être moral sera et constituera notre personnalité, plus complètement après la mort du corps qu'il ne la constitue actuellement.

Suivant que cet être moral, cette personnalité est bien ou mal constituée, nos progrès et notre bonheur seront favorisés ou retardés. Nous serons plus ou moins bien équipés pour notre vie nouvelle, suivant que nous aurons plus ou moins développé notre nature intellectuelle et morale, ou que nous l'aurons laissée dépérir en en faisant un mauvais usage, ou en donnant une priorité injustifiée aux facultés qui nous procurent exclusivement des jouissances physiques ou égoïstes. La noble doctrine d'Herbert Spencer, qui affirme que les hommes sont mieux instruits quand on leur laisse subir les conséquences naturelles de leurs actions, est celle du spiritualisme en ce qui regarde le passage à une autre base de notre existence.

Il n'y aura pas de récompenses ou de punitions imposées ; chacun supportera les conséquences naturelles et inévitables d'une vie bien ou mal employée. La vie dont il a été fait un bon usage, est celle dans laquelle les facultés qui regardent notre bien-être physique personnel sont subordonnées à celles qui se rapportent à notre bien-être social et intellectuel et à celui des autres, et au sentiment inné universel si développé en nous, dont il est si difficile de donner la raison ; ces dernières facultés constituant ce qu'il y a de plus élevé dans notre nature, nous

amènent à conclure que nous sommes destinés à un état dans lequel les premières de ces facultés seront presque entièrement inutiles et deviendront progressivement rudimentaires, faute d'en faire usage, tandis que les dernières recevront un développement proportionnel.

Bien que la futilité et la banalité de la plupart des communications spirites ne soient pas d'un iota plus intéressants pour le spiritualiste sensé que pour le professeur Huxley, et qu'on n'y ajoute qu'un intérêt secondaire, néanmoins le fait qu'un pareil amas nous soit donné (en supposant qu'il vienne des Esprits), est tout à la fois un fait qui aurait pu être prévu et qui nous donne une leçon d'une haute signification.

Nous devons nous remémorer aussi le caractère des séances où sont reçues ces communications terre à terre ; il s'y trouve une compagnie mêlée de croyants de diverses classes et de différents genres, pour la plupart à la recherche de distractions, et de sceptiques qui regardent tous les autres assistants comme des fous ou des fourbes ; ce caractère des séances n'est pas de nature à attirer la fine fleur des classes supérieures, et nous le croyons, pour l'employer elle prend trop d'intérêt à sa propre vie intellectuelle.

Si, cependant, il est prouvé en fait que les humains continuent à parler après qu'ils sont morts, avec tout aussi peu de bon sens que lorsqu'ils étaient vivants, mais qu'ils se trouvent alors dans un état nouveau dans lequel la sagesse et l'intelligence ordinaire et extraordinaire sont d'une bien plus grande importance pour le bonheur des âmes désincarnées que lorsqu'elle vivaient sur cette terre (où les fous mènent une vie très confortable), c'est que ces âmes subissent, avec raison, la peine résultant de ce qu'elles ont négligé de cultiver leurs qualités intellectuelles et morales. S'il est vrai que les morts se trouvent en dehors de leur élément, dans un monde où tous les plaisirs sont d'un ordre intellectuel, ces morts s'efforceront de se rappeler leur ancien temps et toutes les fois qu'ils le pourront, ils tiendront des discours futiles à leurs anciens compagnons d'existence.

Le professeur Huxley ne manquera pas de reconnaître la grande importance de ce fait car il nous incite à acquérir cette culture intellectuelle plus raffinée qu'il ne se lasse jamais de préconiser. S'il s'intéresse assurément à tout ce qui exerce une influence réellement pratique sur la condition présente et future des hommes, il est évident que, même ces phénomènes vulgaires et méprisés du spiritualisme possèdent, s'ils sont vrais, cette portée qu'en se combinant avec les hauts enseignements que M. Huxley préconise, ils constituent un facteur moral important capable de vraiment régénérer le monde.

Le spirite qui, par une expérience quotidienne, possède une connaissance parfaite des faits relatifs à la vie future et sait exactement qu'en se livrant à ses passions, à l'égoïsme, à la poursuite exclusive de la richesse il négligera de cultiver les bonnes inclinations et les diverses facultés de son Esprit, fatalement ce spirite doit savoir qu'il se prépare inévitablement une existence misérable dans un monde où il n'y a pas de besoins physiques à satisfaire et nulles jouissances matérielles, sauf celles qui se rattachent directement aux affections et aux sympathies. Comme dans ce monde il n'existe d'occupations autres que celles ayant pour objet le progrès social et intellectuel, logiquement le spiritualiste sera poussé vers une vie pure, toute de sympathie et d'intelligence, par des motifs bien plus puissants que ceux que la religion ou la philosophie pourraient lui fournir. Il redoutera de se laisser aller à ses passions, à l'égoïsme, à une vie de jouissances physiques luxurieuses, les conséquences naturelles et inévitables de semblables habitudes le menant à une existence de misères futures, et nécessitant une lutte longue et pénible afin de développer à nouveau des facultés dont une longue désaccoutumance lui aura rendu l'exercice difficile.

Le spirite s'éloignera des entraînements désastreux pour lui, à l'aide de cette notion que des conséquences imprévues lui causeront des siècles de remords, que les mauvaises passions alimentées sans cesse seront un perpétuel tourment pour lui dans un ordre de choses dans lequel les émotions morales ne pourront être laissées de côté, ou bien oubliées, au milieu des

luttons sauvages et des plaisirs sensuels de l'existence physique. En se souvenant que ses croyances (à la différence de celles de la théologie) auront une efficacité toujours existante, parce qu'elles s'appuient sur des faits qui se reproduisent sans cesse dans le cercle de la famille et pendant lesquels se répètent sans cesse les mêmes vérités comme résultat de l'expérience personnelle, le spirite fera ainsi pénétrer dans l'Esprit même du plus obtus le fait de la réalité absolue de cette existence future, dans laquelle notre état de misère ou de bonheur dépendra directement de l'œuvre intellectuelle que nous aurons édifiée par nos pensées, par nos paroles et nos actions quotidiennes sur cette terre.

Comparez ce système de récompense et de punition naturelles et inévitables, entièrement basé sur le développement proportionnel de ce qu'il y a de plus élevé dans notre nature intellectuelle et morale, avec le système arbitraire de sanction basé sur des actes et des croyances déterminés seulement, tel qu'il est exposé par toutes les religions dogmatiques ? On ne saurait trop considérer que le spiritualisme moderne est en harmonie avec l'ordre tout entier de la nature, tandis que le système de sanction basé sur la foi lui est opposé. Et pourtant, on ne cesse de répéter que le spiritisme est une imposture, ou bien une tromperie, que toute sa doctrine n'est que le produit d'une « attention expectante » et d'une « cervelle inconsciente ! » Lors même que n'existeraient aucune des nombreuses séries de faits probants esquissés ici, que leur seul produit serait la théorie d'un état futur, cela serait la négation des suppositions gratuites ci-dessus. Si l'on considère que des médiums de toutes classes, intelligents ou ignorants, par l'entremise desquels des communications sont données par des voies diverses directes et indirectes, sont absolument d'accord sur les principes généraux de cette théorie, que devient la grande affirmation erronée qu'il ne vient par l'entremise des médiums, rien autre que ce qu'ils savent et croient eux-mêmes ? Les médiums ayant été, presque tous, élevés dans quelque une des croyances orthodoxes usuelles, comment se fait-il donc que les notions orthodoxes usuelles du paradis ne soient jamais confirmées par leur entremise ? Dans les monceaux de volumes, de brochures de la littérature spiritualiste, je n'ai trouvé trace d'aucun Esprit décrivant des anges ailés, des harpes d'or ou le trône de Dieu, près desquels les plus modestes chrétiens orthodoxes pensent qu'ils seront placés s'ils vont jamais au ciel. On ne saurait trouver d'opposition plus frappante et plus radicale entre les croyances religieuses les plus diverses, que celle qui existe entre les croyances dans lesquelles la majeure partie des médiums a été élevée et les doctrines sur la vie future qui sont émises par eux. Il n'est rien de plus merveilleux dans l'histoire de l'Esprit humain que le fait que, soit au fond des bois les plus reculés d'Amérique, ou dans les dernières villes de l'Angleterre, des femmes et des hommes ignorants, ayant presque tous été élevés dans les croyances sectaires habituelles du ciel et de l'enfer aient, du moment où ils ont été saisis par l'étrange pouvoir de la médiumnité, donné sur ce sujet des enseignements qui sont philosophiques plutôt que religieux, qui diffèrent totalement de ce qui fut si profondément inculqué dans leurs Esprits.

Ces déclarations ne sont pas amoindries par ce fait que les communications sont données par des spirites, des catholiques ou protestants, mahométans ou hindous ; précisément ces communications, en affirmant des dogmes et des doctrines spéciaux, confirment les faits mêmes qui constituent réellement la théorie spirite, laquelle, par elle-même, contredit la théorie des spiritualistes sectaires. Le spiritualiste catholique romain, par exemple, ne se décrit pas lui-même comme étant dans le purgatoire, le ciel ou l'enfer orthodoxes ; le protestant dissident qui meurt avec la ferme conviction qu'il va certainement dans le sein de Jésus, ne se décrit jamais lui-même comme étant avec le Christ, ou comme l'ayant jamais vu ; ainsi de suite sur toute la ligne.

Rien n'est plus commun que le fait de voir, au cours des séances, les gens religieux adresser des questions sur Dieu et le Christ ; en réponse, ils n'obtiennent jamais autre chose que des énonciations d'opinions ou, plus fréquemment, la déclaration qu'eux, les Esprits, n'ont pas de

connaissance plus directe de ces choses qu'ils n'en avaient sur la terre. Ainsi, tous les faits concordent entre eux.

Cette circonstance même que ce sont des Esprits sectaires, témoigne de deux façons en faveur de la vérité de la théorie spirite. Les Esprits prouvent que l'âme, avec ses croyances enracinées, n'est pas subitement changée à la mort ; ils prouvent que les communications ne sont pas l'écho du caractère du médium, ce dernier ayant, dans beaucoup de cas, la même religion que l'Esprit qui se communique à l'aide de ce même médium ; le médium ne voyant pas ses propres idées confirmées, est obligé d'appeler à son aide l'influence satanique pour rendre compte de cette anomalie.

La doctrine d'un état futur et d'une préparation convenable en vue de cet état peut être trouvée dans les ouvrages de tous les spiritualistes modernes, dans les paroles de tous ceux qui parlent étant en état d'extase ou transe, dans les communications obtenues par l'intermédiaire de tous les médiums ; cela pourrait être prouvé par d'abondantes citations, si l'espace ne me faisait défaut. Toutefois cette doctrine varie tant dans la forme que dans les détails ; or, de même que les historiens arrivent à reconstituer les opinions ou les croyances d'un âge ou d'une nation quelconques en rassemblant les opinions individuelles de leurs écrivains les meilleurs et les plus populaires, de même les spiritualistes recueillent les communications faites à ce sujet ; ils savent bien qu'il ne faut faire aucun fond, absolument, sur aucune communication individuelle ; ils savent que ces communications sont reçues par un procédé complexe au point de vue physique et intellectuel, le communiquant et l'intermédiaire influant tous deux sur le résultat obtenu ; ils n'acceptent les enseignements relatifs à l'état futur de l'homme qu'en tant qu'ils sont confirmés, en substance, d'une manière répétée (bien qu'ils puissent différer dans les détails) par les communications obtenues dans les circonstances les plus variées, par des médiums de caractère et de lumière les plus divers, à différentes époques et dans des lieux éloignés les uns des autres.

Les nouveaux convertis sont portés à penser dès qu'ils se sont assurés que les communications émanent de leurs amis défunts, qu'ils peuvent s'y fier aveuglément et en faire une application universelle, comme si le vaste monde des Esprits était tout fondu dans le même moule, au lieu d'être, comme il l'est presque certainement, mille fois plus divers que ne l'est ou ne l'a jamais été la société humaine sur la terre.

Le fait que les communications ne s'accordent pas avec la condition, les occupations, les plaisirs, les capacités des Esprits individuels, loin d'être une difficulté, comme on l'a supposé avec absurdité, est bien ce à quoi on devait s'attendre, tandis que, la concordance sur les caractères essentiels, de ce que nous avons déclaré être la théorie spirite de l'état futur de l'existence, est tout ce qu'il y a de plus frappant et tend à établir cette théorie comme étant une vérité fondamentale.

L'assertion si souvent répétée que le spiritisme est le reste et le renouvellement de vieilles superstitions, est si absolument dénuée de fondement qu'il est à peine nécessaire de la mentionner. Une science d'essence humaine, basée sur des faits observés et ne faisant appel qu'aux faits et à l'expérience ; n'acceptant pas de croyances sur paroles ; proclamant que l'information et l'observation personnelle sont les premiers devoirs des êtres intelligents ; enseignant que le bonheur dans une vie future peut être assuré par la culture et le développement au plus haut degré des facultés les plus élevées de notre nature intellectuelle et morale et non par toute autre méthode, est, et doit être, l'ennemie naturelle de toute superstition.

Le spiritualisme moderne (spiritisme) est une science expérimentale et fournit la seule base rationnelle d'une vraie philosophie et d'une religion pure. Il abolit les termes surnaturel et miracle en étendant la sphère d'action des lois et du règne de la nature. En ce faisant, il prend et il explique ce qu'il y avait de vrai dans les superstitions et les prétendus miracles de tous les

âges. Lui, et lui seul, est en mesure de faire concorder des croyances opposées. Il doit, finalement, faire naître dans l'humanité l'accord en matière de religions, ces dernières étant depuis tant de siècles une source incessante de discorde et de maux incalculables ; il pourra le faire, parce qu'en faisant appel aux preuves au lieu de s'adresser à la foi, il substitue les faits aux théories ; il est, de la sorte, en mesure de prouver quels sont l'origine et le nombre de ces enseignements que les hommes ont si souvent considérés comme émanant de la divinité.

De ce qui précède il ressort ce fait : Ceux qui croient que les avantages du spiritualisme, même s'il est vrai, ne vont pas plus loin que ceux de découvrir les criminels, ou de désigner à l'avance le vainqueur du Derby, non seulement prouvent leur propre ignorance de l'ensemble du sujet, mais font connaître, d'une manière bien marquée, l'existence chez eux d'une paralysie cérébrale partielle, résultat pendant un siècle de l'enseignement d'idées matérialistes ; cette éducation rend la plupart des hommes incapables de concevoir sérieusement la possibilité d'une continuation naturelle de la vie humaine après la mort du corps.

On constatera, parce qu'il précède, que le spiritualisme ne constitue pas une pure curiosité psychologique, une simple indication de quelque loi naturelle jusqu'ici inconnue, mais bien une science d'une vaste étendue nous conduisant aux résultats les plus grands, les plus importants, les plus pratiques ; comme telle cette science gagne tout à la fois, les sympathies des moralistes, des philosophes, des politiciens, de tout homme qui porte dans son cœur l'Esprit de justice, du progrès de la société et de la marche continue et progressive de notre humanité.

En terminant cet exposé, nécessairement imparfait malgré les longueurs d'un sujet si contraire à l'enseignement usuel et dont nos lecteurs savent probablement si peu de choses, je les prierai instamment de ne pas se contenter de critiquer avec minutie les faits isolés dont la preuve peut être faite incomplètement dans cette courte notice ; ils devront peser soigneusement la masse des preuves que j'ai présentées en tenant compte de leur grande portée et de leurs diverses conséquences.

Je leur demanderai de considérer plutôt les grands résultats produits par ces preuves que ces preuves elles-mêmes si incomplètement exposées, de prendre en considération la longue série d'hommes capables qui ont commencé leur enquête en sceptiques et l'ont terminée en croyants ; ils accorderont quelque mérite à ces hommes pour n'avoir point reculé durant des années de patientes recherches et devant les difficultés qui tout d'abord se sont opposées à leurs investigations.

Je les prierai, ces lecteurs attentifs, de méditer sur ce fait qu'aucun observateur sérieux et patient n'est jamais arrivé à des conclusions opposées à l'admission de la réalité des phénomènes ; que jamais encore, aucun spiritualiste ne les a proclamés faux.

Je les inviterai, enfin, à réfléchir longuement sur la grande quantité de faits que le spiritualisme explique, sur la noble et satisfaisante théorie d'une vie future qu'il nous dévoile et s'ils veulent bien le faire, j'ai la confiance que le but que j'ai poursuivi sera atteint.

Ce but était celui de dissiper les préjugés, les erreurs qui ont obscurci le sujet qui nous occupe et de provoquer un examen sans préventions et persévérant des faits.

La véritable maxime fondamentale du spiritisme c'est que chacun doit trouver la vérité par lui-même.

Le spiritualisme ne demande pas à être admis les yeux fermés, mais bien à ne pas être repoussé sans lui consacrer, au préalable, une enquête patiente, honnête, que nulle crainte ne puisse entraver.

Appendice

I

Depuis que mon article a paru dans la *Fortnightly Review*, j'ai lu de dernier ouvrage du Dr Carpenter : *Les principes de la physiologie intellectuelle* (The principles of mental physiology). Une ou deux des assertions du savant docteur ont été signalées dans des notes contenues dans le présent ouvrage, mais il en est quelques autres qui sont dignes de remarque et dont je vais m'occuper ici.

A la page 296, le Dr Carpenter prétend que la seule réponse faite par les spiritualistes aux expériences de Faraday fut celle-ci : Ceux qui exécutent les expériences de Faraday font mouvoir les tables avec leurs mains, tandis que nous savons que nous ne le faisons pas ; il continue ainsi : « Ceux qui font cette assertion sont (naturellement) scientifiquement tenus d'en démontrer l'exactitude en prouvant que, dans leur cas, la table tourne sans aucune déflexion de leur index, et sous une pression latérale ; ils ont refusé, à l'unanimité, d'appliquer cette épreuve à leurs propres expériences, bien qu'ils aient été, à plusieurs reprises, sommés de le faire. »

Le docteur a négligé de nous dire quels sont les spiritualistes dont la seule réponse est donnée ci-dessus, et quels sont ceux qui, après avoir été sommés à plusieurs reprises ont refusé à l'unanimité de se soumettre à cette épreuve que les spiritualistes sont, scientifiquement, tenus de donner.

Au printemps de 1867, quand j'eus obtenu les preuves de la force qui soulève, non de celle qui fait tourner une table (comme je l'ai expliqué en détail à la page 132), j'invitai le docteur Carpenter à assister à quelque séances, ayant l'espoir, assez justifié, d'être en mesure de lui prouver la véracité des phénomènes.

Le docteur est venu une seule fois ; la séance ne fut pas très heureuse, des battements et des coups de diverse nature étant seulement produits. Bien que fortement pressé de revenir, le docteur ne s'est pas empressé de le faire.

Les choses se sont passées exactement de même, avec le professeur Tyndall qui, venu une fois, a refusé de revenir bien qu'il eût été informé des phénomènes qui s'étaient produits à plusieurs reprises dans ma propre maison, phénomènes que je ne pouvais expliquer et qui, j'avais toute raison de le croire, se seraient répétés en sa présence s'il avait voulu consacrer seulement trois ou quatre courtes séances à ces recherches. Plus récemment le docteur Sharpey et le professeur Stokes, secrétaires de la société Royale ont refusé l'invitation de leur collègue, M. W. Crookes, qui les engageait à assister aux expériences consignées dans une note remise à la Société. Quand nous sommes accusés, d'une manière vague et générale de refuser à l'unanimité de produire certaines preuves, il est juste que le public connaisse l'accueil fait à notre invitation par nos adversaires scientifiques ; nous offrons de leur donner des preuves encore plus concluantes.

Nous devons aussi nous rappeler que le Dr Carpenter connaît les preuves fournies par le Dialectical Committee, M. Serjeant Cox, M. Crookes, M. Varley et moi-même, relatives au mouvement des objets lourds, entièrement en dehors du contact du médium ou de toute autre personne néanmoins, en 1874, il n'a rien pu invoquer, si ce n'est les tables tournantes absolument abandonnées, presque oubliées, de l'époque de Faraday comme chose indigne de remarque.

La théorie de la conception cérébrale (unconscious cerebration) inconsciente, est la marotte favorite du Dr Carpenter ; cependant dans l'application qu'il en fait pour expliquer le phénomène du rêve, nous trouvons une remarquable somme de contradictions et de faux raisonnements.

A la page 586, par exemple, il note la suspension de notre facilité de former des jugements de sens commun, la suspension de notre sens moral, et l'entière absence de cohérence entre les idées qui se font jour successivement, comme caractéristiques des rêves que l'on doit expliquer, et comme étant le résultat normal de la conception cérébrale inconsciente. Or, il attribue à la même cause une exaltation des facultés de l'imagination et du raisonnement, leur action dans une succession strictement logique de manière à produire des résultats que l'ensemble des facultés agissantes de l'âme sont impuissantes à achever et, dans nombre de cas, la consignation de ces résultats sur le papier sans une seule erreur. Tout cela doit encore être admis comme expliqué par les termes magiques : conception cérébrale inconsciente.

Pour mettre en lumière la manière de raisonner du Dr Carpenter, nous donnons le récit fait par un étudiant de l'université d'Amsterdam, invoqué par lui comme appuyant sa manière de voir. Le professeur ayant à faire de laborieux et difficiles calculs mathématiques, constata qu'il ne pouvait trouver une solution juste, ce qui était dû à des erreurs qui s'étaient produites dans les nombreux chiffres employés ; la solution du problème fut donnée à dix de ses élèves. Le narrateur y travailla sans succès pendant trois soirées ; après avoir veillé et travaillé à la troisième vérification, jusqu'à une heure du matin, il se mit au lit très désappointé de ne pas avoir pu faire correctement le travail demandé pour le jour suivant. En se levant, le matin, à son grand étonnement, il trouva le problème correctement résolu. L'écriture était de sa propre main et pas un seul des calculs n'était faux.

Le fait le plus important c'est que le travail avait été fait à l'aide d'une méthode plus rapide et meilleure que celle que l'étudiant avait employée durant les trois soirées de travail déjà accompli; son Esprit devait s'en être imbu, puisque tout était sans erreur, par un genre tout nouveau et meilleur.

Le professeur lui-même fut étonné et déclara qu'il n'avait jamais pensé à une solution si simple et si concise. Voilà évidemment, un cas auquel les règles ordinaires de la conception cérébrale inconsciente ne peuvent s'appliquer. En effet il y a eu là quelque chose de fait d'une manière à laquelle l'opérateur étant éveillé n'avait jamais songé. L'étudiant avait en vain essayé de trouver l'erreur numérique de ses calculs et non à faire le calcul lui-même par une autre méthode. Etant endormi, il n'a pas découvert cette erreur et si cela avait eu lieu, on eût pu l'attribuer à la répétition de l'action cérébrale précédente, non influencée par les causes d'erreur perturbatrices qui avaient amené cette même erreur; au contraire il recommença à nouveau l'opération et la termine à l'aide d'un procédé inconnu de lui étant éveillé ; il résolvait le problème par un mode anormal auquel son maître, un mathématicien, n'avait pas songé ! C'est là un cas absolument analogue à ceux des médiums qui font, étant à l'état neutre ou en catalepsie, ce qu'ils ne peuvent faire étant éveillés ; par exemple ils parlent des langues qu'ils n'ont jamais apprises. Attribuer de telles actions à une conception cérébrale inconsciente n'est pas les expliquer, mais simplement leur donner un nom et comme un enfant ou un sauvage prendre un mot pour une explication.

C'est un cas exactement analogue à celui de M. Lewes (donné à la page 96), dans lequel, les idées préconçues exclurent complètement la déduction des conséquences on ne peut plus logiques des faits allégués.

II

J'ai été informé, par une correspondance, que je n'avais pas mentionné certains cas d'informations nouvelles d'une utilité pratique, tirées de communications faites par les Esprits ; je suis supposé admettre que ces communications n'ont pas existé, C'est là une erreur. Je crois qu'il y a beaucoup d'exemples de ce genre, mais comme ils se rapportent à la question de savoir si le spiritualisme est une réalité ou une tromperie, je ne les crois pas d'une grande importance et je n'aurais pas pu les faire figurer dans mon article en y ajoutant les preuves

nécessaires sans modifier le plan de cet article et sans en augmenter beaucoup la longueur. Si le spiritualisme moderne est le résultat d'une tromperie, c'est-à-dire s'il est un produit de forces naturelles connues ou inconnues, qui s'augmentent de celles qui émanent de l'intelligence des assistants, dans ce cas aucune information nouvelle de la nature de celles qui viennent d'être mentionnées ne pourrait en être tirée. Si, au contraire, le spiritualisme est une réalité, c'est-à-dire s'il prouve que des êtres intelligents ayant un autre genre d'existence que le nôtre, peuvent communiquer et communiquent réellement avec nous (que ces êtres soient des Esprits d'hommes décédés ou non), ce fait seul est d'une importance si grande et si capitale, il entraîne tant de conséquences redoutables, au point de vue scientifique, philosophique et religieux, que la question par exemple, de savoir si ces êtres peuvent et veulent perfectionner nos télégraphes ou nos machines à vapeur devient absolument secondaire, puisque la question de ce qu'on appelle des résultats pratiques, implique la vérité et l'exactitude de la théorie spiritualiste ; il me paraît hors de propos de soulever cette question principale, elle reste en suspens.

En effet, je ne puis pas plus imaginer qu'un homme raisonnable soit influencé en ce qui regarde son acceptation du spiritualisme par la probabilité qu'il en retirera les résultats pratiques en question, que je ne pourrai supposer qu'une personne qui cherche à découvrir la vérité en fait de religion se laisse influencer pour son acceptation du Christianisme par la probabilité que ses ministres soient en mesure d'amener la pluie ou le beau temps par leurs prières. L'homme convaincu de la réalité des communications émanant des Esprits, obtiendra certainement nombre de résultats pratiques. Tant qu'il n'aura pas été convaincu, ces résultats, de même que toutes les autres preuves, seront pour lui lettre close ou contestée.

III

Le Spectator, l'Academy et la Pall Mall Gazette ont jugé mon article de la Fortnightly-Review digne de commentaires plus ou moins longs; mais ils ont tous décliné la discussion sur la nature et la portée des preuves que j'ai présentées et exposées, relativement à la réalité des phénomènes, tandis qu'ils ont soulevé diverses objections contre la doctrine morale et historique qui en est déduite. Je dois, à mon tour, refuser de discuter ces conclusions avec eux. Je suis d'avis que les spiritualistes seuls sont jusqu'ici compétents pour trancher la question de savoir quelle est la théorie qui explique le mieux les faits et quelle est la doctrine qui en découle, pour la bonne raison qu'ils connaissent seuls ces faits dans toute leur étendue et dans leurs innombrables détails.

Je ne pourrai qu'esquisser d'une manière générale la nature des phénomènes, et je serai obligé de négliger tous les détails psychologiques caractéristiques, en nombre infini, qui leur donnent de l'importance et en font surtout le prix.

Mes critiques se placent aussi à leur point de vue en ce qui regarde la nature insignifiante et peu satisfaisante des phénomènes et des communications, même s'ils sont réels; mais, ici, encore, nos adversaires sont trop ignorants de ce qu'ils critiquent pour être en mesure de se former une opinion. J'ai cru de mon devoir de donner quelque idée de la doctrine qui paraît satisfaisante à la plupart des spiritualistes, quelles qu'aient pu être leurs opinions antérieures.

Il est de peu d'importance de savoir si cette doctrine plaît ou non aux sceptiques ; les faits du spiritualisme subsistent et les critiques doivent les considérer comme acquis, avant d'être en situation d'exprimer une opinion digne d'attention, quant à l'exactitude de la théorie.

IV

Je vais donner ici quelques extraits qui éclaireront d'un jour très vif notre sujet :

Dans le passage suivant de Jamblichus, sur la divination, passage cité dans la « Philosophie morale et métaphysique » de Maurice, nous trouvons mentionnés, en peu de lignes, nombre des phénomènes les plus frappants du spiritualisme moderne. Voici ce passage :

« Souvent, au moment de l'inspiration, ou quand l'afflatus s'est apaisé, on constate l'apparence d'illumination soudaine ; ces états correspondent aux moments où le pouvoir commence et finit. Les initiés compétents dans la science qui nous occupe peuvent indiquer, à la vue de cet aspect inspiré, quelle est la nature de la divinité qui a saisi pour un temps les rênes de cette âme mystique, et qui la dirige à son gré. Parfois le corps de l'individu est violemment agité, parfois il est rigide et privé de mouvements. Dans certains on entend une musique suave; dans d'autres, des résonances discordantes et effrayantes. On a vu des sujets s'allonger et arriver à avoir une taille surhumaine, dans d'autres cas, le corps de ce même sujet a été enlevé dans les airs. Souvent, non seulement l'usage ordinaire de la raison, mais encore les sensations et la vie animale semblent avoir été suspendus; le sujet à l'état d'afflatus s'est montré insensible au contact du feu ; on a pu le percer avec des instruments pointus, le taillader avec des couteaux sans qu'il ait ressenti aucune douleur. »

Le passage suivant met vivement en lumière ce qui est souvent, pour les sceptiques, une pierre d'achoppement, savoir : l'action de suspicion ou l'emploi de moyens trop rigoureux pour mettre un terme aux manifestations.

Le docteur Frédéric L. H. Willis, professeur de pathologie à l'école de médecine de New York, décrit comme suit ses expériences sur un médium musicien (Spiritual Magazine, 1867, page 209) :

« Un soir, le médium se rendit dans une chambre obscure et se mit au piano. J'étais dans le salon voisin (la porte de séparation était ouverte), et la lumière, venant de ce salon, rendait distinctement visibles tous les objets qui se trouvaient dans le périmètre de la chambre. A peine le médium eut-il frappé la première note sur le piano qu'un tambourin et des sonnettes semblèrent jaillir du plancher et se mettre à son unisson. Je me glissai dans la chambre soigneusement, sans bruit ; pendant quelques secondes j'eus le privilège d'assister à un spectacle rare et merveilleux. Je vis les clochettes et le tambourin en mouvement. J'aperçus les clochettes qui étaient comme soulevées et secouées par d'invisibles mains et qui résonnaient, chacune à leur tour, artistiquement et harmonieusement en même temps que le piano. Je vis le tambourin manié dextrement et scientifiquement sans qu'il se trouvât près de lui aucune main mortelle. Mais, tout à coup, en tournant légèrement la tête, le médium s'aperçut de ma présence; instantanément, de même que quand on disjoint la communication existante entre les deux pôles d'une pile galvanique, tout effet cessa. Remarquez ceci : tant que ma présence dans la chambre ne fut connue que des êtres invisibles, les manifestations continuèrent dans la perfection; du moment où le médium s'aperçut de ma présence, tout rentra dans l'immobilité, un flux léger d'émotion avait passé dans son âme (le médium ici était une femme) et il avait été suffisant pour arrêter le phénomène subitement. L'incident me prouva clairement que, dans bien des cas, c'est l'état du médium qui rend si difficile pour les Esprits le fait d'accomplir ces merveilles à la lumière, et que ce n'est pas un manque de pouvoir ou de volonté de leur part qui en est cause. »

Aux nombreux cas rapportés, pages 77 et 211 qui ont été l'objet d'enquêtes de la part des autorités de police, j'ajoute le suivant dont le compte rendu est consigné dans la Gazette des Tribunaux du 2 février 1849, parce que, cette fois, un littérateur de mes amis a vérifié la correction de cet extrait et m'a assuré que la traduction est exacte :

« Un fait extraordinaire et qui s'est renouvelé chaque soir, chaque nuit, durant ces trois dernières semaines, sans que les recherches les plus actives, la surveillance la plus étendue et la plus persévérante aient permis d'en découvrir la cause, a révolutionné tout le populeux quartier de la Montagne Sainte-Genève, de la Sorbonne et de la place Saint-Michel. Ce que

nous allons raconter a eu lieu, bien que, sur les vives réclamations du public, une double enquête judiciaire et administrative ait été suivie pendant plusieurs jours, sans éclaircir en rien le mystère.

Pendant les travaux de démolition qui se poursuivent pour ouvrir une rue nouvelle qui doit relier la Sorbonne au Panthéon et à l'École de droit, en coupant la rue des Grès pour remonter vers la vieille église, les démolisseurs arrivèrent à un chantier de bois et charbon où se trouve une maison inhabitée communiquant avec ce chantier, et n'ayant qu'un étage mansardé. Cette maison, située à quelque distance de la rue et séparée des maisons en cours de démolition par de larges excavations, a été assaillie, chaque soir et durant toutes les nuits, par une grêle de projectiles qui, en raison de leur volume et de la violence avec laquelle ils sont projetés, a causé de tels dégâts que la maison en question a été percée à jour, les portes et les fenêtres réduites en miettes, comme si la maison en question avait soutenu un siège et les efforts d'une catapulte.

D'où venaient ces projectiles consistant en pavés, fragments de murs voisins démolis, moellons tout entiers, qui, par leur poids et la distance d'où ils provenaient n'étaient évidemment pas jetés par les mains d'un être humain ? C'est ce qu'il a été impossible de découvrir jusqu'à ce moment. C'est en vain qu'une surveillance de jour et de nuit a été exercée sous la direction personnelle du commissaire de police et des personnes compétentes. C'est en vain que le chef du service de la sûreté est resté sans cesse sur la place. C'est en vain qu'on a lâché chaque nuit des chiens de garde dans les enclos avoisinants. Rien n'a pu donner l'explication du phénomène que le peuple, dans sa crédulité, a attribué à des causes mystérieuses. Les projectiles qui ont continué à pleuvoir avec grand bruit sur la maison étaient projetés à une grande hauteur, au-dessus des têtes de ceux qui s'étaient postés en observation sur les toits des petites maisons environnantes; ils paraissaient venir d'une grande distance et atteignaient tous le but, avec une précision pour ainsi dire mathématique, sans dévier de la ligne parabolique qui leur avait été évidemment tracée.

Nous n'entrerons pas dans de plus amples détails sur ces faits qui, sans doute, recevront une prompte explication. Tout en adressant nos félicitations sincères à qui de droit pour les mesures qui ont été prises, nous n'en ferons pas moins remarquer que, dans des circonstances quelque peu analogues, et qui ont également fait sensation à Paris, une pluie de pièces de menue monnaie est tombée chaque soir dans la rue Montesquieu, attirant les badauds de Paris ; de même toutes les sonnettes ont été mises en mouvement dans la rue de Malte par une invisible main ; il fut impossible de faire aucune découverte et de découvrir la cause matérielle du phénomène. Espérons que, cette fois, nous arriverons à un résultat plus précis. » Mon ami m'informe qu'il a trouvé un dernier et court fait divers faisant connaître que « les phénomènes en question sont restés inexplicables » après cela on semble ne plus s'être occupé de l'affaire, de telle sorte que nous pouvons en conclure que, de même que dans les autres cas mentionnés, « il a été reconnu impossible de faire une découverte quelconque ».

La raillerie décochée au peuple par l'auteur de l'article, quand il parla de la « crédulité » dont il fait preuve, en attribuant le phénomène à des causes mystérieuses, est très amusante en présence de la déclaration qui vient d'être affirmée que ces phénomènes « ne sont évidemment pas le fait d'une main mortelle », et qu'indubitablement ils sont restés des mystères, puisqu'il a été reconnu impossible d'en découvrir la cause, malgré l'enquête soigneuse conduite par les autorités policières de Paris.

Si nous lisons le récit, soigneusement, en donnant leur valeur à tous les faits qui se sont passés et au caractère complet de l'enquête y relative, nous serons amenés à cette conclusion que, si des êtres humains, se servant de machines nécessaires eussent été les auteurs du phénomène, ils auraient été découverts.

Voilà un phénomène absolument analogue à celui des cloches de Bealing, et aux autres cas qui y sont mentionnés ; tous ces faits ne sont pas isolés, car M. Howitt a publié un relevé remarquable de cas de « jets de pierres », dont beaucoup ont donné lieu, à l'époque où ils se sont produits, à des recherches minutieuses ; remarquons-le, ces recherches n'ont jamais prouvé à qui que ce soit qu'il y ait eu une cause humaine productrice de ces phénomènes.

De la réalité objective des apparitions

Tous ceux qui ont souci des problèmes relatifs à la nature et à la destinée de l'homme, doivent une profonde reconnaissance aux membres actifs de la société des Recherches Psychiques qui, en Angleterre et en Amérique, ont pendant plusieurs années travaillé à recueillir les cas authentiques d'apparitions d'espèces diverses.

Tous ces cas ont été soumis à un examen sévère aussi complet que possible, certifiés soit par leurs témoins effectifs, soit par les personnes qui tenaient le fait des témoins directs.

Les confirmations ont été cherchées souvent au prix d'une grande dépense de temps et de peine, et enfin toute cette masse de faits ainsi accumulés a été systématiquement classée, et soigneusement discutée dans les deux volumes de *Phantasms of the Living* et dans les *Proceedings of the society for Psychical Researches*.

Ajoutons à ces travaux les dépositions recueillies avec un soin semblable par feu Robert Dale Owen, par le Dr Eugène Crowell, et par beaucoup d'autres écrivains, et nous nous trouvons en possession d'un ensemble de faits qui devrait nous suffire pour nous permettre d'arriver à une conclusion quelconque sur la nature, l'origine et l'interprétation de ces étonnants phénomènes connus sous le nom de fantômes ou apparitions, qui donnent lieu à des impressions auditives et tactiles autant que visuelles, et émanant d'êtres vivants ou morts.

Quelle obligation n'avons-nous donc pas à la société des Recherches Psychiques pour avoir si bien prouvé l'authenticité des faits qu'on n'en doute généralement plus, pour peu qu'on ait pris la peine de s'enquérir du caractère des témoignages et de leur quantité considérable.

Si les Esprits éclairés en sont venus à accepter ces nouveautés, c'est que, d'un côté, on a fait voir la possibilité d'une corrélation entre ces faits et ceux de la télépathie expérimentale et, d'autre part, on a été influencé par le nombre et la qualité des hommes éminents en littérature, art, science, qui sont inscrits dans la société et ont contribué aux « *Proceedings* ». Enfin, les preuves ont été présentées d'une façon si sérieuse, avec tant d'habileté littéraire et de pénétration philosophique, qu'on a été amené à reconnaître que les différentes espèces d'apparitions, doubles, fantômes, lumières spectrales, voix, sons musicaux, et les divers effets physiques qui se produisent dans les maisons hantées, sont des faits réels assez communs, dignes d'être étudiés sérieusement et douteux seulement quant à leur interprétation...

Je ne m'attacherai pas à discuter les preuves, mais je chercherai seulement ce que les faits nous apprennent sur la nature du phénomène. Jusqu'à présent, la seule explication proposée par les plus éminents membres de la société, est que les apparitions sont des hallucinations dues à l'action télépathique d'un Esprit sur un autre. Et s'ils diffèrent d'opinion entre eux, c'est que les uns (M. Podmore par exemple, disent que l'impression émane toujours d'un vivant, et les autres (M. Myers) qu'elle provient quelquefois d'un mort. Mais pour donner à cette théorie de la télépathie seulement une apparence de probabilité, il faut dissiper, ou expliquer autrement quantité de faits des plus intéressants et suggestifs recueillis par la société.

C'est sur ces cas que je veux attirer l'attention, parce qu'ils nous conduiront à des conclusions tout à fait différentes de celles de ces gentlemen.

Je trouve les cinq espèces suivantes de preuve de l'objectivité, des apparitions :

- 1° simultanéité de l'hallucination ou perception du même fantôme visible ou entendu par deux personnes, ou plus en même temps ;
- 2° le fantôme est vu par différentes personnes comme occupant différentes places correspondant à un mouvement apparent ou bien, il est vu à la même place, malgré le changement de position de l'observateur ;
- 3° impressions produites par les fantômes sur les animaux domestiques ;

4° effets physiques qui semblent produits par les fantômes en connexion avec leur apparition ;
5° les fantômes, qu'ils soient visibles ou invisibles aux personnes présentes peuvent être et ont été photographiés.

Je vais donner des exemples de chacun de ces cinq groupes de phénomènes et discuterai en quelques mots leur interprétation :

1. Des prétendues hallucinations collectives

Ces cas sont très nombreux et quelques-uns parfaitement attestés. Prenons d'abord celui de la figure d'un homme vu nombre de fois par Mme W..., son fils (9 ans) et sa belle-fille²⁸. Elle fut vue distinctement, aux moments les plus inattendus, pendant qu'on jouait du piano, pendant une partie de cricket, pendant une partie de raquette. Une voix fut entendue aussi distinctement par les deux dames, et leurs descriptions de la figure concordèrent exactement. Elles n'étaient nullement peureuses. Elles n'ont jamais assisté à rien de semblable, ni avant ni depuis, et toutes deux, ainsi que le chirurgien-major W..., affirment que la forme ne peut avoir été celle d'une personne vivante.

Un cas également remarquable est celui de la jeune femme drapée de blanc, qui, à intervalles, durant dix ans, fut vue par M. John D. Harry, ses trois filles, leurs domestiques, et quelquefois par le mari d'une des filles²⁹.

D'un autre type est la figure féminine en blanc qui fut vue un après-midi d'été par deux filles de 13 ans et un petit garçon ; elle flottait au-dessus d'une haie, à environ 10 pieds au-dessus du sol. Ils l'aperçurent en deux minutes, passer au-dessus d'un champ, jusqu'à ce qu'ils la perdirent de vue au milieu d'une plantation. Tous étaient en bonne santé et ne virent jamais d'apparition avant ni depuis. Quand la figure apparut, le cheval s'arrêta frissonnant de terreur et l'on ne put le faire avancer. Ce dernier détail prouve bien que la vision était objective³⁰.

Comme type de phénomène auditif, nous choisirons les bruits qui se produisirent chez un clergyman, presque chaque nuit, pendant vingt ans. C'était, des coups forts ou frappements souvent entendus dans toute la maison, et par chaque habitant, généralement de minuit à 2 heures du matin. Quelquefois c'était comme le bruit d'une charrette lourdement chargée de barres de fer qui eût roulé tout près sous les fenêtres, bien que rien ne passât, comme on s'en assurait immédiatement. Des visiteurs entendirent aussi ces divers bruits et, malgré de longues recherches, aucune cause naturelle ne fut jamais découverte. On ne peut douter que ce ne fussent de véritables bruits³¹. Bien remarquable aussi le cas où toute une famille et un visiteur, dans une maison de campagne isolée, entendirent un bruit fort et continu, à la porte de la façade qui semblait trembler et vibrer sous de furieux coups. Les domestiques qui dormaient dans la partie postérieure, 60 pieds plus loin, furent éveillés, arrivèrent en courant, à moitié habillés, pour voir ce que ce terrible bruit signifiait. Or la maison était entourée de hautes grilles et les portes fermées à clef et des recherches immédiates ne firent pas découvrir la cause du bruit. Le visiteur, M. Garling, de Folkestone, avait, l'après-midi, vu le fantôme d'un ami qu'il avait laissé quatre jours auparavant au milieu de sa famille, dans un parfait état de santé. Au moment où les coups furent entendus, la femme et deux domestiques mouraient du choléra ; le mari était à l'agonie et avait toute la journée demandé avec insistance qu'on allât chercher son ami Garling³². Ici nous pouvons supposer que le fantôme (peut-être subjectif)

²⁸ Proceed. of S. f. Ps. R., part. VIII., p. 102.

²⁹ Proceed., part. VIII, p. 111.

³⁰ Phantasms of the L., vol. II, p. 197.

³¹ R. D. Owen, Debatable Land, p. 251.

³² Phant. of the L., vol. II, p. 149.

n'ayant pas réussi à paraître à M. Garling et à l'amener auprès de son ami mourant, on eut recours à un violent bruit objectif qui, entendu de toute la maison, pût forcer l'attention.

2. Fantômes dont l'objectivité est prouvée par des relations d'espace définies

Dans cette classe rentre le cas³³ d'une dame qui apparut à cinq personnes et à plusieurs reprises à deux d'entre elles à la fois. Un jour elles la suivirent ensemble dans le salon. La figure sortit alors et descendit dans un passage conduisant à la cuisine, mais fut vue une minute après par une autre, miss D..., alors qu'elle gravissait les marches extérieures de la cuisine, et comme il se trouvait que, en ce même instant, la fille mariée du capitaine D... était à une fenêtre de l'étage supérieur, cette dame, de son côté, vit la figure continuer sa course sur la pelouse et dans le jardin.

Il est impossible de concevoir que plusieurs hallucinations concordent aussi exactement. Quelque chose d'insubstantiel, si vous voulez, mais d'objectif, semble absolument nécessaire pour produire les effets observés.

Voici un autre exemple : le Révérend W. Mountford, clergyman très connu, et auteur, mort, actuellement, était en visite chez des amis dans le pays de Norfolk, quand une voiture, contenant le frère et la belle-sœur de son hôte, qui demeuraient près de là, fut vue, venant sur la route qui passe en ligne droite devant les deux habitations. Cheval et voiture furent reconnus aussi bien que les gens, et les trois personnes les virent raser la maison, ou l'on entendit quelques coups frappés à la porte ; on alla voir, il n'y avait personne. Cinq minutes après, une jeune dame, la fille des gens de la voiture, arriva, et raconta à ses oncle et tante que ses père et mère, dans leur cabriolet, l'avaient dépassée sur la route et, à sa grande surprise, ne lui avaient point parlé.

Dix minutes après, les personnes réelles survinrent justement, comme elles avaient été vues un quart d'heure auparavant et elles venaient directement de chez elles. Aucun des quatre témoins n'avait douté de l'objectivité de la voiture fantôme et des gens qui s'y trouvaient jusqu'à l'arrivée de la voiture réelle³⁴. Nous ne nous occupons pas maintenant de la cause ou de la nature de ce « double » extraordinaire ou fantôme de vivants, avec cheval et cabriolet. Cela sera discuté dans un autre article. Nous en parlons seulement ici au point de vue de l'évidente objectivité de l'apparition : quelque chose susceptible d'être perçu par la vision ordinaire a passé le long de la route.

3. Impressions sur les animaux

Les phénomènes de ce groupe, quoique relatés souvent dans les publications de la société f. Ps. R., n'ont pas attiré d'attention spéciale au point de vue des théories émises ; on les a laissés de côté, ou on a essayé de les expliquer par les suppositions les plus invraisemblables. Il sera donc nécessaire d'entrer dans quelques développements.

Nous avons vu le cas de cette figure que trois personnes ont vue flotter au-dessus d'une haie et devant laquelle le cheval s'arrêtait brusquement en frissonnant de frayeur. Dans les remarques faites à ce propos par les auteurs de « Phantasms, etc. », il n'est pas fait allusion à ce détail ; il est pourtant d'une grande importance, car, nous pouvons difficilement supposer qu'une apparition tout à fait subjective puisse être aussi vue par un cheval.

Pendant les terribles coups dont parle M. Garling, on constate qu'un grand chien, qui se trouvait dans une niche auprès de la porte d'entrée, et que l'on avait mis là spécialement pour prévenir de l'approche des intrus, et un terrier, retenu à l'intérieur et qui aboyait tout le monde, ne donnèrent pas du tout de la voix, bien que le bruit eût réveillé les domestiques logés à 60

³³Proc. Soc. Ps. R., part. VIII, p. 117.

³⁴Ph. Of the L., vol. II, p. 97.

pieds de cette porte. Le terrier, contrairement à ses habitudes, s'esquiva en frissonnant sous le sofa, et rien ne put le faire revenir du côté de la porte, ni retourner dans l'obscurité

Dans le remarquable récit de maison hantée, fait par un dignitaire très connu de l'Église Anglicane qui habita cette maison pendant douze mois, il faut bien noter la conduite très anormale des chiens en présence des manifestations objectives insolites ou fantomatiques. Quand une tentative de vol fut faite au presbytère, les chiens donnèrent l'alarme aussitôt, et le clergyman se leva à leurs féroces aboiements. Au contraire, lors des bruits mystérieux, bien que cela fût beaucoup plus fort que le tapage fait par les voleurs, et inquiétant, ils n'aboyèrent pas du tout. On les trouva tapis dans un coin avec une frayeur pitoyable. « Ils étaient plus troublés que qui que ce soit, et s'ils n'avaient été enfermés en bas, ils seraient accourus à la porte de notre chambre à coucher et se seraient blottis là, en rampant et gémissant, aussi longtemps qu'on les eût laissé faire³⁵. »

Dans l'histoire de la maison hantée de Hammersmith, près de Londres, il y a 5 ans, où l'on entendit des pas, des bruits, et vit le fantôme de femme, il est dit que le chien gémit incessamment pendant les phénomènes, et il avait évidemment encore peur dans la chambre, quand vint le matin : « Je l'appelai pour l'y faire pénétrer, il se mit à ramper la queue entre les jambes et il semblait craindre d'entrer³⁶. »

Dans le cas de ce cri lamentable entendu au moment d'une mort, dans un presbytère isolé, au milieu de la campagne (Staffordshire), nous voyons un bulldog favori, d'ordinaire très courageux animal, trembler de peur, le museau enfoncé dans un amas de bûches qu'on gardait sous l'escalier. Une autre fois, ce fut un horrible hurlement suivi d'une série de cris et accompagné d'un bruit semblable à celui d'un grand vent, bien que tout dehors fût parfaitement calme. « Trois chiens qui dormaient dans ma chambre et celle de ma soeur, se couchèrent de frayeur, le poil hérissé ; l'un d'eux, le bulldog, s'en fut sous le lit et refusa d'en sortir, quand enfin il obéit, il était tout tremblant³⁷. » Mme Sidgwick remarque que si ces bruits ne sont pas des bruits réels et naturels, ils doivent avoir été des hallucinations collectives. Mais d'abord, on n'a jamais vu des bruits réels et naturels, produire de telles impressions sur les chiens, et ensuite rien ne peut faire supposer que des hallucinations collectives puissent être transmises télépathiquement à des animaux. Dans un cas, dit-on, un chien a pu en devenir subitement malade !

D'après le remarquable récit du général Porter, un poney fantomal et son cavalier, avec deux grooms indigènes, furent vus dans l'Inde, et deux chiens chassant dans une jungle qui couvrait la colline, arrivèrent immédiatement se coucher près du général, en gémissant d'effroi; quand le général se mit à la poursuite des fantômes les chiens retournèrent à la maison bien qu'ils fussent en toute autre occasion ses plus fidèles compagnons³⁸.

A ces cas certifiés authentiques par la S. f. Ps. R. ajoutons les récits d'anciens auteurs : Pendant les phénomènes produits chez M. Monpesson, à Tedworth, et racontés par le Révérend Joseph Glanvil, dans son « Sadducis mus Triumphatus », on remarqua ce fait : quand le bruit était le plus fort, et atteignait à une surprenante violence, aucun chien ne bougeait, bien que le bruit fût souvent si intense qu'on l'entendait à une distance considérable dans la campagne, et qu'il éveillât les habitants du village voisin bien qu'ils fussent tous éloignés.

Dans son récit des phénomènes qui eurent lieu à la cure d'Epworth, l'éminent John Wesley, après avoir décrit des bruits étranges semblables à ceux que feraient des objets de fer et de verre jetés par terre, ajoute : « Peu après notre grand chien mâtin accourut se réfugier entre

³⁵ Proc. Soc. Ps. M. Part. VI, p. 151.

³⁶ Ibid., Part. VIII, p. 116.

³⁷ Ibid., Part. XIII, p. 307.

³⁸ Ibid., Part. XIV, p. 469.

moi et Mme Wesley ; tant que les bruits continuèrent, il jappait et bondissait en happant l'air, de côté et d'autre, et cela fréquemment, avant que personne dans la chambre n'eût entendu quoi que ce soit au bout de deux ou trois jours, il tremblait et s'écartait en rampant avant que le bruit commençât. La famille connaissait à ce signe, ce qui allait arriver et cela ne manquait jamais.

Pendant les phénomènes du cimetière d'Arensburg, dans l'île d'Oesel, où des cercueils furent retournés dans des voûtes fermées, et ces faits constatés par une commission officielle, les chevaux des gens qui venaient visiter le cimetière furent souvent si effrayés et excités, qu'ils se couvraient de sueur et d'écume. Quelquefois ils se jetaient par terre et paraissaient agoniser, et, malgré les secours, qu'on leur portait immédiatement, plusieurs moururent un jour ou deux après. Dans ce cas, comme dans tant d'autres, bien que la commission eût fait une investigation très sévère, elle ne découvrit aucune cause naturelle³⁹. Dans le récit du Dr Justinus Kerner, sur la Voyante de Prevorst, il est question d'une apparition qu'elle vit durant toute une année ; chaque fois que l'Esprit paraissait, un terrier noir de la maison semblait sentir sa présence et aussitôt que la figure était perceptible à la voyante, le chien accourait auprès de quelqu'un, comme pour demander protection et souvent en hurlant très fort. Depuis le jour où il vit cette figure, il ne voulut plus rester seul, la nuit. Remarquez ici que la figure n'est vue que par une seule personne, la Voyante. Donc, cette circonstance n'est pas une preuve de la subjectivité de l'apparition.

Dans le terrible cas de maison hantée raconté à M. R. D. Owen, par Mme S. C. Hall, qui fut témoin elle-même des faits principaux, nous voyons que l'homme hanté n'avait pu garder un chien longtemps, celui qu'il avait quand Mme S. C. H. fit sa connaissance; il ne fut pas possible de le faire rester dans la chambre, ni le jour ni la nuit dès que les phénomènes eurent commencé, et bientôt après il s'enfuit et fut perdu⁴⁰.

Dans le cas raconté par M. Hodgson, dans l'Arena, sept. 1889, quand la dame en blanc apparut au frère de l'auteur, nous lisons que, la troisième nuit, il vit le chien ramper et demeurer immobile le regard fixe, et ensuite faire comme s'il était, poursuivi tout autour de la chambre. « Mon père ne vit rien, mais il entendit une sorte de sifflement, et le pauvre chien hurla et essaya de se cacher : il ne voulut plus jamais rentrer dans cette chambre.

Cette série de cas où l'on voit les impressions produites par les fantômes sur les animaux, est certainement remarquable et digne d'une profonde attention. Ces faits ne devraient pas se présenter, si la théorie de l'hallucination et de la télépathie était vraie, et pourtant on doit y ajouter foi, parce qu'ils sont presque toujours introduits dans le récit comme des choses inattendues d'un autre côté, s'ils sont notés et qu'on s'en souvienne, c'est une preuve que les observateurs avaient bien conservé leur sang-froid. Ils nous montrent, irréfutablement, qu'un grand nombre de fantômes perçus par la vue ou par l'ouïe, même s'ils ne le sont que par une seule personne, sont des réalités objectives. La terreur manifestée par les animaux qui les perçoivent, et leur contenance si différente de celle qu'ils ont en présence des phénomènes naturels, montrent, non moins clairement, que bien qu'objectifs, les phénomènes ne sont pas normaux et ne peuvent pas être expliqués par quelque tromperie ou par des éventualités naturelles mal interprétées.

Cependant ces faits capitaux dont une théorie naturelle doit rendre compte, ont été considérés, jusqu'à présent, comme de peu d'importance ; excepté MM. Myers et Sidgwick qui ont fait sur eux quelques remarques, ils n'ont été pris en considération dans aucune des tentatives sérieuses que l'on a faites pour expliquer les fantômes.

³⁹ R. D. Owen, *Faux Pas sur la Frontière d'un Autre Monde*, p. 186.

⁴⁰ *Faux Pas*. p. 326.

4. Effets physiques produits par les fantômes ou occasionnés par eux

Il ne peut y avoir de preuve plus convaincante de la réalité objective d'un fantôme que la production du mouvement réel ou déplacement d'objets matériels.

Il existe de nombreux témoignages de ces effets mais, selon la méthode adoptée jusqu'ici par la société des Recherches Psychiques, méthode qui consiste à diviser le phénomène par groupes et à discuter chacun de ces groupes séparément, comme s'il existait seul et n'avait aucun rapport avec les autres, on ne leur a encore accordé aucune attention. Il est probable que le fait curieux de fantômes visuels qu'on voit souvent ouvrir des portes afin de pénétrer dans une pièce, lesquelles portes sont ensuite trouvées fermées et verrouillées, jette le doute sur d'autres cas où les portes s'ouvrent réellement. Mais, tous ceux qui attachent à ces questions un soin scrupuleux, doivent être convaincus que les fantômes sont de diverses espèces, depuis les simples images produites sur le cerveau d'une seule personne, jusqu'aux formes non seulement visibles à tous les spectateurs, mais parfois tangibles aussi, et capables d'agir d'une manière importante sur la matière ordinaire. Examinons quelques-uns de ces cas, en commençant par ceux relatés dans les publications de la société des Recherches Psychiques.

Les docteurs A. Nus et Gwysme, virent le fantôme décrit par eux, étendre la main et la placer au-dessus de la veilleuse posée sur la cheminée, et la veilleuse s'éteignit immédiatement. Rallumée, elle brûla pendant le reste de la nuit.

Naturellement, on peut expliquer ce fait par une bouffée de vent venant de la cheminée, mais, on n'explique pas comment la seule rafale de la nuit se produisit au moment où deux personnes voyaient le fantôme étendre la main, pour la placer au-dessus de la lumière⁴¹. Dans la maison d'Hammersmith où pendant cinq années on vit une apparition et entendit des bruits, Mme R..., qui en fait la description, dit qu'une fois les rideaux de son lit furent tirés, et elle continue : « Souvent, les portes s'ouvraient toutes grandes devant moi, avant que j'entrasse dans une pièce, comme si une main avait rapidement tourné la poignée. »

Dans un autre cas de maison hantée, M. K. L., qu'on dit être un homme considéré, constate que « les portes s'ouvraient et se refermaient sans cause apparente », et que « les sonnettes s'agitaient toute la nuit, faisant, que tout le personnel se levait pour aller à la recherche des voleurs.

Dans une maison, encore, où quatre personnes avaient eu des apparitions, l'attention de trois personnes assises ensemble dans une pièce fut attirée par les craquements d'une porte. « Nous la vîmes s'ouvrir lentement, jusqu'au tiers, et elle resta ainsi. » Ces personnes n'avaient jamais rien vu de pareil.

Le Dr Eugène Crowell raconte que dans une maison de Brooklyn, l'un de ses parents s'est vu plusieurs fois, en descendant l'escalier ou en traversant le vestibule, enlever son chapeau qu'il avait sur la tête, et cela dans des circonstances qui rendaient impossible l'action d'une personne vivante. Dans le cas, dont nous avons déjà fait mention, rapporté par M. Hodgson dans l'Arena de septembre, les portes s'ouvraient et se fermaient fréquemment, et les tableaux, les pendules et d'autres objets étaient jetés avec un grand fracas dans une pièce où, à ce moment, il ne se trouvait personne, tandis qu'un autre tableau tombait devant la maîtresse de la maison comme elle entra dans la chambre.

Mais, tous ces cas sont insignifiants en comparaison de la preuve fournie par la sonnerie qui se fit entendre à Great Bealings (Suffolk) et dans d'autres endroits. Le récit en a été publié en 1841, par le major Moor, membre de la société Royale, dans la maison duquel elle se produisit. Cette sonnerie, violente et retentissante, continua presque journellement, pendant

⁴¹ Phantasms, vol. II, p. 202.

près de deux mois ; et durant ce temps, on fit tout pour découvrir à ce phénomène une cause naturelle, mais en vain. Le major déclare : « Les sonnettes tintaient des vingtaines de fois alors qu'il n'y avait personne ni dans le passage, ni dans la maison, ni dans le jardin. Personne, pas plus moi que les domestiques, ne pouvait ni ne peut accomplir la merveille que j'ai vue avec une dizaine d'autres témoins. Et il conclut : « Je suis entièrement convaincu que cette sonnerie n'était pas produite par un agent humain. »

La publication de son compte rendu dans un journal d'Ipswich, ne lui valut pas moins de quatorze récits de perturbations pareilles, ayant eu lieu dans différentes parties de l'Angleterre, perturbations également inexplicables. L'une d'elles, s'était passée à l'Hôpital de Greenwich et avait été narrée au major Moor par un camarade de Nelson, le lieutenant Rivets, de la marine royale. Les sonnettes de l'appartement que le lieutenant occupait à l'hôpital, sonnèrent pendant quatre jours. Le directeur des travaux, le sous-directeur, un poseur de sonnettes et plusieurs hommes de science, essayèrent inutilement d'en découvrir la cause. Ils firent sortir tout le monde de la maison, examinèrent les sonnettes, les moteurs et les fils sans en être plus avancés, absolument comme dans le cas du major Moor.

Dans un autre fait qui eut lieu dans une maison près de Chesterfield, des sonneries longues et répétées se succédèrent pendant dix-huit mois. Les poseurs de sonnettes et d'autres personnes en cherchèrent en vain la cause. On coupa les fils, les sonnettes allaient toujours. Le propriétaire, M. Ashivell, son ami, M. Felkins, de Nottingham, et d'autres, ne purent découvrir ni même conjecturer une raison suffisante du phénomène. Dans beaucoup de ces cas, la sonnerie se produisait pendant le jour et se répétait si souvent qu'on avait une opportunité complète de découvrir l'action qui la faisait marcher, si c'avait été une action humaine. Et la chose en elle-même est comparativement si simple, qu'il ne saurait y avoir de tricherie sans qu'elle fût presque immédiatement découverte.

Cependant, on n'a constaté quelque supercherie que ce soit dans aucune de ces circonstances, ni autant que je sache, dans aucune autre semblable ; ces faits doivent donc être classés comme une forme de hantise, analogue aux coups et perturbations qui se rattachent si souvent aux apparitions, et fournissent aussi une preuve puissante du pouvoir qu'ont les fantômes d'agir sur la matière.

5. Les fantômes peuvent être photographiés et sont par conséquent réalités objectives

On se moque fréquemment de ce qu'on appelle « les photographies spirites », parce que l'on peut facilement en imiter quelques-unes. Mais un peu de réflexion montrera que cette facilité même permet également de se mettre en garde contre l'imposture, puisque les moyens d'imitation sont si bien connus. Dans tous les cas, on admettra qu'un photographe expérimenté qui fournit les plaques et surveille toutes les opérations, ou les fait lui-même, ne peut être trompé à ce point.

Cette expérience a été répétée maintes fois, et on est bien obligé de conclure que les fantômes, qu'ils soient visibles ou invisibles aux personnes présentes, peuvent être et ont été photographiés. Nous donnons un bref exposé des preuves à l'appui de cette assertion.

Un photographe de New-York, nommé Mumler, fut le premier qui obtint des photographies spirites ; en 1869, il fut arrêté et jugé pour s'être procuré de l'argent par escroquerie et imposture, mais après un long procès, on l'acquitta faute de preuves. La praticabilité d'expériences extraordinaires était cependant démontrée; un photographe de profession, M. W. II. Slee, de Poughkeepsie, examina le procédé des épreuves, et quoique il n'y eût rien que d'habituel dans la manière de Mumler, des formes fantastiques apparurent sur les plaques. Mumler visita plus tard la galerie de M. Slee, sans apporter avec lui quelque objet que ce soit et cependant les mêmes résultats se produisirent. M. J. Guiney, de New-York, qui avait fait de

la photographie pendant vingt-huit ans, démontra que, après un examen sévère, on ne pouvait découvrir aucune supercherie dans le procédé de Mumler.

Cependant un troisième photographe, M. W. W. Silva, de Brooklyn, fournit encore une preuve à l'appui. Il fit fréquemment et inutilement lui-même l'expérience complète, se servant de sa chambre noire et de ses matériaux, mais quand Mumler était présent et plaçait simplement la main sur la chambre noire pendant l'opération, des formes apparaissaient sur les plaques en même temps que l'image de la personne qui posait. Nous avons le serment fait devant les tribunaux par trois experts qui avaient tous les moyens possibles de découvrir l'imposture, si elle avait existé ; ils déclarèrent tous qu'il ne pouvait y en avoir.

Il serait facile de citer plus de vingt cas dans lesquels des personnes bien connues ont déclaré par la voix de la presse qu'elles ont obtenu des photographies ressemblantes d'amis défunts, alors qu'elles mêmes étaient complètement inconnues du photographe et qu'il n'existait ni portrait, ni photographie de la personne morte. Cependant, on objecte que dans tous ces cas les formes sont plus ou moins fantastiques et que la ressemblance supposée peut être imaginaire. Je préfère donc ne donner que le témoignage des experts, quant à l'apparition de formes autres que celles des personnages visibles sur les plaques photographiques. Les séries les plus remarquables d'expériences qui aient jamais été faites, à cet égard, sont peut-être celles qui furent poursuivies pendant trois années, par feu M. John Beatis, de Clifton, photographe retiré après vingt années de pratique, et par le Dr Thomson (d'Edin), médecin, également retiré, et qui avait fait de la photographie en amateur, pendant vingt-cinq ans. Ces deux gentlemen faisaient, eux-mêmes tout le travail matériel photographique, agissant avec un médium qui n'était pas photographe. Ils prirent des centaines d'épreuves, par séries de trois, consécutivement obtenues dans l'intervalle de quelques secondes; les résultats sont d'autant plus remarquables, et d'autant moins sujets à quelque suspicion que ce soit, qu'il n'y a pas, dans toutes ces séries, ce que l'on appelle communément une photographie spirite, c'est-à-dire la ressemblance affaiblie d'aucune personne décédée ; toutes sont plus ou moins élémentaires, laissent voir diverses plaques de lumière subissant des modifications déterminées de contours, et se transforment parfois jusqu'à composer des formes humaines indéfinies, ou, semble-t-il, des visages en médaillon, ou des effluves lumineuses pareilles à celles des étoiles.

Dans aucun cas l'on n'a pu constater que la production de ces images fût due à quelque cause connue. Je possède une série de ces photographies remarquables, au nombre de trente-deux, que M. Beatis m'a données.

J'ajoute que je connaissais personnellement le Dr Thomson qui m'a confirmé l'exposé de M. Beatis, en ce qui concerne les conditions et les circonstances dans lesquelles ces photographies ont été obtenues.

Nous avons donc là, une investigation scientifique, entreprise par deux personnes fort expérimentées et auxquelles on n'a pu en imposer or, elle démontre ce fait, que des formes de fantômes et d'effluves lumineuses, tout à fait invisibles à des observateurs habituels, peuvent cependant réfléchir ou émettre des rayons actiniques de manière à marquer leurs formes et changements de formes sur une plaque photographique ordinaire.

Une preuve additionnelle de ce phénomène extraordinaire, est que, fréquemment, et toujours dans les dernières expériences, le médium, spontanément, décrivait ce qu'il voyait, et que l'image prise à cet instant, donnait toujours la figure même dont il parlait.

Dans l'une de ces épreuves, on voit le médium parmi les modèles, regardant avec attention, et indiquant quelque chose de la main tandis qu'il était ainsi, il s'était écrié : « Quelle brillante lumière là-haut ! Ne la voyez-vous pas ? » Or, l'épreuve montre la lumière brillante, à l'endroit où se dirigeaient, et l'œil, et le geste du médium.

Les expériences de M. Thomas Slater, opticien (d'Edston Road, Londres), ont une grande importance, parce qu'elles confirment ces résultats. Il obtint de secondes images sur ses

plaques, alors que les personnes de sa famille étaient seules présentes, et, dans un cas, lorsqu'il était parfaitement seul ; citons encore les épreuves de M. R. Williams, d'Haywards Heath; celles de M. Traill Taylor, l'éditeur du Journal de Photographie ; celles aussi de plusieurs autres photographes de profession ou amateurs. Tous s'accordent à dire que, les choses étant placées sous leur contrôle, des images fantomales, en outre de l'image du modèle, parurent sur les plaques, sans cause mécanique ou chimique que l'on pût constater ou concevoir.

Dans les cas présentés jusqu'ici, les fantômes ou images photographiées, ont été invisibles pour toutes les personnes présentes, à l'exception des médiums, et quelquefois même pour ceux-ci. Mais nous avons aussi des exemples de la reproduction photographique d'une forme visible, ou apparition, obtenue en présence d'un médium.

Une photographie très réussie d'une forme spirite qui apparut dans des conditions de stricte épreuve, avec Miss Cook comme médium, fut prise par M. Harrison, qui était alors éditeur du journal *le Spiritualiste*.

On peut voir une gravure reproduisant cette photographie au frontispice de l'ouvrage des Epes Sargent, intitulée « *Preuve Palpable de l'Immortalité* », avec un compte rendu des conditions dans lesquelles l'épreuve a été prise, compte-rendu signé par les cinq personnes qui étaient présentes.

Depuis lors, M. W. Crookes a obtenu de nombreuses photographies (plus de quarante en tout), dans son propre laboratoire, avec le même médium ; il a eu toute opportunité de constater que le fantôme qui apparaissait et disparaissait dans des conditions qui rendaient le doute impossible, n'était pas un être humain, et était très différent du médium dans tous ses traits caractéristiques.

Cette longue série d'expériences et d'épreuves photographiques, dont on n'a donné qu'un extrait très bref, n'a pas même été mentionnée jusqu'ici, par les investigateurs de la société des Recherches Psychiques ; je pense qu'ils ne peuvent continuer plus longtemps à les ignorer, puisqu'ils se sont donné la tâche de réunir la somme d'évidence des phénomènes psychiques et celle d'estimer consciencieusement le poids de chacun des groupes dans lesquels cette évidence peut être rangée.

Eh bien, j'estime que cette preuve photographique est, en qualité, supérieure à toutes les épreuves qu'ils ont réunies jusqu'à présent, et cela pour deux raisons : en premier lieu, c'est une preuve expérimentale, et l'épreuve est rarement possible dans les phénomènes psychiques plus élevés ; en second lieu, c'est une preuve apportée par des experts, dans une opération dont tous les détails leur sont parfaitement familiers ; j'avance, en outre, qu'elle ne peut plus être ignorée, parce qu'elle touche au fond même de la question, et qu'elle offre la démonstration la plus complète et la plus décisive de problème de la subjectivité ou de l'objectivité des apparitions.

A quoi bon l'usage d'arguments choisis pour démontrer que tous les phénomènes peuvent être expliqués par les différents effets de la télépathie, et qu'il n'y a pas de preuve de l'existence d'apparitions objectives, occupant dans l'espace des positions définies, quand la chambre noire et la plaque sensible ont prouvé maintes fois que ces fantômes objectifs existent ? Ces arguments, fondés seulement sur une petite partie des faits, rappellent l'un de ces jeux d'Esprit littéraire, « Doutes Historiques sur l'Existence de Napoléon Bonaparte », pour ceux qui sont au courant de la série entière des phénomènes à expliquer, de tels arguments sont à peu près aussi convaincants que ces jeux d'Esprit.

J'ai maintenant exposé très brièvement et discuté les diverses classes de preuves qui démontrent l'objectivité de beaucoup d'apparitions. Les différents groupes de faits, éloquents par eux-mêmes, gagnent encore beaucoup de force par l'appui qu'ils se prêtent mutuellement. Ils sont tous harmonieux et consistants dans la théorie de la réalité objective.

Avec l'hypothèse de l'hallucination, quelques-uns, pour être expliqués, exigent des théories pénibles et sans base, tandis que la plus grande partie sont tout à fait inexplicables, et doivent être ignorés, ou mis de côté, pour être expliqués à part. On admet que les hallucinations collectives (ainsi qu'on les appelle), sont fréquentes ; on admet également que les fantômes agissent souvent comme des réalités objectives par rapport aux objets matériels et à différentes personnes; cela existe dans le cas où ils sont objectifs, mais n'est guère admissible avec la doctrine subjectiste ou télépathique.

La conduite des animaux en présence des fantômes (preuve qui vaut celle de leur apparition aux hommes et aux femmes), allons-nous prétendre que c'est une réalité anormale, ce qui entraînerait d'énormes difficultés pour toute autre théorie?

Les effets physiques produits par les fantômes (visibles ou invisibles) donnent une preuve définitive de l'objectivité et sont beaucoup trop nombreux et trop bien attestés pour qu'on les ignore ou les écarte et enfin arrive la preuve de l'objectivité fournie par la photographie entre les mains d'experts et de physiciens de premier ordre, qui empêche, tout simplement, de s'écarter de cette conclusion.

J'ai borné strictement cette discussion à la seule question de l'objectivité, terme qui n'implique pas nécessairement la matérialité.

Nous ne savons pas si l'éther lumineux est matériel, pas plus que l'électricité, mais ils sont certainement objectifs tous les deux. On a employé le terme de « matière non-moléculaire » pour désigner la substance hypothétique dont sont formés les fantômes visibles substance qui, dans certaines conditions, paraît avoir la propriété de s'unir à la matière moléculaire, de façon à produire des fantômes tangibles, ou exerçant de la force.

Cette argumentation n'est que théorique, et nous ne possédons pas encore une connaissance suffisante, pour nous permettre des théories sur ce qu'on peut appeler l'anatomie et la physiologie des fantômes.

Il y a cependant une question plus vaste à discuter, question pour laquelle nous avons, je crois, les matériaux qui nous permettront d'arriver à des conclusions intéressantes et utiles. Je veux parler de la nature générale et de l'origine des différentes classes d'apparitions ou de fantômes, depuis les « doubles » de personnes vivantes, jusqu'à ces apparitions qui nous apportent des nouvelles de nos amis défunts, ou peuvent parfois nous avertir d'événements futurs, et qui nous affectent plus ou moins.

Cette recherche formera le sujet d'un autre article.

6. Qu'est-ce que les fantômes et pourquoi apparaissent-ils ?

Les théories suggérées par les membres les plus éminents de la société des Recherches Psychiques, pour expliquer le phénomène des fantômes, ou apparitions de diverses espèces, sont toutes basées sur la télépathie, ou transmission de pensée, dont l'existence a été démontrée par une longue série d'expériences. Il a été établi que beaucoup de personnes sont plus ou moins sensibles aux suggestions que d'autres personnes, et peuvent reproduire plus ou moins complètement les images mentales définies que l'on essaie de leur faire parvenir.

Bien plus, ceux qui voient ou entendent parler le fantôme, sont des sortes de somnambules lucides ; ils sont si puissamment affectés par les suggestions de leurs amis et se trouvent en de tels états d'excitation mentale, ou de crise physique (spécialement dans un danger imminent ou sur le point de mourir), qu'ils extériorisent ces pensées en hallucinations visuelles ou auditives, soit à l'état de veille, soit dans un rêve d'une vivacité tout à fait inaccoutumée.

Cette théorie basée sur la télépathie est fortement appuyée et même presque prouvée par le curieux phénomène des doubles, ou fantômes de personnes vivantes vus par certains amis sensitifs lorsque ces personnes veulent énergiquement être vues. Tel est le cas d'un ami apparaissant à M. Stainton Moses au moment où cet ami avait fixé sa pensée sur lui avant

d'aller se coucher, et celui de M. B... qui, plusieurs fois dans la nuit, apparut à deux dames lorsque avant de s'endormir il voulut fortement leur apparaître.

Dans ces derniers cas, je vois pourtant des difficultés d'explication ; l'agent supposé n'a pas décidé généralement comment il apparaîtrait ou ce qu'il ferait. Une fois M. B... apparaît non pas aux dames à qui il pensait, mais à une sœur mariée qu'il connaissait à peine, et qui, par hasard, occupait leur chambre ; cette dame vit le fantôme dans un corridor allant d'une chambre à l'autre au moment où l'agent voulait être dans la maison, et la même nuit, comme il voulait être dans une chambre de la façade, elle le vit auprès de son lit prenant ses cheveux, puis sa main et la regardant attentivement.

Voilà une supposition bien peu garantie par des faits que le simple désir ou la volonté d'être dans un endroit déterminé d'une maison peut faire apparaître un fantôme à une personne qui se trouve là, inopinément, et faire accomplir ou sembler accomplir à ce fantôme certains actes qui ne paraissent pas avoir été voulus par l'agent supposé. Ce n'est point là, certainement, la télépathie dans le sens usuel; ce n'est pas non plus la transmission de pensée à un individu, mais c'est la production de ce qui semble être un fantôme objectif dans un lieu défini. Il est tout à fait inconcevable qu'un simple désir puisse produire un pareil fantôme, à moins de supposer que l'Esprit du dormeur quitte son corps pour aller à l'endroit indiqué et qu'il possède le pouvoir de se rendre visible à n'importe quelle personne présente en ce lieu. Voyons donc s'il n'y a pas d'autres faits concernant les doubles qui puissent jeter quelque lumière sur la question.

M. Tryer de Bath (Angleterre), s'entendit appeler par son nom et reconnut la voix de son frère qui depuis plusieurs jours était absent de la maison. Au même moment, autant qu'on a pu s'en assurer, le frère, perdant l'équilibre, tombait sur une plate-forme de chemin de fer en appelant M. Tryer par son nom. Du même genre est le cas de Mme Severn qui, dans son lit, un matin, sentit sur sa lèvre un coup violent qui lui sembla si réel qu'elle porta son mouchoir à sa bouche, s'attendant à le voir taché de sang, au même instant M. Severn surpris par une rafale dans son bateau recevait un coup violent porté sur le même endroit du visage par la barre du gouvernail.

Dans le premier cas le frère de M. Tryer n'avait aucun désir conscient d'être entendu par ce dernier, et dans l'autre cas il est évident que M. Severn ne désirait pas que sa femme sentît le coup, mais au contraire il était tourmenté par l'idée de lui cacher l'accident. Dans ces deux occurrences, si les agents supposés ont été pour quelque chose dans la production de la voix ou de la sensation fantomales, cela n'a pu se faire que par quelque processus inconscient, ;ou automatique; mais les preuves expérimentales de la télépathie montrent qu'elle est produite par la volonté consciente de l'agent, ou des agents; de sorte qu'ici, dans l'une et l'autre circonstance ? S'il y a quelque chose de démontré, c'est qu'il y a eu un troisième facteur lequel a été le véritable agent pour vouloir et pour produire l'effet télépathique. Cette conclusion est encore rendue plus probable par d'autres cas de doubles ou d'avertissements dont le suivant est un des plus remarquables.

M. Algernon Joy, ingénieur employé aux docks de Penarth, à Curdiff (South Wales), se trouvant sur une grande route près de la ville, marchait tout absorbé dans ses calculs, quand il fut attaqué et jeté à terre par deux jeunes charbonniers. Il pensa aussitôt et à la fois, à la cause de cette attaque, à la possibilité de donner le signalement des individus et de pouvoir informer la police, il affirme que, depuis environ une heure avant l'attaque, jusqu'à une heure ou deux après, rien absolument dans sa pensée, ni directement ni indirectement, ne s'est attaché à son ami de Londres. Cependant au moment précis de l'accident, cet ami reconnaissait le pas de M. Joy dans la rue, derrière lui, se retournait et le voyait aussi distinctement qu'il l'eût jamais vu; à son cri de détresse il lui demandait ce qui arrivait et recevait cette réponse : « Va à la maison, mon cher, on m'a fait du mal ».

Ce qui précède est raconté dans une lettre de l'ami, laquelle se croisait avec une lettre de M. Joy racontant l'accident. Dans ce cas, que le double ait été une hallucination véridique ou usuelle, c'est-à-dire un fantôme objectif, il ne peut avoir été produit sans une cause adéquate. Affirmer que M. Joy fut lui-même la cause inconsciente, cela ne saurait être regardé comme une explication, et cela ne peut nous aider à comprendre comment de telles choses arrivent. Nous avons absolument besoin d'un agent qui produise la chose, d'un être intelligent doué de volonté et du pouvoir de produire un fantôme véridique.

Dans le cas suivant, nous verrons encore plus clairement la nécessité d'un agent autre que les deux ci-dessus.

M. F. Morgan, de Bristol, jeune homme qui vivait chez sa mère, assistait à une conférence qui l'intéressait vivement. En entrant dans la salle il vit un ami avec lequel il se promit de retourner à la maison après la séance.

Au milieu de la soirée, il remarqua une porte à l'extrémité la plus éloignée de l'entrée de la salle, et tout à coup, sans savoir pourquoi, il se leva et traversa la moitié de la pièce pour voir si cette porte s'ouvrait. Il tourna la serrure, sortit et ferma la porte derrière lui; il se trouva dans l'obscurité, sous l'estrade apercevant une lueur il se dirigea vers elle, entra dans un passage qui le conduisait de nouveau dans la salle de conférences, traversa l'extrémité de celle-ci jusqu'à la porte d'entrée, ne pensant plus du tout à la lecture qui continuait ni à l'ami avec lequel il avait voulu rentrer chez lui. Enfin il retourna tranquillement à son logis sans aucune incitation ni impulsion qui lui rendit compte de la bizarrerie de sa conduite.

En arrivant chez lui il trouva que la maison voisine était en flammes; sa mère frémissait d'angoisse ; immédiatement il l'éloigna, la mit en lieu sûr et revint pour lutter contre les flammes pendant deux ou trois heures; la maison fut brûlée de fond en comble, et la sienne, légèrement endommagée.

M. Morgan affirme qu'avec son caractère, s'il eût éprouvé l'impression qu'il y avait un incendie et que sa mère était en danger, il eût probablement secoué ce sentiment comme une pure imagination et refusé de lui obéir. Sa mère désirait seulement sa présence, mais ne faisait aucun effort de volonté pour le faire venir ; quelle influence a donc pu agir sur l'organisme mental de ce jeune homme, sous cette apparence de simple curiosité et d'une si étrange manière effective, pour le ramener à la maison promptement ? Il n'avait pas le sentiment d'être le moins du monde influencé ou guidé dans ses actions, tout lui semblait parfaitement volontaire et normal.

Nous ne pouvons refuser de voir dans ce cas, l'appel continu de quelque puissance mentale, douée d'une connaissance exacte du caractère de l'individu et des circonstances ambiantes, agissant avec le plus grand soin et le meilleur jugement pour éviter d'exciter chez le sujet un antagonisme d'idées qui eût été fatal quant au résultat à obtenir.

Nous voyons donc que, même en nous restreignant à n'examiner que les trois cas avérés de fantômes de vivants, où les impressions reçues sont en connexion avec une mort, les faits sont totalement inexplicables par la télépathie entre personnes vivantes, car ils indiquent clairement l'action d'intelligences extrahumaines, en d'autres termes : l'action d'Esprits.

La prévention contre une telle conception est énorme, mais, je l'espère, les travaux de la société de Recherches Psychiques ont commencé à le miner. Ces travaux ont établi, au-dessus de toute contestation, que les fantômes des morts existent ; en laissant de côté tous les préjugés de l'ignorance et même de la science, il faut décider si ces fantômes qui, comme je l'ai démontré dans mon dernier article, sont souvent objectifs, émanent d'hommes, ou d'Esprits.

Avant d'apporter de nouvelles évidences pour la solution de cette question, il est bon d'examiner brièvement la théorie extraordinaire du second moi, du moi inconscient, à laquelle

ont eu recours plusieurs auteurs modernes qui veulent ainsi substituer ce moi à un agent spirituel quand les facultés humaines normales n'y peuvent suffire.

Cette théorie de l'inconscient, fondée sur les phénomènes du rêve, de la double-vue, du dédoublement de la personnalité, a été laborieusement exposée par le Dr Karl Du Prel, en deux volumes in-8°, traduits en anglais par M. C. C. Massey.

Comme exemple des faits que cette théorie prétend expliquer, prenons les expériences du Révérend P. H. Newnham et de Mme Newnham avec leur planchette pour ces travaux, Mme N... était assise à une table basse, les mains posées sur la planchette, à huit pieds de distance de M. N..., qui était assis à une autre table et lui tournait le dos.

M. N... écrivait les questions sur un papier, et, immédiatement, quelquefois en même temps, la planchette de Mme N..., écrivait les réponses. Ces expériences furent répétées durant huit mois et 309 réponses à autant de questions furent obtenues. A toute espèce de question posée, des réponses furent toujours données en rapport avec ces questions ; parfois elles furent évasives et bon nombre d'entre elles ne correspondirent point aux opinions ou à l'attente de M. et Mme N...; elles furent même souvent en dehors de leurs connaissances.

Pour convaincre un incrédule, M. N... se plaça avec lui dans une autre chambre où ce visiteur écrivit la question suivante : « Quel est le nom de baptême de ma soeur aînée ? » M. N... lut la question, tout en ignorant le nom demandé, et cependant, en revenant dans la chambre, ils trouvèrent que la planchette avait écrit le nom de Mina, abréviation de Wilhelmina, véritable nom de la personne.

M. N..., étant franc-maçon, fit plusieurs questions sur le rituel maçonnique dont Mme N... ne connaissait pas un terme ; les réponses furent en partie correctes, en partie incorrectes, quelquefois tout à fait originales; ainsi, M. N... ayant demandé les paroles employées lors de l'investiture d'un Mark Master Mason, d'admirables pensées furent aussitôt écrites en langage maçonnique, mais, dit M. N..., elles étaient très différentes des paroles auxquelles il pensait c'est-à-dire de celles usitées par les francs-maçons, au moins à la connaissance de M. N....

C'était donc là, en réalité, comme le dit M. N..., une formule composée par une intelligence totalement distincte des intelligences conscientes de l'une ou de l'autre des personnes qui prenaient part à l'expérience.

Eh bien, toutes ces choses, et bien d'autres encore plus remarquables, on veut les imputer à l'inconscient de Mme Newnham, à une seconde personnalité indépendante et intelligente dont Mme N... n'a pas conscience, excepté quand elle émerge, dans certaines conditions, comme celles dont il s'agit.

C'est de cette manière que Karl du Prel explique tous les phénomènes de double-vue, d'avertissements, de possession, et les innombrables cas où les sensitifs montrent la connaissance de faits qu'ils ignorent dans leur état normal et qu'ils n'ont pas eu les moyens d'apprendre.

Cette explication en est-elle une, ou plutôt n'est-ce pas une jonglerie de mots qui crée plus de difficultés qu'elle n'en résout ? Concevoir une semblable double personnalité en chacun de nous, un second moi-même qui, la plupart du temps, nous reste inconnu toute notre vie, que l'on nous dit vivre d'une vie mentale indépendante et avoir des moyens d'acquérir des connaissances que notre moi normal ne possède pas, qui montre enfin tous les caractères d'une individualité distincte, c'est un phénomène bien plus difficile à concevoir et bien plus surnaturel encore qu'un monde d'Esprits composé d'êtres ayant vécu dont la partie mentale subsiste après sa séparation du corps terrestre.

Nous trouvons aussi que cette dernière théorie, celle des Esprits, explique tous les faits simplement et directement, qu'elle s'accorde avec tous les témoignages et que, dans une accablante majorité de cas, elle est l'explication donnée par les intelligences elles-mêmes qui font la communication.

Avec la théorie du second moi. Il nous faut supposer que cette moitié cachée, mais inférieure, de nous-mêmes, tandis qu'elle possède des connaissances que nous n'avons pas, ne sent même pas qu'elle est une partie de nous-mêmes ou, si elle le sait, elle ment avec persistance, puisque, dans la plupart des cas, elle adopte un nom distinct et parle toujours de nous, la moitié meilleure et supérieure, à la troisième personne.

A ces vues, il y a cette objection plus fondamentale, je pense, impossibilité de concevoir comment ce second moi s'est développé en nous conformément à la loi de la survivance des plus capables seulement ? On soutient cette théorie pour éviter d'avoir recours à une explication spiritualiste, l'Esprit étant la dernière chose que nos savants moderne s puissent se résoudre à admettre !

Mais s'il en était ainsi, qu'il n'y eût pas d'Esprit survivant au corps, si l'homme n'était qu'un animal d'une haute intelligence, un développement d'une forme inférieure selon la loi de la survivance des plus capables, comment ce second moi, cet inconscient, arriverait-il à l'existence ? Les mollusques, les reptiles, les chiens et les singes ont-ils un inconscient ? Et, si oui, pourquoi ? A quoi cela leur sert-il ? Darwin n'a découvert aucune trace de ces seconds moi chez les animaux ou chez les hommes.

Mais si ces inconscients n'existent que chez les hommes, nous voici enfermés dans la même difficulté dont on se sert si souvent contre les spiritualistes, à savoir que nous réclamons une lacune dans la loi du développement continu et la manifestation d'une puissance supérieure pour créer et introduire dans l'être humain cet étrange et inutile inconscient, lequel ne sert qu'à nous embarrasser avec d'insolubles problèmes, qu'à nous faire paraître toute notre nature et toute notre existence plus mystérieuses que jamais !

Naturellement on suppose que cet inconscient meurt avec l'homme conscient, car, autrement, nous nous engagerions dans de nouvelles et gratuites difficultés sur les rapports, dans l'autre vie, de ces deux intelligences, de ces deux caractères distincts quoique liés indissolublement.

Trouvant donc que la théorie de la double personnalité crée plus de difficultés qu'elle n'en résout, tandis que les faits qu'elle veut expliquer sont plus complètement éclaircis par l'hypothèse spiritualiste, voyous, maintenant, les autres preuves que nous possédons de l'action d'Esprits de morts ou de quelque autre intelligence extra-humaine.

Considérons d'abord le cas de Mme Menner⁴² qui rêva deux fois, dans la même nuit, qu'elle voyait son frère décapité, debout au pied de son lit, la tête posée sur un cercueil placé à côté de lui ; elle ignorait alors où se trouvait ce frère, M. Wellington ; elle savait seulement qu'il était à l'étranger. En réalité il habitait à Sarawok, avec Sir James Brooke, et y fut tué pendant une insurrection chinoise, dans une courageuse tentative qu'il fit pour défendre Mme Middleton et ses enfants ; on le prit pour le fils du radjah, sa tête fût coupée, et portée en triomphe et son corps brûlé avec la maison du radjah. La date du rêve coïncide approximativement avec la date du meurtre.

Eh bien, dans ce cas, il est presque certain que la tête fut coupée après la mort, parce que ces Chinois n'étaient pas des soldats formés mais des ouvriers d'une mine d'or qui ayant pris pour armes ce qu'ils avaient sous la main, ne pouvaient certes pas tuer un Européen sur la défensive, en lui coupant la tête d'un coup.

Il faut donc que l'impression sur le cerveau de la soeur, ait été produite par le frère mort, ou, plus probablement, par quelque autre intelligence ; vu le symbolisme évident de la vision ; cette tête reposant sur le cercueil, montre bien que la tête seule avait été retrouvée et enterrée.

⁴² Phantoms of the Living, vol. I, p. 365.

Dans une lettre qui a été publiée, Sir James Brooke écrit : « Les restes du pauvre Wellington ont été vraisemblablement brûlés, et sa tête seule, après avoir été portée en triomphe, est restée comme preuve du meurtre⁴³. »

Dans le même volume est cité un autre cas, plus probant encore contre la télépathie entre personnes vivantes : Mme Storie, d'Edimbourg, vivant à cette époque à Hobart-Town, en Tasmanie, eut une nuit un rêve étrange, confus, comme une série de visions séparées ; elle voyait son frère jumeau, assis en plein air sur un exhaussement de terrain et éclairé obliquement par la lune ; il levait son bras en disant : « Le train, le train » quelque chose le heurta, il tomba inanimé et un objet grand et noir passa en sifflant. Puis elle vit un compartiment de chemin de fer, dans lequel était assis un monsieur qu'elle connaissait, le Révérend M. Johnstone, et ensuite elle revit son frère ; il mettait sa main droite sur sa figure, comme s'il souffrait ; elle entendit une voix qui n'était pas la sienne dire qu'il venait de passer dans l'autre monde.

Or, la même nuit, son frère était tué par un train passant près de l'endroit où il s'était assis pour se reposer, car il en était tombé dans son sommeil.

Les détails de ce rêve, dont je n'ai donné qu'un résumé, furent presque exactement ceux de la réalité ; le monsieur Johnstone du rêve était bien dans le train qui tua le frère. Ce dernier fait ne pouvant être connu de la victime de l'accident, pendant sa vie, il faut donc que la vision ait été produite par le pouvoir télépathique du mort, ou de quelque Esprit ami, informé du fait, qui désirait donner une preuve de son existence spirituelle.

Prenons maintenant le cas du manufacturier de Glasgow établi à Londres ; il rêvait que l'un de ses ouvriers, à Glasgow, avec lequel il était lié d'amitié pendant sa jeunesse, mais avec qui il n'avait eu aucune relation directe depuis plusieurs années, venait pour lui parler et lui demandait de ne pas croire à ce dont on l'accusait : « De quoi s'agit-il, demanda le patron ? » « Vous le verrez bientôt », lui fut-il répondu par trois fois avec persistance ; le dormeur remarqua aussi que l'homme avait une mine étrange, sa figure était bleuâtre, et ruisselante de grosses gouttes de sueur. A son réveil, sa femme lui apporta une lettre du régisseur de Glasgow, lui disant que cet homme, Robert Mackenzie, s'était suicidé en buvant de l'eau forte, et les symptômes de l'empoisonnement par l'eau forte, étaient bien ceux observés sur la figure rêvée.

Cet homme était mort deux jours avant le songe, et son apparition eut lieu, juste à temps pour corriger la fausse impression de suicide produite par la lettre.

Les traits du tableau rêvé, tous les détails de la scène sont tels qu'il est difficile de les croire dus à un autre agent que le mort lui-même, lequel était anxieux d'empêcher un être qui avait été bon pour lui quand il était jeune garçon, d'ajouter foi à l'accusation portée contre lui⁴⁴.

Des rêves donnant des détails sur des cérémonies funèbres qui ont eu lieu à distance, ne sont pas très rares. Comme exemple nous avons le cas de M. Stainton Moses qui fut invité à l'enterrement d'un ami, dans le Lincolnshire, mais ne put y aller. A peu-près au moment de la cérémonie, il tomba en transe et se vit y assister ; quand il revint à lui, il en écrivit tous les détails en détaillant la physionomie du clergyman, qui n'était pas celui qu'on attendait pour officier ; il avait vu le cimetière situé à une certaine distance dans le Northamptonshire, avec un certain arbre auprès de la tombe.

M. Stainton Moses envoya cette description à un ami présent à la cérémonie qui lui écrivit en manifestant son étonnement, car il ne comprenait pas comment il avait pu obtenir ces détails⁴⁵.

⁴³ Phantoms of the Living.

⁴⁴ Proc. Soc. Ps. Res, Part. VIII, p. 95-98.

⁴⁵ Harrison *Les Esprits devant vos Yeux*, p. 148.

On peut dire ici que c'est un cas de double-vue mais, c'est un terme qui n'explique rien.

Un autre groupe de phénomènes tout aussi mystérieux et inintelligible, si l'on exclut cette interprétation, l'intervention d'intelligences désincarnées, est celui où des circonstances s'unissent intimement à d'autres d'une nature symbolique, et que la vision clairvoyante de scènes effectives à distance ne peut expliquer.

Voici, comme exemple, un cas bien attesté de cette catégorie. Philippe Weld, élève d'un collège catholique, se noya dans une rivière, à Ware (Hertfordshire), en 1846 ; à la même heure environ son père et sa soeur se promenant sur une grande route, près de Southampton, le virent sur la chaussée, avec un autre jeune homme en robe sombre : «Voyez, papa, voici Philippe ? » M. Weld répondit : « C'est Philippe, en effet, mais il semble un ange. » Ils allaient l'embrasser lorsqu'un autre visage passa, sembla-t-il, à travers la figure de Philippe ; cette dernière s'évanouit en leur souriant. Le directeur du collège, le Dr Cox, arriva presque aussitôt à Southampton pour apporter la mauvaise nouvelle au père et avant qu'il parlât, M. Weld lui raconta ce qu'il avait vu, preuve certaine que son fils était mort.

Quelques semaines après, M. Weld, en visitant le collège des Jésuites de Stonyhurst dans le Lancashire, vit dans le réfectoire un portrait exactement ressemblant à celui du visage du jeune homme qui avait masqué l'apparition de son fils ; il était habillé de même, dans la même attitude, et en dessous du portrait était écrit le nom de saint Stanislas Kotska, saint de l'ordre des Jésuites que Philippe avait choisi pour patron, lors de sa confirmation⁴⁶.

Voilà donc un cas où les fantômes d'un fils et d'une personne étrangère apparaissent à deux parents, où la présence de cette personne inconnue fut évidemment calculée, puisque son identité établie débarrassait l'Esprit du père de toute crainte relative au bonheur futur du fils. Il est à peine possible d'avoir un cas plus frappant d'un véritable fantôme de mort, je ne dis pas nécessairement produit par le mort, ou le saint Jésuite, mais très probablement par eux, ou par quelque autre Esprit ami qui avait le pouvoir de produire ces fantômes et de soulager ainsi le père et la soeur de leur anxiété. Il n'est pas concevable que l'action télépathique de quelque personne vivante que ce soit ait pu produire ces fantômes à la vue de deux sujets, le seul agent possible étant le directeur du collège qui ne reconnut pas d'après la description de M. Weld le jeune homme en robe sombre qui leur était apparu en même temps que son fils.

Cela nous amène à parler d'un trait assez commun aux fantômes de mort, je veux dire l'indication du bonheur, ce quelque chose qui veut enlever tout sentiment de chagrin et de tristesse. Ainsi, un jeune homme se noie pendant le naufrage du vaisseau La Plata en décembre 1874, et juste avant que cette nouvelle arrivât, son frère, à Londres, rêvait qu'il assistait à une fête magnifique, dans un vaste jardin orné de fontaines illuminées, et parcouru par des groupes de messieurs et de dames ; il y rencontrait son frère, en toilette de soirée, avec l'apparence d'une santé exubérante. Surpris, il s'écria : « Hallo ! D... comment êtes-vous ici » ? Son frère lui donna une poignée de main et répondit : « N'avez-vous pas su que je viens encore de faire naufrage ? » Le lendemain, la nouvelle de la perte du navire était relatée dans les journaux⁴⁷. Que le fantôme ait été produit ici par le mort même, ou par un autre être, il y eut évidemment l'intention bien caractérisée de faire connaître à celui qui rêvait, que le mort, son frère, était aussi enjoué et heureux que pendant sa vie sur la terre.

C'est de la même façon que cela s'est passé, quand la voix de Miss Gambier Parry fut entendue douze heures après sa mort par son ancienne gouvernante Soeur Bertha, au château de Mercy, Bovey Tracey, Devonshire ; cette voix lui disait du ton le plus naturel et le plus

⁴⁶ Harrison *Les Esprits devant nos Yeux*, p. 110, extrait des *Éclairs du Surnaturel*, parle Révérend F.-G. Dée.

⁴⁷ Proc. Soc. Ps. Res., part, XIV, p. 546.

joyeux : « Je suis avec vous ». Et sur la demande. Qui êtes-vous ? La voix répondit : « Vous ne devez pas encore l'apprendre⁴⁸. »

Il me faut encore citer l'histoire de ce gentleman qui, allant à son fumoir après dîner, vit sa belle-sœur et raconta ce qui suit : « Maggie m'apparut subitement, habillée de blanc avec la plus céleste expression dans les traits ; elle fixa ses yeux sur les miens, fit le tour de la chambre et disparut par la porte qui conduit au jardin⁴⁹. » C'était le lendemain de sa mort. Encore un autre exemple ; M. J. G. Kenlemans, alors à Paris, fut éveillé un matin par la voix de son petit garçon préféré, âgé de cinq ans, qu'il avait laissé très bien portant à Londres. Il vit sa figure au centre d'une sorte de nuée blanche, opaque et scintillante ; les yeux de l'enfant brillaient, sa bouche souriait, sa voix exprimait le ravissement ou plutôt c'était celle que ne peut faire entendre qu'un enfant heureux. Cependant l'enfant venait justement de mourir⁵⁰.

De quelle influence télépathique a donc pu venir ce fantôme d'enfant heureux et souriant apparaissant à son père ? Sûrement il ne vint d'aucune personne vivante, mais plutôt de quelque Esprit ami, de quelque Esprit ange gardien qui désirait montrer au père que la gaieté de la vie accompagnait encore l'enfant après que son petit corps était devenu froid et inerte.

Un autre trait caractéristique de maints fantômes apparus à l'état de rêve ou de veille, c'est qu'ils se présentent, non au moment de la mort, mais juste un instant avant que la nouvelle de la mort arrive ou bien, il y aura quelque autre trait tout particulier, qui semblera spécialement calculé pour causer une impression profonde et donner une conviction durable d'une existence spirituelle.

Plusieurs cas de cette espèce sont cités dans les Proceedings de la société de Recherches Psychiques⁵¹. Un exemple bien extraordinaire est celui de M. F. G. D. Boston, alors à Saint-Louis, Mo., qui, étant très absorbé dans son travail, vit le fantôme de sa soeur unique morte depuis neuf ans ; c'était au milieu du jour, pendant qu'il écrivait ; elle était auprès de lui, avec une telle apparence de vie qu'il crut que c'était sa soeur, et vraiment l'appela par son nom.

M. F. G. D. Boston avait pu scruter chaque détail de son habillement et de sa figure, et remarquer particulièrement une ligne, ou égratignure, d'un rouge brillant, sur le côté droit de la figure. Cette vision l'avait impressionné à ce point qu'il prit le premier train pour aller chez son père et sa mère et leur dire ce qu'il avait vu ; son père fut tenté de tourner en ridicule sa croyance à quoique ce soit de surnaturel, mais en entendant mentionner l'égratignure la mère faillit s'évanouir et lui dit les larmes aux yeux : « C'est moi qui, après sa mort, ai fait par maladresse cette égratignure au visage de ma très chère fille ; égratignure que j'avais soigneusement cachée avec de la poudre ; n'ayant confié ce détail à âme qui vive, personne ne pouvait le savoir. » Peu de semaines après, la mère mourait, consolée par l'idée qu'elle rejoindrait sa fille dans un monde meilleur⁵². Nous voyons clairement, par ce fait, une intention nettement définie de reconforter une mère qui devait bientôt mourir, et de lui donner l'assurance que sa fille aimée, bien que pleurée comme morte, vivait encore et l'attendait.

Un spécimen des deux faits caractéristiques dont je viens de parler, est celui du Révérend G. G. Wambey, de Salisbury, Angleterre, qui, un dimanche soir, se promenant dans la campagne, était occupé à composer une lettre de compliments pour un ami très cher ; il s'agissait de son jour de naissance ; tout à coup il entendit une voix lui dire : « Quoi, écrire à un mort ? écrire à un mort ? » Personne n'étant auprès de lui, il s'efforçait de croire que c'était une illusion, et continuait sa missive, lorsqu'il entendit de nouveau la voix lui dire encore plus haut : « Quoi,

⁴⁸ Phantoms of the L., vol. I, p. 522.

⁴⁹ Phant, vol. II, p. 702.

⁵⁰ Proc. Soc. Ps. Res., v. I, p. 126.

⁵¹ part. XV, p. 30-31.

⁵² Proc. Soc. Ps. Res., part. XV, p. 17 et 18.

écrire à un mort ? écrire à un mort ? » Il comprit alors ce que cette voix voulait dire mais malgré cela il envoya la lettre ; il reçut comme réponse, la nouvelle que son ami était mort.

Evidemment, dans ce cas, aucun agent vivant ne pouvait avoir produit ce fantôme parlant et ce phénomène d'audition calculé d'une manière frappante pour imprimer dans l'Esprit du sujet l'idée que son ami, quoique privé de la vie terrestre, était en réalité bien vivant, tandis que la pointe de raillerie dans les mots prononcés tendait à prouver que la mort n'était point une éventualité triste pour celui qui l'avait subie.

En face des exemples que je viens de donner de fantômes apparaissant dans un but défini, et dans bien des cas parfaitement déterminés pour produire l'effet désiré, exemples dont le nombre pourrait s'accroître considérablement si l'on puisait dans la riche collection de la société des Recherches Psychiques, en face dis-je, de ces exemples, je trouve tout à fait extraordinaire la théorie proposée par M. Myers, d'après laquelle, les fantômes des morts sont si vagues, et leur ressemblance si faible, qu'ils suggèrent l'idée de rêves d'hommes morts, communiqués télépathiquement à des vivants ! Sans doute il y a un très grand nombre de phénomènes de ce dernier genre, et dans certains cas il ne peut y avoir eu de la part de l'apparition aucun but relatif au sujet à impressionner, mais ces faits ne sont certainement pas typiques, et surtout ne sont pas les mieux attestés ni les plus nombreux ; il me semble qu'une preuve de la faiblesse de la théorie télépathique, c'est que, presque tous les cas que j'ai cités, et beaucoup d'autres d'égale importance, ont été laissés de côté, ce qui est regrettable, ou n'ont pas du tout été remarqués par ceux qui soutiennent cette théorie.

Il nous faut maintenant parler d'un autre ordre de preuves, celui des avertissements, il y en a de toute espèce, depuis ceux qui annoncent des éventualités banales jusqu'à ceux qui prédisent un accident ou une mort; ils ne sont pas aussi fréquents que les autres fantômes, mais quelques-uns d'entre eux étant tout à fait bien attestés, il est difficile de ne pas conclure que ce sont des réalités dues généralement aux mêmes influences que les fantômes objectifs véridiques. Nous donnerons un ou deux de ces exemples.

Un cas frappant est celui de Mme Morrison, qui vivait dans la province de Wellesley, presque île de Malacca, en 1878 ; un matin, étant éveillée, elle entendit une voix dire clairement : « S'il fait sombre à 11 heures, il y aura une morte » quand elle se leva de son lit, les mêmes mots furent lentement et distinctement répétés. Une semaine après sa petite fille fut prise par une maladie grave et quelques jours plus tard, la dernière semaine ayant été complètement nuageuse, une tempête survint, un matin, quelques minutes avant 11 heures ; le ciel devint sombre noir de nuages et à 1 heure, le même jour, l'enfant mourait⁵³. Le caractère inusité de l'avertissement rend le cas bien remarquable.

Dans un autre cas, Miss R. F. Curtis, de Londres, rêve qu'elle voit une dame en noir passer près d'elle ; puis elle la trouve gisant sur une route, avec une foule de gens autour d'elle, les uns prétendant qu'elle était morte, d'autres qu'elle ne l'était pas.

La dormeuse ayant demandé son nom, on lui répondit : « C'est Mme C... » Cette dame était une amie qui vivait dans la commune de Clapham et dont elle n'avait pas entendu parler depuis quelque temps. Le matin Miss Curtis raconta son rêve à sa soeur et environ une semaine après, elles apprirent que le lendemain du jour du rêve, Mme C... ayant fait un faux pas en heurtant la bordure d'un pavé, était tombée sur la route en se faisant beaucoup de mal.

Encore plus extraordinaire, le cas de ce vicaire du Yorkshire, lequel, âgé de 19 ans, se trouvait alors à Invercaxde, dans la Nouvelle-Zélande. Il avait rencontré sur le bateau qui l'y avait conduit, un jeune homme qu'il avait connu comme matelot ; il convint d'aller avec lui et quelques autres, faire une excursion dans l'île de Ruapuke et d'y rester un jour ou deux pour

⁵³ Proc. Soc. Ps. Res., part. XIII, p. 305.

pêcher et chasser ; ils devaient se lever le lendemain matin, à quatre heures pour profiler de la marée et franchir recueil ; il promit d'appeler à temps le vicaire, lequel alla se coucher de bonne heure avec l'intention bien arrêtée de les accompagner, cela ne faisait aucun doute dans son Esprit.

En montant l'escalier, le vicaire crut entendre une voix lui dire : « N'allez pas avec ces hommes » : il n'y avait personne autour de lui, et néanmoins il demanda : « Pourquoi » ? la voix, qui semblait parler à l'intérieur de la chambre, lui répondit avec fermeté : « Vous ne devez pas y aller » ces mots lui furent répétés après une seconde question. « Alors, demanda-t-il, comment puis-je m'en dispenser puisqu'ils viendront m'appeler ? » Distinctement, et plus fortement encore, la même voix répondit : « Il faut fermer votre porte à clé ». En arrivant dans sa chambre, il s'aperçoit qu'il y avait à la porte une forte serrure qu'il ne se rappelait pas y avoir vu; quoique déterminé à faire l'excursion (c'était son habitude de se conduire à tout hasard), dès lors il se sentit ébranlé, eut le sentiment d'un péril mystérieux et après beaucoup d'hésitation ferma sa porte à clé et se coucha. Le lendemain, vers trois heures, la porte fut violemment secouée, frappée à coups de pied, mais quoique éveillé, il ne dit mot et enfin, les hommes s'en furent en jurant et en criant. Vers 9 heures du matin, le vicaire se levant pour déjeuner, l'hôtelier lui demande s'il avait appris ce qui venait d'arriver. On lui raconta que le bateau parti pour Ruapuke avait chaviré sur l'écueil et que tous les passagers s'étaient noyés ; quelques-uns des cadavres furent rejetés sur le rivage le jour même, les autres un jour ou deux plus tard et le narrateur termine ainsi : « Si j'avais été avec eux, au mépris de l'avertissement donné, sans aucun doute je serais mort avec mes compagnons de pêche et de chasse ».

Que dire de cette voix qui donne un avertissement si déterminé, qui insiste pour être entendue et écoutée ? Quel était l'être qui prévit la catastrophe et préserva celui qu'il voulait sauver ? Karl du Prel dirait que la personne seconde, le moi inconscient produisit cette voix intérieure ! Mais nous l'avons démontré, cette explication purement hypothétique est à la fois inintelligible et inconcevable de plus elle n'explique rien, puisqu'il n'y a pas de preuve de l'existence de cette cause, et qu'on ne peut pas dire comment a été acquise la connaissance du fait à venir ; il en est tout autrement des fantômes des morts, car ils se manifestent de manière à attester leur identité, en prouvant qu'ils ont la connaissance de faits à venir, que ni le sujet impressionné ni aucun être vivant ne possède.

Ces fantômes sont la preuve que les soi-disant morts vivent encore et peuvent influencer de différentes manières leurs amis incarnés.

Pour nous résumer, prenons la substance des exemples précédents pour nettement démontrer que la théorie spirituelle seule, donne une explication rationnelle et intelligible des apparitions des morts et de leur influence effective.

Il est évident qu'une théorie générale des fantômes doit s'accorder aussi avec les différents cas du double ou des fantômes bien constatés des vivants. Les quelques exemples de production en apparence volontaire de ceux-ci, par une personne vivante, ont été donnés comme des preuves que les autres ont de même été produits par des vivants ou leur moi conscient. Comme j'ai déjà cité les difficultés qui s'opposent à cette manière de voir, et que, dans beaucoup de cas, il n'y a aucun exercice de la volonté, quelquefois pas même une pensée dirigée vers le lieu où se trouve la personne à qui le fantôme apparaît, ou vers cette personne, il est tout à fait irrationnel d'attribuer à un agent complètement inconscient de toute influence de ce genre, la production d'un effet aussi merveilleux ; citons l'exemple des fantômes si ressemblants et si vivants des deux personnes, de la voiture et du cheval, visibles à trois personnes en différents endroits de sa marche à travers l'espace (cas reproduit dans mon premier article).

J'écris un télégramme à un ami qui est éloigné de moi d'un millier de mille, et cet ami reçoit mon message au bout d'une heure ou deux ; la possibilité d'envoyer ce message ne réside pas

en moi, mais dans toute la série d'agents qui apportent leur concours, depuis les premiers inventeurs du télégraphe jusqu'aux employés qui reçoivent et transmettent le message.

L'indication d'une véritable explication de ces doubles extraordinaires, comme des autres phénomènes de fantômes et des autres obsessions, se trouve, à mon avis, dans le passage suivant d'un ouvrage du Dr Eugène Crowell, l'un des meilleurs penseurs et expérimentateurs parmi les spiritualistes modernes.

« J'ai souvent consulté mes amis spirituels sur cette question ; ils m'ont dit qu'un Esprit ne pouvait quitter un instant son enveloppe mortelle et s'il le faisait, la mort s'ensuivrait aussitôt ; que l'apparition d'un autre soi-même, à une place différente de celle du corps, est une imitation de la personne, par un autre Esprit qui accomplit un dessein formé par son ami incarné, ou dans un autre but utile, et pour lequel il revêt cette personnalité.

On m'a également enseigné, et je crois que dans les cas de trances où les sujets ont pu croire que leur Esprit quittait leur corps, en réalité, leur Esprit avait été simplement impressionné psychologiquement par des visions représentant des scènes spiritiques, des objets et des sons ; que souvent, ces impressions ont tellement l'apparence de la réalité et de la vérité, que la réalité elle-même ne dépasse guère ces représentations ; que néanmoins, ce sont bien des impressions subjectives et non des sensations directes. »

Acceptant donc comme prouvé, par les différentes classes de fantômes et les renseignements qu'ils nous fournissent, que les Esprits des prétendus morts vivent encore et que quelques-uns peuvent, dans des conditions spéciales, et de différentes manières, nous faire connaître leur existence ou nous influencer sans que nous en ayons conscience nous-mêmes, voyons maintenant quelle explication nous pouvons donner de la cause et du but de ces phénomènes.

Dans chaque cas qui dépasse la simple transe, la transmission de pensée d'une personne vivante à une autre, il semble probable que d'autres intelligences coopèrent à cet acte. Il y a beaucoup de preuves que la continuation du commerce des Esprits avec les hommes est, en beaucoup de cas, bienfaisante et agréable pour les premiers, et si nous songeons au nombre de gens de basses classes qui meurent chaque jour autour de nous, nous aurons une explication suffisante de ces rêves triviaux et vulgaires, quoique véridiques, et de ces impressions qui, au premier abord, semblent inintelligibles. La production de ces rêves, de ces impressions et de ces fantômes, peut être un exercice agréable des facultés spirituelles inférieures, aussi agréable à certains Esprits que le sont à certains hommes le jeu de billard, les expériences de physique, ou de mauvaises farces.

D'un autre côté beaucoup d'obsessions semblent nous montrer dans le monde des Esprits, l'un des modes de châtement inévitables des crimes jadis accomplis ; le criminel étant attiré par le remords, ou par quelque indéfinissable attraction vers le lieu de son crime, il en reproduit continuellement certaines circonstances. Il est vrai, la victime apparaît aussi souvent dans la maison hantée que le criminel, mais il ne s'ensuit pas du tout que la victime soit toujours là, à moins qu'elle n'ait participé au crime, ou qu'elle ne continue à nourrir des sentiments de vengeance contre le criminel.

Enfin, s'il y a un monde spirituel, si ceux dont l'existence sur la terre est finie vivent encore, quoi de plus naturel que beaucoup d'Esprits soient contristés en voyant l'incrédulité, le doute ou l'erreur si répandues au sujet d'une vie future ? Ils emploient toutes leurs facultés à nous convaincre de notre erreur.

Quoi de plus naturel, de leur part, quand cela est possible, que le désir de donner quelque message à leurs amis, ne serait-ce que pour leur assurer que la mort n'est pas ta fin de tout, qu'ils vivent encore et ne sont pas malheureux ? Une grande quantité de faits semblent nous prouver que la belle conception des anges gardiens n'est pas un pur rêve, mais une réalité fréquente et, peut-être, universelle.

Ainsi s'expliquerait le démon de Socrate qui l'avertissait toujours des dangers, et les différentes formes d'avis, d'informations, d'avertissements que tant de personnes reçoivent. Les cas nombreux où des messages sont donnés par des Esprits récemment désincarnés dans le but de faire accomplir quelque acte banal de justice ou de bonté, sont bien tels que nous nous y attendions, tandis que malgré la fréquence d'indications sur l'accomplissement d'un crime, le criminel est rarement dénoncé ; cela prouve que le sentiment de la vengeance ne persiste pas longtemps, ou bien que les modes de châtiments employés par les hommes ne sont pas approuvés par les citoyens du monde spirituel.

La faculté qu'ont les Esprits de communiquer avec nous, celle que nous avons de recevoir leurs communications, varient grandement. Quelques-uns d'entre nous peuvent être seulement influencés par des idées ou des impressions que nous croyons tout à fait émaner de notre Esprit ; d'autres personnes peuvent être si fortement incitées, qu'elles éprouvent une inexplicable émotion et sont conduites à accomplir l'acte qui est utile soit à eux ou à d'autres. Quelquefois l'avertissement, ou l'information, peuvent être donnés par un rêve, d'autres fois par une vision à l'état de veille.

Quelques Esprits ont le pouvoir de produire sur des personnes des hallucinations visuelles, sur d'autres des hallucinations auditives ; plus rarement et dans des conditions plus spéciales, ils peuvent produire des fantômes qui se font entendre et voir par toutes les personnes présentes ; ces entités réelles produisent des ondulations lumineuses ou sonores, elles agissent sur nos sens comme des objets ou des êtres matériels.

Plus rarement ces fantômes sont tangibles autant que visibles ; ce sont des formes réelles quoique temporaires, capables d'agir comme des êtres humains et d'exercer une action considérable sur la matière neutre et sur la matière intelligente.

Si nous considérons ces phénomènes non comme surnaturels, mais comme parfaitement naturels et produits par l'exercice normal de facultés d'êtres spirituels cherchant à communiquer avec ceux qui sont encore enfermés dans un corps physique, nous trouverons qu'il est ainsi répondu à toutes les objections et que toutes les difficultés disparaissent.

Rien n'est plus commun que les objections nées de la trivialité, de la partialité des communications attribuées aux Esprits ; mais si l'on étudie le message ou l'acte le plus vulgaire, et s'il est tel qu'aucune personne vivante n'eût pu le donner ou l'accomplir, il reste une preuve de l'existence d'intelligences vivant autour de nous.

Quant à la partialité prouvée souvent par ce fait, qu'une personne est avertie, ou sauvée, tandis que d'autres périssent sans secours, cette partialité nous démontre sûrement que le pouvoir qu'ont les Esprits d'agir sur nous est limité, qu'il dépend seulement de la réceptivité limitée, plus ou moins grande, que nous possédons pour ressentir l'influence spiritique.

Pour conclure, je prétends que la courte revue que je viens de donner, des différentes apparitions de vivants, ou de mort, démontre l'insuffisance des explications par lesquelles on ne peut mettre en avant que la télépathie entre personnes vivantes, ou l'action d'un moi inconscient, et nous avons démontré que ces explications ne peuvent servir qu'à une très faible proportion des cas qui s'offrent à nos investigations.

De plus j'affirme qu'il faut aller jusqu'à l'action d'intelligences désincarnées qui coopèrent avec nos humbles pouvoirs de transmission mentale, et de vue spirituelle, pour trouver une explication rationnelle et intelligible de l'ensemble des phénomènes dont nous avons exposé les phases diverses.

Traduction de M. Mangin.

Y a-t-il une autre vie

Conférence lue le 5 juillet 1887 au Temple Métropolitain de San-Francisco, par sir A. R. Wallace

Y a-t-il une autre vie ? DE tout temps cette question a troublé l'Esprit humain; les prophètes et rles sages de l'antiquité furent dans le doute à son sujet, la philosophie l'a toujours discutée comme un problème que l'humanité ne peut résoudre, tandis que la science moderne, au lieu d'éclaircir la difficulté et de fortifier nos espérances, l'ignore complètement et présente des arguments au lieu d'une réponse affirmative.

Cependant, les dernières conclusions auxquelles on est arrivé, que ce soit dans un sens négatif ou dans un sens affirmatif, ne sont pas seulement d'un intérêt capital pour chacun de nous individuellement, mais elles doivent, je pense, déterminer le bonheur ou la misère futurs de l'espèce humaine.

Si la réponse à cette question était finalement négative ; si tous les hommes, sans exception, en venaient à estimer qu'il n'y a pas d'existence au-delà de celle-ci ; si les enfants étaient élevés dans la croyance que le seul bonheur dont on puisse jouir se trouve sur cette terre, il semble que la condition de l'homme serait tout à fait désespérée, parce qu'il n'y aurait plus de raison d'agir conformément à la justice, à la loyauté, au désintéressement ; il n'y aurait plus, pour l'indigent, le méchant et l'égoïste, de motif suffisant pour qu'il ne recherche pas systématiquement son propre bien-être aux dépens de celui des autres.

Le bonheur de la race, dans l'avenir éloigné que quelques philosophes nous font entrevoir, n'influencerait certainement pas la majorité des hommes, puisque, de par la science il est enseigné que l'espèce humaine tout entière, et la planète qu'elle habite, doivent tôt ou tard mourir.

Le plus grand bien pour le plus grand nombre, ce noble idéal de tant de philosophes, ne serait jamais admis comme un mobile d'action par ceux qui recherchent leur jouissance personnelle.

Le « Qu'est-ce que nos ancêtres ont fait pour nous ? » ironique question, qui influe encore sur beaucoup de gens, paraîtrait justifier l'égoïsme universel, insouciant à l'extrême de ce qui peut arriver aux générations futures.

Même aujourd'hui, malgré la puissance de la foi et de l'éducation religieuse qui ont moulé nos caractères, le culte du moi prévaut infiniment. Quand cette puissance cessera tout à fait elle sera remplacée par une incrédulité totale, par l'absence de toute conviction capable de nous conduire au développement de nous-mêmes comme le seul moyen de bonheur permanent. De ce qui précède, il résulterait fatalement ce fait, que la force seule constituera le droit, que les plus faibles seront toujours et inévitablement écrasés, et que les passions débridées des plus forts et des plus égoïstes domineront le monde.

Heureusement, un tel enfer ne saurait exister parce qu'il reposerait sur un mensonge, et que des causes agissent efficacement pour empêcher l'homme de repousser la croyance à sa nature spirituelle, la croyance à la continuité de son existence après la mort.

Voyons donc la nature de ces causes et influences, et comment, si de sérieux chercheurs et savants devenaient les avocats de l'incrédulité, il s'ensuivrait que, si cette incrédulité devenait universelle, et si elle était basée sur la vérité, ce fait serait désastreux pour l'humanité.

Jusqu'au dernier siècle, chez les nations civilisées, la masse acceptait implicitement cette croyance qu'il existait pour l'homme une vie future et dans l'homme un principe spirituel. De nos jours, les penseurs les plus éclairés rejettent cette croyance comme ne reposant sur aucune preuve ; ils l'estiment inadmissible et même inconcevable.

Une partie considérable des classes intelligentes et laborieuses ayant adopté ces enseignements, d'où vient le succès de ces idées dites positives ?

La croyance à une vie future fut liée et fut peut-être basée sur la croyance à l'existence et à l'apparition sur la terre, à certaines époques, d'êtres spirituels ou d'Esprits de morts; puis sur des phénomènes très connus, tels que perceptions de fantômes, visions, avertissements, prédictions, etc. Ces croyances prévalaient presque universellement, il y a deux siècles, puis elles déclinèrent presque soudainement; les gens instruits de nos jours, en général, les considèrent comme des fables ou des superstitions, façon de voir devenue si générale que beaucoup de gens ne veulent même pas tolérer que la question soit discutée ! Ils repoussent la possibilité de ces phénomènes et considèrent toute semblable foi comme une marque d'ignorance et de superstition dégradantes.

Ce bouleversement presque subit dans les sentiments car il s'agit ici purement de sentiments, non de croyances basées sur des connaissances et des recherches, peut, je pense, être attribué à deux causes puissantes : l'une, la manie de la sorcellerie au moyen âge, l'autre, l'épanouissement des sciences physiques.

La manie de la sorcellerie qui sévit pendant tout le moyen âge, progressant en intensité et en horreur, arriva au paroxysme pendant le XVIe et le XVIIe siècles, époque où des milliers, des dizaines peut-être, même des centaines de milliers de personnes, pour la plupart parfaitement innocentes, beaucoup même bien supérieures à leurs accusateurs, furent torturées et massacrées pour avoir eu des communications personnelles avec Satan.

Le monde, religieux tout entier fut imprégné par la croyance au Diable, au point que la première accusation venue suffisait pour vous faire arrêter comme coupable de sorcellerie ou de magie. Des innocents, hommes, femmes, enfants, par milliers, furent ainsi mis à mort pour satisfaire les passions furieuses excitées par les manifestations des démons.

Ceux qui visitaient et guérissaient les malades étaient accusés d'obtenir ces cures par des pouvoirs sataniques et étaient brûlés comme sorciers.

L'horreur, la cruauté, l'absurdité de ces persécutions conduisirent naturellement à une réaction les gens intelligents et humains, car ils virent que la plupart des choses auxquelles on croyait étaient certainement fausses; ils en conclurent, trop précipitamment, que rien n'était vrai dans ces idées exaltées.

A l'époque où ces atrocités furent commises, le soleil de la science moderne se leva pour répandre sa splendeur sur le monde. Galilée et Kepler, Harvey et Bacon, Newton et Bayle, étudiaient les phénomènes de l'univers matériel, tandis que Berkeley et Descartes jetaient les fondements de la philosophie sceptique. Ils détournaient l'Esprit humain de ces affreuses superstitions pour lui faire contempler la nature et l'âme : désormais la sorcellerie et avec elle son fondement, la foi en l'immortalité future de l'Esprit, furent bannies comme d'indignes superstitions.

M. Lecky, dans son important ouvrage : Histoire du Rationalisme en Europe, dit que ce changement d'opinion ne fut pas basé sur l'évidence et la logique, mais seulement sur le sentiment et l'instinct; il admet que les faits et les raisonnements étaient également en faveur auprès de ceux qui soutenaient la réalité des phénomènes de sorcellerie. Des hommes tels que Glanvil, le Dr Henry Mors et Robert Bayle, les plus illustres savants de leur époque, ainsi que tous les magistrats de l'Angleterre, y compris Lord Hale, tous se sont livrés personnellement à l'investigation des faits ou en ont examiné l'évidence avec le plus grand soin; eh bien ! On ne les a combattus que par le ridicule ou par les arguments les plus faibles. Les magistrats ne veulent plus juger et punir les sorcières ; les gens intelligents n'ont donc plus rien à y voir, rien à y apprendre !

Il y a une autre cause très intéressante et importante pour expliquer la cessation ou l'apparente cessation des phénomènes de sorcellerie.

Les sorciers, selon nous, étaient des personnes favorisées de certains dons, ce que nous appelons maintenant des médiums ; ils furent pendant deux ou trois siècles systématiquement persécutés et exterminés. Disparaissant du monde, ils ont emporté avec eux des manifestations dont ils étaient la source ou le moyen, et qui ont cessé de se produire jusqu'à ce qu'une nouvelle génération d'individus, jouissant de ces facultés, ait eu le temps de grandir.

Depuis ce temps, la science et le pouvoir de l'homme sur la nature ont avancé à pas de géant, tandis que la philosophie, sondant les profondeurs de l'univers, n'a pas trouvé de fondement au surnaturel; chaleur, lumière, électricité ont été ramenées à des vibrations des molécules de la matière; quant aux forces vitales, desquelles dépendent la croissance et le mouvement du monde organique, il a été démontré qu'elles étaient des transformations de cette énergie dont on a suivi les traces jusque dans les motions des molécules. De ce fait que la vie elle-même dépend de la matière, il est résulté parmi les savants de la génération actuelle une manière de voir suivant laquelle il n'y a pas de place dans la nature pour l'Esprit, et la croyance que la matière en mouvement, la matière moléculaire que nous voyons, sentons, pesons et mesurons, comprend tout l'univers, est la source de toutes les forces et de toutes les manifestations de la vie qui existent ou peuvent exister.

Ce scepticisme est si répandu qu'il envahit les églises. L'évêque Colenso et Ch. Voysey représentent les partis extrêmes d'un clergé intelligent qui ne croit pas aux miracles parce qu'ils ne sont pas des faits scientifiques.

La science a pénétré si loin dans les mystères de la nature, sans trouver l'Esprit, qu'elle ne peut croire que l'Esprit existe, tandis que les physiologistes qui ont poursuivi toutes les manifestations de l'Esprit et le travail cérébral ne peuvent admettre la possibilité d'un Esprit sans organe matériel correspondant. C'est au milieu de ce monde de la pensée, au XIXe siècle, monde grossièrement matérialiste ou idéaliste, que le Moderne spiritualisme est venu tomber comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, prouvant l'action de l'Esprit sans cerveau matériel, l'action de la force sans corps matériel, et cette démonstration a été faite au moyen d'un vaste amas de faits se reproduisant constamment, qui ont entraîné la conviction d'hommes de toutes classes, savants, légistes, prêtres, etc. C'est à l'époque la plus matérialiste de l'histoire de la terre, au milieu d'une société qui se vante de repousser toute superstition et d'appuyer ses croyances sur les bases de la science physique, que ce visiteur nouveau et non convié s'est introduit et se maintient plein de vie depuis plus de trente ans. Il a fait son chemin dans tous les pays du monde civilisé, il possède une littérature considérable, un grand nombre de journaux, une centaine de sociétés organisées, il compte ses adeptes par millions dans toutes les classes de la société, parmi les têtes couronnées et l'aristocratie, et dans ceux qui occupent les rangs les plus élevés dans la science, la littérature et la philosophie, aussi bien que dans les masses populaires ; enfin, pour une foule de cas individuels il a fait ce qu'aucune religion n'a pu faire, il a convaincu les sceptiques, les agnostiques et matérialistes endurcis, de la réalité d'un monde spirituel et d'une vie future.

Tout à fait au courant de l'histoire et de la littérature de ce mouvement auquel j'ai pris part moi-même depuis vingt ans je n'ai jamais vu un seul cas où un homme devenu, après une sérieuse enquête, convaincu de la réalité des phénomènes spiritiques ait ensuite perdu cette foi et découvert qu'il n'y avait là qu'imposture et fourberie. Et il faut se rappeler que c'est pour ainsi dire une règle que tous les hommes instruits et spécialement les hommes de science étudient ce sujet avec un violent préjugé, persuadés que cette foi repose sur la crédulité et la fraude et qu'ils auront vite découvert et mis au jour les trucs.

C'était la disposition d'Esprit dans laquelle était le professeur Hare, le premier chimiste américain de son temps, lorsqu'il commença son enquête. De même pour le juge Edmonds, un des légistes américains dont l'Esprit était le plus aiguë et le plus chercheur. De même pour l'honorable Robert Dale Owen, un matérialiste à idées très élevées et philosophiques. De même pour M. W. Crookes, un des éminents chimistes du siècle, et pour une foule d'autres qu'on pourrait nommer. Tous ils ont consacré, non pas quelques heures ou quelques jours, ni même quelques semaines, à un examen hâtif du sujet, mais beaucoup d'années à des recherches et expériences patientes ; il en est résulté, dans chaque cas, que plus l'enquête était approfondie et faite avec intelligence, plus les faits fondamentaux et la doctrine devenaient sérieusement établis. Les progrès et l'histoire toute entière du Spiritualisme proclament donc qu'il n'est ni une imposture ni une illusion, ni la survivance des idées sauvages, mais une grande et très importante vérité. Je vais énumérer brièvement les différentes phases des phénomènes et considérer leur portée relativement à la doctrine d'une vie future.

Les phénomènes peuvent être divisés en deux grands groupes, les phénomènes physiques et les phénomènes mentaux. Il est vrai que les premiers, comme les seconds, impliquent presque toujours dans leur production une action de l'Esprit. Dans la première division nous avons les phénomènes purement physiques, parmi lesquels il faut grouper une immense variété d'effets tels que des sons de toute espèce, depuis les bruits les plus délicats jusqu'à des coups violents et vibrants comme ceux produits par un marteau de forgeron, et cependant sans agent humain. Puis nous avons l'altération du poids des corps, fait qui a été souvent attesté. J'ai vu, en présence du célèbre médium Home, une large table de salle à manger que l'on avait pesée en pleine lumière, sans moyen possible d'erreur, présenter un changement de poids allant jusqu'à trente ou quarante livres.

Nous avons aussi les phénomènes de mouvement sans contact d'objets d'espèces variées tels que chaises, tables, instruments de musique. Ce sont là les phénomènes les plus communs et familiers à tous ceux qui se sont occupés du sujet. Encore plus curieux est le transport des objets à distance : ce sont le plus communément des fleurs et des fruits, mais ce sont aussi, quelquefois, d'autres objets tels que des lettres et différents menus bibelots qui ont été transportés à de grandes distances, quelquefois à plusieurs milles.

Nous avons ensuite ce curieux phénomène dont l'histoire fait mention de temps en temps, l'enlèvement et la lévitation du corps humain dans l'air et quelquefois son transport à des distances considérables. Répété maintes et maintes fois, dans des circonstances variées, ce fait a même eu lieu pour des personnes encore vivantes.

A l'appui de cela je mentionnerai une circonstance remarquable que j'ai moi-même observée, puisqu'elle s'est présentée en l'absence de tout médium de profession, chez un de mes amis à Londres.

Un artiste et sa famille tenaient des séances une fois par semaine ; une fois le médium était absent pour cause de maladie et une des filles qui avait donné des preuves de médiumnité fut transportée autour de la chambre, d'une manière remarquable. En cette occasion, nous enlevâmes les lumières, comme toujours ; la jeune femme était assise entre son frère et un ami qui tenaient ses mains. L'obscurité, dans ce cas, comme vous le verrez, était une condition qui rendait ce qui arriva encore plus difficile. Après un instant les deux personnes qui tenaient les mains dirent : « Elle est partie ». Nous allumâmes et la trouvâmes couchée de tout son long, sur un large manteau de cheminée, à quelques pieds plus loin, avec ses vêtements relevés autour d'elle pour qu'elle pût reposer très confortablement, chose qu'elle n'eût pu faire à cause de l'obscurité.

Mais voici des faits bien plus étonnants encore, parce qu'ils sont en dehors de tout pouvoir humain ; je veux parler des nœuds faits avec des cordes sans bouts, des pièces de monnaie

enlevées de l'intérieur de boîtes scellées, des anneaux solides glissés autour d'un corps beaucoup trop large pour leur permettre de passer par n'importe quel moyen naturel.

Toutes ces choses sont arrivées en pleine lumière du jour, en présence du professeur Zoellner et de deux de ses collègues. Il les a racontées avec beaucoup de soin dans un ouvrage que beaucoup de vous connaissent. (Physique Transcendantale, traduite en anglais par C.-C. Massey.)

Dans d'autres occasions une chose très curieuse arrive : le passage apparent et visible de la matière à travers la matière sans désagréger ni rompre cette matière. J'ai vu moi-même souvent, à la lumière, des bâtons et des mouchoirs traverser un rideau, et cependant, en examinant l'étoffe immédiatement après, on n'y trouvait aucun changement. Cela nous permet de comprendre beaucoup d'autres phénomènes qui s'offrent journallement.

J'arrête là cette esquisse grossière de ce que j'appellerai les manifestations purement physiques.

Voyons maintenant les phénomènes physiques combinés avec les phénomènes mentaux tels que l'écriture, le dessin. Ce sont maintenant choses si fréquentes que presque tout le monde peut avoir eu l'occasion de les constater par soi-même. Elles se présentent d'une infinité de manières. Des papiers jetés sur le parquet, et repris quelques minutes après, se trouvent couverts d'écriture; de même pour des papiers enfermés à clef dans des tiroirs; ou bien l'Esprit écrit au plafond à des endroits inaccessibles. De l'écriture se forme entre des ardoises liées et souvent en présence et sous la main de la personne qui l'a demandé ; quelquefois la phrase est écrite dans une langue que le médium ne comprend pas, quelquefois dans une langue qu'aucune personne présente ne comprend et que l'on a une difficulté considérable à interpréter; mais généralement, je le crois, ces communications sont interprétées et reconnues comme étant dans une langue définie. Un de mes amis, en Angleterre, obtint avec sa famille et sans médium public une écriture dans une langue qu'ils ne comprenaient pas, qu'ils eurent la plus grande difficulté à interpréter, et qui ne fut reconnue que par un missionnaire des îles de la mer du Sud à qui elle était familière ; c'était écrit correctement, et personne, dans la maison, ne connaissait un seul mot de cet idiome.

Un autre phénomène physique merveilleux est l'écriture en diverses couleurs, aucune matière colorante n'étant là pour la produire. Des dessins se présentent aussi avec des formes également variées. Quelques-uns sont faits au crayon, apparemment, en couleurs à l'eau sur des papiers marqués, et lorsqu'on les prend au bout de quelques secondes, on les trouve humides : d'autres sont faits en couleurs à l'huile. Il y a des exemples de cas où le visiteur reçoit une peinture sur une carte dont il a déchiré un coin pour prouver que la peinture a été produite sur sa propre carte.

Nous passons ensuite à un autre groupe de phénomènes que nous pouvons appeler musicaux : des instruments de musique jouent, quelquefois des pianos fermés à clef; j'ai vu une boîte à musique qui a joué et cesser de jouer à la demande d'une personne. Un des plus remarquables phénomènes, constaté par des dizaines de milliers de personnes, c'est celui d'un accordéon qui jouait, étant tenu par une main, tandis que le clavier était touché par d'invisibles doigts et qu'était perçue la plus belle des musiques.

Nous avons ensuite les phénomènes chimiques ; ceux-ci consistent surtout dans la protection contre les effets du feu. M. D. D. Home (mort récemment et peut être le plus remarquable médium qui ait vécu), pouvait retirer du feu un morceau de charbon chauffé au rouge et le porter dans ses mains autour de la chambre par son pouvoir particulier il savait désigner ceux qui étaient capables de recevoir aussi des tisons dans leurs propres mains ; il leur passait les charbons et ces personnes ne sentaient aucune brûlure. Une fois, l'écrivain bien connu, M. S. C. Hall, avait ainsi placé sur sa tête un gros charbon en feu qui brilla à travers sa chevelure

blanche, et cela en présence de nombreuses personnes. Ses cheveux ne furent en rien roussis et il n'éprouva nulle douleur.

Un autre phénomène curieux est la production de corps lumineux, solides en apparence, et dégageant une espèce de brillante lumière phosphorescente. Ils ont été examinés par le professeur Crookes qui en a eu entre les mains et déclare que la chimie moderne est incapable d'en expliquer la nature et d'en produire de semblables.

Ensuite nous arrivons à un autre groupe de phénomènes encore plus merveilleux, appelés matérialisations ou productions de formes matérielles temporaires isolées de la matière environnante. Les premières qui se présentèrent étaient des mains humaines qui écrivaient quelquefois visiblement et étaient tangibles; puis des figures humaines se formèrent; puis après un temps considérable, une forme humaine entière se constitua, et cela est devenu actuellement très commun, selon la promesse qui en a été faite il y a dix ou quinze ans; nous en doutions et, cependant, la preuve a été établie, c'est une chose bien connue de nos jours de tous ceux qui s'occupent de ce sujet.

M. W. Crookes a fait des recherches et en a publié les résultats. L'examen fut rigoureux et soigneusement poursuivi pendant une longue période, dans sa propre maison, dans son propre laboratoire, avec ses propres méthodes. Ces figures ont été photographiées, pesées, mesurées. M. W. Crookes fit tout ce qu'un homme de science peut faire pour établir une preuve et il a déclaré que absolument, et positivement, il y a des êtres spirituels qui s'objectivent temporairement.

Ce n'est plus maintenant une chose très rare de les voir se former puis se dissoudre en brouillard et finalement disparaître totalement ; nous avons donc la preuve complète et parfaite que ces êtres sont des réalités.

Nous voici ensuite à un autre groupe de phénomènes qui servent d'évidence, preuve proprement scientifique pour la réalité des précédents, je veux parler de la possibilité de photographier ces formes. Si elles n'étaient pas réelles, elles ne pourraient être photographiées, mais nous avons à la fois des photographies de celles qui ont été vues, et de celles qui ne l'ont pas été. Ces photographies n'ont pas été prises seulement par des photographes de profession, mais elles l'ont été souvent par des amateurs, dans leurs laboratoires particuliers, c'est-à-dire, par des gens qui étudiaient le sujet seulement pour arriver à la vérité, et ne pouvaient donc être trompés ; ils ont démontré que ces photographies étaient bien authentiques.

En dehors des photographies il y a aussi un autre phénomène merveilleux : la production de moulages de mains et de pieds et même de figures de ces êtres spirituels temporairement formés. Ces moulages ont été obtenus avec de la paraffine fondue. La paraffine est fondue dans une grande quantité d'eau bouillante, les mains viennent s'y tremper puis se retirent, et les moules restent flottants dans un autre vase d'eau froide, voisin du premier. On trouve ces moules entiers, avec leur ouverture au poignet beaucoup plus petite que la main ; certainement aucune main humaine n'en peut faire autant. Des pieds se sont produits de la même manière, et doivent avoir été formés par quelque pouvoir invisible.

Une fois, un gentleman, à Washington, a obtenu ainsi un moulage de deux mains se tenant l'une l'autre et complètes jusqu'aux poignets. Il est d'une impossibilité physique absolue pour tout être humain d'en faire autant.

Un Parisien, appartenant à la noblesse, a entrepris il y a quelques années une longue série d'expériences à ce sujet. Il obtint ainsi des mains et des pieds, puis des figures des deux sexes et du type grec. Le médium était une personne très ordinaire que je connais personnellement..

On a pu voir ces moulages à Londres, ils sont excessivement beaux. De plus ils ont été reconnus en même temps par ce gentleman et un gentleman américain, comme des formes

qu'ils avaient vues produites par matérialisation, à leur demande. J'arrête ici cette esquisse des plus remarquables phénomènes physiques.

Nous arrivons maintenant aux phénomènes mentaux. Certes ils sont plus intéressants pour les spirites, mais ils intéressent et ils convainquent généralement moins les sceptiques et les gens étrangers à ces questions. Ils consistent d'abord dans l'écriture appelée automatique, c'est-à-dire, produite par les mains des médiums contre ou indépendamment de leur volonté et en dehors de leurs connaissances, Quelquefois elles trouvent la chose écrite fort bête, et ne voudraient pas avoir écrit quelque chose d'aussi déraisonnable ; d'autres fois c'est fort ingénieux et dépassant leurs facultés. Nous avons toute espèce d'écrits produits de cette manière; beaucoup donnent de bons avis, quelques-uns des informations sur des sujets importants que les médiums ne savaient pas. Un de mes amis, éminent médecin et physiologiste anglais, acquit ce pouvoir particulier et en fit une étude spéciale pendant plusieurs années ; il commença cette étude comme curieuse et purement au point de vue physiologique ; c'est devenu maintenant une habitude constante pour lui, et cela lui rend de grands services dans ses occupations, parce qu'il est souvent averti qu'il sera appelé comme médecin auprès d'un certain malade, à un certain moment, ce qui est invariablement exact. Des phénomènes d'un autre ordre sont désignés sous le nom de clairvoyance, et de « clairaudience ». Le sujet voit ou entend les Esprits. Les personnes qui jouissent de cette faculté peuvent décrire ce qu'ils voient et répéter les mots qu'ils entendent, de telle sorte que les amis de ces individualités spirituelles peuvent les reconnaître aisément. Quelquefois ces personnes peuvent détailler ce qui se passe au loin.

Un autre de ces étranges phénomènes mentaux est la parole en état de transe. Il y a maintenant dans toutes les parties du monde des médiums doués de cette merveilleuse faculté. Cela commence généralement presque ou tout à fait involontairement. Ces personnes entrent en transe, et commencent à parler sans avoir conscience de ce qu'elles disent. Au bout d'un certain temps elles arrivent graduellement à savoir qu'elles parlent, mais ce n'est pas elles qui à leur gré traitent des sujets qu'elles discutent.

Un de ces médiums parlants, un Anglais, M. J. J. Morse, est actuellement dans cette ville, et beaucoup de vous sans doute l'ont entendu. Je l'ai vu à Londres, il y a quelques années, lorsqu'il débutait. A cette époque, Serjeant Cox un grand littérateur, disait : « Je lui ai posé les questions les plus difficiles en psychologie, et j'ai toujours reçu des réponses pleines de sagesse, dans un langage choisi et élégant ; et cependant, un quart d'heure après, il était incapable de répondre à une demande des plus simples et il ne trouvait même pas de mots pour exprimer un lieu commun. »

Il y a une autre petite preuve intéressante, relative à ce médium, que j'eus l'occasion de susciter moi-même. Son Esprit guide (qui ne l'a pas quitté, je crois) se donnait dans ce temps un nom chinois, et se disait philosophe chinois ; il revendiquait le nom de Tien-Sien-Ti et à cette époque, personne, je pense, ne savait ce que cela voulait dire. Il m'arriva d'avoir un ami jadis interprète auprès du gouvernement chinois et je lui demandai, sans lui mentionner rien d'autre ce que signifiait Tien-Sien-Ti ? Il me répondit : « Mais cela veut dire : Esprit – Guide – Céleste ». Réponse que j'ai considérée comme une preuve merveilleuse.

Il y a un pouvoir remarquable qui se rattache à cette médiumnité parlante, et que beaucoup de médiums possèdent, le pouvoir de l'incarnation, ou, comme on pourrait presque dire, de la transfiguration. Le médium semble possédé par une autre personnalité et en joue le rôle avec tant de perfection, comme voix et comme manières, changeant même quelquefois dans toute sa personne, qu'il semble être l'Esprit qui veut se manifester et que l'on reconnaît. Cela ressemble, quand l'influence est puissante, presque exactement à ce que l'on appelait autrefois la possession démoniaque. Quelquefois des personnes en cet état peuvent tenir une conversation avec des personnes qui parlent une langue qu'elles ignorent ; nous en avons la

preuve la plus positive dans le cas du juge Edmonds que j'ai déjà mentionné : sa propre fille, une jeune personne qui avait une instruction scolaire ordinaire, parlait souvent et soutenait une conversation en différentes langues européennes, et même indiennes, et son père déclare qu'elle n'en avait aucune espèce de notion dans son état normal.

Je puis citer aussi Mme Isabelle Beecker Hooker, soeur de feu Henry Ward Beecker, comme un des plus remarquables médiums à incarnations. Elle avait le pouvoir d'entrer en transe et dans cet état son extérieur, sa figure, changeaient d'apparence au point de ressembler à ceux qui parlaient par ses organes.

Nous en venons ensuite à un autre singulier pouvoir dont je ne sais dire s'il est physique ou mental, le pouvoir de guérir. Il s'offre sous plusieurs formes. Le médium est capable de voir et de décrire toute l'anatomie interne, de découvrir les maladies, de dire exactement où en est le siège, quelle en est la nature, et de prescrire le remède. Dans d'autres cas le médium est capable d'obtenir une cure par le contact de ses mains.

Voilà donc une série de douze classes distinctes de phénomènes, douze grands groupes dont chacun renferme une variété énorme de phénomènes séparés, variant quelquefois d'un cas à l'autre. Dans chacune des classes les faits ont été soumis à l'examen le plus sévère, pendant les trente dernières années, par des milliers de personnes ingénieuses et sceptiques. Dans chacune des classes, les faits ont été démontrés complètement réels, autant que le sont les grands faits de la science physique. Eu égard au nombre d'hommes éminents qui ont étudié le sujet et donné leurs conclusions, nous pouvons repousser entièrement l'idée que l'imposture, excepté dans une faible mesure, ait pu produire ces phénomènes variés.

Considérons maintenant les traits qui caractérisent ces faits d'une manière frappante. Regardés dans leur ensemble, qu'enseignent-ils ? D'abord les caractéristiques manifestes des phénomènes naturels en opposition à celles des phénomènes artificiels, une uniformité générale de types en même temps que de la variété dans les détails.

Dans tous les pays du monde, soit en Amérique, soit en Europe ou en Australie, soit en Angleterre ou en France, en Espagne ou en Russie, nous trouvons des faits du même type général, tandis que les différences individuelles qui les distinguent montrent bien qu'ils ne sont pas servilement copiés les uns sur les autres; que les médiums soient des hommes ou des femmes, des garçons ou des filles, ou même quelquefois de petits enfants, qu'ils soient instruits ou ignorants, civilisés ou sauvages, nous trouvons le même phénomène général se présentant avec le même degré de perfection.

Nous en concluons que les phénomènes sont naturels, qu'ils sont produits sous l'action de lois générales qui déterminent les rapports entre le monde spirituel et le monde matériel, et qu'ils sont ainsi d'accord avec l'ordre établi dans la nature.

Ensuite, et c'est là peut-être le plus important caractère de ces faits depuis le premier jusqu'au dernier ils sont essentiellement humains. Ils se présentent sous forme d'actions humaines, d'idées humaines, il y est fait usage du langage, de l'écriture, du dessin humains ; on y voit se manifester un Esprit, une logique, une humour, une émotion que nous pouvons tous apprécier et juger; les communications varient de caractère comme le font celles qui émanent des hommes; tantôt triviales, tantôt tout à fait élevées, elles sont toujours essentiellement humaines ; quand les Esprits parlent, la voix est une voix humaine ; lorsqu'ils deviennent visibles, les mains et les visages sont absolument humains; quand nous pouvons toucher les formes, les examiner complètement, nous les trouvons humaines, et non pas comme celles qu'auraient des êtres d'une autre espèce que la nôtre.

Les photographies sont toujours celles de nos semblables, jamais celles de démons ni d'anges. Quand des mains, des pieds ou des visages se produisent dans des moules de paraffine, ce sont, jusque dans les plus petits détails, ceux d'hommes ou de femmes, bien que ce ne soient pas ceux du médium.

Tous ces phénomènes variés ont ce caractère humain; il n'y a pas deux groupes ou deux classes, des manifestations humaines et des manifestations extra-humaines, ils sont tous semblables.

En face de cette écrasante masse de preuves, que penser du bon sens ou de la logique de ceux qui nous disent que nous sommes tous abusés ; que presque toutes ces communications et manifestations émanent de ce qu'ils appellent des Esprits élémentaires ou plutôt des Esprits inférieurs, qui n'ont jamais été des hommes ? Je ne trouve aucune espèce de preuve de cette croyance qui ne soit de la plus faible valeur. Si nous recevions une lettre du centre de l'Afrique, écrite en bon anglais, sur du papier américain, ou européen, avec une plume métallique, de la bonne encre chimique, simplement parce qu'elle serait signée Satan ou Élémental, devrions-nous en conclure que toute cette région est habitée par des démons ou des Esprits élémentaux ?

Laissons-là ces considérations générales sur le caractère essentiellement humain des manifestations spirites, et voyons les nombreuses preuves de l'identité des Esprits qui se manifestent, preuves qui montrent qu'ils sont des hommes ou des femmes qui ont vécu sur la terre.

D'abord nous avons une preuve générale dans le fait des langues particulières employées dans ces communications. Dans les pays, où l'on parle l'Anglais, le Français, l'Allemand, ou quelque autre langue, la masse des communications est dans ces langues, chacune respectivement. Les Esprits indiens qui, ici, aux Etats-Unis, dans leur pays natal, sont si souvent les guides des médiums, parlent habituellement en mauvais Anglais, ou en Anglais mélangé d'Indien ; des communications écrites sont en beaucoup de langues, ordinairement intelligibles pour ceux qui les reçoivent.

Quelquefois, comme je l'ai dit, il n'en est pas ainsi ; elles sont alors données comme preuves du pouvoir de l'Esprit, mais elles sont toujours en quelque langue connue.

Supposer qu'une classe d'êtres inférieurs se soit ainsi assimilé toutes les formes des idiomes des peuples civilisés, semble un fait grossièrement absurde.

Quant à l'identité des Esprits avec les hommes morts, nous en avons d'abondantes preuves. Je mentionnerai un ou deux cas, comme exemples, en les prenant dans mes propres expériences personnelles, ou dans celles d'amis particuliers de qui je les tiens directement.

Une des plus intéressantes démonstrations d'identité personnelle m'a été donnée par un gentleman de Washington que vous connaissez peut-être, M. Bland, un ami bien connu des Indiens. Il tenait de fréquentes séances avec une dame qui n'était ni médium de profession, ni payée, mais une amie personnelle. Par cette dame il obtenait de fréquentes communications de sa mère. Il ne connaissait rien des photographies spiritiques, mais une fois, sa mère, par le truchement du médium, lui dit que s'il voulait aller chez un photographe de Cincinnati (je crois que c'était à Cincinnati qu'il habitait, elle essaierait d'apparaître sur l'épreuve, auprès de lui. Le photographe n'était pas nommé. Il demanda au médium de l'accompagner. Ils sortirent ensemble, allèrent chez le premier photographe qu'ils rencontrèrent et demandèrent une séance.

Ils posèrent ensemble, et quand le photographe développa l'image, il dit qu'il y avait quelque chose de manqué, parce qu'il se présentait trois figures au lieu de deux. Ils répondirent qu'ils s'y attendaient et que c'était très bien ; mais au grand étonnement de M. Bland, la troisième figure n'était pas celle de sa mère.

Ce qui suit est très important. Il retourna chez lui avec le médium, et demanda comment il se faisait qu'un inconnu fût venu sur l'épreuve ? L'Esprit de sa mère lui dit alors, que c'était un ami qui était venu avec elle, étant plus expérimenté en cette matière, et que tout d'abord il avait tenté l'expérience, mais que s'il retournait, elle apparaîtrait elle-même.

C'est ce qu'ils firent, et c'est ce qui arriva; alors, pour qu'on ne pût absolument pas soupçonner le photographe de s'être servi d'un portrait de la mère, un ami suggéra à M. Blaud de demander à sa mère d'apparaître de nouveau, mais avec un léger changement dans ses vêtements, pour montrer qu'il n'y avait aucune tricherie. Ils y allèrent donc une troisième fois, et ils eurent un autre portrait, très semblable au premier, mais avec ce léger changement que la broche n'était plus la même. J'ai vu ces trois portraits, et je tiens le récit de la bouche même de M. Blaud qui affirmait me dire la vérité.

Je ne vois guère que la possibilité d'arriver, devant ce fait, à conclure qu'il y eut réellement communication entre le fils et sa mère défunte.

Un autre cas trouve aussi une preuve claire et frappante, c'est celui d'un ami de Washington, officier de l'armée des Etats-Unis. Il étudiait le Spiritisme depuis environ trente ans ; il avait eu de fréquentes communications de sa fille morte depuis des années.

Une fois il en eut une, sous la forme réelle et visible d'une belle jeune dame qu'il ne connaissait pas et qui prétendait s'appeler Nelly Morrison, l'amie de sa fille. Le jour suivant, sa fille vint et il lui demanda qui était cette Nelly Morrison ; elle répondit à son père que c'était son amie, la fille d'un officier dont elle donna le rang, avec divers détails sur lui ; elle ajouta qu'il mourut à Philadelphie. Mon ami fit alors des recherches et s'assura qu'en effet, il y avait eu un officier de ce nom mort à l'époque indiquée.

Il se dit alors qu'il aimerait à avoir encore plus de renseignements, et, quand l'un de ces Esprits revint, il lui demanda de nouvelles indications. Il lui fut répondu que cette jeune femme était morte aussi à Philadelphie ; on lui désigna la maison dans laquelle elle était morte, son âge et l'adresse de sa belle-mère avec qui elle avait vécu pendant plusieurs années. Mon ami alla à Philadelphie, se rendit d'abord à l'endroit où elle avait dit être morte, trouva le renseignement parfaitement correct, puis il alla chez la belle-mère et trouva exact tout ce qui la concernait.

Une autre fois, la figure apparut encore. Elle avait une admirable chevelure dorée; il lui demanda s'il pourrait en couper une boucle, cela lui fut accordé, il a encore cette boucle et me l'a montrée. Il retourna alors chez la belle-mère pour lui montrer simplement ces cheveux, d'une couleur très remarquable; elle dit aussitôt : « Mais ce sont les cheveux de Nelly ! »

Il eut encore une autre preuve. Quand sa fille lui apparut, elle lui parla de la jeune femme en l'appelant Ella. Il demanda si c'était bien le vrai nom, et elle lui répondit que oui, mais qu'on avait l'habitude de l'appeler Nelly. Il écrivit à la belle-mère pour lui demander si sa belle-fille s'appelait Ella, et la chose lui fut confirmée.

Ce qui rend cette série de preuves tout à fait merveilleuse et complète, c'est qu'elles furent obtenues non par un seul médium, mais par quatre médiums, à différentes époques et dans trois villes différentes. Il y a là un entassement d'évidences, les unes sur les autres, qu'il me semble impossible d'expliquer autrement que par de véritables manifestations d'Esprits.

Comme un cas personnel vaut mieux qu'un cas de seconde main, je vous en citerai un qui m'est arrivé à moi-même, en Amérique, bien qu'il ne soit pas aussi merveilleux que les précédents. J'avais un frère, avec lequel je vécus sept ans dans ma jeunesse. Il mourut voilà plus de quarante ans. Ce frère, avant que je fusse avec lui, avait eu un ami à Londres dont le nom était William Martin; le nom de mon frère était William Wallace, et j'ignorais que le nom de son ami fût William, puisqu'il me parlait toujours de lui en disant Martin. Je n'en savais pas davantage. Mon frère était mort depuis quarante ans, et je puis dire que probablement le nom de Martin ne s'est plus jamais présenté à mon Esprit pendant ces vingt dernières années. L'autre jour, j'étais à Washington, assistant à des séances où les assistants recevaient des messages écrits; je reçus, à mon grand étonnement, la communication suivante : « Je suis William Martin, j'écris à la place de mon vieil ami William Wallace pour vous dire que dans une autre occasion, quand il le pourra, il se manifesterà à vous. » Je suis parfaitement certain

qu'il n'y avait qu'une seule autre personne qui connût le nom de mon frère, ou les relations entre mon frère et Martin, et cette personne, c'était un autre frère, alors en Californie. Je suis parfaitement certain que personne dans l'Est ne pouvait avoir connu ni l'un ni l'autre nom. Il me semble donc que c'est une très remarquable preuve d'identité.

On pourrait remplir un volume de faits semblables et même encore plus frappants, prouvant l'identité personnelle.

Cependant, il est des gens qui ont à peine effleuré ce sujet et nous disent : « Oui, les faits peuvent être vrais, mais ces choses ne sont certainement pas produites par les Esprits des morts, car c'est absurde. » Je réponds : « Pourquoi absurde ? » Je n'ai, je l'avoue, jamais reçu de réponse raisonnable et je n'ai jamais pu trouver pourquoi c'était absurde.

J'appellerai maintenant votre attention, pendant quelques instants, sur certains des enseignements historiques et moraux du Spiritualisme, étant supposé qu'il est la vérité. Il me semble que ce n'est pas chose de peu d'importance, si le Spiritisme accepte comme historiques beaucoup de faits regardés par les savants comme des impostures ou des illusions. Le Spiritisme peut considérer le grand philosophe grec, Socrate, comme un homme sain et son « Démon » comme un être spirituel intelligent ou comme un ange gardien. L'anti-spiritualiste est obligé de croire qu'un des hommes les plus nobles, les plus purs et les plus sages qui aient été, fut seulement sujet à une illusion mentale, et fut assez faible, ou fou, ou superstitieux, toute sa vie, pour ne pas découvrir que c'était une illusion. Ils sont obligés de soutenir que cet homme si sublime, ce subtil raisonneur, qui fut vénéré, aimé et admiré par les grands hommes qui furent ses élèves et disciples, était dominé par ses lubies, et que, pendant une longue existence, il ne s'aperçut jamais qu'elles le pouvaient être ! C'est un grand soulagement pour nous de n'avoir pas à penser de telles choses de Socrate.

Ensuite, le Spiritualisme nous permet de croire que les oracles de l'antiquité ne furent pas constamment des impostures, et que le peuple le plus intelligent et avisé qu'il y ait eu sur le globe, n'a pas été toujours trompé. Plutarque nous dit que les prophéties de certains oracles ne furent jamais trouvées fausses ou incorrectes. Des constatations aussi positives auraient-elles été faites par un tel écrivain, si les oracles avaient été tous des devinettes ou des impostures ? Seuls, les expériences et les faits démontrés du Spiritualisme nous permettent de comprendre ces faits anciens.

L'Ancien et le Nouveau Testament sont pleins de Spiritualisme, et le Spiritisme seul peut réconcilier la Bible avec une intelligence. La main qui écrit sur le mur, pendant la fête de Balthazar, et les trois hommes restant intacts au milieu d'une ardente fournaise, rappellent les faits spiritiques actuels, il ne faut pas chercher d'autres explications.

Les théories de saint Paul sur les dons spirituels, deviennent parfaitement intelligibles ; lorsqu'il nous est dit que le Christ chassait les mauvais Esprits, nous pouvons croire qu'il en était ainsi réellement. Nous pouvons croire qu'il changea l'eau en vin, que le pain et les poissons furent assez multipliés pour nourrir 5000 personnes, manifestation poussée jusqu'à l'extrême d'un pouvoir maintenant existant parmi nous. De même, les miracles attribués aux saints rentrent dans la même catégorie. Nous pouvons comprendre que le grand et bon saint Bernard ait accompli des merveilles en pleine lumière, au grand jour, devant des milliers de spectateurs, comme l'ont rapporté les témoins oculaires.

De même encore, la sorcellerie devient intelligible pour l'initié spirite; il a été témoin de beaucoup de faits caractéristiques de la sorcellerie, et peut séparer les faits réels des absurdités ajoutées par des gens qui regardaient ces choses avec superstition, n'y voyant que l'œuvre du Démon, fausse interprétation d'où résultèrent toutes les horreurs des persécutions religieuses.

Le spiritisme démontre l'existence de formes de matière, et de modes d'existence qui sont inacceptables quand on se place au point de vue de la pure science physique. Il nous montre que l'Esprit peut exister sans un cerveau, en étant détaché de toute substance matérielle; il

détruit le préjugé contre la continuation de l'existence après la désorganisation et la destruction du corps physique ; il démontre par des preuves directes, aussi concluantes que le permet la nature du cas, que les prétendus morts sont encore vivants, que nos amis sont souvent avec nous, quoique invisibles ; il nous donne ainsi l'évidence directe de cette vie future que tant de gens désirent ardemment et qui leur fait défaut, ce qui les laisse vivre et mourir dans l'anxiété.

Elle est sans prix, cette certitude obtenue par les communications spiritiques, car elle détruit tous les doutes sur une existence ultérieure.

Un clergyman de mes amis, qui fut témoin de phénomènes spiritiques, et qui auparavant était accablé de douleur par suite de la mort de son fils, me dit : « Je suis maintenant plein de confiance et de joie; je ne suis plus le même homme. » Tel est l'effet du Moderne spiritualisme, sur un homme qui avait un reste de croyance au Christianisme, et ce doit être la réponse la meilleure à ceux qui demandent : « A quoi ça sert-il ? » Pourtant bien des gens peuvent, encore faire cette question, chercher ce qu'ils appellent quelque avantage pratique, quelque profit pour leur être matériel.

Réfléchissons un instant à ce que répondrait un missionnaire à qui un Zoulou ou un Chinois demanderait : « Quel bien le Christianisme m'apportera-t-il ? Me fera-t-il vivre plus longtemps ? Me guérira-t-il quand je serai malade ? Empêchera-t-il mes moissons de se flétrir ? Me donnera-t-il de la chance au jeu ? Me fera-t-il vaincre mes ennemis ? »

Est-ce que le missionnaire ne répondra pas qu'il ne peut faire aucune de ces choses ? Et, cependant, beaucoup de gens qui font ces questions croient au Christianisme et à la civilisation ; ils sont fiers d'être Chrétiens et civilisés, et demandent et redemandent au Spiritualisme ces mêmes choses comme si elles étaient les seuls résultats, dans leur opinion, qui le rendraient digne d'exister. Tout ce que je peux dire à ces personnes, c'est que j'ai pitié de l'idée qu'elles se font de la vérité spirituelle.

L'enseignement essentiel du moderne spiritualisme, c'est que tous, par chacun de nos actes, chacune de nos pensées, nous nous formons une nature mentale et spirituelle, qui sera bien plus importante pour nous après la mort du corps que maintenant; exactement selon que cette construction mentale sera bien ou mal bâtie, notre progrès et notre bonheur seront activés ou retardés; exactement en proportion de ce que nous aurons développé et élevé notre nature mentale, ou morale, ou que nous l'aurons laissée dépérir par un mauvais usage ou une coupable faiblesse pour les jouissances physiques ou sensuelles, nous nous trouverons bien ou mal préparés pour une existence plus haute.

Le Spiritisme enseigne aussi que nous supporterons les conséquences naturelles et inévitables d'une vie bien ou mal employée, et par lui le croyant acquiert aussi la connaissance certaine des faits qui concernent une existence future. Même l'existence du mal, ce problème de tous les siècles, peut être certainement conçu par les Spiritualistes comme un moyen nécessaire du développement de l'Esprit, La lutte contre les difficultés matérielles développe les qualités de patience, de persévérance et de courage, et sans aucun doute les plus hautes vertus ; la pitié, le désintéressement et la charité ne pourraient pas être exercées, si l'injustice, l'oppression, la misère, la souffrance, et le crime ne les suscitaient pas. Ainsi le mal même peut être nécessaire pour travailler au bien. Un monde imparfait, sujet à la faiblesse et à la souffrance, est peut-être la meilleure, et sans doute la seule école pour développer les phases les plus élevées de l'existence personnelle de l'Esprit.

Je viens de vous donner, mes amis, du mieux que j'ai pu, une esquisse des faits, des enseignements et de la philosophie du vrai Spiritisme. Si j'ai induit seulement un ou deux parmi vous, à s'enquérir par eux-mêmes, sérieusement et avec persistance, de cette importante question, je serai pleinement récompensé et maintenant, je vous dis adieu, et au revoir !

Conférence traduite par M. Mangin

Table des matières

PREFACE DU TRADUCTEUR.....	3
PREFACE DE L'AUTEUR	5
CHAPITRE I	7
REPONSE AUX ARGUMENTS DE HUME, LECKY ET AUTRES CONTRE LES MIRACLES	7
1. DEFINITION DU TERME MIRACLE	8
2. L'EVIDENCE DE LA REALITE DES MIRACLES	9
3. NATURE CONTRADICTOIRE DES ASSERTIONS DE HUME	10
4. OBJECTIONS MODERNES CONTRE LES MIRACLES.....	13
5. L'INCERTITUDE DES PHENOMENES AFFIRMES PAR LE MODERNE SPIRITUALISME.....	15
6. LA NECESSITE DU TEMOIGNAGE SCIENTIFIQUE	15
7. CRITIQUE DES ASSERTIONS DE M. LECKY SUR LES MIRACLES	17
8. LA CROYANCE AUX MIRACLES EST-ELLE UNE SURVIVANCE DE LA PENSEE SAUVAGE ?	21
CHAPITRE II	23
L'ASPECT SCIENTIFIQUE DU SURNATUREL	23
1 INTRODUCTION.....	23
2 LES MIRACLES ET LA SCIENCE MODERNE	24
3 LES MIRACLES MODERNE S ENVISAGES COMME PHENOMENES NATURELS	29
4. LA FORCE OD, LE MAGNETISME ANIMAL ET LA DOUBLE-VUE.....	32
5. L'EVIDENCE DE LA REALITE DES APPARITIONS.....	41
6. LE MODERNE SPIRITUALISME : TEMOIGNAGES D'HOMMES DE SCIENCE	46
7. TEMOIGNAGES D'ECRIVAINS ET D'HOMMES DE PROFESSIONS LIBERALES SUR LES FAITS DU MODERNE SPIRITUALISME	51
8. LA THEORIE DU SPIRITUALISME.....	56
9. LES ENSEIGNEMENTS MORAUX DU SPIRITUALISME.....	59
10. NOTES SUR DES EXPERIENCES PERSONNELLES	65
CHAPITRE III	75
DEFENSE DU MODERNE SPIRITUALISME.....	75
1. ESQUISSE HISTORIQUE.....	79
2. DEDUCTIONS DE LA PRECEDENTE ESQUISSE	82
3. ÉVIDENCE DES FAITS	83
4. INVESTIGATIONS FAITES PAR DES SCEPTIQUES DE MARQUE.....	89
5. RECHERCHES FAITES PAR LE COMITE DE DIALECTIQUE.....	96
6. PHOTOGRAPHIES SPIRITES D'ESPRITS.....	100
7. RESUME DES PHENOMENES PHYSIQUES ET INTELLECTUELS LES PLUS IMPORTANTS.....	109
8. HISTORIQUE DE LA DOCTRINE DU SPIRITUALISME	112
9. DOCTRINE MORALE DU SPIRITISME.....	117
APPENDICE.....	123
DE LA REALITE OBJECTIVE DES APPARITIONS	129
1. DES PRETENDUES HALLUCINATIONS COLLECTIVES	130
2. FANTOMES DONT L'OBJECTIVITE EST PROUVEE PAR DES RELATIONS D'ESPACE DEFINIES	131
3. IMPRESSIONS SUR LES ANIMAUX.....	131
4. EFFETS PHYSIQUES PRODUITS PAR LES FANTOMES OU OCCASIONNES PAR EUX	134

5.	LES FANTOMES PEUVENT ETRE PHOTOGRAPHIES ET SONT PAR CONSEQUENT REALITES OBJECTIVES	135
6.	QU'EST-CE QUE LES FANTOMES ET POURQUOI APPARAISSENT-ILS ?	138
Y A-T-IL UNE AUTRE VIE.....		150